OCT 29 1935

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

REVUE DE PARIS

15 OCTOBRE 1935

HENRY BÉRENGER.	*La Session de Genève*	721
FRANCIS CARCO.	*Brumes* (fin)	733
Mme SAINT-RENÉ TAILLANDIER.	*Madame de Maintenon*.	772
JEAN LEBAUDY.	*La Grande Chasse coloniale*. .	804
IRÈNE JOLIOT-CURIE.	*La Radioactivité*	815
FÉLIX DE CHAZOURNES.	*Romance créole*	833
MAURICE MURET.	*M. Stefan Zweig*	864
L. BLUM.	*La Renaissance des Humanités*.	890
ANDRÉ CŒUROY.	*Auditions radiophoniques* . . .	905
HENRY BIDOU.	*Le Mouvement littéraire*. . . .	914
ANDRÉ PIERRE.	*Les Théâtres de Moscou*. . . .	924
ALBERT FLAMENT.	*Tableaux de Paris*	941

JEAN POIRIER : *Parmi les Livres.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 Frs

42e ANNÉE *NUMÉRO 20*

Vient de paraître :

TABLE DES ARTICLES

parus dans la REVUE DE PARIS

au cours des années 1914-1933

Cet ouvrage comprend trois parties :

I. *Table alphabétique par noms d'auteurs.*

II. *Table analytique par matières.*

III. *Table géographique par régions.*

Le volume : **Vingt francs**

LA SESSION DE GENÈVE

Cette seizième Assemblée de la Société des Nations, qui devait signifier, au dire des devins à courte vue, le discrédit du Covenant, en a marqué la revalorisation. Ce n'est pas à une décrépitude du Pacte, mais à un rajeunissement, que les débats de cette Assemblée ont abouti.

Sans doute l'horizon reste lourd. L'avenir est encombré des plus tragiques incertitudes, mais n'en est-il pas ainsi depuis la guerre russo-japonaise de 1904-1905? Quand l'humanité a-t-elle respiré librement depuis les coups de canon de Port-Arthur et de Moukden? Quelle est celle des trente dernières années qui aura joui d'une paix digne de ce nom? Est-ce que Tanger en 1905, Algésiras en 1906, Casablanca en 1908-1909, Agadir en 1911, les guerres des Balkans en 1912-1913, Serajevo en 1914, n'ont pas été les prodromes de la tuerie générale de 1914-1918 qui a coûté plusieurs dizaines de millions de vies humaines et plusieurs centaines de milliards de francs à tous les continents et surtout à la vieille Europe? La Société des Nations n'existait pas alors. Il est permis de penser que son existence eût atténuée, sinon empêchée, la précipitation d'une catastrophe dont les ébranlements se sont prolongés de 1919 à aujourd'hui. Issue elle-même de ces ébranlements, elle ne les a certes pas supprimés d'un coup de baguette miraculeuse, mais elle les a circonscrits, elle en a diminué la virulence, elle a souvent localisé des antagonismes qui sans elle eussent vite dégénéré en collisions universelles. Le conflit polono-russe en

Copyright 1935 *Revue de Paris.*

1920, la rencontre gréco-turque en 1921, le conflit italo-grec en 1922, l'occupation de la Ruhr en 1922; l'affaire albanaise en 1925, les difficultés de la Baltique et de l'Adriatique entre 1926 et 1933, les guerres de l'Amérique du Sud entre 1929 et 1935, toutes ces séquelles sanglantes de la Grande Guerre, que la Société des Nations a si difficilement soignées sinon guéries, ne démontrent-elles pas la continuité du mal et l'utilité du remède?

Si la Société des Nations a survécu à toutes ces secousses, c'est que sa permanence a démontré son efficacité. L'erreur de certains esprits, trop bien ou trop mal intentionnés, a été de lui attribuer une puissance magique, un caractère absolu, qui n'ont jamais été, ne seront jamais le propre des institutions humaines. Non, la Société des Nations, née de la guerre intercontinentale, n'a qu'une réalité historique, donc relative au temps présent, et qui évoluera avec les relations des temps, et des espaces. Signée du caractère de la relativité, mutilée dès sa naissance par le retrait des États-Unis d'Amérique, amputée plus tard par le retrait de l'Allemagne et du Japon, elle n'a fait que ce qu'elle a pu, et cependant elle a fait de très remarquables choses, dont une très grande : le maintien d'une paix précaire, mais bienfaisante quand même, dans une Europe déchirée et parmi des continents divisés. Ce fut le secret de sa survie : c'est la raison de sa vitalité inattendue à l'heure où l'on prédisait son agonie.

Tous ceux qui viennent de participer à cette session, après avoir vécu les précédentes, en ont été les témoins. Depuis bien des années, Genève n'avait connu pareille affluence, ni pareille attirance. Lorsque Sir Samuel Hoare, puis M. Pierre Laval montèrent à la tribune, non pas en rhéteurs préoccupés de leurs effets, mais en hommes d'État conscients de leurs responsabilités, la salle et les tribunes, pleines à craquer, observèrent le silence des grandes émotions humaines. Chacun, dans cette foule d'élite, comprit que le destin du XXe siècle se jouait là. Et ce furent des journées d'un ordre nouveau, celles où tant de ministres des Affaires étrangères, d'ambassadeurs de tous les continents se succédèrent pour s'affirmer solidaires du Pacte dans toutes ses conséquences.

Ce caractère exceptionnel de la XVIe Session de Genève

fut marqué par une procédure non moins exceptionnelle qu'on ne saurait trop souligner.

Jusqu'ici le Conseil et l'Assemblée de la Société des Nations travaillaient séparément. L'Assemblée s'ouvrait et se fermait chaque automne en dehors du Conseil, lequel siégeait à d'autres reprises, avec un ordre du jour autre. Cette fois, dès le début, l'Assemblée s'est délibérément saisie, par les discours Hoare et Laval, du conflit italo-éthiopien que le baron Aloïsi avait porté, un peu tardivement, devant le Conseil.

L'Assemblée a ainsi créé autour du Conseil une atmosphère dont celui-ci a dû tenir compte au point que l'Assemblée n'a pas été close mais simplement ajournée, contrairement à toutes les traditions antérieures de la Société. A tout moment, l'Assemblée peut donc être rappelée; son président, M. Benès, reste en contact constant avec le président du Conseil et avec le secrétaire général de la Société, MM. Guinazou et Avenol. Ainsi se trouve constitué une sorte de triumvirat permanent qui lie les trois organes essentiels de la Société.

Cet organisme permanent atteste que désormais le Conseil et le Secrétariat n'entendent plus rien faire sans la ratification de l'Assemblée. Grande nouveauté qui renforce l'amphictyonie de Genève : non seulement les quatorze puissances qui forment le Conseil, d'après un statut issu du traité de Versailles, mais encore les cinquante-huit puissances qui composent l'Assemblée ont maintenant leur part de direction dans les mesures à prendre en cas d'événements graves.

***

Celui de ces événements qui a dominé de haut tous les autres cette année a été le conflit surgi en Afrique orientale. On l'a souvent appelé le conflit italo-éthiopien, mais il est plus étendu et plus profond.

Autour de la question éthiopienne, en effet, et bien au delà d'elle, s'enchevêtrent quelques-uns des problèmes les plus compliqués de la politique mondiale : problème des communications entre la Méditerranée et l'océan Indien; problème de la mise en valeur des régions qui commandent le cours du Nil et les destins de l'Égypte; problème des relations directes entre le Caire et le Cap, c'est-à-dire de la grande transversale

de l'Afrique orientale; problème de la survivance de l'esclavage et des tortures en Abyssinie et en Arabie; problème des rapports entre la race blanche et les races de couleur; problème enfin de l'équilibre africain entre les grandes puissances colonisatrices de l'Europe.

Ces problèmes ne sont pas d'aujourd'hui. Leur enchevêtrement date de plus d'un siècle. Méhémet-Ali, Arabi-Pacha, Kitchener, le canal de Suez, le Soudan égyptien, Fachoda, Adoua en rappellent les épisodes les plus célèbres. Aborder un pareil nœud de problèmes sans une préparation suffisante n'est assurément pas la bonne façon de les résoudre. Leur solution exige une exacte connaissance des temps, des lieux, des races; elle réclame une prudente diplomatie alliée à la plus solide fermeté. Il ne semble pas que les Assemblées successives de la Société des Nations, toutes imbues d'une idéologie insuffisamment pourvue d'expérience coloniale, aient fait preuve de ces qualités, depuis celle qui décida si imprudemment d'admettre, en 1923, l'Éthiopie dans la Société des Nations jusqu'à celle qui vient, plus imprudemment encore, de s'instituer juge du conflit entre l'Éthiopie et l'Italie.

La Société des Nations a nommé, voici des années, une Commission de l'Esclavage où se glissent beaucoup de délégués norvégiens, suédois, danois qui n'ont pas la moindre connaissance pratique de la question elle-même. Qu'a fait cette Commission pour saisir le Conseil et l'Assemblée de l'affreux crime de l'esclavagisme perpétué entre l'Éthiopie et l'Arabie, à travers la mer Rouge, par les grands chefs féodaux de l'Abyssinie et du Hedjaz? Quand et où cette Commission a-t-elle mis fin au trafic d'esclaves, qui fait encore des millions de victimes en plein XXe siècle dans toute cette partie de l'Afrique orientale et de l'Asie occidentale tyrannisée par des ras et des pachas infiniment plus négriers, quoique noirs eux-mêmes, que les corsaires blancs et les « rois nègres » de l'Afrique occidentale au XVIIIe siècle? Il y a eu là, de la part de la Société des Nations, une carence à la racine même du drame africain actuel. Carence d'autant plus critiquable que les révélations les plus impressionnantes n'avaient pas manqué aux commissaires nommés par la Société des Nations. Faut-il rappeler le livre si émouvant, *Slavery*, de Lady Kathleen Simon, la

femme de sir John Simon, les articles si pathétiques de M. Marcel Griaule publiés dans la *Revue de Paris*, les livres de MM. Henry de Monfreid et J. Kessel? Après une telle carence, la Société des Nations n'était peut-être pas qualifiée pour abuser des sévérités juridiques à l'égard de l'Italie, dont elle n'avait écouté à aucun moment les réclamations réitérées.

Il y a un drame de l'esclavage dans toute l'Afrique Orientale. Ce drame n'a pas intéressé sérieusement la Société des Nations. Il ne suffit pas que cet esclavage soit pratiqué au profit d'une féodalité de couleur pour le confondre avec celui des droits les plus légitimes de la race noire, dont il est la négation la plus déshonorante parce que pratiquée par des hommes de la même race.

Depuis la Révolution française et la proclamation des Droits de l'Homme, jamais la France n'a manqué au devoir sacré d'émanciper les races de couleur, notamment la race noire, de les arracher à l'esclavagisme de leurs chefs barbares, de reconstituer partout la famille et la propriété parmi les populations noires, de leur assurer l'hygiène, l'éducation, la liberté, l'accès à tout progrès matériel et moral. De l'abbé Grégoire à Victor Schœlcher, de Bugeaud à Lyautey, la grandeur de la France, ce qui a assuré le succès de sa colonisation civilisatrice, c'est que l'égalité des races, la communauté du droit militaire, l'indépendance religieuse, ont été reconnues comme principes d'association entre les Frances d'outre-mer et la France d'Europe.

Peut-être, avec plus de précautions, l'Italie eût-elle pu mieux se réclamer d'un précédent aussi remarquable. Peut-être n'a-t-elle pas témoigné d'assez de prudence, d'assez de patience, d'assez de savoir-faire aussi, dans la présentation de ses griefs à l'Assemblée de Genève. Peut-être eût-elle gagné à ne pas laisser s'établir de confusion, par des paroles précipitées, entre la défense de ses droits africains et une action de représaille contre un peuple de couleur. La grande et noble nation italienne, toute pénétrée de christianisme et d'humanisme, s'honorera en rejoignant sur la terre d'Afrique les directions colonisatrices de sa sœur latine, la France.

Ne fut-ce pas une autre erreur, à l'égard de la communauté britannique surtout, d'avoir sous-estimé le caractère interna-

tional que devait fatalement prendre l'entreprise dans laquelle se lançait toute l'Italie au lendemain même des Accords de Rome et de Stresa?

Quelque admiration, quelque respect même que mérite un geste d'épopée comme celui de tout un peuple répondant à l'appel de son chef pour réaliser le destin de la race, il n'en faut pas moins regretter que l'Italie se soit engagée dans son entreprise « coloniale » sans avoir pris toutes les informations suffisantes.

L'Italie ne pouvait ignorer que l'Éthiopie ne serait pas une terre facile pour la colonisation latine. L'Abyssinie a toujours préoccupé l'Angleterre parce qu'elle est le château fort de la Méditerranée aux Indes et le château d'eau du Caire au Cap. Tant que l'Éthiopie reste la réserve coloniale des sources du haut Nil, l'Angleterre s'accommode de la féodalité guerrière indigène qui régit les hauts plateaux où sommeillent les réservoirs du lac Tsana. Mais le jour où une autre puissance coloniale qu'elle-même manifeste sa volonté d'occuper ces plateaux et de protéger ces réservoirs, surtout si cette puissance occupe déjà la Lybie et l'Érythrée, la diplomatie anglaise, l'India-Office, l'Intelligence Service, l'Amirauté britannique, les Dominions eux-mêmes entrent résolument en ligne. M. Mussolini a pu s'en apercevoir à Genève, dans la Méditerranée et jusqu'à Rome même.

Enfin, pourquoi l'Italie, membre permanent du Conseil de la Société des Nations, n'a-t-elle pas tenu dès l'abord un compte suffisant du Pacte? Il y avait dans le Covenant des procédures qui permettaient à l'Italie, avant toute expédition militaire, toute mobilisation civile, de demander justice à l'Assemblée de Genève. Les assemblées sont comme les tribunaux; elles n'aiment pas qu'on se donne l'air d'outrepasser leur justice pour mieux étaler sa force. Point ne sert alors de vouloir s'autoriser d'exemples antérieurs, Transvaal, Maroc, Mandchoukouo. Ces rappels du passé, si justifiés fussent-ils, ont plutôt desservi la cause de l'Italie. Pour les deux premiers, les historiens ont rappelé que la Société des Nations n'existait pas du temps de Cecil Rhodes et de Lyautey. Pour le dernier, les géographes ont constaté que les problèmes entre le Japon et la Chine n'avaient aucune commune mesure avec ceux de la mer Rouge et de l'Afrique noire de l'Est.

Si l'Italie avait été en règle avec le Pacte et la Société, « ses droits à une expansion coloniale », reconnus et légitimés par Sir Samuel Hoare et M. Pierre Laval, lui eussent sans doute mérité de devenir le gendarme de la Société des Nations au lieu d'en apparaître comme le braconnier.

L'Italie s'est ainsi trouvée à Genève dans une position d'impopularité évidente. Il a fallu tout le sang-froid du baron Aloïsi et de ses collaborateurs, toute leur diplomatie aussi, pour maintenir les contacts et éviter les éclats. Si aucune rupture ne s'est jusqu'ici produite, c'est à leur ingéniosité qu'on le doit, et aussi beaucoup à la volonté conciliatrice de la France.

***

Mais l'illusion serait grande de croire que la session de Genève, si brillantes qu'aient été ses manifestations, n'ait pas révélé en Europe un accroissement très sérieux du conflit de puissances qu'avait signalé au début de l'année le réarmement officiel de l'Allemagne.

Il eût fallu être vraiment aveugle, pour ne pas constater pendant les séances de cette session de Genève, l'attitude de la Pologne, de la Hongrie, de la Bulgarie, de la Finlande même, en connivence directe avec l'Allemagne au sujet des pactes dits « bilatéraux » et de la « sécurité collective ».

Il est apparu qu'une grande diagonale s'est reformée à travers l'Europe, qui se propose d'y reconstituer, autour du nazisme hitlérien, quelque chose d'analogue aux Empires Centraux d'avant 1914.

Entre la Russie, d'une part, les puissances occidentales de l'autre, un bloc s'est coagulé autour de cette diagonale, pour reprendre l'hégémonie de l'Europe Centrale par les moyens de pression militaire et diplomatique du « révisionnisme ». Les points sensibles de la pression sont connus : Vienne, Memel, la Tchécoslovaquie, l'Ukraine, la Transylvanie.

N'était-ce pas précisément pour répondre à la menace sans cesse grandissante d'une pareille coalition, que la France, l'Italie et l'Angleterre avaient conclu au début de 1935 les accords de Rome, de Londres et de Stresa?

Rien n'aurait pu, en effet, prévaloir contre une entente anglo-franco-italienne homogène et armée.

Il n'en a malheureusement pas été ainsi. Dès avril 1935 le voyage de Sir John Simon et de M. Eden auprès du Reichsführer Hitler à Berlin aboutit à une défaillance singulière du Gouvernement britannique dans l'observation des traités de paix. Agissant brusquement en dehors de ses associés de la veille, l'Angleterre conclut avec l'Allemagne un arrangement autorisant cette puissance à se réarmer sur mer dans une proportion de 35 p. 100 de la flotte britannique, à tout moment du temps et à tout endroit de l'espace.

C'était non seulement légitimer une violation trop certaine du Pacte, mais encore modifier périlleusement l'équilibre des flottes dans la Baltique, jeter enfin le doute en Italie et en France sur la consistance britannique en matière d'association tripartite et de respect du Pacte.

A peine cette première alerte s'était-elle produite du fait de l'Angleterre qu'une autre apparaissait dans la Méditerranée du fait de l'Italie.

Nation prolifique et ardente, débordante de la jeunesse de ses quarante-trois millions d'habitants sur une terre trop étroite et trop pauvre, l'Italie a besoin d'expansion au dehors. L'émigration, qui fut longtemps son fécond exutoire, lui est aujourd'hui fermée par des lois intérieures et extérieures. C'est donc vers la colonisation qu'elle doit se tourner. L'Afrique, qui fut autrefois romaine, l'attire par la grandeur des ancêtres et par l'aspiration des descendants.

Mais en Afrique presque toutes les places sont déjà occupées par la France et par l'Angleterre. Aussi, depuis plus d'un demi-siècle, l'Abyssinie attire l'Italie par les richesses d'une colonisation agricole et minière possible. L'Italie savait par ailleurs qu'il lui serait difficile de construire son empire africain, tant qu'elle n'aurait pas pris sa revanche du désastre militaire d'Adoua. C'est pourquoi elle n'a pas hésité à armer et transporter en Érythrée cette armée de 300 000 hommes qui préoccupe si fort la communauté britannique.

Le ministre des Affaires étrangères de l'Angleterre, Sir Samuel Hoare, tout en reconnaissant dès le mois de juin que l'Italie avait des droits certains à une expansion colonisatrice, n'a pas oublié qu'il appartient, d'origine, aux bureaux de l'India Office. Il a cristallisé l'unanimité anglaise autour de

lui en dressant contre la précipitation italienne tous les articles du Covenant.

Mais l'Angleterre, qui venait d'autoriser l'Allemagne à une déchirure du Pacte, pouvait-elle en interdire une autre à l'Italie, sans encourir la suspicion d'y avoir un intérêt personnel malencontreusement trop apparent?

Cette suspicion est née et a grandi. Des polémiques réciproques de presse l'ont rapidement envenimée. La mobilisation de toute la flotte anglaise dans la Méditerranée ne l'a certes pas diminuée. L'irritation et la méfiance réciproques ont fait place aux échanges traditionnels d'amitié anglo-italienne. Si les rapports se sont un peu améliorés diplomatiquement en ces dernières semaines, il n'en est pas de même entre les deux opinions publiques et c'est bien ce qu'il y a de plus grave pour la solidité, pour l'efficacité des accords de Londres et de Stresa.

La session de Genève a-t-elle sensiblement amélioré une situation européenne aussi malsaine?

Il est permis d'en douter.

En menaçant l'Italie de sanctions qu'on n'a su ni voulu prendre contre le Japon d'abord, contre l'Allemagne ensuite, en brandissant un drapeau de la « sécurité collective » qui n'est point celui de quelques-unes des plus grandes puissances militaires de la planète, on s'est procuré une euphorie d'unanimisme plus en surface qu'en profondeur.

Qu'est-ce qu'une « sécurité collective » que n'admettent ni l'Allemagne, ni la Pologne, ni la Hongrie, ni la Bulgarie, ni la Finlande, c'est-à-dire plus de cent vingt millions d'Européens armés ou en plein réarmement, sans compter soixante-dix millions de Japonais et cent vingt millions d'Américains?

Qu'est-ce qu'un « unanimisme » auquel la Russie et l'Allemagne ne sont pas plus prêts à se rallier que l'Italie et l'Angleterre ou que le Japon et les États-Unis d'Amérique?

***

Le « sanctionnisme », voilà le point noir de la politique inaugurée à la dernière session de Genève. Pratiqué hors de propos ou hors de mesure, ce sanctionnisme peut conduire l'Europe à la guerre, plus vite qu'aucun autre accident.

Assurément, l'article 15 et l'article 16 du Covenant, rédigé

en 1919, avaient établi la possibilité de certaines mesures à prendre contre un État membre de la Société des Nations, dans une série de cas déterminés. Mais nulle part le mot de « sanctions » ne fut écrit. Pourquoi, dès lors, l'avoir ainsi mis tout à coup en vedette, alors que l'Angleterre, en 1923, s'était prononcée contre les « sanctions » de la Ruhr, et qu'en 1932 la Société des Nations elle-même ne proposa ni ne prit aucune « sanction » contre le Japon s'installant militairement dans le Mandchoukouo?

Le sanctionnisme n'aurait pu se comprendre que si tous les États de la planète avaient fait partie de la Société des Nations. Elle aurait pu ainsi, en effet, disposer d'une gendarmerie universelle contre tout membre fauteur de désordres. Mais que pouvait bien devenir le sanctionnisme, économique ou militaire, — blocus ou force armée, — là où la moitié des grands États du globe — États-Unis d'Amérique, Japon, Allemagne — ont refusé de se soumettre aux règles du Covenant?

Un pareil sanctionnisme ne pourrait être que la plus dangereuse machine de guerre intérieure ou extérieure, selon qu'il serait manœuvré au profit de telle ou telle puissance ou de telle ou telle secte.

Le sanctionnisme vient trop tard ou trop tôt. Trop tard, puisque la Société des Nations n'a jamais réuni l'unanimité des États et que, d'ailleurs, même dans une Société des Nations incomplète, il n'a jamais pu être appliqué à personne. Trop tôt, car jamais la Société des Nations n'a été plus menacée dans sa composition.

Or, la session de Genève a vu se développer contre l'Italie, à propos de sa contestation avec l'Éthiopie, une véritable fureur de « sanctionnisme », de la part de certains États et de certains partis.

Tout s'est présenté comme si cette fureur devait s'acharner contre la nation coupable d'avoir adopté le régime fasciste et d'avoir choisi pour chef M. Mussolini.

Les échanges de correspondance diplomatique issus de la session de Genève n'ont certes pas diminué cette déplorable impression.

Paris a demandé à Londres si l'Angleterre serait prête à pratiquer en Europe, à propos d'un agresseur éventuel, ce

sanctionnisme qu'elle réclamait si obstinément à propos d'une affaire africaine.

Londres a riposté en demandant à Paris si la France serait prête à donner main-forte à l'Angleterre dans la Méditerranée en cas d'une menace contre sa flotte.

Paris a dû répondre que la France n'était pas obligée à l'assistance d'une mobilisation navale opérée sans consultation préalable.

Brandi avec ostentation, le sanctionnisme ne peut plus être que la pièce camouflée d'une tourelle d'alliances à feux changeants et à objectifs modifiables.

Si l'on en juge d'après les effets que sa simple menace vient de produire en Europe et ailleurs, le sanctionnisme aboutirait vite à n'être que le plus grand commun diviseur international.

L'avenir de l'Europe n'est pas là. Celui de l'humanité encore moins.

Menacer l'Italie de sanctions n'aboutira qu'à lui faire quitter la Société des Nations et peut-être à la souder à l'inquiétante diagonale finlando-polono-germano-bulgaro-hongroise.

Pareille éventualité mérite que les organismes dirigeants de la Société des Nations pèsent scrupuleusement leurs responsabilités devant leurs consciences et devant leurs mandants.

Tel est le danger de mort qui se cache sous l'éclat fleuri de la récente session de Genève. Souhaitons que son poison meurtrier puisse être écarté à temps par les sages de l'Europe.

***

Une autre initiative, plus opportune, plus conforme à l'idéal de la Société des Nations, fut prise par la France à propos des conditions économiques et financières d'un redressement européen et même mondial.

A M. Georges Bonnet, délégué de la France, ministre du Commerce et de l'Industrie, est due cette initiative. M. Georges Bonnet avait, en 1933, présidé avec autorité la conférence de Stresa sur l'union danubienne. Il n'a pas dépendu de la France d'alors, mais d'une Angleterre défaillante au Conseil, que les réalisations n'aient suivi les résolutions.

Libération des échanges, stabilisation des monnaies, égalisation d'un étalon d'or, ce trèfle de la prospérité vient d'être tendu à l'Europe. Les débats déroulés devant la deuxième commission de l'Assemblée ont démontré qu'il n'y avait aucune meilleure politique à suivre pour rétablir l'union européenne. L'adhésion spontanée, éclatante, du secrétaire d'État américain, M. Cordell Hull, aux principes posés par cette session de Genève, fortifie encore la conviction d'une renaissance mondiale possible sur ce plan.

N'eût-elle fait que rouvrir la voie bouchée depuis l'effondrement de la conférence MacDonald à Londres en 1933, la session de Genève aurait eu son efficacité humaine.

C'est sur cette voie, largement généreuse, et non pas sur le précipice d'un sanctionnisme étroit, que la Société des Nations serait bien inspirée de s'avancer désormais.

Le salut ne peut pas venir de nouvelles discordes européennes à propos de l'Afrique ou de l'Asie. Il ne peut venir que d'une réconciliation générale européenne pour un plus juste emploi des forces de la science et des biens de la planète.

Ou l'Europe s'unira, ou elle déclinera. D'autres systèmes de puissances se sont levés sur d'autres continents. Ils s'empareront fatalement des leviers de commande intercontinentaux, si l'Europe continue de se déshonorer par des luttes fratricides préparant son suicide.

Il appartient à l'Assemblée de Genève, à son Conseil aussi, de servir utilement la cause d'une Europe réconciliée qui puisse rester encore l'inspiratrice de la civilisation créée par elle sur les autres continents.

Le suprême devoir de la Société des Nations, est-ce de prendre la figure déplaisante d'un gendarme maladroit et mal armé, ou bien de combiner en une action commune les mouvements du latinisme, du germanisme, du slavisme et même de l'anglo-saxonisme?

A ce prix seulement, la session de Genève n'aurait pas démérité de l'espérance humaine.

HENRY BÉRENGER

BRUMES[1]

XII

La première impression de Poop, en se rendant le lendemain soir rue des Bouchers, fut de trouver aux femmes un air d'inexplicable désenchantement. Elles étaient pourtant installées derrière leurs petites vitrines et souriaient aux passants, mais certaines de ces dames cousaient ou retapaient de vieux chapeaux en se servant de garnitures et quelques-unes se confectionnaient même des robes de deuil. Il y avait beaucoup de monde sur les trottoirs. Les lumières des boutiques rayonnaient à travers l'atmosphère brumeuse qui prêtait à chaque forme une apparence feutrée, confuse, d'apparition. Après le froid des précédentes semaines, la douceur de la température laissait presque croire au printemps. On n'était qu'au début de mars, mais çà et là, des fenêtres restaient ouvertes et l'on pouvait voir, à l'intérieur des vieilles et sordides maisons, des ménagères en train d'éplucher des légumes ou de préparer le couvert, sous le halo d'une lampe. Le grincement des trams s'entendait de très loin. Enfin, sans qu'il fût possible d'en découvrir la cause, une secrète allégresse flottait dans l'air et — chose étrange — rien ni personne ne paraissait en être réconforté.

Un homme se trouvait chez Geisha quand Poop, négligeant de frapper à la porte, poussa doucement le battant. Cet

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 septembre et 1er octobre.

homme avait un complet, une cravate, un chapeau, des gants noirs. Il tenait un calepin sur lequel il venait d'inscrire la somme que la fille lui avait remise. En apercevant Poop, l'individu fit disparaître son calepin. Puis il mentionna posément, d'une voix neutre :

— Alors, demain matin, onze heures. Rendez-vous, rue de Vénus, à la porte de derrière l'hôpital.

— C'est monsieur François, — dit Geisha au nouveau venu en lui présentant l'homme en noir. — Sa femme est morte.

— Salut! — grogna François d'un air digne. — Oh! nous nous connaissons.

Poop inclina la tête affirmativement.

— Morte de quoi? — s'informa-t-il en ôtant son chapeau.

— Heu! — répondit le Balafré. — Comme les autres. Elle avait le délire : j'ai demandé son transport à Sainte-Gudule. Hier encore, elle n'allait pas plus mal; mais elle a passé aujourd'hui vers midi. Ce n'est pas de veine. Juste à présent qu'on arrête le vaccin, elle clampse. Ses derniers moments, elle n'a fait que me parler de votre promenade au bord de la mer.

— Oui, — dit Poop évasif.

Geisha regardait les deux hommes sans comprendre.

— Monsieur t'expliquera, — reprit François en désignant le visiteur. Tout de même, cette histoire de promenade, un jour que vous serez libre, vous me la copierez.

Il eut un rire forcé et, se dirigeant vers la sortie, salua le couple.

— A demain! — lui cria Geisha.

Le Balafré se retira.

— Qui donc était sa femme? — s'enquit le vieillard après que François eut disparu. — Elle avait une boutique?

— Là... en face. Une Française. On l'appelait Lulu-la-Parisienne. Elle m'en voulait à cause de son amant.

— Ah?

— Tu penses!

Poop enleva sa pèlerine.

— Raconte, — dit alors Geisha. — Cette histoire de bord de la mer dont vient de parler François, qu'est-ce que ça signifie?

— Pas grand'chose! — murmura le vieux. — Dans la vie, tout finit en histoire. « Te rappelles-tu? Les vagues léchaient les roues de la voiture. Il faisait beau! »... On répond oui, par politesse. Mais, souvent, on ne se souvient plus...

— Tu connaissais Lulu-la-Parisienne?

— Non.

— C'est bizarre, — constata Geisha.

Poop s'approcha d'elle et l'embrassa.

— Tu ne vas pas te mettre à penser, toi aussi, à cette promenade, — prononça-t-il. — Ce n'est pas le jour. D'ailleurs, nous avons tous des souvenirs de voiture sur le sable. Il suffit de chercher. N'as-tu jamais été le long de la mer avec quelqu'un qui te racontait des bêtises, des...

— Non. Jamais.

— Eh bien, tant pis! Ou... tant mieux!

— Je n'ai pas à choisir, — fit-elle.

Il tressaillit et l'examina de plus près, étonné de l'accent qu'elle venait d'avoir en prononçant ces mots. Comment? Geisha n'avait jamais connu ces abandons, ces effusions que l'on éprouve à deux, au cours d'une promenade, par une belle nuit d'été? Elle n'avait jamais pris à témoin de son bonheur cette invisible présence que la nature disperse parmi les éléments? Il ne la crut pas tout d'abord. A défaut de la mer, elle avait dû se perdre en compagnie d'un amoureux, le long d'un fleuve, d'une rivière, d'un ruisseau... Il n'en fallait pas davantage. Cette présence invisible se manifeste partout, dès qu'un homme ou qu'une femme en ressentent le désir. Elle vous pénètre jusqu'aux fibres. Elle vous accompagne où que vous alliez et, par de mystérieux avertissements, vous révèle à vous-même et à cet autre moi qui paraissait attendre une première avance. Quel être au monde n'a découvert en cédant à son double l'ivresse de se mêler à l'univers, de s'y confondre? Lui, Poop, l'avait toujours savourée. Il la plaçait au-dessus des plus rares voluptés et quand il en partageait les délices avec une femme, il savait s'exprimer d'une telle manière que l'imprudente était conquise. Toutes ses maîtresses gardaient le souvenir de l'amoureux qu'il était alors. Mina et Rachel, comme les autres. Plus que les autres. Elles cédaient au charme, au sentiment. Poop en jouait comme un tzigane, en grand

acteur et son adresse était si consommée qu'il pouvait, plus tard, se montrer sous son jour véritable, égoïste, sadique, abject, sa domination subsistait.

— Vraiment, — s'informa-t-il, — un homme ne t'a pas, une seule fois, conduite le soir le long de la mer?

Elle eut l'air de chercher.

— Pas même Soter?

— Nous sortions avec des amis, — répondit lentement Geisha. — Nous chantions. Nous formions des groupes.

Poop plongea ses yeux dans ceux de la fille.

— Et ensuite?

— Oh! — fit-elle, — naturellement, on se séparait. Soter et moi, on restait là pas mal de temps.

— Il te parlait?

— Oui, bien sûr!

— Voilà, — déclara Poop, — c'est ça, l'histoire.

Geisha ne comprit pas.

— La mienne, — expliqua-t-elle gênée, — ne doit pas ressembler à celle que voulait dire François. Pour que sa femme, avant de mourir, y ait pensé, l'aventure devait être plus belle... plus...

Elle sourit. Il la fit asseoir près de la cuisinière et se tint devant elle, silencieux.

— Je ne t'ai pas froissé, n'est-ce pas? — demanda-t-elle en lui prenant la main.

Poop murmura, comme s'il eût été seul :

— Dommage!

Et, contemplant amèrement sa compagne d'une heure, il ajouta d'une voix sourde :

— Je t'ai rencontrée trop tard, Geisha! Beaucoup trop tard. Tu es jeune.

— Non, —répondit-elle. — Avec toi, je me sens devenue tout autre. Soter ne dit pas les mots que tu dis. Pourvu que je gagne de l'argent, il est heureux. Est-ce que le bonheur n'est que ça?

— Il n'y a pas de bonheur, — répliqua Poop.

Geisha l'attira tendrement.

— Si, — dit-elle. — Le bonheur, comme je le comprends, aurait été de vivre avec toi, d'apprendre toutes ces choses que tu sais, de t'écouter lorsque tu les racontes.

Il secoua la tête.

— Tu vois, — fit-il. — Trop tard!

C'était la première fois qu'ils parlaient ainsi et les mots les rapprochaient soudain d'une façon si curieuse que le vieillard et la fille en éprouvaient une espèce de vertige. Poop surtout. Dès qu'il s'était trouvé devant Geisha, il avait soupçonné ce que son âme naïve et inquiète à la fois pouvait enfermer d'aspirations vers la joie et peut-être d'aptitudes à la douleur. Poop avait aussitôt discerné chez la fruste créature un splendide champ d'expériences possibles et son plus vif désir avait été d'entretenir un jour la petite prostituée du monde inconnu dont elle rêvait inconsciemment. Mais il ne pensait pas l'heure venue. Il n'avait jamais espéré qu'il pourrait aborder si vite avec Geisha un pareil sujet. Et pourtant c'était elle qui venait d'engager la conversation de telle sorte qu'il ne dépendait que de lui de la pousser plus loin. Cette idée pénétra le vieillard d'une trouble jouissance : il n'osait croire à ce tardif et merveilleux présent de la destinée. C'était trop beau, trop inattendu! Un brusque découragement l'envahit.

« A quoi bon? songea-t-il. Elle ne me suivrait pas. »

Mais Geisha paraissait lire en lui et tous deux échangèrent un regard d'étrange complicité.

— Pourquoi trop tard? — insista-t-elle avec une caressante promesse. — L'âge ne compte pas. Je peux mourir demain comme Lulu et, comme elle, je n'aurais pas connu cette histoire dont t'a parlé François.

— Non, — grogna Poop.

La fille donna un tour de clef à la serrure, puis elle se dirigea vers la commode près du lit et ouvrit un tiroir. L'écrin qu'elle en retira contenait une bague.

— Il y avait une fois, — commença Geisha en passant à son doigt le brillant, — une prostituée et un vieux type qui peut-être la voyait autre qu'elle n'était. Il venait chez elle tous les soirs dans sa boutique bien close et bien chauffée et la femme qui se donnait pour de l'argent, se demandait pourquoi elle n'était pas traitée par le vieillard comme une marie-couche-toi. Elle ignorait son nom mais, en elle-même, elle l'avait appelé l'Homme aux Rêves, car après son départ, elle songeait à lui et ne devinait pas qui il était. Un soir, il lui

donna une bague... et un autre soir, un pendentif de grande valeur, sans compter les étoffes de soie, les châles à longues franges et toute sorte de belles choses qui restaient aussi mystérieuses.

— Tais-toi! — s'écria Poop au comble de la stupéfaction.

Geisha fit scintiller le brillant puis elle poursuivit à voix basse :

— On ignorait d'où provenaient ces cadeaux. L'écrin qui renfermait la bague ne portait aucune adresse de bijoutier.

Poop avait enfoncé les mains dans ses poches, affectant de ne plus écouter. Alors Geisha saisit à l'intérieur de la commode une seconde boîte.

— On ignorait également, — murmura-t-elle, en désignant le pendentif, — où cet autre bijou avait été acheté. La fille n'en parlait jamais à celui qu'elle avait surnommé « l'Homme aux Rêves ». Cependant il advint qu'une seconde prostituée de la rue mourut à l'hôpital. Et cette prostituée, qui n'avait cependant reçu aucun bijou de l'inconnu, en savait beaucoup plus sur son compte que celle qu'il allait visiter. On lui avait parlé d'une histoire où il avait joué un rôle et cette histoire l'avait bercée et soutenue jusqu'au dernier moment.

Il y eut un silence.

— La suite, — dit Geisha en se tournant vers Poop, — c'est à toi de la raconter.

— Il n'y a pas de suite, — répliqua-t-il d'une voix sourde. — Tout cela est mort avant Lulu.

— Fais comme si j'étais morte aussi, — proposa la femme. — Est-ce que tu sais si je ne le suis pas réellement? Personne ne peut répondre à cette question. J'y ai souvent pensé. Crois-tu qu'on apprenne qu'on est mort?

Poop ne parla pas durant quelques instants. Puis, malgré lui :

— Tu ne te rends pas compte de tes paroles, — grommela-t-il. — Tu perds la tête. Nous ne sommes morts, ni toi, ni moi. C'est l'histoire qui est morte... enterrée...

Il se mit à marcher à travers la chambre mais, subitement frappé par une idée, il s'arrêta.

— S'il ne s'agit que de la provenance des brillants, — déclara-t-il, — je peux te l'indiquer.

— Non. Je préfère ne pas la connaître.

Le vieux se gratta la barbe sans conviction.

— Avoue, — dit-il, — que la fin de Lulu t'a troublée. Tu n'es pas ainsi d'habitude.

— Je suis toujours la même. Si je me tais, le soir, lorsque tu es là, cela ne prouve rien.

— Et tu rêves?

— Oui, — fit-elle, — par ta faute.

Visiblement embarrassé il considéra, fixement, la fille en silence.

— Et quand je rêve, — exposa-t-elle, — c'est toi qui d'un geste ouvres partout des rues, au milieu des maisons. Je le sens à présent. Tu m'as menée ainsi plusieurs nuits. Ne mens pas. Il y avait dans le port vide, un navire éclairé, un grand navire. Je suis restée longtemps à le regarder sans comprendre.

— N'était-ce pas le *Formose*? — demanda Poop à la fois incrédule et troublé.

Geisha jeta un cri.

— Réponds! — ordonna Poop.

Et, comme la fille inclinait stupidement la tête, avec effroi, il reprit :

— Il était prêt, hier soir, à partir. Je l'ai vu quai Wilson. Il fait le service de Rotterdam aux Iles. Un paquebot à deux cheminées blanches avec une étoile noire, trois mâts, pavillon hollandais.

Elle le regardait, l'air halluciné. Chaque parole du vieil homme semblait ajouter à son épouvante.

— Voyons, il n'y a pas de quoi avoir peur, — fit-il. — Tu as bien lu ce nom?

— Oui, *Formose*! C'est le même, — dit Geisha. — Mais moi, je l'ai lu dans un rêve.

— Peut-être ne rêvais-tu pas...

— Si. Je rêvais... puisque je ne suis pas allée dans le port depuis des mois... Comment aurais-je su ce nom? Et les deux cheminées blanches... l'étoile noire... le pavillon... Est-ce que j'aurais inventé tout cela? Non, je rêvais... je te dis, j'en suis sûre. C'est ce qui m'effraie d'avoir rêvé ce qui vraiment existe...

Elle se cacha la tête entre les mains et reprit :

— Il y a autre chose qui m'effraie encore plus, maintenant...

Écoute. (Sa voix ne fut qu'un souffle.) Je me demande si ce rêve... si ce rêve, ce n'est pas en même temps ma vie. Je ne sais pas comment t'expliquer ça... Il me semble que quelque chose d'horrible se fait peu à peu jour en moi... Que quelqu'un veut me chasser de moi-même... quelqu'un qui est moi déjà ou qui va le devenir... Alors... comprends!... J'ignore qu'elle est ma vie, ma vraie vie... Je crois que je deviens folle.

Elle avait enfoui la tête dans la pèlerine de Poop et blottie entre les plis du vêtement, elle se laissait bercer comme une enfant par le vieillard qui la regardait d'un air tout ensemble attendri et cruel.

Elle finit par relever le front et murmura :

— Cette pèlerine, hier soir encore, il m'a paru qu'elle me frôlait au passage dans mon rêve. Quand tu te reculais, elle déplaçait l'air humide à travers la nuit.

— Allons! — dit Poop faussement cordial. — Raisonne-toi. Je ne pouvais pas être là... J'étais où François tout à l'heure te l'a laissé entendre... sur une route de sable, le long de la mer... Moi, je n'ai pas besoin de rêver pour sentir que je suis toujours là-bas, sur cette route, tantôt avec une femme... tantôt avec une autre... toutes les deux mortes depuis longtemps.

De nouveau un inexprimable désarroi s'était emparé de Geisha. Elle écoutait Poop timidement, sans discerner si elle l'entendait parmi les vapeurs d'un songe.

Il se trouvait là, pourtant, avec elle. Elle le voyait, mais lui, — peut-être, — ne la voyait pas. Était-ce elle, était-ce lui qui rêvait? Étaient-ils fous l'un et l'autre? Enfin, elle demanda :

— De quelles femmes s'agit-il?

Poop, continuait, sans paraître avoir entendu la question :

— Il y en a eu même une troisième mais vivante, celle-là. Elle ne loge pas loin d'ici, dans cette rue, oui. Deux mortes, une vivante. Et des trois, la seule qui ne soit pas en vie pour moi, c'est la dernière.

— Je t'en prie, parle plus clairement, — fit Geisha haletante, en le saisissant par le bras, afin de s'assurer qu'elle n'était pas le jouet d'une hallucination. — Pourquoi cette troisième femme est-elle morte, alors que les deux précédentes...

— Tu dois comprendre toute seule ou nous ne nous entendrons jamais, — répondit Poop.

Ses yeux étincelaient et il attendit que la fille, après s'être pénétrée du sens de ses paroles, se décidât. Il lui prit fiévreusement la main, la pressa entre les siennes. Geisha voulut la retirer.

— Voyons, — proféra-t-il. — Que crains-tu?

— Je ne sais pas. Tout ça est si bizarre, — balbutia la malheureuse qui, cette fois, parvint à dégager ses doigts. — Quelle est cette femme qui habite dans la rue?

— Ne t'en occupe pas!

Geisha ne pouvant soutenir le regard flamboyant du vieillard baissa la tête.

— Tu as voulu connaître l'histoire, — grogna-t-il. — Je t'en ai dit assez pour te donner le goût de savoir le reste... A toi de choisir.

— Je le voudrais, mais non... Non, non... C'est impossible.

— Le veux-tu réellement? — ajouta Poop. — Si tu acceptes je louerai une voiture qui nous mènera là-bas, le long de la mer et tu verras, tu deviendras une autre femme. L'existence ne sera plus pour toi plate et bornée. Je te révélerai à toi-même. Je te...

Geisha recula vers la porte. Poop l'effrayait. Il avait une expression si douloureuse, une voix si rauque, si assourdie que la jeune femme, désemparée, ne cherchait plus qu'à fuir. Elle recula mais il la suivit sans paraître remarquer la terreur qu'il lui inspirait.

Jamais encore la fille n'avait éprouvé devant cet homme une impression pareille. D'habitude, elle le supportait : elle le traitait comme un client. C'était lorsqu'il était parti qu'il lui inspirait une sorte de sympathie bizarre, involontaire. Geisha s'était aperçue plusieurs fois qu'il fallait que Poop l'eût quittée pour qu'elle subît son magnétisme. Le besoin d'évasion qu'elle avait toujours ressenti se faisait alors plus pressant, presque impérieux. Mais ce besoin ne se manifestait qu'à travers une demi-torpeur, une rêverie pleine d'hésitations, et de ténèbres. Éveillée, la fille se tenait sur ses gardes. Poop n'était plus qu'un homme comme tant d'autres, un vieil homme, un maniaque.

— Écoute, — proposa-t-il, — fais-moi confiance. Demain, une voiture attendra devant la porte. Nous passerons la journée ensemble; tu comprendras que la vie ne consiste pas à guetter dans la rue des hommes et à les attirer ici. Personne n'aura plus rien à exiger de toi pour de l'argent.

Ce mot ranima chez Geisha toute sa cupidité. Elle cessa de trembler.

— Qu'est-ce que tu parles d'argent? — riposta-t-elle avec mépris. — Es-tu capable de m'en donner assez pour que je me passe des autres?

Une misérable pouffée de rire la secoua.

— Allez! — fit-elle ensuite. — Tous tes bobards n'existent pas. A t'entendre, on te croirait millionnaire et, sans blague, t'en es loin. As-tu pensé à ce que tu m'offres?

Poop éluda d'un geste la question mais, subitement, ses traits se crispèrent davantage et il sembla se réveiller.

— C'est vrai, — prononça-t-il d'un air désabusé, — qui pourrait te donner de l'argent? Je n'en ai plus.

Il regarda Geisha, la vit qui tournait la clef dans la serrure.

Une détresse affreuse l'envahit.

— Ah! — gémit-il, — pourquoi m'as-tu poussé à te parler? Je ne voulais rien dire. Et voilà. Par ta faute...

— Non, — clama la fille. — Par la tienne! Au lieu de me répondre tu t'es mis à...

Poop marcha sur elle, la main levée, mais Geisha lui fit front et déclara :

— Prends garde! Un pas de plus, j'appelle!

Il laissa retomber son bras, honteusement et, tandis que Geisha ouvrait la porte, il rafla sa cape sur une chaise, empoigna son chapeau, s'en coiffa.

Geisha sourit.

— Comment, — dit-elle, — affectant l'étonnement, tu pars? Mets ta pèlerine, tu auras froid.

Dédaignant ses conseils, Poop franchit rapidement le seuil de la boutique.

— Reviendras-tu? — cria la fille.

Le vieillard s'arrêta. Elle éclata de rire. Alors il s'éloigna, chancelant, parmi les ombres et les petites lumières où atten-

daient les femmes et Soter qu'il croisa sans le voir, l'entendit répéter, avec exaltation :

— Trop tard!... Oui, oui. Trop tard! Trop tard!

« Qu'est-ce qui est trop tard? » se demanda le docker.

Il arriva chez Geisha.

— Hallo! — fit-il. — T'es seule?

— Tu vois, — répondit-elle, — en se poudrant devant sa glace. Entre. Ferme la porte.

Soter semblait préoccupé.

— Qu'est-ce que tu as? — lui demanda négligemment la fille.

Il s'approcha du poêle.

— Ça ne va pas, — grommela le Polonais. — Depuis ce matin, j'ai des frissons. Et regarde, sur mes mains, toutes ces taches... Elles ne me démangent pas. C'est plutôt dans les os... comme de la glace... qui me brûle. Je ne comprends pas. Je me sens mal.

XIII

Feempje ne s'était pas dérangé pour l'enterrement de Lulu. Juché sur une échelle, il achevait d'essuyer les vitres de sa devanture quand il aperçut Poop qui remontait la rue. Les pans de sa pèlerine flottaient derrière lui et, à ras des trottoirs, une aigre bise faisait tourbillonner des fétus de paille, des enveloppes, des papiers gras. Feempje se demanda où allait le vieillard. On ne le voyait jamais, d'habitude, le matin, dans le quartier. Ce n'était pas son heure. Il marchait en tenant d'une main le bord de son chapeau, le corps penché, luttant contre la bise. Sa barbe rebroussée par le vent lui cachait le visage. Feempje hésita, puis, heurtant le carreau de son crochet de fer, il attendit que Poop répondît à son geste.

— Comment, — s'écria-t-il quelques secondes plus tard, lorsque Poop fut entré dans l'établissement. — Déjà levé?

Le vieil homme avait l'air exténué. Il serra machinalement la main de Feempje et, ne sachant au juste ce qu'il disait, il murmura :

— Vous aussi!

— Oh! moi. Toujours debout avant tout le monde. Je balaye la taule, j'allume le feu.

— Oui, oui, — dit Poop.

— Un café?

— Un café.

Feempje avança deux verres sur le zinc, emplit l'un de jus noir, le second de whisky.

— A la santé! — proposa-t-il.

Poop trinqua de bonne grâce, absorba une gorgée de son verre qu'il reposa, lentement, devant lui et se frotta le creux de l'estomac.

— Dame, il est chaud! — constata Feempje; — sans indiscrétion, qui cherchez-vous ici ce matin?

— Personne, — déclara le vieillard.

Il s'accouda au comptoir ferma les yeux et bâilla plusieurs fois.

— Vous serez tombé du lit, — fit gaiement le cabaretier.

L'autre demeura les yeux fermés. En effet, il était tombé du lit, de très bonne heure, tout habillé, après une nuit étrange au cours de laquelle, à cinq ou six reprises, il avait cru entendre des voix l'appeler. Ces voix arrivaient de dehors, à travers la brume qui s'était épaissie sur la mer. Poop avait eu l'impression qu'il les reconnaissait, mais il s'était en vain précipité à sa lucarne, il n'avait rien pu distinguer à cause des vapeurs où les lumières du quai Wilson, elles-mêmes, étaient noyées. Il avait ainsi passé toute la nuit dans une incertitude angoissée, prêt à bondir, l'oreille tendue. Qui pouvait le héler de la sorte? Le vieillard s'interrogeait. Il avait supposé d'abord un appel mystérieux de Mina... ou de Rachel... A moins que Geisha ne se fût repentie de sa mauvaise humeur et qu'en dépit d'elle-même, elle pensât à lui. Cette dernière supposition accrut son anxiété, mais il se dit ensuite que Geisha ne méritait pas qu'il se tracassât pour elle. C'était une créature vulgaire, indigne de tout intérêt. Cependant la voix insistait et Poop qui n'avait pas même eu la force de se déshabiller, se hissait sur ses coudes chaque fois qu'il croyait l'entendre, puis il se hâtait de se lever pour courir jusqu'à la lucarne. Il faisait jour lorsqu'il perçut de nouveau son nom prononcé à voix basse. La brume s'était à demi dissipée.

Poop demeura longtemps à regarder les mâts et les cheminées des bateaux émerger des vapeurs. Il avait l'impression de sortir, comme ces choses qu'il voyait, d'un cauchemar confus où sa personnalité s'était en vain débattue contre mille formes vagues, silencieuses, énigmatiques, d'une irritante imprécision.

— Eh bien, — s'enquit Feempje, — vous n'avez pas été non plus au cimetière?

— Je ne connaissais pas Lulu, — répondit le vieux.

Le cabaretier l'approuva.

— *Da!* — fit-il. — Pour une poule comme celle-là, y a pas à changer ses habitudes. J'ai préféré rincer mes carreaux.

Il avait prononcé ces mots avec désinvolture mais on eût aisément discerné, sous cet apparent détachement, une inquiétude latente. Indubitablement, le Hollandais, en se livrant à sa mécanique besogne, pensait à autre chose.

— Exact, — approuva le vieillard. — C'est autant de fait.

Feempje reprit :

— Chez nous, dans mon pays, tout le monde nettoie le matin, de bonne heure, l'extérieur des boutiques. C'est propre, de haut en bas, bien récuré, bien net. Pensez! Je ne suis pas Belge!

— Belge? — répéta Poop.

— Naturellement! En comparaison de chez nous, en Hollande, les Belges sont vraiment sales.

« Où veut-il en venir? » se demanda le vieillard qui ne saisissait pas le sens de cette injuste affirmation.

Il fixa sur son interlocuteur un regard hébété, mais Feempje eut un rire brutal, agrippa un cruchon.

— Allez, videz votre glasse, et cherchez pas. Je sers la goutte?

Il versa, sans attendre de réponse, du genièvre dans une tasse et la poussa vers Poop.

— Grand merci, — fit ce dernier.

Le Hollandais saisit ensuite une seconde tasse qu'il emplit machinalement.

— Vous n'aimez pas les Belges? — interrogea Poop surpris par l'air préoccupé de Feempje. — Pourquoi?

— Cela dépend, — répliqua loyalement ce dernier. — J'en

connais qui viennent boire chez moi : des bons garçons.

— Et les autres?

— Cherchez pas, — riposta le gros homme dont le visage se renfrogna subitement. — Cela est mieux.

Poop, se rangeant à cet avis, n'insista plus. Il porta la tasse à ses lèvres et absorba une faible gorgée d'alcool.

— Cet enterrement, — dit alors Feempje d'un ton presque agressif, — toutes les femmes de la rue y sont allées. Fallait voir. Y en avait en robes de deuil, comme si c'était leur sœur ou leur mère qui était morte. C'est pas croyable. Un vrai carnaval de béguines. Et des bobines lilas, cause à la poudre de riz, des tignasses teintes, des bouches pincées, sans rouge.

Poop n'osa pas s'informer si Geisha se trouvait dans le nombre et il baissa la tête, pensivement.

— Dès dix heures, elles se sont rassemblées devant la boutique à François. Puis François s'est amené. Kœtge lui donnait le bras.

— C'est un drôle de type, — murmura Poop.

Feempje ne répliqua pas tout de suite. Il s'était mis à regarder fixement devant lui et, de temps à autre, il agitait son crochet comme pour chasser une mouche ou plutôt une idée importune. Quelle était cette idée qui obsédait ainsi le cabaretier?

Plusieurs minutes s'écoulèrent. On entendait l'horloge battre dans le silence. Un bossu, qui achetait des nippes, de vieux chiffons, passa devant le bar : un chien hurla. Feempje sembla revenir à la réalité et, répondant enfin à l'observation de Poop, il dit avec effort :

— François?... un drôle de type? c'est un coquin.

Et il recommença à parler d'abondance comme s'il eût tenté de s'étourdir :

— Il était tout en noir, figurez-vous. Tout... jusqu'à son faux col. Et une manière à lui de faire marcher le monde, au commandement. J'en revenais pas...

— Les hommes aussi?

— Oh! les hommes... les hommes! — ronchonna le Hollandais.

— Des gars pareils, c'est tout ce qu'on veut, sauf des... Ainsi, je vous donne en mille pour deviner parmi ceux-là le plus affranchi.

— Soter?

— Qui ça, Soter? L'type à Geisha? Non, non. Pas lui. D'abord lui pouvait pas : il va crever.

— Qu'est-ce que vous dites? — se récria Poop. — Soter à l'hôpital?

— Qu'il aille au diable! Si on ne l'a pas transporté à Sainte-Gudule, ça ne traînera guère. Pour le moment, à ce qu'on m'a raconté, il est encore au lit, chez la Geisha. S'agit pas de lui.

Poop ne comprenait pas.

— Allez, citez un autre nom, — ordonna Feempje. — Faites un effort, on parle d'hommes.

Et, devant l'ahurissement de son visiteur, il édicta :

— Edgar!

— Ah! oui? — balbutia Poop... — Edgar!... oui... oui... comment Edgar? mais je ne...

— Quoi?

— Je ne connais pas.

— Vous ne connaissez pas Edgar?

— Non... Pas du tout.

Feempje eut un haut le corps.

— Alors, ça! — grogna-t-il, après avoir d'un coup d'œil scrutateur vérifié la bonne foi de Poop, — vous êtes le seul à ne pas savoir ce qu'est ce salaud-là! *By god!* Il jouait du piano ici, dans mon orchestre. Un grand blond, fade, osseux... Vous ne l'avez jamais vu!

Poop secoua la tête négativement.

— Ben, — proclama Feempje en plaquant sa main valide sur la poitrine, — comme propre à rien, vous pouvez me croire. Il est de première. On causait de Belges... Vous y êtes?

— Je finis par saisir, — avoua Poop craintivement. Et il allait, par une laborieuse transition, s'informer des nouvelles de Geisha, quand tout à coup le Hollandais, qui regardait dehors, montra plusieurs femmes débouchant de la rue de Vénus et dit, presque à voix basse :

— Patientez. Voilà le retour de l'enterrement. Sûr que François va rappliquer... mais si jamais Edgar est avec lui, vous allez voir quelque chose... mais quelque chose de bien, d'unique, de... nom de Dieu!

Il assena un coup de crochet sur son zinc. François venait

de paraître. Il tenait le pianiste par un bras et tous deux, escortés de Kœtge, se dirigeaient en silence vers *Montparnasse.*

***

Edgar était livide : une barbe de plusieurs jours lui ombrait le visage ainsi qu'une moisissure. Feempje regarda Poop victorieusement, afin de lui prouver que son opinion sur les Belges était fondée quant à ce personnage particulièrement piteux et mal rasé, mais François ne laissa pas le temps au cabaretier de jouir de son triomphe : il commanda une tournée.

— Servez-moi, s'il vous plaît, — dit Edgar, — un advocat.

Feempje ne sourcilla point.

— Et toi? — demanda-t-il à Kœtge.

La vieille s'était approchée de Poop qui, se préparant aux événements annoncés par le Hollandais, ne le quittait pas des yeux. Elle répondit, sans se retourner :

— Toujours même chose... un whisky.

— Deux! — ajouta François.

Il s'adossa contre le zinc et, contemplant Edgar, lui décocha un dur sourire d'encouragement.

Feempje, qui maniait des bouteilles, s'informa :

— Tout s'est passé là-bas comme vous vouliez?

— Oui, — fit le Balafré dont le sourire à l'adresse du pianiste se crispa davantage. — Pour un enterrement, il n'était pas trop moche... grâce aux amis. Je t'en ai même ramené un, — précisa-t-il en indiquant Edgar. — Il avait à te parler.

Le Hollandais toisa le musicien de la tête aux pieds puis attendit.

— Ben, vas-y! — jeta François au Belge. — Voilà le moment.

— En effet, — bafouilla l'autre qui ne pouvait supporter le regard persistant du cabaretier. — Je désirais... m'expliquer. (Il toussa. Son visage s'empourpra de honte.) Ou plutôt... je pensais...

— Tu pensais quoi? — dit Feempje.

Poop, n'en croyant pas plus ses oreilles que ses yeux, se

pencha pour examiner Edgar. Mais celui-ci n'arrivait plus à prononcer un mot et un silence, gros de menaces et de surprises, pesa lourdement sur le bar.

— Te trouble pas, — émit d'un air narquois le Balafré, — quand on est tout à l'heure monté à l'hôpital, tu m'as dit qu'avec Feempje vous n'étiez pas d'accord.

— D'accord? — riposta le cabaretier sur un ton insolent, — même pas! on n'est rien l'un pour l'autre. Monsieur... Il eut un geste de profonde commisération... Monsieur faisait partie de mon orchestre. Je l'ai renvoyé. C'est tout.

— Je suis parti, — murmura le malheureux, au prix d'un immense effort. — Il y a une nuance.

— Tu n'avais pas le choix, — rétorqua Feempje ironiquement. — Ça aussi, c'est une nuance. Pas vrai?

Edgar haussa les épaules, sans répondre. François le saisit par un bras et le secoua.

— Voyons, — fit-il. — Je suis là, n'aie pas peur. Répète ce que tu m'as raconté à l'enterrement. On n'est pas venu pour se taire.

— Tiens, — constata le Hollandais qui s'était installé derrière son comptoir. — Vous aussi, vous avez quelque chose à me reprocher?

— On règlera ça plus tard, — riposta sèchement le Balafré. — Sois tranquille.

Kœtge poussa un soupir excédé.

— Avec toutes vos histoires, — affirma-t-elle, — vous êtes marrants. D'abord, c'est pas un jour à se chercher des rognes. Et puis...

— Ta gueule! — interrompit François. — Quant à toi, — reprit-il en secouant de plus belle Edgar, — crois pas que je vas te laisser te dégonfler. Compris?

— Kœtge a raison, — dit Feempje, — vous amener chez moi, pour des ragots de femmes...

— Précisément! — cria François.

Cependant le pianiste se décidait. Il commença d'une voix faible :

— Ne parlez pas ainsi des femmes, patron. La façon dont vous vous comportez vis-à-vis d'elles, vous l'interdit. Je sais comment vous traitez la vôtre...

— Et... ça ne te plaît pas?

— Ça me révolte, — dit Edgar que la ferme attitude du Balafré avait fini par enhardir. — Rappelez-vous les coups que vous lui donniez devant moi... C'est pas d'un homme...

Feempje bondit hors du comptoir.

— Pas d'un homme! — gronda-t-il, en s'approchant du Belge. — Attends. Je vais te montrer...

— Non, — déclara François. — Tu ne vas rien montrer du tout.

— Pardon! — prononça le tenancier. — Je suis encore le maître ici. Monsieur m'insulte rapport à ma femme.

— Je dis ce qui est.

— Et quand même ça serait vrai, — hurla Feempje, — est-ce que ma femme m'appartient, oui ou non?

Il leva son crochet, se précipita sur Edgar, mais celui-ci se réfugia derrière François qui, très calme, les yeux fixés dans ceux de l'agresseur, contint l'élan du cabaretier.

— Toi, retourne à ton zinc et fais pas ton marlou, — lui intima le Balafré. — Laisse la bagarre. Pour le moment, on discute. Nous verrons plus tard.

— Quand tu voudras! — grogna Feempje.

Il tenta d'empoigner Edgar qui s'était sottement avancé, mais le Balafré lui donna un croc-en-jambe.

— Tas de salauds! — cria le Hollandais en manquant de perdre l'équilibre et en se rattrapant au dossier d'une chaise.

Kœtge s'était précipitée. Arrachant à Feempje la chaise, au moment qu'il allait la brandir et, luttant avec lui, elle s'exclama :

— Voyons, tu n'es pas fou?

Le tenancier la projeta d'une bourrade contre le comptoir et, fonçant comme une brute sur François, il faillit l'atteindre au menton d'un vigoureux coup de crochet. Mais l'autre se tenait sur ses gardes; il esquiva l'attaque.

— Ne recommence plus ce jeu-là! — annonça-t-il avec flegme, — ou je te sonne.

Feempje, penaud, détourna la tête en soufflant de rage. François reprit :

— On discutait cause à ta femme. Entends-tu? Tu nous demandais si elle t'appartenait ou non?

— Non, — dit Edgar.

Le Hollandais regagna son comptoir.

— Explique, — fit-il en considérant le pianiste d'un regard sombre. — Je préfère tout savoir. Si ma femme ne m'appartient pas...

Edgar lui coupa la parole.

— D'abord, où est-elle? — s'informa-t-il. — Où la cachestu? Allons!... où? Puisque t'acceptes d'entendre la vérité, appelle Flossie : elle n'est pas de trop.

Feempje demeura silencieux.

— Tu refuses? — poursuivit le Belge en s'animant. — Naturellement Flossie serait là, elle parlerait.

— J'crois pas, — grogna le cabaretier.

Il se passa la main autour du cou et défit le bouton de sa chemise qui paraissait le gêner. François suivait ses gestes du coin de l'œil. Un brusque pressentiment l'assaillit.

— Comment, elle ne parlerait pas? — prononça-t-il d'un air insinuant. — Tu l'abrutis à ce point?

L'autre continua de se caresser le cou d'un air pensif. Une expression goguenarde, mêlée d'angoisse et de stupeur, se lisait dans ses yeux. Edgar en fut frappé. Il regarda le cabaretier un certain temps, puis François. François ne riait plus.

— Je t'ai posé une question, — dit-il en s'adressant à Feempje.

— Ah! oui?

— Parfaitement.

— Quelle question? — demanda le gros homme avec une expression d'angoisse plus accusée.

Poop ne put s'empêcher d'intervenir.

— A propos de votre femme, voyons! Rappelez-vous... N'est-ce pas elle qui, l'autre soir, est sortie dans la rue, nupieds? Elle m'a semblé bizarre.

— Eh bien, t'es sourd? — renchérit le Balafré, — monsieur a vu ta femme... Qu'elle s'amène! ça sera plus simple.

Feempje, immobile devant son tiroir-caisse, ne broncha pas. Il avait ouvert ce tiroir et y faisait tinter des sous et des pièces blanches. Il répondit enfin, en détachant chaque mot, sur un ton rogue :

— Je n'ai d'ordre à recevoir de personne.

Edgar lui déclara, très pâle :

— Patron, m'obligez pas à recourir aux flics. C'est préférable. Vous séquestrez Flossie... et, dans l'état où elle se trouve, si je vous dénonce, on vous salera.

Le Hollandais se tut.

— Bon, — dit Edgar, — je déposerai une plainte.

— De quel droit? — riposta grossièrement Feempje. — Parce que t'as foutu ma femme enceinte, tu penses qu'on t'écoutera? Propre à rien, es-tu seulement capable de la nourrir, ma femme? Tu n'as pas à bouffer pour toi.

— Ça me regarde.

— Alors, va prévenir les agents... j't'en empêche pas, — fit le tenancier, en tripotant toujours la monnaie du tiroir. — Mais j'aime autant te renseigner : si c'est pour le gosse qu't'as collé à Flossie, le gosse est mort. D'un père comme toi, fallait le prévoir.

— C'est ce qu'on expliquera, — s'écria aussitôt Edgar en se dirigeant vers la porte. — Je me fous du gosse. Seulement, comme vous êtes capable d'avoir lancé des coups de pied dans le ventre à Flossie...

— Laisse les flics, — dit François qui barra la route à Edgar et le ramena au milieu de la salle. — Viens plutôt. On va, nous-mêmes, tout arranger.

D'un geste vif, le Hollandais avait bouclé sa caisse. Il accourut, tremblant de rage, au-devant des deux hommes qu'il voulait empêcher de gagner le couloir, mais le Balafré lui porta un coup violent à l'estomac tandis qu'Edgar, s'emparant d'un siphon, le frappait à la nuque. Feempje poussa un juron et fonça néanmoins tête baissée sur François qu'il envoya contre une table. Plusieurs chaises se renversèrent. Le Balafré revint vers Feempje qui l'attendait, soufflant, prêt à détendre son redoutable crochet.

Un silence oppressant avait succédé à la bousculade. Son siphon à la main, Edgar ne quittait pas des yeux le tenancier et, sournoisement, il s'apprêtait à l'attaquer de nouveau par derrière quand Feempje, rompant de plusieurs pas vers lui, recula. C'était une feinte du gros homme pour attirer François. Il pensait qu'il pourrait alors, en se jetant à la rencontre du Balafré, l'atteindre en pleine poitrine. Celui-ci

s'empara d'une chaise. Le Hollandais n'eut que le temps de se baisser : la chaise passa en trombe au-dessus de sa tête et se brisa par terre.

— Attention! — cria Edgar.

Feempje, écumant de fureur, avait pris de l'élan : il arriva sur l'adversaire, le toucha à l'épaule et, du gauche, déjà il allait le frapper au plexus lorsqu'Edgar projeta le siphon.

— De Dieu! j'suis bon! — gémit Feempje.

Il chancela, presque assommé et tenta vainement de réagir. La riposte de François le fit, d'une masse, tomber sur les carreaux.

— Tu te rends compte! — conclut Edgar ému.

***

Poop s'était penché sur le gros homme et Kœtge, agenouillée, lui soulevait la tête. Feempje les regardait sans les voir : ses paupières qu'il avait entr'ouvertes, retombèrent. Il balbutia :

— Je ne veux pas...

— Eh! dis... t'entends! — prononça froidement Edgar en rejoignant François dans le couloir, — qu'est-ce qu'il veut pas? qu'on prenne sa femme?

Il appela :

— Flossie!

— Oh! la ferme, — grogna Kœtge, — gueule pas si fort. T'as qu'à pousser la porte ici à droite. C'est sa piaule à Flossie... Fous-nous la paix.

La porte était fermée à clef à l'intérieur. Le Belge en heurta le battant du doigt, prêta l'oreille.

— Allez, quoi, — cria-t-il. — Flossie! Ouvre!

François d'un coup d'épaule essaya de faire céder la serrure, mais sans y parvenir.

— Laisse, — conseilla le musicien. — Ou la petite n'est pas dans la chambre, ou elle a peur. Ne l'effraie pas. Si elle est là, elle va se décider. Flossie, c'est moi, — poursuivit-il en actionnant la poignée de la porte. — Je t'en supplie... Écoute.

Personne ne répondit.

Le Balafré était revenu dans le bar.

— Sais-tu, — demanda-t-il à Kœtge, — si la môme...

— Mais non, je ne sais pas... je ne sais rien, — riposta aigrement la vieille, toujours occupée avec Poop à ranimer le Hollandais. — Aide-nous plutôt à le mettre debout. Il est lourd.

— Bah! il est bien par terre, — déclara tranquillement François, — jette-lui de l'eau sur la gueule... ça le réveillera.

Edgar survint.

— Tu n'aurais pas une clef de la chambre? — dit-il. — C'est incompréhensible. J'ai beau appeler.

— Elle est peut-être sortie, — expliqua le Balafré.

Il retourna en compagnie d'Edgar dans le couloir dont le rideau de perles retomba derrière eux. François consulta le pianiste du regard puis il s'arcbouta de dos contre la porte, en s'appuyant des deux coudes au chambranle. Ses muscles se roidirent sous l'effort et, bientôt, un léger craquement se fit entendre. Le visage du Balafré s'éclaira.

— On n'a plus qu'à entrer, — dit Edgar.

Il écarta François, mais la porte qu'il croyait facile à manœuvrer résistait. On eût juré qu'à l'intérieur quelqu'un la retenait en appuyant de tout son poids sur elle. Edgar réussit néanmoins à se glisser par l'entrebâillement. Soudain il poussa un cri.

— Quoi... qu'est-ce qu'il y a? — s'informa, sans comprendre, le Balafré.

A son tour, il pénétra non sans peine dans la pièce et vit Edgar qui regardait, livide, le cadavre de Flossie.

— Non, n'y touche pas, — fit simplement François.

Le corps était retenu à la poignée par un morceau très court de chanvre tressé formant une boucle où la désespérée avait sans doute passé la tête en se courbant. Puis elle s'était laissée tomber. C'était son cadavre, derrière la porte, qui avait empêché d'ouvrir. Il pendait là comme un pantin cassé, les jambes raides, les bras traînant le long du buste à ras du sol. Le visage surtout présentait un aspect effrayant, bouffi sous un flot de tignasse qui en cachait mal l'expression sardonique, avec ses yeux vitreux, sa langue noire, épaisse, énorme entre les lèvres décolorées.

XIV

Quelques heures plus tard, Poop se rendait au bureau de la police et demandait à voir le commissaire lui-même, en raison de l'importance de sa déclaration. Celui-ci n'étant point arrivé, on fit attendre le requérant dans une grande salle meublée d'un poêle et de banquettes de bois. Sur cette salle s'ouvrait une porte brune, à barreaux. Il s'en échappait quelquefois des plaintes, des jurons étouffés. Deux policiers à casquette plate et à leggins, dans des uniformes sombres, lisaient distraitement, assis auprès du feu, des magazines, de vieux journaux froissés. Poop les observait en silence. Il redoutait qu'un de ces hommes, l'entraînant vers la porte grillagée et la lui faisant malgré lui franchir, ne lui arrachât des explications en le brutalisant. Or le vieillard n'entendait parler qu'au chef du district en personne et fréquemment, quand un gradé de service ou quelque subalterne se présentait à l'entrée des bureaux, il se levait comme si le moment de dicter sa déposition était venu. Poop avait préparé les choses à sa façon. Pour ne point s'attirer d'ennuis, il était résolu à ne rien dire d'Edgar, ni de François. Que ces individus eussent découvert le cadavre de Flossie, dans la chambre, n'importait guère. L'essentiel consistait à annoncer la découverte de ce cadavre. Ensuite, tout s'arrangerait. Feempje compléterait la déposition à sa guise : cela le concernait. Poop n'avait point à prendre parti. En venant informer la police, il n'avait eu en somme qu'un but : éviter de se trouver, plus tard, mêlé à cette aventure suspecte dont il avait été l'involontaire témoin. La mort de la fille ne le touchait nullement. Il était entré dans la chambre et avait longuement examiné le corps, derrière la porte. Edgar paraissait confondu. Lui aussi regardait le cadavre. Puis François avait pris le pianiste par une manche et l'avait entraîné, sans fournir la moindre explication. Durant ce temps, le Hollandais, que les soins de Kœtge avaient fini par ranimer, s'était présenté d'un pas traînant et mal assuré, dans la pièce. A la vue de Flossie, il s'était lourdement passé une main sur le visage, comme pour chasser l'image funèbre. Kœtge, effarée, avait fondu en larmes. Feempje l'écoutait pleurer, sans paraître rien comprendre à cette scène

puis, brusquement, il était revenu à son comptoir, s'était assis, face au tiroir et, d'un geste machinal, avait empli une tasse de rhum qu'il s'était mis à boire à petites lampées.

— Qu'est-ce qu'on va faire, maintenant! qu'est-ce qu'on va faire? — gémissait la vieille femme.

Elle avait essayé de refermer la porte mais le poids de la morte contrariait ses efforts. Kœtge avait alors approché du poêle une chaise et s'était assise, comme Feempje, d'un air pétrifié. Ni l'un ni l'autre ne prêtaient attention à Poop. Ils semblaient attendre on ne savait quoi.

— Le mieux, — dit l'homme à la pèlerine, — serait de prévenir un agent.

Mais n'obtenant aucune réponse, il s'était accoudé au zinc et avait empoigné son verre.

— Prévenir un agent! — répéta le cabaretier après un lourd silence. — Bien sûr.

Ses gros yeux, stupidement, fixaient un point vague dans la rue.

— Oui, un agent! — acquiesça Kœtge.

C'est ainsi que Poop avait décidé de se rendre au bureau de police. Pourtant il n'était pas parti tout de suite. Une curiosité malsaine l'avait ramené dans la chambre de Flossie et retenu près d'un quart d'heure en présence du cadavre.

— Naturellement, — estima-t-il, — on ne peut pas faire disparaître cette femme.

Il se retira sans précipitation de la pièce, écarta le rideau du couloir : au bruissement léger des perles, Feempje tourna les yeux vers Poop.

— Eh bien, — s'informa-t-il, — cet agent, vous êtes allé le chercher?

— Non. Pas encore.

— Il faut y aller, — dit Kœtge.

Il pouvait être midi et demi. Au dehors, des soutiers se rendaient au travail. On entendait le bruit de leurs galoches marteler le trottoir et, par instants, le roulement d'un tram le long du quai. Le ciel était couvert. Dans les boutiques, des femmes en peignoir se coiffaient en regardant passer les gens, et d'autres, qui étaient maquillées, tricotaient, installées parmi des coussins noirs et jaunes, sous de vastes abat-jour roses aux

formes étranges de montgolfières et de lanternes chinoises. Aucune ne soupçonnait la mort de Flossie. Après l'enterrement auquel elles avaient assisté le matin, la nouvelle les eût mises en émoi.

Poop vida son verre, le reposa sur le comptoir. Et soudain, il s'aperçut qu'il pleuvait.

— Est-ce que j'y vais? — proposa-t-il. — Nous sommes d'accord?

Un raclement de pelles et de bottes aux semelles de bois vers l'extrémité de la rue, annonça la présence des boueux.

— Tout de même! — grommela Kœtge, pour rompre le silence qui avait accueilli l'offre de Poop. — Ils enlèvent les ordures. Pas trop tôt!

Poop s'emmitoufla dans les pans de sa cape, s'avança vers la porte et, sans une parole, l'entr'ouvrit. Une bouffée d'air humide lui emplit les poumons; il tourna sur la droite, longeant la devanture du bar.

— Faut se préparer, — dit Feempje comme s'il eût été seul. — Les flics vont venir. Si je veux pas qu'on m'embête j'ai que le temps de placer dans la piaule un brasero.

Et s'adressant à la vieille femme :

— Sais-tu ce qu'on en a fait?

Elle répondit :

— Je l'ai vu, hier, dans la cour du dancing. Je vais le prendre. T'as raison. Avec toutes les chicanes de la commission d'hygiène, c'est plus prudent que la chambre ait l'air d'avoir au moins été chauffée.

Durant ce temps, Poop avait franchi le porche des Réguliers, et se hâtait vers le poste du district. Celui-ci se trouvait, à gauche, en remontant vers la Maison de Ville, sur une sorte d'esplanade plantée d'arbres allant de la vieille synagogue portugaise au fond, à l'eau grise et gercée d'un bassin. Un marché en plein vent se tenait deux fois la semaine sur cette place, bordée de vieilles maisons à hautes fenêtres étroites très rapprochées, ressemblant presque, de loin, à des tuyaux d'orgue. Des tréteaux et des planches s'entassaient sous des abris aux toitures de tôle ondulée. La pluie faisait luire l'asphalte, les bancs de pierre et les petites grilles qui entouraient les troncs lustrés des arbres dépouillés de feuilles dont

les branchages taillés dressaient vers les nuages des moignons. Cette partie de la ville était, avec le quartier des Bouchers et de l'Hôpital, la plus ancienne. De mornes candélabres en avaient quelque peu modernisé l'aspect, mais les toits à redents, les tuiles noires, les façades peintes et les enseignes des antiques demeures avaient l'air de monter la garde et de s'opposer, par leur sévère présence, à des transformations plus audacieuses.

Or, entre le moment où Poop était sorti de *Montparnasse* et celui où il avait gravi les degrés conduisant au poste, trois longues heures s'étaient écoulées. Le soir tombait quand le vieillard traversa l'esplanade. Sur l'eau plate du bassin, une brume roussâtre s'était formée qui flottait et noyait de ses vapeurs fumeuses la perspective des immeubles et du quai. On devinait déjà, plus qu'on ne les voyait, les silhouettes des arbres, des bancs, des candélabres et, au sommet d'une maison, la découpure d'un personnage casqué, armé d'une lance qui servait à la fois de girouette et de raison sociale à une fabrique de draps dont les produits portaient la marque du « Chevalier marin ». Poop s'aperçut qu'il était tard. Mais, comme il ne devait nul compte de son temps à personne, il avait pénétré dans le froid vestibule du bureau de police aussi naturellement que s'il arrivait en droite ligne de l'établissement de Feempje.

Et maintenant il attendait.

Malgré l'air décidé qu'il avait affecté en arrivant — et dont il s'était lui-même étonné — il se sentait obscurément gêné et cachait sous sa pèlerine sa main droite enveloppée d'un pansement. Poop n'osait point examiner sa main : elle lui faisait mal. Elle était lourde, tout engourdie, brûlante. Par instants de brusques et douloureux élancements la traversaient et le vieil homme serrait alors les dents pour ne point s'avouer qu'il souffrait. Le long des murs, aux boiseries brunes, les banquettes luisaient comme des stalles d'église, mais les parois placardées d'affiches de toutes sortes et de toutes couleurs, les deux hautes fenêtres, sans rideaux, munies de barreaux noirs, offraient une apparence maussade qui exerçait sur Poop une pénible impression. Le poêle répandait une chaleur épaisse, compacte, insupportable : il soufflait avec

une vigueur sonore d'ivrogne qui dort et les deux agents assis devant sa gueule n'en paraissaient en rien incommodés. Près de la porte, venait de s'installer un troisième policier derrière une table couverte d'un tapis vert éclairée par une lampe électrique à réflecteur de porcelaine. Ces trois hommes étaient jeunes, robustes. Leur discrétion, ou plutôt leur indifférence, étonnait le vieillard et l'emplissait d'une crainte superstitieuse, à l'idée qu'ils abritaient peut-être sous ces dehors placides une puissance souveraine qu'aucune intervention n'arriverait à fléchir. Sur la table, la lampe brûlait et répandait une lumière douce, laiteuse, comme résignée dans sa petite prison de verre. Elle avait l'air d'une chose infiniment faible et docile, entre les doigts du policier dont elle éclairait les deux bras lourdement appuyés sur l'étoffe verte, les mains nues, la tunique aux boutons métalliques et le ceinturon à boucle de cuivre. Poop était fasciné par cette lumière : il la regardait presque contre son gré et lorsqu'il détournait les yeux pour les diriger soit vers un autre point de la salle soit vers l'une des deux fenêtres où le jour agonisait, tout ce qu'il découvrait lui paraissait hostile, bourru, décourageant.

C'était peut-être sa blessure qui influait si étrangement sur son esprit, à moins que ce ne fût l'absence du commissaire à laquelle il ne s'était pas attendu. Poop avait beau se raisonner. Tout en arpentant de long en large la salle baignée d'une demi-obscurité, il éprouvait une horreur, une angoisse grandissantes. En même temps il étouffait : ses oreilles bourdonnaient. Sa main paraissait plus pesante, plus endolorie : elle lui donnait la fièvre et il allait prier l'un des trois policiers de s'informer si le commissaire était enfin arrivé, quand, tout à coup, le lustre hollandais du plafond s'alluma.

— Bon, ce n'est pas de trop! — constata dans un angle un grelottant individu à qui Poop jusqu'ici n'avait pas prêté attention.

Le vieillard se tourna de son côté, mais le personnage se garda du moindre commentaire, car les trois policiers avaient également pivoté vers lui et le considéraient sans indulgence. Cet homme portait un ancien pardessus à martingale, entièrement râpé, quoique assez propre et un pantalon de fantaisie.

On devinait que c'étaient les deux pièces essentielles de son costume et qu'il ne devait posséder en dessous ni gilet, ni veston. Une cravate en lacet comprimait étroitement un faux col, jadis blanc, entre les vieux revers lustrés du pardessus. Toutefois, pour navrants que fussent de tels détails vestimentaires, l'aspect de l'homme lui-même révélait une si profonde misère physiologique qu'elle captait l'attention. Poop se demanda quel pouvait être ce malheureux. Son visage aux yeux caves, hébétés, au nez rouge, rongé par un ulcère, aux oreilles décollées, à la barbe broussailleuse, son cou grêle, ses épaules voûtées et le tremblotement sénile qui l'agitait comme un épouvantail dans un champ, suscitaient la pitié.

Un des policiers qui lisaient près du poêle se leva, s'étira, rectifia sa tenue puis, s'approchant de l'homme au pardessus, lui fit signe :

Immédiatement le pauvre hère sauta de la banquette et, tête basse, attendit.

— Allez, passe! — ordonna l'agent en entr'ouvrant la porte grillagée.

L'un et l'autre disparurent. Poop demanda :

— Un clochard?

— Un marchand de drogues, — répondit, le nez sur son journal, le second flic.

A ce moment, une sonnerie puissante crépita au fond du vestibule. Les policiers se mirent au garde-à-vous en claquant les talons, tandis qu'un énorme personnage, en civil, habillé d'une pelisse et coiffé d'un chapeau de velours sombre, faisait irruption. C'était M. Lazare Hertz, commissaire principal du district. Il gagna rapidement son bureau, suivi d'un officier de haute stature, vêtu d'une capote brune aux boutons de cuir tressé. En un clin d'œil, tout parut s'animer non seulement entre les murs de la pièce où se trouvait Poop, mais dans la maison tout entière, car des commis portant des paperasses, une sténo-dactylo à lunettes, plusieurs agents cyclistes et un chauffeur en livrée noire débouchèrent d'un couloir et s'assemblèrent autour du poêle. Le vieillard, interloqué, cessa d'aller et de venir. Il se posta près du bureau du commissaire. La porte s'ouvrit, livrant passage à l'officier qui, toujours aussi vite qu'il avait traversé la salle derrière son chef quelques

secondes plus tôt, se dirigea vers la sortie. Le chauffeur bondit sur ses pas. Une seconde sonnerie, presque confidentielle, retentit.

Une minute après, Poop se trouvait en présence du commissaire.

— Monsieur, — dit celui-ci en désignant un siège.

Il tenait à la main une fiche sur laquelle Poop avait inscrit son nom et il le scrutait des yeux.

— Vous désiriez me voir? A quel sujet?

Le requérant dut faire un effort pour dissimuler son inquiétude. Il s'inclina. M. Hertz appuya près de lui sur le bouton de nacre d'un appareil standard et, dédaignant de répondre au salut militaire d'un lourd gaillard en uniforme qui était accouru, il ajouta :

— J'écoute.

Poop se mit à parler, mais il s'aperçut alors de l'étrangeté de sa démarche. Cette affaire de suicide n'intéressait nullement M. Hertz en personne. Elle n'offrait rien en soi qui motivât de la part du haut personnage une perte, même infime, de temps.

— Bien, bien, — fit pourtant le fonctionnaire sans cesser d'examiner le déposant. — Très bien, vous avez assisté à la scène? C'est parfait... Monsieur va, devant vous, noter votre déposition. Il vous en donnera lecture. Vous voudrez bien signer.

— Mais certainement, — affirma Poop en rejetant le pan de sa pèlerine.

Le directeur de la police aperçut le pansement du vieillard.

— On vous aura blessé, — dit-il. — En ce local dont je connais le tenancier, cela ne me surprendrait guère.

— Ma foi, non, — répondit Poop qui retira vivement sa main et la cacha sous son manteau. — Les choses se sont passées comme je viens d'avoir l'honneur de vous le rapporter... L'écorchure que je me suis faite...

Il se sentit troublé davantage et tenta néanmoins d'exposer avec un luxe de détails insolite, qu'en sortant de chez Feempje, il avait glissé dans la rue sur des éclats de verre et s'était entaillé deux doigts.

— Simple accident, monsieur le directeur, — conclut-il en montrant cette fois sa main bandée.

Le magistrat n'insista pas. Cependant, il dardait son regard sur celui du vieil homme et d'un long coupe-papier en ébène il tapotait la table en souriant.

— Admettons, monsieur, — fit-il, — que vous soyez malencontreusement tombé sur des éclats de verre. Cela n'améliore en rien le cas de Feempje.

— Pardon?

— Je veux dire, — exposa le commissaire, — que de toute façon votre ami Feempje...

Il eut un geste. Son sourire s'accentua.

— Feempje n'est pas mon ami! — protesta Poop. — Je ne fréquente chez lui que depuis peu.

— Je sais. Vous préférez la société des femmes. C'est assez naturel.

Poop se demanda comment il devait interpréter cette observation et se tint coi. M. Hertz reprit après avoir soigneusement déposé devant lui son coupe-papier :

— Chacun a ses faiblesses. Je ne les juge pas. Mon rôle consiste à les cataloguer.

— Ah? oui, — fit Poop.

— Rassurez-vous, — déclara le fonctionnaire. — Je ne vais pas plus loin. Toutefois, lorsqu'un individu de la catégorie de Feempje, qui ne se borne pas à aimer les femmes, franchit certaines bornes, il tombe sous le coup de la loi. Vous allez par vous-même, d'ailleurs — si vous n'y voyez nul inconvénient — vous faire une salutaire idée des moyens dont nous disposons.

S'adressant alors au gaillard qui, debout et les bras croisés, se tenait près de la porte, M. Hertz lui donna un ordre à voix basse, puis revenant à Poop, il ajouta :

— La découverte du cadavre de Flossie Blietterdorf a eu lieu aujourd'hui à midi, et il est à présent six heures. Vous avez donc eu tout le temps de peser votre décision. C'est parfait. Entre nous, si vous ne vous étiez pas présenté à mon bureau ce soir, j'aurais été dans la nécessité de vous prier de passer.

— Croyez, monsieur le commissaire, — balbutia l'autre, — que je n'avais pas l'intention de...

— Oui, oui... — interrompit le directeur. — C'est cette

maudite bouteille sur laquelle vous avez glissé, cher M. Poop, qui est la cause de votre retard. Je le conçois fort bien. Un retard de six heures peut toujours se produire... il en est d'autres, beaucoup plus anciens, plus discutables qui, si j'avais alors été chargé de l'enquête à propos d'une demoiselle Mina puis d'une certaine Rachel, auraient semblé moins normaux.

Poop poussa un gémissement, mais aussitôt, craignant d'avoir paru comprendre à quels autres suicides le fonctionnaire se référait, il désigna sa main blessée et dit :

— Excusez-moi.

— Oh! vous me comprenez, — déclara M. Hertz. — Au surplus, il y a prescription.

Il avait prononcé cette phrase d'un air paisible et légèrement ironique, auquel on n'eût point attaché d'importance pour peu que l'on se fût trouvé ailleurs que dans ce sévère cabinet. Le vieillard sentit la menace ou plutôt le rappel d'une menace qui durant des années l'avait, secrètement, poursuivi. Cependant, quelques charges que l'on eût réunies contre lui après la mort de ses maîtresses, il n'avait pas matériellement contribué aux deux drames. La lettre qu'il conservait dans son portefeuille eût suffi à le mettre hors de cause dès la première convocation. Poop ne l'ignorait pas. C'était une des raisons pour lesquelles il attachait un si grand prix à cette lettre et bien qu'il n'en parlât jamais et préférât passer pour inspirer des passions désastreuses, le sentiment de sa sécurité l'emportait sur toute autre considération.

— Veuillez m'accompagner, — dit le commissaire.

XV

Ce qui stupéfiait Poop dans cette affaire, était le rapprochement aussitôt établi par le chef de la police entre le suicide de Flossie et celui de ses deux maîtresses. Le vieillard n'avait pas envisagé une pareille hypothèse. L'idée qu'on pût le comparer à Feempje pour des faits analogues le consternait. Heureusement, comme l'avait signifié son interlocuteur, Poop bénéficiait de la prescription, mais il avait beau faire, il éprouvait une sourde terreur en suivant M. Hertz à travers les cou-

loirs violemment éclairés du commissariat. La façon dont le fonctionnaire venait de parler ne laissait aucun doute sur sa disposition d'esprit. S'il n'avait tenu qu'à cet homme, il se serait moqué de toute espèce de ménagements à l'égard du vieillard et l'aurait vraisemblablement inculpé de meurtre par provocation. C'est à ce titre que serait poursuivi le Hollandais. Poop en frémit d'horreur. Il était pâle. Sa main lui causait une souffrance dont il arrivait à peine, en se mordant la langue, à réprimer la manifestation extérieure. Cette souffrance ne tarda pas à devenir intolérable. Cependant Poop luttait contre elle et s'efforçait de n'en rien laisser voir. Son attention était anxieusement concentrée sur la nuque puissante et les larges épaules de l'homme qui le précédait. M. Hertz marchait à grands pas, foulant sans bruit le revêtement de caoutchouc qui recouvrait comme dans une clinique, le plancher des couloirs. Le vieillard n'y comprenait rien : l'impression qu'il éprouvait au contact élastique du tapis, éveillait en son cerveau troublé le souvenir d'une promenade, elle aussi silencieuse, il ne savait plus où. Peut-être était-ce le long de la mer, sur le chemin de Koiswek, mais cette promenade, Poop l'avait faite ensuite si souvent au cours d'un rêve que la notion de l'irréel l'emportait. Les événements de la journée s'étaient succédé avec une intensité si bizarre que, jusqu'à une certaine minute, le vieil homme se les rappelait dans leur ordre rigoureux. Néanmoins à partir de cette minute précise, ils avaient été si brusquement refoulés en lui qu'ils avaient perdu tout semblant d'équilibre. La réflexion du directeur de la police sur le suicide de Rachel et de Mina avait profondément modifié l'apparence des choses. Poop en était conscient. Toutefois une si morne, une si pénible confusion s'était emparé de son esprit qu'il la laissait agir selon son seul caprice, l'envahir et le déborder.

M. Hertz s'arrêta.

— Vous ne devrez, — lui recommanda-t-il, — prendre la parole que si je vous questionne.

Il sonna à une porte cloutée, munie de barres de fer. La porte s'ouvrit. Un policier la referma sur les deux hommes : elle était matelassée à l'intérieur, de même que les parois d'une petite pièce étroite au plafond bas. Poop entendit le

directeur l'engager à se débarrasser de son chapeau et de sa pèlerine. Il obéit automatiquement puis, toujours sur les pas de son guide, il pénétra dans une seconde pièce assez vaste où il aperçut Feempje assis contre un mur nu, pétillant de blancheur. Une ampoule électrique pendait au bout d'un fil : c'était la seule lumière. Elle éclairait d'aplomb une table de bois noir derrière laquelle M. Hertz prit place en faisant signe au vieil homme de s'installer non loin de lui, sur un banc, vis-à-vis de Feempje qui paraissait la proie d'un complet abrutissement.

— Eh bien! où en sommes-nous? — interrogea le fonctionnaire en consultant du regard deux individus en civil debout près de la table.

Le premier déclara :

— Il prétend qu'il n'est pas coupable.

Feempje leva la tête d'un air maussade et attendit. La présence de Poop ne semblait nullement le surprendre. Il s'était contenté, en l'apercevant, de hausser les épaules.

Le second homme dit, lentement :

— D'après lui, la fille Blietterdoff était neurasthénique. Il ne l'a pas poussée à se tuer. Il lui avait donné une chambre où il ne se rendait jamais.

— Non, jamais! — grogna Feempje.

— Flossie Blietterdoff était pourtant votre maîtresse, — riposta le directeur; — elle vivait avec vous, chez vous, maritalement. Si j'en crois la cote 117 du dossier qui vous concerne, vous l'aviez engagée en qualité d'artiste le 8 décembre, voilà deux ans. C'est exact?

— Parfaitement.

— Dans ces conditions, pouvez-vous m'expliquer pourquoi la fille Blietterdoff qui partageait tout avec vous, jusqu'à votre propre lit, s'est pendue dans une pièce où vous ne pénétriez pas? Vous vous étiez donc séparés? Depuis quand?

— J'avais cédé cette pièce à Flossie, — répliqua Feempje très vite comme si cette question n'offrait nul intérêt. — Aucun rapport n'existait plus entre nous. Elle en bas, moi en haut.

— En haut, la meilleure chambre?

Le Hollandais ne cilla pas. Il conserva pourtant ses yeux

fixement attachés sur ceux de M. Hertz. Celui-ci continua :

— Et dans cette chambre du bas, obscure, sans aération d'aucune sorte...

Frappé par ces paroles, Poop jeta un regard autour de lui et s'aperçut que le local où se déroulait cette scène ne possédait pas, non plus, d'ouverture. En dépit de ses dimensions, on se fût cru dans un caveau. Cela fit impression sur Poop. Il se remit à suivre l'interrogatoire. Feempje, tout à coup, se récria :

— Comment! ça... par exemple! Moi, je séquestrais Flossie? Mais c'est faux! archifaux! Elle était libre, Flossie. La pauvre...

Il se tourna vers Poop.

— Monsieur peut la fournir, la preuve! Flossie, un soir est sortie devant lui...

— Taisez-vous!

— Voyons, monsieur le commissaire, vous m'accusez, je me défends. Je n'ai jamais séquestré qui que ce soit. Pas plus cette femme qu'une autre! Si elle logeait sous mon toit, c'est que je ne pouvais pas, en vertu des règlements, la renvoyer. Je l'aurais mise à la rue, je n'en avais pas le droit. Alors?

Le fonctionnaire, compulsant le dossier étalé sur la table, ne parut pas le moins du monde ébranlé par cette explication.

— J'ai sous les yeux, — rétorqua-t-il, — une note, page 43, concernant les sévices que vous infligiez à votre malheureuse compagne : « Il la frappait à coups de pied dans le ventre », Flossie s'en est plainte souvent. Comme elle était enceinte...

Feempje eut un ricanement.

— Hé, hé! sans vous manquer de respect, monsieur le commissaire, vous ne pourriez pas m'indiquer le nom de la personne à qui s'est plainte Flossie? Ça ne tient pas debout, ces boniments... Dans le ventre! Frapper une femme au ventre!

Poop fit semblant de ne plus s'intéresser au débat, de crainte que M. Hertz n'eût recours à son témoignage. Il savait que Feempje mentait. Kœtge lui avait rapporté plusieurs fois de quelle manière le Hollandais brutalisait sa maîtresse. Le vieillard se pencha vers sa main blessée qui reposait sur ses genoux comme un paquet qu'on lui aurait donné en garde et l'examina pensivement.

— Comme elle était enceinte, — reprit le fonctionnaire

après avoir laissé Feempje l'interrompre, — les coups qu'il lui donnait provoquaient des vomissements, des pertes, des hémorragies... Il n'y avait pas de feu dans la chambre...

— Il y avait un brasero!

— Vous êtes stupide, — affirma froidement M. Hertz, — n'insistez pas. Si l'on avait un jour allumé l'appareil, l'oxyde de carbone qu'il dégage n'aurait pas trouvé d'issue.

Feempje comprit qu'il s'égarait.

— Ah! là là! — maugréa-t-il. — Je l'ai pourtant allumé. Flossie n'en est pas morte.

— Elle serait morte, pardon, — fit observer le commissaire, — à condition que vous eussiez, comme vous osez...

A cet instant, Poop observa que la chaise sur laquelle s'agitait Feempje était boiteuse et qu'à chaque mouvement, elle basculait. Cette oscillation énervait le gros homme qui, tout en ripostant à l'adversaire, pensait à garder l'équilibre et ne savait plus dès lors exactement ce qu'il avançait. Ce vieux « truc » de police favorisait la tâche de M. Hertz.

— Allons, — proposa-t-il d'un air serein qui contrastait singulièrement avec l'exaltation de Feempje, — convenez que si vous n'avez point effectivement aidé la fille Blietterdoff à se pendre, vous y avez moralement contribué.

— Non, — hurla Feempje, en se dressant. — Mais non... je n'ai pris aucune part à ce suicide... aucune... ce n'est...

— Assis, — prononça le commissaire.

Un des deux aides qui l'assistaient s'approcha du tenancier. Aussitôt celui-ci se laissa retomber sur la chaise. Il était baigné de sueur. Une expression de terreur passa dans ses yeux.

— Ne me touchez pas! — balbutia-t-il.

En même temps, il voulut empêcher son siège de remuer, mais il n'y parvint point : son visage s'altéra. Ses traits se contractèrent et, brusquement, en proie à une détresse d'enfant, il leva son moignon afin de se protéger.

— Vous pouvez le constater, — dit alors, d'un air goguenard, le directeur. — La manière douce suffit.

Il se leva, alluma une cigarette. Poop ne répondit pas. Ses regards allaient du fonctionnaire à Feempje qui, s'épongeant le front, soupirait d'une voix faible, entrecoupée. Il pensait qu'à la place du cabaretier, il n'aurait plus eu le courage de

tenir tête à M. Hertz. L'allusion qu'avait faite ce dernier à ce qu'il appelait « la manière douce » emplissait le vieillard d'effroi. Il se dit que le commissaire allait insister sur cette manière qui paraissait terrifier encore le Hollandais.

Pourtant le policier se ravisa. Il fit signe au gros homme de s'approcher de la table et lorsque Feempje eut obéi, il lui tendit plusieurs feuillets qui constituaient les charges de l'accusation et ordonna :

— Lis tranquillement ce texte. Puis, tu signeras en bas sous la formule... — *Je reconnais avoir eu connaissance...*

— Je ne signerai pas, — répondit Feempje.

— Tu aurais tort.

Le tenancier prit un ton larmoyant.

— Enfin, — balbutia-t-il (les feuilles de papier qu'il tenait à la main tremblaient), — monsieur le commissaire, que me veut-on? Je n'ai rien fait de mal... Je n'ai pas obligé Flossie à se tuer... C'est horrible!...

— Lis et signe!

— On m'a battu pour que j'avoue, — gémit le malheureux. — Je ne peux pas avouer... je ne...

— Qui t'a battu?

Feempje aspira péniblement une bouffée d'air et promena autour de lui des regards effarés. Les papiers qu'il lâcha tombèrent. Il fit mine de se pencher pour les saisir au vol, mais il recula tout à coup dans un angle de la pièce et répondit avec effroi :

— Non... non... Personne...

— A la bonne heure! — approuva le commissaire.

Cependant, les deux aides se dirigeant vers Feempje, le ramenèrent sans brutalité près de la table et M. Hertz qui avait ramassé lui-même l'acte d'accusation, le tendit une seconde fois au cabaretier. Celui-ci refusa de le prendre.

— Tant pis pour toi! — dit le directeur.

Il frappa sur la table. Poop tressaillit et se leva vivement comme si son tour était venu de prendre la place de Feempje. Un policier parut. M. Hertz ordonna :

— Faites entrer le témoin.

Poop stupéfait exécuta craintivement une volte-face et reconnut Edgar qui, très digne, s'avançait.

— Ah! fumier! Pourriture! — clama Feempje. — C'est donc toi?

Il voulut se précipiter sur le pianiste, mais il s'arrêta et jeta un cri de douleur.

— Reste tranquille! — murmura l'aide qui lui avait tordu le bras, vigoureusement, par derrière.

Edgar salua M. Hertz.

— Maintenez-vous votre déposition? — débita d'une voix nette ce dernier. — C'est-à-dire, reconnaissez-vous en le sieur Feempje, propriétaire du *Montparnasse*, l'individu qui, en usant de mauvais traitements et de séquestration, a conduit la fille Bleitterdoff à se donner la mort, dans la pièce occupée par elle rue des Bouchers, chez ledit Feempje, ici présent?

— Oui! — répondit Edgar.

— Tu mens! Tu sais que tu mens! — beugla le cabaretier.

Une seconde torsion du bras, plus sévère, lui arracha un hurlement. M. Hertz n'en parut point ému. Il abandonna son cigare, en alluma un autre, puis, aussi calme que s'il se fût adressé à un maître d'hôtel pour le prier d'enlever un cendrier, il dit aux aides :

— C'est bien. Allez!

— Mais il n'a pas signé, — fit observer l'un des deux hommes.

— Oh! il signera... J'en suis certain, — affirma le directeur. — Il a compris... N'est-ce pas? — ajouta-t-il en souriant à Feempje. — Tu ne peux pas refuser?

Feempje détourna la tête : de grosses larmes roulaient sur ses joues.

XVI

Ce même soir, vers minuit, au moment que l'*India*, — cargo mixte pour Rotterdam — levait l'ancre, un petit homme à barbiche grise muni d'une valise, ainsi que des divers papiers strictement exigés par la police et par la commission d'hygiène, monta sur le pont et assista à la manœuvre. Une femme l'avait accompagné. C'était une créature encore jeune, grossièrement maquillée, telle qu'on en voit dans tous les ports et qui portait un manteau de drap clair, une écharpe, un chapeau de cuir. Elle avait attendu

longtemps, devant la porte d'un des miteux hôtels du quai, sous la pluie, que le voyageur avec qui elle était arrivée, descendît de sa chambre. Bien que celui-ci tout d'abord ne voulût point y consentir, elle lui avait arraché sa valise des doigts, car il était blessé à la main droite et paraissait exténué. Le couple s'était ensuite acheminé vers l'*India* dont la coque piquée de feux et les ponts éclairés rayonnaient, à travers la nuit, comme une vaste usine électrique. Le vent rabattait sur la mer la fumée du bateau. Un vent froid, qui soufflait par rafales. La ville dormait. Le long des bâtiments fermés, réservés aux compagnies de navigation, le dernier tram s'était perdu dans la nuit, avec son étoile mauve, grésillant en haut du trolley. La femme avait longuement regardé disparaître le véhicule tandis qu'elle stationnait à la porte de l'hôtel, sous la lueur blafarde et vacillante d'un globe de verre blanc dépoli, dont le papillon de gaz se débattait. Un moment, on aurait pu croire que cette femme allait faire signe au wattman et elle avait déjà levé la main, quand elle la laissa retomber tout à coup en renonçant à son projet. A la vue du vieillard, elle s'était précipitée vers lui, mais après l'avoir débarrassé de sa valise, elle n'avait plus eu l'air de savoir où aller. C'était l'homme qui avait indiqué la direction du bureau des départs. Ils avaient échangé quelques vagues paroles sans suite que le vent emportait et chassait, avec l'âcre fumée alourdie d'escarbilles, qui se dégageait du navire. Puis, une conversation avait eu lieu entre ces deux individus près du guichet de la douane.

— Veux-tu que je parte avec toi? — s'était brusquement écriée la femme d'une voie aiguë et sarcastique.

Elle avait posé la valise par terre sur le pavé. L'homme s'était tristement contenté de sourire.

— J'ai les bijoux, — avait repris la fille de la même voix perçante. — Je peux te les rendre.

— Non. Garde-les.

— Dis-moi, — s'était-elle alors informée; mais, plus bas, — où les as-tu volés? J'aimerais savoir...

— Ils appartenaient à une femme.

— Quelle femme?

— Une amie qui s'est tuée, jadis... quand j'étais jeune.

En prononçant ces mots, le vieillard avait ramassé la valise : elle n'était pas lourde. Toutefois, il poussa un gémissement.

— Tu as mal? — dit alors sa compagne. — C'est le seul souvenir de moi que tu emportes. Je n'aurais pas pourtant voulu qu'il fût le seul. Tu dois me pardonner.

— Geisha, — murmura l'homme, — mon tort est d'être retourné te voir et d'avoir essayé de te changer de toi-même. Tu n'es pas responsable!

Il ajouta sur un ton de défi :

— Je savais que Soter était là.

La fille baissa les yeux.

— Allons! adieu! — conclut Poop.

Il la quitta.

Sur l'eau sinistre tressaillaient les lumières des pylônes. Des feux rouges, des feux verts circulaient dans un halètement de moteurs, de cris, d'ordres rauques, de commandements. Poop ne les voyait point. Il regardait Geisha qui attendait, en bas, le départ du bateau. Il ne semblait pas éprouver de chagrin à se séparer d'elle et cependant des liens puissants et invisibles étaient tendus entre eux, prêts à se rompre, comme les filins qu'à bâbord de l'*India*, vers la passe, des remorqueurs étiraient maintenant davantage à chaque tour d'hélice, dans un bouillonnement confus d'écume et de reflets.

FRANCIS CARCO

LE TROISIÈME CENTENAIRE DE MADAME DE MAINTENON

On s'excuserait bien de parler encore de madame de Maintenon si l'année 1935 n'était celle de son troisième centenaire : tout sur elle a été dit et sur plus d'un mode, il ne s'agit en cet anniversaire que de lui faire notre salut, affectueux ou ironique, de bon ou de mauvais gré.

Pourquoi de bon ou de mauvais gré? c'est que nul personnage n'a été, de son vivant et après sa mort, plus loué et plus décrié; au nom de madame de Maintenon, la plupart d'entre nous disent encore : « Ah! madame de Maintenon, elle n'est pas sympathique! » Elle a sa légende dorée et sa légende noire. Laquelle choisirons-nous? celle de la guenipe, la vieille sorcière, la fée néfaste, l'intrigante, le diable fait ermite dans le giron du Roi : les détracteurs se sont acharnés sur elle comme sur un vieux chiffon. Sera-ce au contraire la femme d'élite, singulière, l'ombre discrète mais non effacée du Roi-Soleil, l'éducatrice « moderne » pour son temps, adorée à Saint-Cyr de son troupeau, la personnification de cette civilisation religieuse du XVIIe siècle où la connaissance du monde, des oscillations si larges de ses libertés et de ses contraintes, a donné à la fois tant d'étranges tolérances et tant de sévérité?

Ne choisissons pas d'avance; si, en son troisième centenaire, elle revenait parmi nous, elle ne s'indignerait ni des pamphlets — elle les a bien connus, — ni des détracteurs; elle ne voudrait pas non plus d'apothéose. Elle connaît les chimères enfantées par les haines et le pourquoi des haines; elle connaît

aussi le creux des flatteries. Elle est revenue de tout : quand elle était avec « ses filles », avec « ses anges », les dames et demoiselles de Saint-Cyr, elle revenait volontiers, pendant les heures de l'ouvrage, devant son métier à tapisserie, sur son passé, sa jeunesse, elle regardait le tissu de sa vie, ne s'étonnait ni du commencement ni de la fin, des grandes arabesques sur la trame unie. Sur son mariage avec le Roi, le silence, l'ignorance même étaient une consigne que nul n'aurait osé enfreindre; le soir venu, quand le Roi venait à la petite grille de Saint-Cyr attendre « Madame » pour leur promenade en calèche dans les bois de Versailles, on n'aurait pas vu battre un cil d'étonnement ou de malice chez les demoiselles. On trouve tout simple ce qu'enfant on voit tous les jours.

Comme « Madame » à Saint-Cyr, nous nous remémorerons ici sa jeunesse, nous regarderons comment et pourquoi les nœuds se font et les arabesques se tissent aux mains d'un mystérieux ouvrier : elle a dû souvent refaire cet enchaînement de circonstances qui l'avait menée si loin et si haut sans un heurt, sans une coupure : l'ouvrage s'était fait tout seul.

Saint-Simon croyait madame de Maintenon née en Amérique, aux îles; on lui avait bien mal raconté l'histoire. Non, madame de Maintenon n'est pas née dans la douce nonchalance des îles, mais en prison, ceci importe pour tenir le premier fil : une prison, c'est-à-dire la forteresse du Château-Trompette, où son père était détenu pour complots contre le cardinal de Richelieu, dettes et turbulences, et où, par une complaisance de monsieur le gouverneur, madame d'Aubigné résidait aussi.

Être en prison, dans ce temps-là, sous la garde de M. le duc d'Épernon, ce fut au temps de Richelieu et aussi de Mazarin l'aventure de plus d'un gentilhomme et des plus grands seigneurs. On entrait en prison, on en sortait au gré des vicissitudes politiques. Le grand-père, Agrippa d'Aubigné, n'avait échappé à la prison et peut-être à la hache du bourreau qu'en s'exilant à Genève. Les titres du père, Constant d'Aubigné, à la prison d'État n'étaient pas aussi retentissants que ceux des grands conspirateurs : Biron, Montmorency, plus tard Cinq-Mars, de Thou et encore plus tard Retz et Condé. En parlant, pour commémorer l'anniversaire de cette naissance

de la prison, nous voulons seulement marquer ce que madame de Maintenon n'a jamais oublié, ni laissé oublier : elle est de famille noble : les biens ont été confisqués au profit de parents avides et bien pensants, ou dissipés. Constant d'Aubigné, à la mort de Richelieu, est sorti de prison, avec beaucoup d'autres, mais n'a nulle part repris racine, c'est un déchu puis un disparu. Il est bien parti aux îles d'Amérique avec femme et enfants se faire oublier et s'essayer à une nouvelle fortune. Mais Constant d'Aubigné n'avait pas mieux gouverné ses cannes à sucre que sa vie; il avait fallu revenir flotter au hasard, offrir ses services au Grand Turc et périr à la fin à Orange. La mère a élevé sa fille pauvrement, difficilement, desséchée elle-même dans les infortunes, les rancœurs, les procès avec les parents pilleurs d'épaves : elle a abdiqué, trouvé son asile dans quelque couvent; c'est une disparue aussi; l'enfant a passé aux mains d'une bonne tante huguenote qu'elle chérira toujours : madame de Villette, mais l'acte de baptême en fait foi : l'enfant est catholique comme sa mère. A ce titre une autre tante, madame de Neuillant, la réclame et il faut céder; elle sera élevée avec sa cousine dans la foi romaine. On a de bons maîtres, des passe-temps sévères. C'est avec sa cousine, la future duchesse de Navailles, que mademoiselle de Maintenon a, dans son enfance, gardé les dindons une gaule à la main, un masque de velours sur le visage pour ne pas gâter le teint; les jeunes filles apprenaient, en menant le troupeau, les quatrains de Pibrac. Garder les dindons! la vie noble du XVIIe siècle a de ces rusticités, mais de là aussi la légende : madame de Maintenon, en son enfance, gardeuse de dindons. Pourquoi une fille si bien apparentée a-t-elle, à seize ans, épousé Scarron, le « cul-de-jatte »? Ce que nous demanderons ici à madame de Maintenon, ce sont les pourquoi de son étrange vie et elle nous les dira, car cette vie se déroule comme une pièce bien faite où, à travers beaucoup de mystères et de surprises, tout s'enchaîne et se comprend.

Pourquoi elle a épousé Scarron? Parce que mademoiselle Françoise d'Aubigné est une personne qui ne se plie pas, elle, à ces règles du temps, de son temps qui en ont asservi tant d'autres. La règle du jeu serait que cette fille noble mais

pauvre fît comme toutes ses pareilles, cadettes ou pauvrettes : une jeune fille noble ne se mésallie pas et un jeune noble n'épouse pas une fille pauvre ; elle devrait entrer au couvent, où la vie n'est point si sévère, ou bien, c'est plus rare, rester fille. Mademoiselle Françoise d'Aubigné est une jeune personne qui prend le contre-pied de la coutume. Elle a bien voulu, à douze ans, après avoir ergoté et discuté comme un docteur, textes en main, se déclarer décidément catholique, mais Dieu sait qu'elle ne veut pas être religieuse : elle trouve les nonnes sottes et bornées. Plus tard, à Saint-Cyr, elle expliquera sans ambages pourquoi elle a épousé Scarron, elle dira : « J'ai mieux aimé l'épouser qu'un couvent » : première gageure. Et disons tout de suite : dernière gageure, épouser le Roi. A nous de remplir l'entre-deux.

Car tout est gageure dans cette existence : seconde gageure, être mariée, sans l'être..., n'insistons pas. Chez l'infirme, que l'on porte dans une sorte de boîte où il est enfermé comme une tortue dans sa carapace, faire figure de jeune femme un peu puritaine, d'hôtesse élégante. Le portrait de Mignard que l'on voyait chez Scarron fait foi de la beauté soigneusement cultivée : épaules découvertes, perles au cou, vague de chevelure enlevée sur le front : un air « du monde ». Madame Scarron plaît, parle agréablement ; on dit qu'elle lit des textes espagnols pour aider son mari à trouver ses sujets de comédie, qu'elle écrit sous sa dictée et la dictée est assez osée. Le pauvre infirme dans sa boîte est l'homme le plus amusant de Paris : il a la verve bouffonne, c'est le « fou » du temps. Aussi, dans le plus haut monde, c'est à qui viendra souper, rire chez les Scarron, cueillir les couplets du fou. Sa gaîté n'est pas méchante, domptant son infirmité elle semble courageuse. Les temps sont troublés, la société aussi, ce sont les désordres de la Fronde : le carnaval politique ; ne parlons donc en ces années-là ni de vie de cour, ni de salons ; les ruelles des précieuses sont loin : les canons roulent dans Paris. Un jour c'est la comédie et le lendemain, au faubourg Saint-Antoine, la tragédie. La grande Mademoiselle fait le chef de guerre, tire des boulets contre les troupes du Roi son cousin. La petite maison de Scarron est un rendez-vous pour ce qui reste à Paris de société dispersée, défaite. Point de façons, tout est dérangé, tout se

mêle : ducs, duchesses, comtesses, acteurs, poètereaux. Ninon de Lenclos est des soirées chez Scarron; elle est savante et musicienne, cause comme un philosophe : on ne lui demande pas combien elle a eu, a ou aura d'amants. Le salon de Scarron n'est pas un salon et c'est pourtant le dernier salon où l'on cause. Scarron l'appelle lui-même « l'hôtel de l'impécuniosité ». L'un envoie son pâté, l'autre sa bouteille, Scarron file ses mazarinades, on entend un brouhaha : ce sont les étudiants, qui, au sortir du théâtre, viennent acclamer l'auteur de « l'Étudiant de Salamanque ». Madame Scarron a de la grâce, du sérieux, quelque chose d'original, même d'étranger et comme on ne sait où la classer et qu'elle a été dans son enfance aux îles on l'appelle « la belle Indienne ».

Et Scarron a beaucoup de tact, au moment où la paix s'établit enfin, où le Roi épouse l'Infante d'Espagne, Marie-Thérèse, où il va composer sa vie de cour pompeuse, enfin au moment où l'auberge d'esprit risque bien d'être désertée pour les palais enchantés du jeune Louis XIV, Scarron s'éclipse, meurt bonnement, aux mains de son curé, recommandant ses dettes à sa femme et sa femme à ses amis : il a fait la fin la plus belle du monde, écrit alors sa sœur, mademoiselle Scarron.

Paris le pleura un jour et on n'entendra plus guère parler de Scarron. Nous pourrons pourtant un jour en feuilletant le journal du marquis de Dangeau tomber sur un passage où nous verrons madame de Maintenon au chevet du Roi, qui a pris médecine, lui lire une comédie de Scarron.

Pour « enchaîner » très vite les anneaux de sa fortune, notons que les amitiés faites chez Scarron, la veuve les retrouve, les cultive et ce seront les mêmes, tant qu'on vivra. Point de saut dans cette fortune, tout se fera tout seul. On avait goûté au vin frelaté de l'esprit chez Scarron, les temps étaient changés; la société ordonnée s'ouvrait maintenant à cette jeune femme intéressante : la belle Indienne, la petite fille d'Agrippa, la cousine de la maréchale de Navailles, la nièce des Villette : la sage veuve vendait ses meubles, payait les dettes, une autre cousine, la maréchale d'Aumont (encore une belle parenté) avait, au couvent des Hospitalières, à la place Royale une chambre où elle venait faire des retraites : elle la prêta.

Madame de Motteville s'inquiéta pour la vertu d'une veuve si jolie et si pauvre : elle en parla à la reine mère : une pension de deux mille livres serait une prudence. La maréchale d'Aumont envoyait des « cadeaux utiles », mais, nous dit Tallemant, elle le fit savoir à tant de monde que madame Scarron renvoya un jour la charrette de bois offerte par l'indiscrète parente et grelotta fièrement dans sa chambre.

Avec sa pension de deux mille livres, elle n'était pas dans le dénûment en un temps où deux poulets coûtaient un sou; elle avait sa femme de chambre, Nanon, que l'on reverra à Versailles, à Saint Cyr, « la famula » de madame de Maintenon; si elle ne voulait que du calme et « de l'honneur » elle était une assez heureuse veuve.

Nous savons qu'en ce temps-là tous les mariages n'étaient pas d'inclination : on mariait ensemble des maisons, des châteaux, des bois. Madame de Sévigné s'est bien moquée des « Andromaques » qui pleuraient bruyamment, quelques jours, leurs époux, les héros tués à la guerre. Elle dit à sa fille qu'elle ne veut pas célébrer l'anniversaire de sa naissance, ce commencement de tant de maux, mais bien celui de son veuvage. Quand sa cousine, la fille de Bussy-Rabutin, perd son mari, madame de Sévigné demande si elle aura l'esprit de se réjouir de son état, ne la nommera plus que « l'heureuse veuve ». Ce n'est pas qu'il n'y ait des passions, mais aussi d'intrépides franchises. Les curieux sont aux aguets, madame Scarron restera-t-elle « sage »? nous n'en répondrons que beaucoup plus tard quand ses lettres, ses papiers nous auront livré sa personne et sa vie; notons seulement que Tallemant des Réaux en quête d'informations piquantes nous dit, vers cette époque-ci, de madame Scarron : « On croit qu'elle n'a point encore fait le saut », c'est-à-dire le saut dans l'amour.

Elle voit cependant, disent les religieuses, « furieusement de monde » : la sœur tourière n'en finit pas de conduire au parloir les visiteurs de madame Scarron; elle sort beaucoup, dîne en ville tous les soirs; il y a maintenant le « salon » de la duchesse de Richelieu, celui de la maréchale d'Albret, c'est là que madame Scarron élit ses pénates.

Avec madame de Sévigné, son aînée de neuf ans, elle est le coryphée de ces deux salons. Ces dames se plaisent; l'une est

l'élève de Ménage, l'autre du chevalier de Méré; toutes deux content très bien; un jour le coryphée de la conversation, c'est madame de Sévigné, une autre fois c'est madame Scarron. Madame de Sévigné est plus gaie, plus jubilante, et l'on parle déjà des lettres délicieuses qu'elle écrit à ses amis. Madame de Maintenon, elle, a écrit, dit-on, quatre-vingts volumes de lettres, mais on ne se les passe pas. Ce seront toujours des lettres assez intimes, mais c'est par là que nous la connaîtrons. Ce qui plaît en elle, c'est sa manière, son ton, il faudra bien en croire une grande connaisseuse : Ninon de Lenclos. Dans quarante ans, toute étonnée des questions que lui posera Saint-Évremont sur la jeunesse de madame Scarron, car on voudra savoir si elle a « fait le saut », elle répondra : « Scarron était fort mon ami, sa femme m'a donné mille plaisirs par sa conversation, elle avait beaucoup d'honnêteté, j'aurais voulu l'en guérir, mais elle craignait trop Dieu » et elle dira une autre fois : « Je l'ai trouvée trop gauche pour l'amour. »

Oh, je sais bien que Ninon dit aussi autre chose et qu'en y réfléchissant elle se souvient qu'elle a souvent prêté sa chambre jaune à madame Scarron qui y recevait Villarceaux.

Il me semble que le premier témoignage infirme le subit doute du second et nous ne nous étendrons pas beaucoup sur la vertu de madame Scarron. Ces choses-là ne se prouvent guère. On m'a souvent demandé pourquoi je tenais tant à la vertu de cette dame : j'ai quelquefois répondu : « Et vous pourquoi tenez-vous tant au contraire? » On m'a toujours répliqué : « Saint-Simon, Saint-Simon, n'avez-vous donc pas lu Saint-Simon? » Saint-Simon? Il nomme, comptons-les, huit amants de madame Scarron, sans compter les autres. Disons seulement qu'il écrivait quarante ans après la mort de madame de Maintenon, morte elle-même à quatre-vingts ans, mais que du temps de madame Scarron, d'après tous les témoignages que nous avons, personne n'en a jamais nommé ni soupçonné un seul. Et s'il a manqué quelque chose à madame de Maintenon, c'est d'avoir connu, compris ou même désiré l'amour. L'aventure Scarron y était peut-être pour quelque chose. La contrefaçon lui avait ôté le goût de la façon.

On me dira qu'il existe encore au château de Villarceaux

un grand tableau où l'on voit une belle femme nue, que sous le tableau on voit une inscription explicite dorée portant ces mots « Portrait de madame Scarron », que ce tableau décore une galante salle de bains qui date des années où nous sommes. J'ai reçu à ce sujet des lettres angoissées de dames anglaises qui ayant vu ce portrait de « la belle Indienne » à l'exposition coloniale se retournaient vers moi avec l'indignation d'une foi trompée. Que répondrai-je? Simplement que l'on voit à Versailles de beaux portraits sous lesquels je lis par exemple : Portrait de la duchesse d'Orléans sous les traits de mademoiselle de la Vallière et à Chantilly, portrait de Diane de Poitiers sous les traits de... (je ne sais qui). Ce sont les étranges fantaisies du temps et des artistes. Le galant Villarceaux a pu avoir les siennes, faire peindre une madame Scarron... telle qu'il aurait voulu la voir. Gageons bien que la belle inscription, au temps où madame de Maintenon était l'épouse du Roi, ne figurait pas encore au-dessous du portrait.

Et si je tiens à la vertu de madame de Maintenon, c'est qu'elle fait le personnage original, authentique qui a une ligne, un caractère. Une mystification, une imposture aurait été insoutenable en un temps où les amours ne se cachaient guère et scandalisaient peu. Madame Scarron a beaucoup d'orgueil : elle a rudement pâti de son père déchu, de son enfance de parente pauvre, jetée chez Scarron. Maintenant qu'on est libre, on veut remonter à flot, avoir de l'honneur, conquérir l'estime : on est même assez glorieuse d'une pauvreté qui signe l'honnêteté. On n'a d'autre ornement dans sa chambre que les œuvres reliées du grand-père Agrippa, dans la petite armoire vitrée, mais tout le monde n'en a pas autant; Nanon entretient les beaux plis dans la robe d'étamine du Lude, efface ceux de la robe de taffetas, repasse les collerettes blanches; on s'en va de son pied léger chez madame d'Albret ou chez la duchesse de Richelieu; le marquis de Montchevreuil nous ramène, s'il pleut, dans sa voiture, mais dira le dévot ami, « avec le même respect qu'on rendrait à une reine ».

On fait figure de femme cultivée, même savante, rappelons-nous bien que c'est un temps où les femmes du monde ont toutes les fantaisies de l'orthographe : celle de madame Scarron est impeccable. Elle excelle aux jeux d'esprit; on

jette le soir des rimes à remplir et madame Scarron trousse les vers plus vite que tout le monde. Voici ceux où elle peint, avec une certaine complaisance son personnage :

Il le faut avouer
Le métier de geôlière
Est un fort pénible métier.
Il faut être barbare et fière
Faire enrager souvent un pauvre prisonnier
Et ce n'est pas là ma manière.
Si ceux qui sont dans ma prison
Se plaignent, il n'y a nulle raison.
Je les prends sans vouloir les prendre
Je ne cherche point les moyens
De les mettre dans mes liens.
Ce sont eux qui viennent s'y rendre
Mais comme sans faire la vaine
Je les prends sans combattre et sans rien hasarder
Sans me donner beaucoup de peine
Je sais comme il faut les garder.

Un peu froide, madame Scarron, glorieuse. Ces vers sont-ils bien d'elle? Doutons toujours, c'est plus sûr. Si oui, elle a peint, sans crainte d'être démentie, le personnage qu'elle fait; si un rimeur lui a prêté sa plume, il a peint le personnage que tout le monde voit faire à madame Scarron.

Elle a bien aimé cette bonne société et la pauvreté lui importe peu. La naissance compte alors beaucoup plus que la fortune, ou que le mariage. La disgrâce d'un père n'empêche pas l'ancienneté d'une famille ou sa distinction. C'est un des caractères du temps dont je pourrais vous citer mille exemples. Tout le monde sait que si cette mauvaise tête d'Agrippa d'Aubigné avait voulu, il aurait pu faire figure auprès de Henri IV aux côtés de Sully et si les cousins de madame Scarron, les Villette, ne restaient pas dans leur château de Mursay à faire les huguenots intraitables, ils seraient au service du Roi. La fortune donne de l'agrément, mais la pauvreté est le lot commun à beaucoup de nobles et ne tue ni l'esprit ni le cœur.

Qui est plus choyé, plus dans le sillage de tous les gens en place, que madame de Sévigné? Elle le dit, elle l'écrit gentiment, intrépidement; elle tire à grand'peine quatre mille livres de Bourbilly et quand elle y va, elle loge chez son fermier

car, dit-elle, le château de mes pères ne peut plus me loger. Elle ne possède que quelques terres où « les mottes se changent en cailloux ». Elle passe des seize mois aux Rochers pour payer ses dettes, en se nourrissant de ses pigeons. Madame de La Fayette lui écrira un jour qu'elle n'a qu'à vouloir, à dire un petit « oui » pour revenir à Paris et trouver sous sa serviette trois mille francs. Une mystérieuse amie les offre pour qu'elle puisse passer l'hiver à Paris. Madame de Sévigné refusera, comme madame Scarron a refusé le bois. Elle s'extasiera héroïquement tout l'hiver sur la beauté des bois, les allées, la divine solitude; elle usera ses vieilles robes de chambre et se tiendra contente d'avoir pour luxe, pour distraction ses livres, son écritoire et sa fille. Tout le monde est en mal d'argent. Bussy-Rabutin n'en peut plus du poids de ses châteaux; les Grignan succombent, en Provence, sous celui de leur charge. Et quand on songe que M. de Grignan s'est marié trois fois, qu'il a déjà de grands fils à placer, des filles à établir, on frémit : quelle joie, quelle bénédiction, quand l'aînée se laisse acheminer tout doucement au couvent, laissant sa dot à ses cadettes. Quelle sage fille! quelle sainte fille! comme on va l'aimer, quel beau jour sera celui de sa profession! L'oncle de madame de Sévigné, M. de Saint-Aubin, s'excuse bien humblement dans son testament; il déçoit sa famille : il n'avait que onze mille livres, il les a données d'avance à de saintes Carmélites à charge pour elles de l'héberger à profit ou perte jusqu'à la fin de ses jours : point d'héritage! Nous pourrions faire le tour de la société et entendre toujours ces mêmes doléances. Madame de Sévigné n'entendrait point dans les bois de Livry, les rossignols ni le bruit des fontaines si son oncle, le bien bon, l'abbé de Coulanges, n'y jouissait d'une jolie abbaye où il reçoit sa nièce, ses amis. Le cher ami Corbinelli grelotterait dans un grenier s'il n'avait, à Carnavalet, sa chambre. L'oncle de Livry y a la sienne aussi. Les Grignan y ont leur appartement et nous croyons bien que, dans cette belle petite cité de la famille et de l'amitié, on partage la dépense. Il y a encore monsieur et madame de Coulanges qui se coulent partout. Chacun sait qu'ils sont ruinés, mais le voluptueux, l'épicurien petit Coulanges hume le fumet de tous les bons rôtis et pots, se loge

dans le luxe des grands. Sa gentille petite femme fait la navette entre la société de Paris et la cour, apporte, emporte les nouvelles, explique les modes aux amies de province, fait les commissions. Quand on est ruiné, il y a encore beaucoup de petites bonnes fortunes et de savoureux jours. Quand on est né, bien né, bien apparenté, on est de cette société fermée, on se divertit, l'esprit fuse et l'esprit est le luxe de cette pauvreté. Car si nous lisons un de ces recueils des lettres de madame de Sévigné où l'on trouve aussi les lettres qu'elle recevait de ses amis, nous verrons que tout le monde a de l'esprit, et un peu le même et ceux qui n'en ont pas en font. On n'écrirait pas un billet qui n'ait un tour. Si madame de Sévigné prime, si elle est unique, c'est plutôt par la note du cœur : la subite percée de poésie, les angoisses, les émois, les exigences, les patiences, les miséricordes, les chimères du maternel amour.

Et alors, cette noblesse fringante, fastueuse, dépensière, qui fait tant de bruit dans l'histoire et dans les mémoires, où est-elle? elle est à la cour : c'est le système. C'est au service direct du Roi que sont suspendus les émoluments, les pensions : s'il y a des dettes, le Roi les paye, c'est encore notre Sévigné qui le dit. « On attend l'heure bienheureuse du trésor royal. » Le Roi veut une cour resplendissante, des grands noms plein les antichambres, des gentilshommes dans tous les services, de longs séjours à la cour; pour la Reine, pour les Princesses, des filles d'honneur belles et parées; la cour est un immense théâtre qui intéresse et doit éblouir les autres cours d'Europe et offrir l'alternance des guerres, des victoires et des fêtes.

Aussi, hors la cour, point de fortune, point de salut. La petite La Vallière serait restée le lys de sa vallée de Touraine, entrée tout droit dans un couvent. Mais la protection d'un oncle l'a mise, toute jeune, fille d'honneur chez Madame et, derrière elle, toute sa famille se voit sur le chemin où passe le Roi. A la cour le faste et tout ce qui le sert : les grands et les petits services, les publics et les secrets, les grands projets tenus cachés derrière les ballets, les musiques, les comédies, les chasses et collations champêtres. Les fêtes font partie du système, car le théâtre doit toujours être occupé. Quand les dames de la cour ne viennent point au bal, le Roi gronde et

dit : « Quand je ne donne pas de plaisirs on se plaint et quand j'en donne on n'y vient pas. »

Voilà à peu près les deux plans de la société où se meut madame Scarron et les plans communiquent. Qui, dans la société, n'a à la cour une fille, une tante, un cousin, des amis? Dans le salon d'Albret on a vu paraître une jeune femme ravissante : Athénaïs de Mortemart, marquise de Montespan. Elle n'y a pas tenu; il a fallu être dame d'honneur de la Reine, être à la cour, de la cour, des secrets si ce sont des secrets, voir l'ascension au rang de maîtresse déclarée que fait mademoiselle de La Vallière. Madame de Montespan est trop amusante quand elle imite, dans le salon d'Albret, le pas boitillant de Louise de La Vallière, décrit son pavillon au Louvre, ses grottes à Saint-Germain, ses robes, ses bijoux et redit les jolies chosettes que minaude mademoiselle de Blois. Les amours du Roi sont une fable plus amusante que choquante. Il n'y a que madame de Montespan qui se scandalise et dise : « Si j'avais le malheur d'être la maîtresse du Roi, je mourrais de honte de me présenter comme La Vallière devant la Reine. »

Passons quelques années et voyons un nouvel anneau s'ajouter aux premiers, toujours sans secousse. Madame Scarron est toujours dans sa bonne société; elle n'est plus si jeune, trente-quatre ans, elle est plus grave, se tait, ne fait plus d'esprit. On l'a toujours connue pieuse; la dévotion s'est avivée et l'on sait qu'elle a un directeur de conscience qui règle au compas, sa vie, ses actions, même ses pensées. L'a-t-il trouvée trop mondaine? « Madame, vous avez affaire à un indiscret », dit à madame Scarron un admirateur vexé. Madame Scarron a un secret, des embarras subits, des rougeurs qui la mettent au supplice quand on parle devant elle de madame de Montespan. Et pourquoi? ces dames sont amies : on raconte, il est vrai, que cette jolie marquise qui quêtait avec si bonne grâce à l'église s'est déjà perdue à la cour et qu'elle est devenue la maîtresse de ce petit effronté de Lauzun. Cela, madame Scarron le nie et pour cause. Elle racontera plus tard aux dames de Saint-Cyr, qu'elle se faisait saigner au pied avant d'aller dans sa bonne société pour ne pas rougir trop fort quand on passerait près du brûlant secret.

Pour nous qui savons tout, madame Scarron n'a pas besoin

de se faire saigner au pied : elle a pris une charge singulière : elle élève l'enfant que madame de Montespan vient d'avoir... du Roi; elle dira encore plus tard qu'ayant passé la nuit chez la nourrice où l'enfant était caché, elle rentrait au plus vite à son couvent pour se faire coiffer et habiller par Nanon et courir à l'hôtel d'Albret pour ne point laisser dire : « Où donc est madame Scarron? »

Et pourquoi tant de secret? Pudeur? crainte du scandale? Le Roi n'aura pourtant que trop l'ostentation de ses désordres. Le secret est une nécessité, parce que madame de Montespan est mariée et son époux est, selon la loi, le père de tous les enfants qu'il plaira à son épouse de mettre au monde. Il pourrait les réclamer, les enlever, faire un esclandre, et les enfants du Roi, — ce n'est pas la loi, mais c'est le dogme, — sont au Roi, rien qu'au Roi; ce sont les enfants du phénix et lui-même a donné à madame Scarron sa charge.

On a vu quelquefois des enfants de père inconnu, ceux-ci seront de mère inconnue. Quand les enfants de La Vallière ont été légitimés, la mère a été nommée « notre féale et bien-aimée, Louise de La Vallière, duchesse de Vauxjours ». Dieu sait si plus tard, la Carmélite aurait voulu être oubliée et si madame de Montespan, quand ses enfants seront légitimés à leur tour, voudrait être nommée : la loi s'y oppose et cela est tellement vrai et curieux que lorsque Sœur Louise de la Miséricorde mourra consumée d'austérités, dans sa cellule, ses deux enfants tiendront à honneur de porter son deuil, de tendre leurs appartements de noir. Pour ceux de madame de Montespan, ce sera défendu : ils sont sortis directement de la cuisse de Jupiter, car s'ils ont une mère leur père est monsieur de Montespan.

Tel est le temps avec ses fictions. Il y a à la cour une maîtresse en titre, c'est mademoiselle de La Vallière, toutebattante d'or et que l'on voit souvent triste avec des yeux rouges. Il y a une madame de Montespan, qui de temps en temps juponne et fait de mystérieuses retraites. Mais ce qu'on cache encore, ce n'est pas la situation. Madame de Montespan laisse assez vite savoir qu'elle a eu « le malheur » de devenir la maîtresse du Roi et que ce malheur fait sa gloire : elle a l'esprit aussi mordant que La Vallière l'avait doux : « Mon mari et mon perroquet, dit-elle, amusent la canaille », il a osé se mettre sur

le chemin du Roi, dans un corridor, se plaindre, réclamer son épouse : qu'osera-t-il encore? C'est un fantasque; on sait ce qu'il en fut : après les bruyantes plaintes, il se retire et se tait, mais célèbre dans ses terres une parodie des funérailles de son épouse.

Si l'on a voulu d'abord cacher l'enfant, les enfants, madame Scarron est la personne la plus sûre : madame de Montespan la connaît bien : elle est libre d'attaches, elle sait vivre, elle ne jasera pas, elle aimera un enfant qu'on lui donne, et soyons sûrs que si madame Scarron avait eu huit amants ou même un seul on l'aurait su et jamais on ne lui aurait confié les mystérieux enfants.

Mais elle, qui veut tant d'honneur, pourquoi a-t-elle accepté? Elle a saisi le cheveu de la fortune. Passerait-elle sa vie à ajuster tant bien que mal la pauvreté, le monde et la piété. Pourtant si elle rougit si fort, est-ce seulement à cause de madame de Montespan? Ne se sent-elle pas mal à l'aise dans ces secrets? Elle a certainement consulté ce directeur de conscience qui va prendre une si grande autorité dans sa vie et le consultant a sans doute aussi consulté plus haut que lui. Nous croyons entendre les voix des docteurs. Les désordres du Roi sont une affliction pour l'Église : elle prie, elle veille, déjà elle a fait entendre ses remontrances, elle poursuivra la conversion du Roi avec sa patience. Que madame Scarron prenne les enfants; si elle les refusait, à qui les confierait-on? Elle leur inculquera avec les premières nourritures, les premiers principes du bien, de la religion. Qu'elle accepte hardiment et soit elle-même d'autant plus sage, édifiante, exacte en ses devoirs qu'elle sera la confidente et, selon les apparences, la complaisante d'un grand scandale. L'Église veillera aussi sur elle, son directeur l'abbé Gobelin la suivra pas à pas, elle lui rendra compte de tout : elle ne s'appartient plus : le Roi est le maître d'exiger le secret. Madame Scarron lui donnera sa parole : elle relèvera directement de lui : ce sont les enfants du Roi. On sait, on voit ce qu'il en est : les maîtresses passent, les enfants restent, deviennent des princes sages ou turbulents. Madame Colbert a élevé les enfants de mademoiselle de La Vallière et nul n'y a vu ni faute, ni humiliation.

Ne nous étonnons donc pas si, dans sa bonne société, on

trouve madame Scarron un peu changée : elle a reçu du Roi lui-même à Saint-Germain ses ordres : elle est entre la surveillance de son directeur, celle du Roi et celle de Louvois qui doit veiller au temporel, régler les dépenses. Elle ne recevra point de salaire : quand le Roi sera content, « il verra », il donnera une récompense; il n'est question pour le moment que de le servir et de garder cette parole qu'il a bien voulu lui-même lui demander : le secret.

Voilà madame Scarron embarquée sur la galère royale; les enfants ne se font point attendre, et comme ils ne peuvent rester toujours en nourrice, Louvois a ordre d'installer madame Scarron dans une grande et belle maison, fort loin, au fin-fond de Vaugirard avec les enfants et les secrets : elle prendra même avec elle sa nièce, la petite d'Heudicourt, qui servira de prétexte pour les autres. Et c'est alors que nous voyons les malicieux émerveillements de madame de Sévigné. Si le grand commerce du monde se restreint, le petit commerce des amitiés s'avive. Madame de Sévigné écrit alors : « C'est une chose prodigieuse que la vie de madame Scarron. Nul mortel n'a de commerce avec elle. J'ai reçu une de ses lettres : mais je me garde bien de m'en vanter, de peur de questions infinies que cela m'attire. »

Si nul n'a de commerce avec elle, on soupe cependant ensemble tous les soirs, entre initiés : la marquise, sa fille, madame de La Fayette, quelquefois M. de La Rochefoucauld, l'abbé Testu. Un soir, on a trouvé plaisant de ramener à minuit, sous la lune, madame Scarron à son fin-fond de Vaugirard en déposant chez elle madame de La Fayette; on n'a jeté qu'un coup d'œil; au fond d'une allée on a vu la belle et grande maison, on n'a rien demandé : entre gens qui savent on ne fait point de questions. Quant à elle, madame Scarron, « elle était habillée magnifiquement, comme une personne, qui passe sa vie avec des gens de qualité. Elle est aimable, bonne, sa conversation est délicieuse ».

Et quand on a laissé madame Scarron à la porte de sa belle maison, quelle glose, au retour, sous la lune! Madame de Coulanges est cousine de Louvois, elle est cousine aussi de madame de Sévigné; ainsi, de cousine en cousin on arrive tout près des secrets du Roi. Madame de Coulanges en connaît

très bien la petite histoire : il paraît qu'une des nourrices, en voyant des enfants si bien vêtus, si choyés, pour qui on a un carrosse, a dit : « Ce sont sûrement les enfants d'un premier président ». Et, le lendemain, à son écritoire, madame de Sévigné a fait, de cette plume qui vole, un signe à sa fille et l'on s'entend bien : « Ma fille, ma bonne, ma chère bonne, mon adorable comtesse, vous m'entendez bien : les habits magnifiques, la belle maison, le carrosse, ce n'est pas pour les enfants d'un premier président! »

Mais voici un débat de conscience beaucoup plus délicat et aussi de fierté : le Roi a légitimé ses enfants : on s'y attendait bien; c'est déclarer qu'ils sont à lui, de par sa loi, même si devant la loi ils ne se connaissent point de mère. Ils ont des noms officiels : duc du Maine, comte du Vexin, mademoiselle de Nantes. Madame Scarron dit maintenant : « mes princes », elle ajoute même, dans l'esprit du temps : « Ils étaient au Roi, maintenant ils sont au Roi et à la France ». Le Roi veut alors avoir ses enfants chez lui comme son grand-père Henri IV et la gouvernante doit suivre. C'est alors que madame Scarron est embarrassée, consulte son directeur de conscience, cet abbé Gobelin que nous avons vu entrer dans son histoire et qui va prendre pour longtemps possession de sa vie. Aller vivre à la Cour, c'est être chez madame de Montespan, qui y règne, c'est renoncer à la satisfaisante fiction : des enfants sans mère; et pourtant, une fois qu'on s'est engagé avec le Roi il devient difficile de regarder en arrière et nous imaginons bien la consultation que donna l'abbé : c'était un ancien officier de cavalerie, l'air fort commun, nous disent les dames de Saint-Cyr; il avait un grand dégoût du monde, mais le connaissait bien. Plus le péché règne à la cour, plus il est nécessaire de laisser auprès des princes une femme pieuse et qui les élèvera dans les notions du bien. Ces enfants, dans la situation où ils seront, pourront faire beaucoup de mal; c'est accomplir une œuvre agréable à Dieu, utile au Roi, utile à l'Etat que de se charger d'eux, dût-on souffrir. Madame de Montespan est à la Cour, mais M. de Condom, que l'on appelle aussi M. Bossuet, y réside aussi, auprès de son élève le Dauphin et M. de Bellefonds, un saint, et M. de Montausier, un autre saint. Plus il y a à la cour de désordre et de péché, plus

il est nécessaire d'y faire entrer les éléments du bien, et l'on revient toujours à l'évidence : la maîtresse passera, les enfants resteront et ce sont des Princes.

C'est à cette époque que la correspondance de madame Scarron avec l'abbé Gobelin devient constante, ne roule guère que sur sa charge; il la suit pas à pas, à tout moment elle se retourne pour être sûre qu'il est derrière elle et elle marque tout de suite sa position : « Vous vous souviendrez, s'il vous plaît, — lui écrit-elle — que vous voulez que je reste à la cour et que je la quitterai dès que vous me le conseillerez. »

Voilà pour le problème de conscience; il y en a un autre qui regarde le temporel, et le temporel ne s'oublie pas; chacun pourvoit à sa fortune et madame Scarron ne néglige point la sienne. Voilà cinq ans bientôt qu'elle est dans son « singulier honneur », elle est hébergée royalement, mais elle n'a qu'une pension de six mille livres. S'en aller, déplaire au Roi, c'est se mettre elle-même en disgrâce, et quelle disgrâce! Le Roi a dit que madame Scarron n'était pas une femme à être payée, mais que, lorsqu'il serait content, il donnerait une récompense. Il faut attendre la récompense et madame Scarron sait bien ce qu'elle voudrait. Avoir une terre et la permission de s'en aller; c'est l'aspiration de la naissance noble : avoir, comme ses ancêtres, comme ses tantes, comme ses cousines, une terre, un château, une petite chevance, des métayers, un village dont elle sera la bonne « Madame ». Dans toutes ses lettres à son directeur le cri du cœur s'échappe : « Je voudrais passionnément avoir une terre. »

Qu'elle l'ait ou qu'elle ne l'ait pas, elle a fait son compte : dans sept mois elle partira. Elle se sent esclave; les choses prennent un air qui ne lui convient pas; on tue les enfants de nourritures et de médecins, dont la moitié les ferait mourir. Madame de Montespan la fait passer aux yeux du Roi pour un bel esprit, il dit d'elle : « C'est une bizarre. » Puisqu'elle est esclave à la cour, où tout lui déplaît, que l'abbé cherche la terre, toutes les terres qui sont à vendre dans un rayon de quatorze lieues autour de Paris. Elle a fait savoir au Roi son passionné désir, mais elle se garde bien d'avouer qu'elle veut partir. « Je deviens la créature la plus intéressée du monde, dit alors la pénitente à son seul confident, je ne songe plus qu'à augmenter

mon bien, mais ce n'est pas sans scrupule du côté de l'honnêteté. J'ai de la peine à presser des gens de me faire des grâces, quand je ne songe qu'à les quitter ». Entre elle et la maîtresse tout est contestation; voilà maintenant qu'on lui reproche de trop aimer son petit duc du Maine : elle le reconnaît, elle l'aime trop. Elle l'a reçu au jour même de sa naissance, elle l'a élevé, chétif et charmant. « Rien n'est si sot, dit-elle, que d'aimer avec cet excès un enfant qui n'est point à moi, qui ne me donne que mille déplaisirs qui me tueront. J'en ai pleuré ce matin pendant toute la messe. »

Il lui vient parfois en tête de se faire religieuse. Elle a eu mille signes, dit-elle, que d'autres prendraient pour une vocation, mais elle a peur de s'en repentir; elle songe même à partir pour l'Amérique; on lui dit du bien des Iles qu'elle a connues en son enfance. Madame de Montespan lui parle d'épouser un duc, car on sait bien qu'il faut faire quelque chose pour madame Scarron. Mais, dit-elle, « il est fort vieux et fort gueux et je n'ai aucune envie d'entrer dans cet état qui fait le malheur des trois quarts du genre humain ». Alors quoi? point de cour, point de mari, point de couvent. Non..., une terre.

Cette cour où se déplaît si fort madame Scarron, nous n'en voyons en ce moment qu'un appartement où deux dames se contestent des enfants. Mais la cour, c'est bien autre chose, c'est le raccourci du monde. Madame Scarron peut voir M. de Condom tous les jours, et reprendre courage en voyant sa persévérance. « Il faut espérer contre l'espérance », dit-il quelquefois : on voit des choses surprenantes, presque incroyables. Mademoiselle de La Vallière a fait de la cour le parvis du Carmel. Tantôt le théâtre paraît tout petit et la comédie routinière, tout à coup le rideau tombe et se relève sur une autre pièce. La Reine s'isole avec sa femme de chambre, son estafata espagnole, fait ses prières et boit du chocolat dans sa chambre. Madame Palatine lit sa Bible allemande dans la sienne, écrit des lettres désopilantes à ses parents d'Allemagne. A la cour, c'est étrange, il y a un grand esclavage, mais il y a aussi de grandes libertés. Louise de La Vallière, par exemple, aurait pu faire un départ discret, mettre un intervalle entre la vie de cour et l'entrée au Carmel, profiter peut-être d'une absence du Roi pour disparaître sans bruit. Pas du tout, et

c'est M. de Condom qui a réglé ce départ, non selon la volonté du Roi, mais selon sa volonté à lui. L'entrée de Louise de La Vallière au Carmel doit être une leçon, une grande leçon pour la cour, pour le Roi et, dans les mêmes jours, on voit à la cour l'ostentation de l'amour avec la Montespan, le repentir public avec Louise de La Vallière, le pardon de l'offense et du péché demandé à la Reine, à genoux, en grand habit, la remise en ses mains de la cassette qui renfermait les vains bijoux, les larmes de tout le monde, même du Roi; après une dernière messe, à laquelle était le Roi, La Vallière est partie, et, quand elle a franchi la grille, la foule du peuple l'a couverte de bénédictions. C'est son saint ami, le maréchal de Bellefonds, qui l'a conduite au monastère de la rue d'Enfer. Ainsi le Roi ne hait point chez lui les oppositions, les violents contrastes, et madame Scarron, tout en désirant partir, peut s'essayer à jouer un rôle avec les « gens de bien ». Voilà dix ans que Bossuet persécute le Roi dans ses amours. Le Roi ne songe point à l'éloigner et quand Bossuet se tait, c'est Bourdaloue qui redouble, à coups de tonnerre. Plus tard, qui le Roi prendra-t-il pour élever le duc de Bourgogne? Fénelon, son opposant personnel et presque fébrile et qui lui écrira un jour une lettre incroyable où l'audace de l'opposition, même de l'accusation, atteint l'insolence.

Madame de Maintenon, en brûlant à Saint-Cyr les lettres que lui avait écrites le Roi, disait : « Je serai pour le monde une énigme. » Grâce à l'indiscrétion de l'abbé Gobelin lui-même qui, à la veille de mourir, envoyait aux dames de Saint-Cyr les lettres qu'il avait reçues de sa pénitente, madame de Maintenon n'est point du tout une énigme. L'énigme, c'est bien plutôt le Roi. Les portraits que nous avons de lui ne nous aident guère à la déchiffrer : un jeune homme morne, un cavalier à panache qui prend des villes, un vieillard en culotte de satin blanc et perruque noire, la bouche molle et qui a un air de grand acteur. Je ne connais rien de plus laid que le masque de cire que l'on voit de lui à Versailles dans sa chambre. Oui, l'énigme, c'est lui, avec son despotisme et sa tolérance; il est peut-être né avec un esprit « au-dessous du médiocre » (encore un gravier dans le jardin de Saint-Simon) mais il a fait depuis d'étonnants progrès. Il veut se servir chez lui de tout et de tous et que chacun serve, dans son ordre et à sa place. Les

convertisseurs convertissent, les prédicateurs tonnent, les capitaines font la guerre, les ministres manœuvrent les pièces sur l'échiquier, les peintres peignent,les poètes exaltent... et les pauvres pécheurs pèchent. Le Roi voudrait bien être maître de ses passions et il dit quelquefois à Bossuet : « C'est à vous de me convertir »; il se fait servir, c'est son don. L'État, c'est lui.

Voilà une digression, mais ce serait vraiment ne voir le siècle qu'à travers le trou d'une bouteille que de ne pas jeter un coup d'œil sur le grand théâtre, entendre un moment tout l'orchestre.

Madame de Montespan et madame Scarron ont des contestations : l'une est nécessaire au Roi, l'autre aux enfants du Roi. On les contentera toutes les deux. Que veut madame Scarron? Une terre, elle l'aura; cent mille francs pour acheter sa terre, mais deux cent mille si elle reste. Que voudrait-elle encore? L'ambassade de Moscovie pour son cousin, M. de Villette. Mais ce jeune homme est huguenot : « Je verrai », dit le Roi; c'est son mot. La place de gouverneur pour son frère? M. de Louvois verra. Il faut contenter madame Scarron, car on est content d'elle et il est juste qu'elle veuille l'ascension de sa famille. Et quand les deux cent mille francs sont annoncés : « Une terre, une terre ! » s'écrie madame Scarron. Elle l'a trouvée, achetée. C'est Maintenon, une grande maison, à quatorze lieues de Paris, à quatre lieues de Chartres, avec des bois, un village. C'est même un marquisat. Et le Roi sait très bien comme il faut contenter madame Scarron, se l'attacher. C'est sa maxime, il ne faut jamais laisser partir personne. Un matin, à son lever voyant entrer madame Scarron qui tient par la main son petit duc du Maine, le Roi a dit : « Ah! voilà madame de Maintenon. » C'est dit, c'est compris : adieu Scarron, adieu madame Scarron; les courtisans baisent la main de la nouvelle marquise et quand elle s'est retirée, on a finement souri : madame de Maintenon... madame de Maintenant.

Ce n'est pas tout. Le Roi, un peu plus tard, va partir pour l'armée, il va visiter ses places du Nord où Vauban fait ces fortifications qui font tant de plaisir aux Anglais. « Il n'y a pas un Anglais qui ne donnerait sa dernière chemise pour que je garde mes places du Nord » dit le Roi. Il ne laissera pas à Saint-Germain sans lui cette étrange famille : au reste quand le Roi est absent, plus de cour. Madame de Montespan s'en ira à

Clagny dans ses jardins enchantés; elle régnera sur les parterres, fleurs, vaches grasses, truies, oies, oisons et perroquets des îles — mais régnera-t-elle encore sur le Roi?

Et madame de Maintenon, quel sera son partage? Oh! elle en est fort contente : encore une mission et c'est le Roi lui-même qui la lui confie : elle conduira dans les Pyrénées, aux eaux de Barèges, le petit duc de Maine! Cet enfant a toujours la fièvre, une jambe retirée, avec abcès... quelque part. Madame de Maintenon réglera avec les médecins, le traitement du petit malade. Elle « donnera des nouvelles » à madame de Montespan, mais au Roi elle rendra compte directement de tout.

C'est dire que, si le Roi est le père, elle sera pour cet enfant qu'elle aime « avec excès » comme la mère. Elle part, avec Fagon le médecin du Roi, trois femmes de chambre pour elle seule, quantité de serviteurs, un aumônier assez douillet qu'elle plaisante quand il trouve bien fatigant de rouler trois heures par jour dans un excellent carrosse. Il y aussi Nanon, la fidèle suivante. Point de seigneurs, ni de dames titrées; aucun surveillant : on a carte blanche, on emporte les lits; celui du petit prince sera placé tous les soirs auprès de celui de la gouvernante. Elle est partie le 6 avril, elle est revenue le 8 novembre. Sept mois de liberté à n'entendre parler de la cour, pas plus, dit-elle, que si elle n'existait pas et elle ajoute « Dieu soit loué de tout! » Sept mois à respirer agréablement, à aimer toute seule son prince, à le garder jour et nuit sous son aile.

Et c'est un petit prodige que cet enfant! même prodigue, un de ces enfants qui ont dépensé à sept ans tout ce qu'ils auront d'esprit. Il écrira à madame de Montespan de petites lettres qui font penser à celles que Cupidon écrirait à Vénus, si on les lui soufflait : il ne l'appelle que « Belle Madame ». Il se glorifie d'être fils du Roi, mais il sent déjà la nuance de la bâtardise. On lui a fait observer qu'il n'est pas assez poli et que le Roi l'est toujours avec ses moindres serviteurs : il a répondu du tac au tac : « C'est que le Roi est sûr de son rang et je ne le suis pas du mien. » On lui dit encore que, lorsqu'il parle du Roi, il ne doit pas entrer dans cette familiarité de dire « Mon papa ». L'enfant s'est levé, a pris une mine solennelle et levant son verre a dit : « A la Santé du Roi mon Père! » et, se mourant,

de rire, il a éparpillé ses boucles blondes en se cachant le visage dans les dentelles de madame de Maintenon.

S'il n'est pas le fils légitime du Roi, il en est le légitimé, il ne s'en faut que de ce petit accent aigu. « On nous reçoit partout comme le Roi », écrit madame de Maintenon : à Bordeaux, cent carrosses à leur rencontre, salves de canons, cortèges, harangues, les rives de la Garonne bordées de la foule, du peuple quand ils ont passé la rivière... Le soir, quand la pompe s'achève, quand le petit prince dort près d'elle dans son petit lit, madame de Maintenon, à son écritoire, conte au Roi la belle réception de Bordeaux et le Roi au camp de Malines, tirant de sa poche quatre ou cinq grands feuillets, a conté la relation à ses officiers. Monsieur le duc de Saint-Simon, le père du mémorialiste, s'est distingué à Blaye où il est gouverneur. « C'est madame de Maintenon qui me l'écrit », a dit le Roi repliant les feuillets. Le Roi n'a pas toujours été content de Bordeaux : il y avait de fâcheux souvenirs, les voilà effacés. Il sait gré à madame de Maintenon de si bien écrire et conter.

De madame de Montespan, au cours du voyage peu de nouvelles. C'est aussi qu'elle est en peine; il y a même des lettres qui disent qu'elle ne retournera pas à la cour : M. de Condom travaille à la séparation des amants, il visite madame de Montespan à Clagny; il l'exhorte avec sa bonté, son feu, il lui lit des passages des Écritures, lui laisse de « bons livres ». Madame de Montespan est croyante, même pieuse; elle fait peser son pain de Carême, elle sait bien qu'un jour « tout cela » doit finir. Pourquoi pas aujourd'hui? c'est elle qui doit donner au Roi la force de cette séparation; elle en aura l'honneur devant la France, devant l'Église, aux yeux de la Reine si longtemps offensée. Madame de Montespan a beaucoup pleuré, elle a envoyé au couvent de Saint-Joseph une lampe d'argent qui se balance devant l'autel et où la petite lueur vacillante annonce peut-être l'éclat du repentir. Bossuet écrit au Roi, l'exhorte aussi (nous avons ses lettres), il lui envoie, marqués d'un signet, ces mêmes passages qu'il fait lire à madame de Montespan, il espère... mais rien n'est dit encore et la cour est aux aguets.

Pour madame de Maintenon, après le long séjour à Barèges elle prend, lentement, le chemin du retour; à Niort elle voit

ses parents, les Villette, ce château de Mursay, si cher à son enfance. Il y a loin de la petite orpheline recueillie chez sa bonne tante à madame de Maintenon en visite chez ses cousins avec un prince; mais ce qui lui tient au cœur, c'est moins sa fortune présente que de retrouver au berceau de son enfance les témoignages de sa bonne naissance. Sa cousine Villette l'a conduite à la chapelle où depuis trois cents ans reposent les d'Aubigné, où devrait reposer aussi Agrippa s'il n'avait fait à Genève le rebelle! Sur les tombes elle a reconnu avec plaisir les armes de sa famille; on a délié de vieux papiers, on y a trouvé quatre cents ans de noblesse. Elle l'écrit à son frère pour le piquer d'honneur : on est de bonne race et « nos fortunes, dit-elle, ne seront pas si malheureuses qu'elles ont été ». Madame de Maintenon songe à faire venir ses jeunes cousins à la cour, elle fera entrer les jeunes gens au service, élèvera et mariera bien les filles. Seulement il faudrait que toute cette jeunesse devienne catholique : les Villette, mademoiselle de Mursay, les Saint-Hermine; il y a là une pierre d'achoppement...

Et, au bout du voyage, quelle surprise on fait au Roi! il n'attendait son fils que le lendemain. Madame de Maintenon est entrée au lever, ne tenant plus que par la main le petit prince qu'on avait emmené sur une litière. Madame de Coulanges, qui sait tout, a écrit à madame de Sévigné et celle-ci l'a aussitôt mandé à sa fille. « Le Roi a été dans un transport de joie. M. Louvois est allé remercier la gouvernante. Elle soupe chez madame de Richelieu. Les uns lui baisent les mains, les autres la robe et elle se moquant d'eux tous, si elle n'est bien changée. »

Seulement, il y a un seulement, madame de Montespan est revenue... les larmes, les velléités de repentir n'ont pas tenu. Au retour du Roi on a revu la « gloire de Niquée », la lampe d'argent se balance toute seule devant l'autel à Saint-Joseph. Madame de Maintenon l'a trouvée si légère qu'il faut mettre du sable dedans, pour qu'elle ne se renverse pas au moindre vent coulis. Ce n'est encore que la lampe de la vierge folle! Patience, tout arrivera. M. de Condom a un air contraint et réservé; madame de Maintenon, elle, reprend sa chaîne, mais déjà moins étroite et quelques anneaux se rompent. On

n'est pas restée sept mois à gouverner seule le fils du Roi, à recevoir près de lui l'hommage des peuples, à le guérir aussi, sans qu'on revienne émancipée. Il y a encore de l'aigreur entre les dames, mais la gouvernante a l'avantage : le Roi la soutient : elle a maintenant son petit entresol où elle soupe avec ses amis; elle passe des trois semaines à Maintenon, y invite même madame de Montespan, mais elle y est l'hôtesse. Le Roi lui a envoyé Le Nôtre pour lui dessiner ses jardins; il vient en tête à la châtelaine des idées de nouveautés. Elle va faire à Maintenon une manufacture de toiles pour occuper les gens du village, une école pour les enfants qui grouillent à ne rien faire dans la cour du château; l'abbé Gobelin est de tous les projets, il approuve, règle à trois écus par jour les aumônes que la châtelaine désire faire sur sa terre : il intervient même pour le costume, il voudrait qu'en Carême elle fût vêtue de noir. Cela fait rire madame de Maintenon. Du noir! c'est ne pas connaître la cour. « Je ne porte point de couleurs vives, répond-elle, mais il faut bien que je vous dise que je suis couverte d'or et d'argent » : la feuille morte, l'améthyste, voilà ce qui peut passer pour une intention d'effacement, de sobriété : à madame de Montespan les habits de toiles d'or, rebrodés d'or, chamarrés de perles et de diamants, les coiffures à mille boucles, enfin la beauté à faire rêver tous les ambassadeurs. Ce retour à la cour après qu'on avait susurré qu'elle n'y reviendrait pas, c'est son triomphe : elle le souligne : on la voit au jeu, les cartes en main, penchée sur l'épaule du royal amant d'un air à dire : « Je suis mieux que jamais. » Et pourtant on lui trouve un air de tristesse qui tourne tout à coup au sarcasme et au dépit. — Ah! écrit alors madame de Sévigné — si elle avait bridé sa coiffe à Pâques quand le Roi est parti, quand Louise de La Vallière a fait au Carmel sa profession, quand la Reine elle-même a donné à la Carmélite son voile noir et son dernier pardon, quel joli personnage elle aurait fait dans l'atmosphère d'attendrissement et d'admiration qui environnait le sacrifice, au lieu que maintenant ce sont des incertitudes, et, dans le privé, des pleurs, des vapeurs. Si nous regardons bien les dates, le règne de madame de Montespan n'a pas été si long : elle est restée vingt-deux ans à la Cour, mais jusqu'à l'entrée au Carmel de Louise de La Vallière elle n'était que la

seconde maîtresse, ce n'est pas très glorieux, et déjà après dix-huit mois de « règne » elle a des inquiétudes. Elles ne lui viennent pas de madame de Maintenon : il y a des secrets qui roulent sous terre. En voyant le Roi qui regarde madame de Soubise admirablement parée et fardée, de grandes émeraudes aux oreilles, madame Cornuel a dit de sa voix tranquille en baissant la paupière. « Il y a du lard, ce soir, dans la souricière. » C'est le temps des désordres qui tournent à la fable : madame de Sévigné a surnommé la Montespan « Quantova » (tant que ça va); le Roi n'est plus que « Quanto » et elle écrit encore « cela sent la chair fraîche dans le pays de Quanto. » Le Roi peut être le roi de Nimègue, le point de mire de l'univers; pour la cour, ce vase trop clos, c'est un Amphitryon dérangé : les dames ont leurs sobriquet. Madame de Fontanges est une Io poursuivie par la rage de madame de Montespan. « Il est impossible, — crie celle-ci, — que le Roi regarde seulement ces femmes, ces haillons. » C'est impossible, mais cela est vrai et les secrets ne roulent pas tellement sous terre qu'on ne les voie à la fin rouler sur toute la longueur du « grand appartement ».

Comme madame de Sévigné s'amuse de toutes ces « mouches qui passent », sans qu'on sache au juste laquelle s'est posée sur le cœur du Roi! On s'esclaffe à ces comédies de l'amour comme aux pièces de Molière. Bussy-Rabutin en a fait un mot qu'on n'ose citer tant il se ressent des couplets égrillards de la « *Gaule amoureuse* » et dans ces désordres, ces rages de femmes, ces danses de haillons et de mouches, le coup de massue éclate : l'Affaire des Poisons.

Elle nous intéresse par sa date. On a beaucoup dit que la vie intime du Roi pouvait se couper en deux : avant et après la grande opération. Il semble plutôt que c'est cette Affaire des Poisons, trois ans avant, qui lui donne une grande secousse, met un terme aux désordres. Nous pouvons imaginer quelles réflexions Louis XIV put faire, quand il sut, au cours des débats de la Chambre ardente, où en était la ville et où en était sa cour. Il pouvait se dire que si autour de lui l'air était empoisonné, il était, devant Dieu, l'empoisonneur.

Voilà la comtesse de Soissons qui prend le large et ne reviendra jamais, le maréchal de Luxembourg à la Bastille, la duchesse de Bouillon, elle, crâne; suivie de toute sa famille,

donnant la main à son mari, elle vient se moquer des juges; Racine, le pauvre Racine est accusé. Tous les jours, sur son affreuse sellette, la Voisin crachait de nouveaux noms : crapauds et vipères lui sortaient de la bouche : elle n'épargna pas madame de Montespan, disait peut-être le vrai, peut-être le faux. Il y avait des coupables, il y avait des sottes, il y avait des curieuses. On avait voulu voir la diseuse de bonne ou mauvaise aventure dans son antre, lire l'avenir dans des baquets d'eau, recevoir des philtres d'amour, des poudres, des cœurs de cire ou enfoncer des épingles qui feraient des dagues dans les cœurs vivants : les passe-temps du diable. « Messieurs, dit, un jour, un des juges, nous sommes ici pour juger des crimes et non des pratiques de sorcellerie. » Pour le Roi, si jaloux de son prestige, pour le plus grand Roi du monde, ce qui ressortait de cette affaire, c'est qu'il avait été, aux mains de femmes fantasques, un jouet du démon qui l'a lancé de Quantova à Io, de Io aux haillons et des haillons aux mouches.

Et cela, au moment où le Roi marie son fils le Dauphin avec une princesse de Bavière, laide à consterner le premier coup d'œil, mais sage, bonne, de culture raffinée : une virtuose, dit-on, et qui demande à n'avoir autour d'elle que des femmes raisonnables : elle veut causer, lire les poètes avec ses dames, entendre les prédicateurs en renom et discuter des choses de l'esprit, une Dauphine exemplaire.

Qui a-t-on envoyé au-devant de la vertueuse princesse pour lui donner l'avant-goût du climat de France et des virtuosités de la cour? Madame de Maintenon. Et qui a-t-on choisi comme dame d'honneur? Cette même duchesse de Richelieu qui avait été l'amie de madame Scarron. Et comme dame d'atours? Encore madame de Maintenon.

C'est le temps de sa grande faveur : le duc du Maine est passé aux mains des hommes. Qui lui a choisi son gouverneur? C'est madame de Maintenon et elle a désigné M. de Montchevreuil, encore l'ami d'autrefois; on dirait qu'elle tient à s'environner des amitiés garantes de son passé. Qui écrira des lettres infinies pour expliquer à ce gouverneur les dehors et les dedans de son élève, des lettres de mère qui sait tout, prévoit tout? Ce n'est pas madame de Montespan, c'est madame de Maintenon. « Elle est l'âme de la cour », écrit alors madame

de Sévigné et la cour devient sage. A tous moments le Roi demande madame de Maintenon. Le marquis de Montchevreuil la mène et la ramène à la « face de l'univers » et ce sont « des tête-à-tête à faire rêver tout le monde ». Madame de Sévigné suit de très près les métamorphoses; c'est elle qui nous dit : « Le Roi découvre un pays où il n'avait encore jamais été : celui de l'amitié », la Dauphine y entre, la Reine aussi, d'abord timide et tremblante; après les longues infortunes, son sourire triste s'éclaire : la vie s'arrange à la fin, un peu boiteuse. Madame de Montespan est toujours là, mais le temps de l'idole est passé, tout passe, « cela devait finir », et est fini! Le Roi est trop courtois pour la renvoyer : elle est surintendante de la maison de la Reine. « Il vaut mieux se voir peu avec douceur que souvan avec de l'ambarra », écrit-elle sagement et elle est tout de même la mère des princes. On s'installe dans une vie qui devrait durer toujours : « Les nouvelles de notre méson sont assez pésibles », écrit alors madame de Montespan.

Et madame de Maintenon s'installe aussi pour passer sa vie à la Cour. Si nous lisons ses lettres à l'abbé Gobelin, il y sera assez naturellement question de dévotions, mais avec ses parents elle est bien de ce monde et du monde : elle pare Maintenon, demande cent aunes de damas bleu turquois pour y tendre sa chambre et qu'on lui en envoie d'avance un grand morceau afin qu'elle puisse bien juger de la couleur : elle a fait venir sa nièce Mursay d'autorité, et les neveux ont suivi; le jeune Mursay va entrer au service du Roi dans la marine : elle est arrivée à ses fins, toute cette jeunesse s'est faite catholique sans abjuration bruyante : le père même s'est converti; il commande un vaisseau dans les mers du nord et comme au retour le Roi le reçoit et fait allusion à la conversion, l'officier répond avec sa fierté Mursay : « C'est la première fois, Sire, que je n'ai pas cherché à faire plaisir à Votre Majesté. »

Madame de Maintenon est donc fort paisible aussi. Chez la Dauphine on lit des pièces de théâtre, on travaille en tapisserie et dans ses entresols, son service achevé, la dame d'atours a sa vie particulière avec sa jeune nièce et Nanon; elle écrit, écrit, fait des comptes avec Nanon, aligne des pots de confitures et de beurre, fait des paquets de hardes. C'est qu'une idée nouvelle lui est venue en tête : elle fait élever, près de

Versailles, à Noisy, des filles pauvres et quelques demoiselles. Aux filles pauvres l'ouvrage, aux demoiselles l'instruction sous la tutelle d'une nouvelle amie : madame de Brinon. Que de nouveautés nous verrions éclore dans la tête de madame de Maintenon, si nous la suivions jusqu'au bout! Ce sera quelquefois sa faiblesse, toujours sa tentation : elle achète maintenant des sacs de chanvre, des rouets; à Noisy les filles pauvres fileront, on tissera la toile à Maintenon dans la petite manufacture où les gens du village maintenant travaillent. Et surtout qu'on ne passe pas réciter des prières, à Noisy, aux heures de l'ouvrage car le bruit des rouets rompt déjà la tête : les prières seraient mécaniques : la voilà bien, la briseuse de routines : routines d'amour renouvelées des Maures, routines de prières, routines d'aumônes négligemment jetées à la porte des couvents, routines de flatteries, routines d'inconscience fastueuse et légère qui lui fait écrire un jour : « Je suis effrayée des révolutions que verront nos Princes. »

Et voilà encore ses gageures. Quand elle était pauvre et déclassée, elle voulait affirmer sa noblesse : maintenant que la noblesse de la marquise de Maintenon est confirmée et se rehausse de l'insigne faveur du Roi, elle est tout au peuple, aux œuvres : la voilà, dirons-nous, si le mot alors avait cours, « démocrate ».

On en était là en juillet 1685. Le Roi venait de faire avec la Reine un voyage triomphal en Alsace. Le couple royal avait reçu l'accueil enthousiaste des bons Alsaciens, le Roi avait posé la première pierre de la ville qui porterait son nom. Il était content, faisait ce que Turenne appelait son « pré-carré », en parlait avec complaisance. Avec de bonnes frontières, on aurait de bonnes paix. La journée était languide : la Reine avait pris froid au cours du beau voyage et s'était couchée. Les routines allaient leur train dans la « méson pésible ». Madame Palatine, dans sa chambre, enfermée avec ses douze chiens, écrivait à ses parents ces lettres où se dilate sa verve fantasque de loup-garou. La sage Dauphine jouait du luth dans son cabinet, quelques dames, à la Chapelle, lisotaient leurs livres d'heures.

Tout à coup, dans la chapelle, une vibration, un émoi. L'aumônier de la reine est entré, achevant de mettre son étole. Il a ouvert le tabernacle, pris le ciboire; les desservants en hâte

allument les cierges, et voici le Roi lui-même qui apparaît, dans son habit marron et prend la tête du cortège. Il y a donc un agonisant dans le palais et si le Roi conduit l'aumônier c'est qu'une personne royale va recevoir le Sacrement suprême. On a peur de comprendre, on a compris : c'est la Reine.

Et, si nous connaissons un peu la cour et ses précédents, nous sommes sûrs que, la pauvre Reine ainsi subitement disparue, le même soir, chez les princesses, chez les princes, chez les ministres la même pensée tacite ou exprimée surgit : « Le Roi se remariera. » La pauvre Reine a tenu peu de place sur le théâtre, mais sa mort laisse un vide qu'il va falloir combler. Madame de Montespan elle-même le dit : il faut le « remarier ». Il y a dans ce temps-là « d'heureuses veuves », on voit peu de veufs et le Roi, moins que tout autre, est fait pour cet état : reverra-t-on une maîtresse, les haillons et les mouches? Non, il faut le remarier.

Si nous cherchons avec qui, un simple coup d'œil sur la cour nous orientera. Une nouvelle reine régnante? Où la trouver? dans les différences de religion et les embarras des guerres. Un mariage d'État? il y aura de nouveaux enfants et l'État n'en a pas besoin. Le royaume a un dauphin. Ce dauphin a lui-même deux fils, car la dauphine s'acquitte de tous ses devoirs en virtuose, elle n'a que des fils. La cour est encombrée de princes et princesses légitimes ou légitimés, et, parmi ces derniers, on vient d'effacer par un grand mariage le signe de la bâtardise. La fille de La Vallière, mademoiselle de Blois, vient d'épouser le neveu du grand Condé; elle est ravissante, le Roi l'aime, dit d'elle avec complaisance : « C'est ma véritable fille. » Le passé est trop chargé pour un nouveau mariage d'État. Ne songeons pas un instant à madame de Montespan; d'abord parce que personne n'y songe, ni elle-même, et souvenons-nous bien de ce qu'elle ne sait que trop. Elle ne sera jamais devant la loi que l'épouse séparée, mais l'épouse de M. de Montespan.

Alors qui? et de qui vint l'idée. Si nous lisons avec attention les lettres qu'en ces jours-là madame de Maintenon écrivait à son directeur, si nous en observons les dates, nous en viendrons à penser qu'il n'y eut point à faire le siège du Roi, que l'idée lui vint à lui-même et très vite et que, s'il y eut une

résistance, ce fut plutôt celle de madame de Maintenon, cette « bizarre ».

La Reine est morte le 10 juillet. Le 10 août madame de Maintenon prie l'abbé Gobelin de venir d'urgence la voir à Fontainebleau. Qu'a-t-elle donc de si urgent à dire à son directeur? Et quand il est venu, elle lui écrit : « Plus je vis, plus je me désabuse des soins et des projets à venir : Dieu les renverse presque toujours, quand ils ne sont pas faits par rapport à lui. » Madame de Maintenon avait donc fait des projets et qui sont renversés un mois après la mort de la Reine? Madame de Caylus nous dit que, très peu de semaines après la mort de la Reine, elle a vu sa tante remplie d'agitations et qui partait au petit matin avec la marquise de Montchevreuil pour aller loin, à pied, dans la forêt : madame de Maintenon étonnait sa nièce par ses vapeurs, on l'entendait pleurer, la nuit, dans la chambre contiguë. Au début de septembre, c'est une nouvelle lettre à l'abbé Gobelin. « J'ai grand regret, écrit-elle, de la visite que vous m'avez faite : ce temps-là fut employé à vous faire sentir une partie de mes agitations (elle avait donc discuté, pleuré devant le grand et secret esclavage); elles sont finies au moins dans les apparences (le Roi avait-il été piqué d'une résistance, d'un refus?), je suis dans une paix dont j'aurai plus de plaisir à vous entretenir que des troubles que nous vous communiquâmes. Adieu, ne m'oubliez pas devant Dieu, car j'ai grand besoin de force, pour faire un bon usage de mon bonheur. »

Au 20 septembre, c'est donc décidé : la solution du grand problème est simple, facile, ne lèse personne, ne dérange rien : on ne dirait rien, on ne changerait rien : à la cour on devinerait, on comprendrait peu à peu et la volonté de secret du Roi serait la loi pour tous. Si nous nous demandons avec quelque malice ce qu'en dira madame de Sévigné nous verrons qu'elle ne dit rien : la plume qui était si pressée de tout conter, qui a tant batifolé sur les amours, la Quantova, les haillons et les mouches, se tait respectueusement avec le loyalisme de l'ancienne amitié, jusqu'au jour où elle s'écriera tout de même. « La place de madame de Maintenon est unique au monde : il n'y en a jamais eu, il n'y en aura jamais de semblable! »

Pour madame de Maintenon, nous croyons bien que le secret eut le caractère du vœu, au sens religieux du mot. Elle le révélait seulement, avec l'assentiment du Roi, à son confesseur. Celui-ci, Godet des Marais, écrivant plus tard au Roi, lui parlait sans détour de cette « épouse, Sire, que Dieu vous a donnée ».

On a dit que madame de Maintenon aurait voulu se faire déclarer Reine, qu'elle haïssait Louvois parce qu'elle avait trouvé en cette ambition un opposant. N'en croyons rien : elle aimait bien mieux son soi-disant mystère, ses possibilités constantes d'évasion; c'était aussi sa dernière gageure, à quarante-neuf ans, retenir le Roi, qui en avait quarante-quatre, par un fil invisible au bord de toutes les tentations qu'il pouvait avoir encore. Plus un seul haillon, plus une seule mouche et ce n'est pas que Mme de Maintenon fût toujours facile? Le Roi disait plus tard en mourant. « J'ai trop aimé la guerre » : il avait une épouse qui aimait trop la paix. C'est là le sujet de la réciproque aversion avec Louvois. Combien de fois l'a-t-elle dit, écrit, avec émotion, avec irritation, quelquefois avec acrimonie : la paix, la paix! elle demande grâce pour les peuples. Que pourra-t-il lui faire, plus tard, que le petit-fils du Roi, devenu roi d'Espagne, ait quatre couronnes ou même une seule? Ne peut-on rester chez soi à soulager les misères, à faire des fondations charitables et le bonheur des peuples.

Non, elle ne voulait pas être déclarée Reine, s'assujettir à un faste écrasant qu'elle détestait et aux fastidieux plaisirs : « J'ai la tristesse, écrivait-elle à l'archevêque de Paris, de n'entendre rien dire de raisonnable : le chapitre des petits pois dure toujours : l'impatience d'en manger, le plaisir d'en manger encore, la joie d'en avoir mangé, voilà ce que j'entends traiter depuis trois jours. Il y a des dames qui, après avoir soupé avec le Roi et bien soupé, trouvent des pois chez elles pour en manger avant de se coucher. Monseigneur, vous avez d'étranges ouailles. » Elle aura ses ouailles à elle, les dames, les jeunes filles de Saint-Cyr; elle aura partout une place unique, singulière, en marge de la cour à Saint-Cyr, en marge de Saint-Cyr à Versailles; elle sera la mère, la belle-mère de princes qui ne lui sont rien, la grand'mère de la duchesse de Bourgogne qui lui dira « ma tante », en marge du

quiétisme en son engouement pour madame Guyon, en marge du jansénisme en son amitié pour le cardinal de Noailles. Elle voudra goûter à tout, s'ouvrir à qui lui plaît, se fermer hermétiquement à ce qui lui déplaît, garder son quant-à-soi, en marge même de son temps, guettant et suivant partout les souffles des nouveautés.

Elle n'est point une énigme. Sa vie change, mais elle-même ne changera qu'en ce que l'âge et la position lui donneront de plus absolu. Ce qui nous étonne bien plutôt en cette histoire, c'est le Roi avec sa fidélité, son affection presque respectueuse, sa patience même, car madame de Maintenon avec sa hardiesse s'engagera quelquefois dans des défilés étroits dont elle sera embarrassée de sortir, mais le Roi lui tend la main et après l'affaire du quiétisme, quand elle aura passé une nuit à sangloter, le Roi lui dira : « Madame, il ne faut pas mourir pour cette affaire-là ».

L'énigme, s'il en est une, c'est le Roi. On ne reconnaîtrait plus en lui le héros olympien des amours. En ce temps-là, les vitalités sont si fortes qu'il semble parfois qu'en un seul personnage plusieurs vies se succèdent : il se souvient de la première comme nous lorsque, par fugitifs étonnements, nous croyons nous souvenir d'une vie antérieure. Condé, le grand Condé, l'audacieux Condé en sera un autre singulier exemple, et que dire du Cardinal de Retz et de Louise de La Vallière et madame de Montespan qui finira sa vie au couvent de Saint-Joseph où la lampe d'argent l'a attendue si longtemps?

Laissons ici madame de Maintenon; sa vie, après son mariage, se continuera encore plus de trente ans, mais sa destinée est accomplie. Ce n'est ni la légende dorée, ni la légende noire, c'est une histoire qui semblerait toute simple si elle ne se passait chez les rois, à peine un roman. Un homme repu de folles amours, accablé d'affaires, épouse une femme qu'il voit vivre près de lui depuis quinze ans. Elle sait tout d'un passé qui ne peut s'abolir. Elle va épouser aussi, de quels battements de cœur et de quelles larmes, ses deuils et ses revers. C'est presque un roman bourgeois; faut-il s'excuser ici de l'avoir si bourgeoisement conté?

Mme SAINT-RENÉ TAILLANDIER

LA GRANDE CHASSE COLONIALE

La grande chasse coloniale, un des sports les plus passionnants et les plus complets qui existe, n'a été pratiquée par nos compatriotes que depuis une époque très récente. Alors qu'au siècle dernier d'illustres chasseurs étrangers : Gordon Cumming, Andersson, Niedieck et autres, parcouraient le monde et spécialement l'Afrique, à la recherche du gros gibier, la France, patrie de la grande vénerie, ne fournissait cependant qu'un faible contingent de grands fusils.

Jules Gérard, le tueur de lions d'Algérie, est resté comme un héros d'images d'Épinal et ses exploits ne suscitèrent aucune émulation. Il y a cinquante ans, lorsqu'Édouard Foa, le meilleur et presque le seul Français de son époque qui ait honoré la cynégétique africaine, chercha des compagnons d'aventure, il reçut d'innombrables demandes d'Anglais, d'Allemands, d'Américains, mais il ne put trouver un seul compatriote; MM. de Borély et Bertrand, qui l'accompagnèrent lors de sa deuxième expédition, n'étaient chasseurs ni l'un, ni l'autre.

A partir de 1900, les sportifs français commencèrent à fréquenter l'Est Africain anglais, mais ce n'est que depuis une quinzaine d'années que s'est éveillé parmi nos compatriotes le goût pour la chasse aux fauves et qu'un certain nombre d'entre eux s'y sont illustrés. Ce sport, favorisé par le développement du mouvement colonial de l'après-guerre, se révéla comme une nouvelle source de revenus pour nos territoires d'outre-mer. Il était malheureusement un peu tard.

Nos colonies d'Afrique, en effet, et particulièrement l'Afrique Équatoriale Française, ne le cédaient en rien pour l'abondance et la variété des espèces aux giboyeux territoires de l'Est Africain et du Mozambique où se firent tant de réputations cynégétiques. Notre Congo a même été vraisemblablement, au moment de la conquête, la région la plus peuplée en éléphants de toute l'Afrique.

Mais, comme les chasseurs sportifs et les naturalistes ne s'intéressaient pas au gibier des territoires français, aucune protection ne fut envisagée. Un point de vue tout particulier, qu'il nous faut maintenant regretter, provoqua une destruction intensive. Elle fut avalisée et régularisée par des mesures administratives qu'inspiraient des considérations fiscales et économiques; considérations d'esprits à courte vue ignorant sans doute la fable de la poule aux œufs d'or. Pour des sommes modiques, des permis, dits commerciaux, furent accordés à des professionnels qui, assistés d'équipes d'indigènes armés de fusils, entreprirent la destruction systématique des éléphants et des rhinocéros, dans le but de trafiquer de leur ivoire, de leur corne et de leur viande.

Les indigènes, de leur côté, afin de se procurer la somme nécessaire au paiement de l'impôt, se livraient à une chasse intensive, secondés souvent par des gardes ou des employés. Ces derniers avaient été armés par des fonctionnaires qui aidaient ainsi à faire rentrer de l'argent ou à ravitailler les postes et les chantiers de travaux publics. On vit ainsi l'administration acheter un bon prix du gibier tué avec des fusils et des cartouches qu'elle avait fournis gratuitement. Ce qui a été anéanti de gibier par ces moyens est incroyable. Pour remplir un contrat de viande, un seul chasseur abattit 500 hippopotames en quelques mois. La chasse au feu, au filet, fit le reste, et, en quelques années, les contrées où les grandes espèces abondaient furent entièrement dépeuplées. Le rhinocéros, dont la corne, recherchée comme aphrodisiaque, se vendait très cher et dont la chasse est relativement facile, disparaissait le premier, à telle enseigne qu'il est devenu nécessaire de le protéger complètement et d'en interdire la chasse, même sportive. L'éléphant traqué, dispersé, se réfugiait dans la forêt, où sa chasse est plus difficile; les

porteurs de belles pointes étaient devenus extrêmement rares.

L'alarme fut donnée par des chasseurs réellement sportifs, parmi lesquels le regretté Bruneau de Laborie, qui fut le premier inspecteur des chasses en Afrique française. En liaison directe avec la Commission permanente de la Chasse aux Colonies, qui se réunit plusieurs fois par an rue Oudinot, tous nos territoires coloniaux ont adopté des règlements inspirés par la Convention internationale de 1933. Ils peuvent se résumer ainsi :

Un certain nombre d'espèces, rares ou trop chassées, dont il fallait craindre la disparition, jouissent d'une protection totale, et il ne peut en être abattu un spécimen que dans un but scientifique après s'être muni d'un permis spécial qui ne sera accordé, nous l'espérons, que sur la demande d'organismes sérieux.

La chasse commerciale, principale responsable de la disparition des grands animaux, a été interdite, ainsi que le ravitaillement en gibier des chantiers de travaux publics ou des plantations.

La chasse sportive est autorisée, moyennant la délivrance de permis qui donnent le droit d'abattre, suivant leur catégorie et leur prix, un nombre limité d'animaux appartenant aux espèces partiellement protégées et un nombre illimité de spécimens des espèces non protégées.

Parmi les animaux jouissant maintenant d'une protection absolue il faut citer avec le rhinocéros (en Afrique Occidentale et Équatoriale) l'élan de Derby (dans toutes nos colonies).

L'éléphant, l'hippopotame, la girafe, l'autruche, certaines antilopes sont partiellement protégés. Le buffle l'est également en Afrique Équatoriale, mais non en Afrique Occidentale.

De plus, de vastes réserves ont été créées, véritables parcs nationaux où la chasse est absolument interdite, le séjour y est même soumis à une autorisation; la faune et la flore peuvent s'y reproduire et s'y développer en toute tranquillité.

Cette réglementation est suffisante, si elle est appliquée, pour assurer la survivance et même l'extension des espèces animales les plus intéressantes et l'on peut espérer que dans quelques années les prohibitions concernant certaines d'entre elles pourront être levées, ce qui donnera à la chasse un regain d'intérêt.

Pour faire respecter ces règlements, certains de nos territoires ont créé des corps de gardes forestiers indigènes qui sont placés sous le contrôle de la direction des administrateurs et des fonctionnaires du cadre des Eaux et Forêts.

Enfin, un décret fort intéressant vient d'être pris sur l'initiative de M. Rollin pour doter nos possessions d'outre-mer de lieutenants de chasse, lesquels y rempliront avec des pouvoirs plus étendus, le rôle si apprécié en France des Lieutenants de louveterie.

Il reste encore beaucoup à faire : signalisation sur le terrain des limites des réserves, désarmement des indigènes munis de fusils autres que le fusil à pierre (mesure dont l'utilité n'est pas contestable, bien que délicate dans de nombreux cas), destruction des feux de chasse préparés, des filets, surveillance constante des indigènes, des Européens et, quelquefois, de ceux mêmes qui sont chargés de faire observer les règlements. Ces mesures sont réalisées assez incomplètement aujourd'hui pour la raison bien connue du manque de crédits; il ne s'agit cependant que d'une avance de fonds, la vente des permis et les sommes dépensées par les chasseurs et touristes doivent rembourser largement la colonie (au Kenya Est Africain anglais, en 1931, le budget local a encaissé un million deux cent mille francs provenant de la vente des permis et l'on estime à trente millions les sommes dépensées par les chasseurs pour l'entretien de leurs caravanes en vivres, moyens de transport, rétributions au personnel indigène, etc.). Faute de forces de police suffisantes, les hécatombes d'éléphants faites annuellement par les cavaliers arabes au Tchad et en Oubangui ne peuvent être empêchées.

Au début, ce n'est pas sans grincements de dents que cette réglementation a été accueillie par les chasseurs commerciaux et par les indigènes. Les uns et les autres bénéficieront souvent de la sympathie bien compréhensible des fonctionnaires locaux portés à prendre le parti de leurs administrés et ne voyant dans les mesures de protection qu'une faveur pour les grands fusils de passage et une nouvelle source d'histoires. Il y a aussi des lacunes et des contradictions dans les règlements, par exemple : interdiction de capturer des autruches, dont par ailleurs on prévoit l'exportation

conditionnelle. Dans un groupe de colonies la tarification douanière comprend les lampes de tête pour la chasse, et par suite leur importation, bien que la réglementation en interdise formellement l'emploi.

La cessation des contrats de viande, le contrôle de l'exportation des trophées, ne provoquent aucune dépense supplémentaire pour la colonie et sont des moyens efficaces, si le contrôle douanier est strict; mais ceci dépend de la répression effective de la contrebande dont le braconnier n'est pas le seul bénéficiaire.

Quoi qu'il en soit, des améliorations fort intéressantes ont été constatées. L'œuvre de protection sera facilitée par la naissance d'un véritable esprit sportif. Il faut souhaiter la création d'un « Record of big game » français, car la publicité donnée ainsi à des records locaux aiderait puissamment à l'éducation du chasseur colonial qui rechercherait la dimension et la beauté du trophée et non la quantité, la boucherie.

Assurée de la conservation des espèces, la chasse coloniale a donc maintenant son statut et son organisation administrative. Quelles possibilités offre-t-elle aux sportifs désireux de goûter à ses péripéties passionnantes?

Certes il ne peut être question de comparer la chasse dans nos possessions avec celle qui est pratiquée dans les territoires spécialement organisés des colonies britanniques de l'Afrique orientale. Là, le chasseur, ou celui qui se dit tel, est amené, par les moyens de transport les plus perfectionnés, dans des hôtels confortables, situés à proximité de véritables parcs où pullulent les espèces intéressantes. Il est possible d'y rencontrer dans la journée une douzaine de rhinocéros, plusieurs troupeaux d'éléphants et des familles de lions qui ne manifestent guère de surprise à la vue de l'homme. Le chasseur choisit donc l'animal qu'il désire abattre sans fatigue et sans risque, car il est escorté d'un garde dont la carabine « appuiera », s'il est besoin, son coup de fusil; on lui délivre ensuite un reçu, extrait d'un carnet à souches, attestant son exploit et portant la note à payer.

Est-il souhaitable que de pareilles méthodes soient étendues chez nous? Non, sans doute. Ce qui fait précisément l'intérêt

des chasses coloniales, c'est la part d'aventure, de difficulté, voire de risque qu'elles comportent. Supprimez ces éléments, vous leur enlèverez tout attrait. Le temps n'est plus où le chasseur qui s'enfonçait dans l'intérieur ne devait compter que sur lui-même, prévoir l'hostilité de la nature, des chefs, des habitants, les difficultés de ravitaillements, le manque de voies de communication. Tous ces obstacles ont été, sinon supprimés, du moins fortement atténués par la colonisation. Des paquebots confortables, des routes et pistes nombreuses, des vapeurs fluviaux, des lignes aériennes, amènent le touriste à pied d'œuvre.

En Indo-Chine les terrains de chasse sont, d'une façon générale, assez facilement accessibles, on peut les atteindre en quelques heures d'auto et en quelques heures de marche, de cheval ou de charrette à bœufs. En Afrique, par suite de l'étendue des territoires et de leur diversité, les conditions sont variables. Cependant le télégraphe n'est jamais très loin; assuré d'une liaison postale régulière, de la possibilité d'un retour rapide, l'homme d'affaires et le chef de famille peuvent s'éloigner de France sans appréhension. Les indigènes se montrent la plupart du temps accueillants pour ceux qui les traitent avec bienveillance et dont l'arrivée a l'appréciable avantage de laisser espérer quelques festins de viande. Il n'en reste pas moins vrai que l'organisation et la conduite d'une caravane de chasse (safari) requiert encore certaines connaissances, du « métier » en un mot, de même que la chasse elle-même exige un apprentissage. Il n'est donc pas anti-sportif, il est même indispensable, pour un débutant, de s'assurer les services d'un bon chasseur professionnel, qui lui épargnera temps, argent et déboires. Par la suite, seules des raisons pécuniaires pourront l'amener à se priver de ce collaborateur à qui incombera le soin du recrutement et de l'entretien de pisteurs habiles, de porteurs solides, de boys honnêtes, d'un cuisinier compétent et débrouillard, et de mille autres soucis que celui qui n'a pas voyagé dans ces conditions ne peut imaginer.

Sans doute, n'est-on pas venu si loin pour retrouver toutes les commodités dont on jouit en Europe. Qu'on se tranquillise, la forêt et la savane africaine ou asiatique ne sont tout de même pas aussi aménagées que les tirés de Sologne et

l'amateur de camping peut y vivre une existence qui se rapproche encore de celle des premiers coloniaux.

Qu'on n'attende pas ici un cours de cynégétique exotique! c'est un trop vaste sujet. De nombreux ouvrages ont été écrits sur ce sport et la valeur littéraire de certains en a rendu la lecture attrayante même aux yeux des non-chasseurs. La difficulté consiste dans l'approche qui permet d'assurer le premier coup; son efficacité et accessoirement le danger dépendent des connaissances anatomiques du chasseur, du choix de l'arme ou du projectile; c'est dans l'apprentissage de cet art que se manifeste l'avantage du concours d'un professionnel.

Patience, ténacité, résistance physique, courage n'excluant pas l'indispensable prudence, telles sont les qualités du chasseur de gros gibier, mais surtout sang-froid : le meilleur n'est pas obligatoirement un bon tireur à la cible, mais celui qui est le plus calme au moment où l'index presse la gachette. Sera-ce la conclusion immédiate de journées et quelquefois de semaines décourageantes employées à chercher la pièce unique; ou bien faudra-t-il encore de longues heures de marche rapide et silencieuse entre les herbes sournoises tachetées de gouttes de sang de plus en plus nombreuses? le retour au camp sera-t-il morne ou triomphant?

Aucun sport, sauf sans doute l'alpinisme de haute montagne, ne procure une pareille diversité de sensations fortes : épanouissement et bien-être physique de la vie d'action, soulagement après le danger, ivresse de la victoire, joie primitive de vivre. Ce sont ces sensations qu'on retrouvera dans les notes griffonnées au jour le jour et dont voici quelques échantillons :

Sultanat de Reï Bouba (Nord-Cameroun) 17 mars 1933... *A onze heures, nous prenons la piste des éléphants et tombons en très peu de temps sur quatre endroits où ils se sont arrêtés pour leur sieste et qu'ils ont quittés précipitamment pour des raisons qui nous échappent. Le vent est bien placé, l'heure favorable et nous n'y comprenons rien. Il m'a bien semblé entendre des voix dans la brousse, mais ce n'est que vers midi que le mystère se dissipe : dans une crotte toute fraîche, Aman Djida me montre l'empreinte d'un pied nu, on fait délibérément fuir*

les éléphants devant nous. Qui est le coupable? Aucun des hommes ne peut ou ne veut me répondre. Nous nous arrêtons, découragés et furieux, et déjeunons...

18 mars... *Nous sommes repartis ce matin, reposés et confiants. Tabang m'a avoué hier soir que la trace que nous avions vue est celle d'un indigène placé pour éloigner les éléphants chaque fois que des Européens chassent sans l'autorisation du Sultan. L'homme n'avait pas encore été rejoint et prévenu, mais c'est maintenant chose faite. Nous suivons la Vina vers l'est; à sept heures nous rencontrons les traces des éléphants se dirigeant vers le nord et traversons la rivière à leur suite. Ils tournent bientôt vers l'ouest et ne s'éloignent pas de la Vina. Le terrain qu'ils parcourent est très accidenté, nous franchissons de petits ruisseaux qui ne coulent plus, mais contiennent tous de l'eau, et de nombreuses collines assez épuisantes, car nous marchons à toute vitesse. Vers dix heures, nous trouvons plusieurs endroits où nos animaux ont fait halte, mais le vent est mauvais et nous les faisons toujours fuir avant de pouvoir les apercevoir. Ça va mal. Vers midi, nous décidons de nous arrêter pour leur laisser prendre de l'avance sur nous et se rassurer. Hélas, nous avons pris cette décision quelques minutes trop tard, ils se sont arrêtés tout près de nous et nos porteurs en nous rejoignant les font fuir une fois de plus. Pourtant, les éléphants pourchassés depuis hier matin commencent à en avoir assez et, vers une heure, C... qui me précède de trois cents mètres, me fait signe qu'il les aperçoit; nous nous mettons rapidement à bon vent, après avoir pris nos carabines et fait stopper tout notre monde. Les éléphants sont visiblement inquiets, ils sont serrés en paquet, tournés vers nous et scrutant l'air de leurs trompes. La brousse est très claire et l'approche difficile, nous arrivons cependant à nous glisser derrière un petit buisson, à une cinquantaine de mètres d'eux et les examinons longuement à la jumelle. Les plus gros ont des pointes désespérantes et j'hésite à tirer quand j'aperçois, dissimulées par les autres, une paire de défenses convenables. L'éléphant n'est pas bien placé et me tourne presque complètement le dos, je vise derrière son oreille et il chancelle à mon coup de carabine, tandis que les autres partent au galop vers le sud en cassant tout sur leur passage. Rien n'est impressionnant comme des éléphants qui fuient en panique : leur*

piste ressemble au passage d'un cyclone et le bruit des arbres qu'ils cassent est assourdissant. Le blessé, après avoir hésité un instant, veut suivre ses congénères, mais je le tire sans désemparer. Ma seconde balle, partie trop précipitamment, le manque, la troisième lui casse l'épaule et il roule sur le sol. Il est vite debout, mais, immobilisé par sa blessure, il ne peut que barrir furieusement et briser tout ce qu'il trouve à portée de sa trompe. Deux autres balles le font s'écrouler définitivement. C'est un bel éléphant et, pour le pays, ses pointes sont exceptionnelles. Il doit être très vieux, car sa queue est splendide et, somme toute, c'est un beau coup de fusil. Ma deuxième balle a touché un autre animal, car il y a quelques gouttes de sang sur la piste, mais ce doit être peu de chose. Nos porteurs arrivent avec des hurlements de joie. Tabang doit leur mimer plusieurs fois l'approche que nous avons exécutée et qu'il compare poliment à celle du lion guettant sa proie. Nous déjeunons et je me rase tandis qu'on dépouille ma victime et qu'on tire les pointes, ce qui n'est jamais un travail facile. Je retiens pour notre table le cœur et la trompe, deux morceaux de choix, et nos hommes se partagent le reste. Comme trophée, je garde l'ivoire, la queue et les pieds. Quarante-cinq minutes de marche vers le sud nous amènent à la Vina. La rivière est assez profonde ici et nous passons de justesse. Deux petites heures nous font parcourir la distance qui nous sépare du campement et nous rejoignons nos foyers au coucher du soleil. Rentrée musicale et triomphante, tous les pisteurs paraissent soulagés d'un grand poids, le Sultan leur ayant enjoint de me faire tuer coûte que coûte un éléphant, mais pas deux, me fait remarquer Tabang. Ils me demandent la permission d'envoyer un messager au Souverain pour l'avertir de notre succès et je mets aussitôt en train la cuisson de la trompe qui doit mijoter pendant deux jours dans un trou sur lequel brûle un feu perpétuel. Bon tub, bon dîner, tout va bien ce soir, la nuit est même moins humide que la précédente. Chaque fois que je me réveille, je suis obligé de rappeler au sens de leur devoir les vestales mâles préposées à la cuisson de la trompe et qui ont une fâcheuse tendance à dormir...

28 mars... *C'est Aman Djida qui s'est opposé à ce que nous nous approchions dès hier soir de l'habitat des rhinocéros, je le*

rends responsable de notre retard à trouver des traces fraîches et, désirant lui donner une leçon, je lui ordonne de reprendre la piste que nous suivrons jusqu'à la nuit. Cette discussion a heureusement lieu à voix basse, car, dès que nous nous remettons en route, nous apercevons le rhinocéros profondément endormi sous un arbre, à une trentaine de mètres de nous. Mon porte-fusil me passe aussitôt ma carabine et, comme toujours, je me presse beaucoup trop pour tirer. En recevant la balle, l'animal se lève et commence une extraordinaire danse en soufflant comme une forge. Il fait des bonds de surprise et de rage et s'enfuit dans la paille sans que j'aie pu le redoubler. Il ne va pas très loin, mais la paille est dense, il nous entend approcher et repart en soufflant avant que j'aie pu le voir. Plusieurs fois nous le faisons fuir et il se décide bientôt à ne plus nous attendre. Il n'y a pas de sang sur la piste et pourtant je suis certain de ne pas l'avoir manqué à cette distance. Je ne sais que penser! Mes pisteurs ont, en mon tir, plus de confiance que moi-même et affirment qu'il est bien touché. La fastidieuse poursuite du gibier blessé reprend une fois de plus... A quatre heures et demie du soir je fais une brisée sur la piste et, montant dans mon tipoye, je donne le signal du retour au campement. Tout le monde est découragé et notre rentrée n'a rien de triomphal, ce soir.

29 mars... *Dès six heures du matin, nous reprenons la piste du rhinocéros blessé. Je tire en route un waterbuck et un phacochère avec la 22 Long Rifle; mes hommes, manquant de confiance dans cette petite arme, refusent d'aller voir s'ils sont blessés, mais je parviens à tuer net une antilope sherry, cela fera toujours un peu de viande si nous devons coucher sur la piste. Mes porteurs n'ont pas reçu de ravitaillement hier soir et sont tous fatigués, mais ils font un véritable effort pour me faire plaisir. Le rhinocéros s'est arrêté quelque temps dans un assez vaste marais, encombré de roseaux, où il a bu et s'est souillé. Il est évident que ce marécage est fréquenté par plusieurs de ces animaux, la voie se mêle à d'autres traces plus ou moins récentes, et nous ne pouvons plus la suivre. Avec une patience de Bénédictin, Aman Djida enveloppe plusieurs fois et parvient finalement à trouver une imperceptible trace, sur le gravier, à la sortie des herbes. Le rhinocéros longe maintenant le pied d'une*

montagne parallèle à la Bénoué, le sol est très pierreux, le pistage difficile et à neuf heures nous suivons toujours la voie d'hier soir. Celle-ci emprunte une étroite vallée, traverse une mare où l'animal a bu, et nous amène enfin à la reposée de la nuit. Le rhinocéros n'y est plus, mais nous trouvons des feuilles fraîchement mâchées, ce qui ne me plaît qu'à moitié, la blessure ne l'empêche pas de manger et la nouvelle direction qu'il prend nous éloigne sérieusement de la rivière. La piste tourne, retourne, va et vient, et finalement repart vers l'est puis vers le sud, longeant toujours le pied des montagnes. Les feuilles et les fumées sont de plus en plus récentes et nous avons l'impression de gagner un peu sur notre gibier. La vue qui s'étend jusqu'à Bougouma est si belle que, vers midi, je m'arrête un instant pour prendre quelques photographies. J'ai à peine rendu mon appareil à mon porte-fusil qu'Aman Djida se fige et me montre le rhinocéros couché sous un arbre, à une quinzaine de mètres de nous. Il dort tourné vers la direction qu'il a suivie et ne soupçonne pas notre présence; je me déplace un peu et m'installe par son travers à une dizaine de mètres de lui, derrière un buisson. A l'horreur de mes hommes, qui sont déjà tous à l'abri, je pose ma carabine et me mets à examiner le rhinocéros avec ma jumelle; je ne veux tirer qu'à coup sûr aujourd'hui, et je repère avec soin son épaule. Le mouvement que je fais pour reprendre mon arme le réveille et il se lève sur ses pieds de devant, comme un gros porc; sans lui laisser le temps d'aller plus loin, je lui envoie une première balle au milieu de l'épaule, puis une autre, tandis qu'il part à la charge dans la paille. Le claquement sec des projectiles sur son épaisse peau me donne toute confiance de le retrouver rapidement et je rassure mes pisteurs que la disparition de l'animal inquiète beaucoup, ils affirment l'avoir vu galoper gaiement, au loin. Dès les premiers pas, nous trouvons des jets de sang sur les herbes et, trois cents mètres plus loin, dans une clairière, couché et nous faisant face, le cadavre de l'ennemi. C'est un très vieux et très gros mâle; la balle d'hier l'avait touché au cou, j'avais commis la faute habituelle de tirer trop vite...

JEAN LEBAUDY,
Conseiller technique pour la chasse près le Ministère des Colonies.

LA RADIOACTIVITÉ ET LA CONSTITUTION ATOMIQUE

L'étude de la chimie qui a atteint un très grand développement au cours du siècle dernier a conduit à admettre que la matière est entièrement formée d'un nombre relativement petit d'éléments différents, au nombre de 92; leurs *atomes*, c'est-à-dire les plus petites particules connues de ces éléments, s'associent pour constituer les molécules de tous les composés chimiques simples, ainsi que les matières les plus complexes existant dans la nature.

Toutes les réactions chimiques, si compliquées qu'elles soient, que l'on peut effectuer sur les éléments, sont soumises à la loi générale de conservation de la masse; non seulement la conservation de la masse totale de la matière utilisée, mais celle de la masse de chaque élément. Si l'on a introduit à l'origine un gramme de cuivre, on doit pouvoir retrouver ce même gramme de cuivre après avoir effectué n'importe quelle série d'opérations chimiques le faisant entrer en combinaison avec d'autres atomes.

On a fréquemment essayé de produire des *transmutations*, c'est-à-dire la transformation de l'un des éléments en un autre, mais ces tentatives ont toujours été vaines; le rêve des anciens alchimistes essayant de fabriquer de l'or à partir des métaux vulgaires n'a jamais été réalisé. Il est admis à présent comme une loi fondamentale en chimie que la masse de chaque élément doit être conservée dans toute opération effectuée

dans des conditions rigoureuses au point de vue pondéral. La stabilité des atomes est très grande et ils résistent à tous les moyens dont on dispose pour agir globalement sur la matière : chauffage à des températures élevées, courants électriques intenses, réactions chimiques violentes, etc.

Cependant, à la suite de la découverte de la radio-activité par Becquerel en 1896, puis des éléments radio-actifs en 1898 par Pierre et Marie Curie, on a su que *des transmutations se réalisent spontanément dans la nature.* Les éléments radio-actifs sont des éléments absolument semblables aux autres, doués de propriétés physiques et chimiques bien définies, mais leurs atomes ne sont pas stables : au bout d'un temps plus ou moins long ils explosent en projetant une particule chargée électriquement. Après l'expulsion de cette particule les atomes résiduels n'ont plus les propriétés initiales : ce sont les atomes d'un nouvel élément, lequel est en général également radio-actif.

On connaît environ une trentaine de radio-éléments présents dans la nature. La vitesse de leur transformation diffère dans des limites énormes. Pour certains d'entre eux la moitié des atomes se détruit dans l'espace d'une fraction minime de seconde, pour d'autres il faut des heures, des jours, des années, des millions d'années. Ainsi l'uranium et le thorium, connus des chimistes avant la découverte de la radio-activité, se détruisent assez lentement pour qu'il y en ait encore actuellement sur la terre malgré les âges géologiques écoulés depuis la formation de la matière. Tous les autres radio-éléments dont la vie est relativement courte n'existent dans la nature que parce que leurs atomes sont formés dans la destruction par étapes successives de ceux de l'uranium et du thorium.

La probabilité de transformation des atomes d'un radio-élément est un caractère fondamental de l'atome en question. Un élément déterminé a toujours la même vitesse de transformation, que nous sommes incapables de modifier, de même que nous ne pouvons rendre instable un élément stable.

Les atomes des radio-éléments se transforment par une explosion accompagnée de l'expulsion d'une particule chargée, rayon alpha ou rayon bêta. Un rayon alpha est un atome de gaz hélium porteur de deux charges électriques élémentaires

de signe positif. Un rayon bêta est un *électron*, particule de masse très faible qui porte une charge électrique élémentaire de signe négatif. On appelle *charge élémentaire*, la charge électrique la plus petite que l'on ait pu mettre en évidence, en quelque sorte l'atome d'électricité. La vitesse initiale des rayons alpha est de l'ordre de dix mille kilomètres par seconde, celle des rayons bêta est souvent peu inférieure à la vitesse de la lumière qui est de trois cent mille kilomètres par seconde.

L'explosion des atomes radio-actifs est aussi accompagnée fréquemment de l'émission de rayons gamma, rayonnements de nature semblable à celle de la lumière ou des rayons X, mais de longueur d'onde encore plus courte; ces rayonnements peuvent traverser des quantités importantes de matière, par exemple plusieurs centimètres de plomb et ce sont leurs effets biologiques que l'on utilise en général dans les traitements médicaux par les corps radio-actifs.

Ces trois espèces de rayonnement se manifestent de diverses manières, excitant la phosphorescence du sulfure de zinc, rendant l'air conducteur par les ions ou atomes chargés qu'ils produisent sur leur trajet.

Pour communiquer à un atome d'hélium ou à un électron la vitesse que possèdent les rayons alpha ou les rayons bêta des corps radioactifs, il faudrait employer un appareil producteur d'une haute tension électrique de l'ordre de plusieurs millions de volts. De même pour obtenir des rayons X de pénétration comparable à celle des rayons gamma.

Au moment où ces rayonnements ont été découverts, il n'était pas question de produire des tensions électriques de cet ordre, et même actuellement malgré les progrès énormes de la technique de la haute tension, on n'obtient pas encore artificiellement des particules accélérées d'aussi grande énergie que celle de ces rayonnements naturels.

Il faut bien comprendre qu'il ne s'agit pas en réalité d'une énergie totale considérable dégagée par les radio-éléments qui sont pratiquement à notre disposition : le rayonnement émis par un gramme de radium pendant une heure éleverait de un degré la température de 140 centimètres cubes d'eau. Ce qui est énorme c'est la densité d'énergie. L'énergie communiquée ici à une seule particule de dimensions atomiques est plusieurs

millions de fois plus grande que celle qui peut être communiquée à une seule molécule par la réaction chimique la plus violente. Il en résulte que les rayonnements des corps radioactifs peuvent produire *sur les atomes* des effets bien plus puissants que ceux que l'on pourrait obtenir par un énorme dégagement d'énergie agissant globalement sur la matière. Ainsi une balle de fusil peut briser un caillou, alors qu'une avalanche entière tombant sur un tas de cailloux les dispersera sans les briser.

L'étude des effets produits par les rayons alpha, bêta et gamma dans leur passage à travers la matière a conduit à des conclusions extrêmement importantes sur la constitution atomique, conclusions dont nous allons résumer ici les points essentiels.

Les dimensions des atomes sont si petites qu'elles échappent à notre conception. Il y a autant d'atomes dans un grain de sable de un dixième de millimètre de diamètre, que de secondes écoulées depuis les âges géologiques les plus reculés, depuis mille millions d'années.

Si petit qu'il soit, l'atome est un véritable système solaire en miniature : un *noyau* entouré d'électrons qui se trouvent à des distances extrêmement grandes relativement à la dimension du noyau. Ce dernier est presque aussi petit par rapport à l'atome, que l'atome par rapport au grain de sable; cependant c'est dans ce minuscule noyau que sont condensées, en quelque sorte, toutes les propriétés qui caractérisent l'élément et presque toute la masse de l'atome.

Le noyau est chargé positivement d'un certain nombre N de charges élémentaires, ces atomes d'électricité dont nous avons déjà parlé. Autour de lui se distribuent N électrons, porteurs chacun d'une charge élémentaire négative, afin que l'atome dans son ensemble soit neutre. Or toutes les propriétés physiques et chimiques des atomes dépendent de ces électrons périphériques et c'est le nombre de ces électrons, déterminé par la charge du noyau, qui caractérise un élément. Bien avant de connaître la structure de l'atome, les chimistes avaient été conduits empiriquement à ranger les éléments par valeurs croissantes du nombre N, qui est le *nombre atomique* des chimistes; l'hydrogène est l'élément de rang 1, avec un élec-

tron périphérique, l'hélium est le deuxième, avec deux électrons, etc. Cette classification, dite de Mendéléieff, met en évidence une périodicité frappante dans les propriétés des éléments.

Pour exprimer la masse des atomes on utilise comme unité la masse du plus léger d'entre eux, l'atome d'hydrogène, ou plus exactement une masse un peu inférieure comme on le verra plus loin. La masse des atomes est d'autant plus grande que le nombre atomique est plus grand et elle est toujours presque exactement un multiple entier de la masse qui sert d'unité.

Il existe des atomes qui ont la même charge nucléaire (ou nombre atomique) et dont les masses diffèrent de une ou plusieurs unités. On les appelle des *isotopes*[1]. Ces atomes de masse différente appartiennent pourtant à une même espèce chimique, puisque le nombre de leurs électrons périphériques est le même et que c'est cela qui détermine les propriétés de chaque élément.

Prenons comme exemple le chlore : le chlore ordinaire, tel qu'on le trouve dans le sel marin par exemple, est constitué par deux espèces d'atomes, de masses 35 et 37. Ces deux isotopes ont tous deux le nombre atomique 17; ils ont 17 électrons périphériques et leurs propriétés physiques et chimiques sont si semblables que l'on ne peut pratiquement pas les séparer; avec d'extrêmes difficultés on peut changer légèrement leurs proportions.

Certains éléments chimiques n'ont qu'une espèce d'atomes, alors que d'autres ont deux ou plusieurs isotopes. Ainsi l'aluminium, de nombre atomique 13, n'a que des atomes de masse 27; le mercure, de nombre atomique 80, a neuf isotopes dont les masses s'échelonnent entre les valeurs 196 et 204.

Pour les éléments qui n'ont qu'une espèce d'atomes, la masse, exprimée avec l'unité que nous avons choisie est le *poids atomique* des chimistes. Pour les éléments qui ont plusieurs isotopes le poids atomique est une moyenne entre les nombres entiers qui représentent les masses des divers atomes. Le mélange des isotopes est toujours fait exactement dans les mêmes proportions dans la nature, de quelque partie de la

1. Voir l'article de M. Louis Houllevigue, *Les isotopes*, paru dans la *Revue de Paris* du 1er mars 1934.

terre que provienne un élément, de sorte que le poids atomique est toujours le même. Seule l'étude du mouvement des atomes chargés voyageant dans des champs électriques et magnétiques permet de mesurer la masse de chaque isotope.

On a découvert récemment qu'il existe des atomes d'hydrogène de masse 2 en proportion très faible dans l'hydrogène ordinaire. Contrairement aux autres isotopes qui sont pratiquement inséparables, l'hydrogène de masse 2 ou hydrogène lourd, a été séparé assez facilement de l'hydrogène de masse 1. Cela tient à ce que la différence relative des masses est si grande que les propriétés physiques et chimiques sont un peu différentes, bien qu'il n'y ait dans les deux cas qu'un seul électron périphérique.

Ce sont les radio-éléments qui ont fourni les premières notions sur l'isotopie; ils présentent de nombreux exemples d'isotopie; soit entre eux, soit avec des éléments stables. C'est ainsi que l'on a pu classer une trentaine de radio-éléments dans dix places du tableau de Mendéléieff. Contrairement à ce qui se passe dans le cas des éléments ordinaires, les radio-éléments isotopes peuvent le plus souvent être obtenus séparément grâce à leurs propriétés radio-actives, leurs conditions de formation et leurs vitesses de destruction étant différentes. Certains radio-éléments sont isotopes des atomes stables de plomb ou de bismuth.

Donc, alors qu'en apparence la charge nucléaire est de beaucoup la caractéristique la plus importante des atomes, à ce point que ceux qui ont la même charge sont longtemps demeurés indistinguables à nos yeux, l'existence des isotopes radio-actifs nous révèle que la masse joue un rôle tout aussi important pour déterminer la structure interne du noyau : de deux atomes isotopes, l'un peut être instable alors que l'autre est stable ou bien présente des propriétés radio-actives entièrement différentes.

Pour désigner les atomes de manière à rappeler leurs caractéristiques principales nous écrirons leur symbole chimique avec, en indice, en bas la charge nucléaire et en haut la masse de l'atome. Ainsi, nous désignerons l'hydrogène ordinaire par ${}^{1}_{1}H$, l'hydrogène lourd par ${}^{2}_{1}H$, l'hélium par ${}^{4}_{2}He$ (nombre atomique 2, masse 4), l'aluminium par ${}^{27}_{13}Al$ (nombre atomi-

que 13, masse 27), les deux isotopes du chlore par $^{35}_{17}Cl$ et $^{37}_{17}Cl$.

L'étude du passage des rayons alpha, bêta et gamma à travers la matière a montré qu'il est relativement facile à ces rayonnements de grande énergie, d'arracher des électrons périphériques des atomes, même ceux des électrons qui sont les plus proches du noyau et qui lui sont fortement liés par l'attraction électrostatique. De là viennent les propriétés ionisantes des rayonnements. Un événement de ce genre ne modifie l'atome que d'une manière temporaire : l'atome, qui momentanément n'est plus neutre, attire un autre électron pour remplacer celui qui manque.

Environ vingt ans après la découverte de la radio-activité, une étape importante de la physique nucléaire a été franchie quand on a montré que les particules alpha sont capables d'attaquer le noyau lui-même et de modifier un atome d'une manière définitive.

En 1919 Rutherford observa que lorsque les rayons alpha traversent du gaz azote ils projettent des *protons*, ou noyaux d'hydrogène, animés d'une grande vitesse, que l'on peut identifier par les caractères de leur trajectoire ionisante dans le gaz qu'ils traversent. Puisqu'il n'y avait pas d'hydrogène primitivement, ces protons ne pouvaient être produits que par une transmutation.

La nature exacte du phénomène a été élucidée par divers procédés, en particulier par la méthode merveilleuse imaginée par C. T. R. Wilson : quand on produit une sursaturation dans la vapeur d'eau, l'eau se condense en gouttelettes et ce brouillard se forme de préférence sur les atomes chargés, les ions qui se trouvent au voisinage; si une particule a fait sur son passage une file d'ions dans l'air, le brouillard se condense sur ces ions et en éclairant vivement on peut apercevoir la file de gouttelettes qui matérialise en quelque sorte la trajectoire de la particule.

Par cette méthode on a pu étudier un grand nombre de phénomènes de physique nucléaire, en particulier on a pu photographier les trajectoires des particules dans des cas de transmutation artificielle d'atomes d'azote sous l'action des rayons alpha. On s'est alors aperçu qu'il existe trois trajectoires

seulement : celle de la particule alpha incidente, celle du noyau projeté par la particule et celle du proton qui est extrait de l'atome d'azote; après le choc la particule alpha avait disparu. On en a conclu que la particule alpha dans un choc suffisamment intime est capturée par le noyau d'azote ce qui provoque l'explosion de celui-ci avec expulsion du proton.

Plusieurs éléments légers, le bore, l'aluminium, le fluor, etc., subissent des transmutations analogues sous l'action des rayons alpha.

Les chocs qui provoquent une transmutation sont extrêmement peu fréquents. En effet, pour qu'ils se produisent il faut que la particule alpha qui est excessivement petite rencontre un des noyaux, excessivement petits aussi, de la matière traversée; ces noyaux sont, il est vrai, très nombreux; cependant la probabilité d'un choc assez proche est faible et il faut bombarder avec environ un million de particules alpha pour obtenir la transmutation d'un atome. La quantité de matière transformée est infime.

Ainsi la *transmutation artificielle* réalisée par Rutherford est bien différente de celles qu'imaginaient les alchimistes; elle n'en a pas moins inauguré un domaine d'étude nouveau, d'une fertilité extrême.

On peut exprimer par des formules les *réactions nucléaires*, c'est-à-dire les modifications des noyaux, exactement comme on exprime les réactions chimiques. Dans les formules chimiques on doit trouver dans les deux membres le même nombre d'atomes de chaque espèce. Ici c'est le nombre total d'unités de masse et d'unités de charge qui doit se conserver et être identique dans les deux membres.

Écrivons par exemple la transformation spontanée d'un atome de radium : on a pu montrer chimiquement que le radium est un homologue supérieur du baryum, de poids atomique 226 et de nombre atomique 88. Il se détruit en émettant des particules alpha ou noyaux d'hélium de masse 4 et de nombre atomique 2.

$$^{226}_{88}\mathrm{R}a = {}^{4}_{2}\mathrm{H}e + {}^{222}_{86}\mathrm{R}n.$$

L'élément qui résulte de la transformation, que l'on appelle le radon (symbole R*n*), doit avoir une charge 88 — 2 = 86 et

une masse 226 — 4 = 222. Le nombre atomique 86 dans le tableau de Mendéléieff correspond à un gaz rare, plus lourd que le xénon. En effet, on a pu montrer expérimentalement que le radium qui présente des propriétés chimiques analogues à celles du baryum se transforme en donnant de l'hélium et un gaz radio-actif, le radon, qui possède les propriétés d'un gaz rare et dont le poids atomique est 222.

La quantité de radium qui se transforme est d'ailleurs impondérable, mais les éléments radio-actifs peuvent être décelés avec une sensibilité qui dépasse de beaucoup les méthodes d'analyse chimique et spectroscopique, grâce aux propriétés ionisantes du rayonnement qu'ils émettent. On peut aisément établir les propriétés des radio-éléments si l'on effectue des réactions chimiques en présence de corps ordinaires en quantité notable et en suivant par la présence de son rayonnement le comportement du radio-élément invisible.

Écrivons maintenant une transmutation artificielle, par exemple celle de l'aluminium, où il y a capture d'une particule alpha et expulsion d'un proton. Les deux particules qui entrent en réaction sont ${}^{27}_{13}Al$ et ${}^{4}_{2}He$: la masse est au total 27 + 4 = 31, la charge 13 + 2 = 15. Puisqu'il sort un proton ${}^{1}_{1}H$ de masse et charge 1, l'atome résiduel a pour masse 31 — 1 = 30 et pour charge nucléaire 15 — 1 = 14. L'élément de nombre atomique 14 est le silicium; l'atome formé dans la transmutation est donc l'isotope de masse 30 du silicium.

$$ {}^{27}_{13}Al + {}^{4}_{2}He = {}^{30}_{14}Si + {}^{1}_{1}H. $$

Cette fois il est impossible de vérifier la réaction expérimentalement. Avec les sources de rayons dont on dispose, on bombarderait de l'aluminium pendant des années sans obtenir jamais de silicium en quantité décelable par les procédés chimiques les plus sensibles. Néanmoins la réalité du phénomène de transmutation ne fait pas de doute pour le physicien.

Une dizaine d'années après la découverte de la transmutation artificielle, depuis l'année 1930, la physique nucléaire a fait des progrès considérables dont nous allons passer en revue brièvement les résultats obtenus par l'effort de nombreux savants en Angleterre, en Allemagne, en Amérique, en Italie, en France.

Deux nouvelles particules élémentaires ont été découvertes : le *neutron* et l'*électron positif*.

Dans certaines transmutations produites par les rayons alpha on a observé au lieu de l'émission de protons, l'émission d'une nouvelle espèce de particules de masse égale à 1 comme celle du proton, mais de charge nucléaire nulle. Cette particule neutre, que l'on appelle neutron, peut être considérée comme l'élément de rang 0 de la classification de Mendéléieff.

Les neutrons produisent très aisément la transmutation des atomes qu'ils rencontrent. En effet ces particules non chargées ne sont pas repoussées par les noyaux par action électrostatique et y pénètrent facilement.

L'électron positif, que l'on nomme aussi positron, a été tout d'abord découvert dans le rayonnement cosmique; on désigne sous ce nom un rayonnement extraordinairement pénétrant de très faible intensité qui arrive continuellement sur la terre, venant de la haute atmosphère ou des espaces interstellaires. On a reconnu que ce rayonnement est en partie composé d'électrons positifs animés d'une vitesse très voisine de celle de la lumière.

L'électron positif est semblable à l'électron négatif que nous connaissons depuis longtemps, sauf le signe de la charge. Tous deux ont une faible masse, environ un deux-millième de celle de l'atome d'hydrogène, et portent une charge élémentaire.

Les électrons positifs n'apparaissent pas uniquement dans le rayonnement cosmique, mais sont produits aussi par l'action du rayonnement gamma sur la matière. Un rayon gamma de longueur d'onde suffisamment faible rencontrant un noyau peut se transformer, disparaître, en donnant naissance à deux électrons, un positif et un négatif. *Ce phénomène est une véritable transformation de la lumière en matière.* L'électron positif n'a d'ailleurs qu'une vie très éphémère et se recombine avec un électron négatif pour redonner du rayonnement électromagnétique. Ce processus inverse est une *transformation de matière en lumière.*

Ces dernières années nous ont apporté encore la réalisation de nouvelles transmutations, obtenues au moyen de particules accélérées par des moyens humains. Les *protons*, noyaux

d'hydrogène de masse 1, et les *deutons*, noyaux de l'hydrogène lourd de masse 2, accélérés par des tensions électriques de l'ordre de un million de volts que l'on sait réaliser actuellement, produisent la transmutation de plusieurs éléments légers; les transmutations se manifestent par l'expulsion d'un rayon alpha ou d'un neutron. La quantité de matière transformée est beaucoup plus grande qu'avec les rayons alpha, parce que les protons et les deutons produits artificiellement dans les tubes accélérateurs sont en nombre beaucoup plus grand que les rayons alpha des préparations radio-actives dont on dispose; cependant cette quantité est encore infime et seule l'étude des particules expulsées au moment du choc nous permet de comprendre la nature de la transformation.

Enfin, l'étude de la radio-activité est entrée dans une phase nouvelle par la production artificielle de nouveaux radio-éléments ; les premières expériences sur ce sujet ont été effectuées par M. Joliot et moi-même au début de l'année 1934.

En étudiant les transmutations provoquées par les rayons alpha, nous avons constaté que certains éléments légers qui émettent des protons, par exemple l'aluminium, émettent en outre des neutrons et des électrons positifs. L'émission des électrons positifs *persiste quelque temps après que la source d'irradiation a été enlevée.*

Toutes les transmutations artificielles observées jusque-là étaient des phénomènes instantanés : une explosion brusque d'un noyau sous le choc d'une particule. Au contraire, une feuille d'aluminium irradiée par les rayons alpha continue à émettre des électrons positifs avec une intensité qui décroît progressivement, exactement comme un corps radio-actif qui se détruit de moitié en trois minutes. Le bore irradié émet également des électrons positifs dont l'émission persiste après l'enlèvement de la source, et décroît de moitié en dix minutes environ.

En irradiant du magnésium, on obtient de même une émission retardée d'électrons négatifs.

On a donc produit artificiellement des corps radio-actifs nouveaux, émetteurs, soit d'électrons négatifs comme les radio-éléments naturels, soit d'électrons positifs, ce qui représente un type nouveau de radio-activité.

Nous avons interprété ces résultats de la façon suivante :

Prenons, par exemple, le cas de l'aluminium irradié par les rayons alpha. La réaction nucléaire qui explique l'émission des protons de transmutation a déjà été établie. Cherchons à présent la réaction qui explique la sortie des neutrons, ${}^{1}_{0}n$ (charge nulle, masse 1) qui sont émis également, en admettant toujours la capture de la particule alpha. En raisonnant comme pour le proton, nous trouvons un atome résiduel de masse 30 et dont le nombre atomique 15 est celui de l'élément phosphore

$$ {}^{27}_{13}\mathrm{A}l + {}^{4}_{2}\mathrm{H}e = {}^{30}_{15}\mathrm{P} + {}^{1}_{0}n. $$

Mais l'atome de phosphore a une masse 31 et on ne lui connaît pas d'isotope de masse égale à 30. *La réaction nucléaire a donc produit cette fois un atome inconnu.* On peut supposer que si cet atome n'existe pas dans la nature, c'est parce qu'il est radio-actif : le corps émetteur d'électrons positifs qui se forme dans l'aluminium est ce phosphore de masse 30, instable, qui se transforme en un atome stable de silicium, suivant la formule :

$$ {}^{30}_{15}\mathrm{P} = {}^{30}_{14}\mathrm{S}i + e^{+} $$

e^{+} désignant un électron positif, dont le départ abaisse d'une unité la charge du noyau, mais ne change pas sensiblement la masse.

Cette hypothèse a reçu une confirmation expérimentale. En effet, les propriétés chimiques du corps radio-actif peuvent être étudiées puisque ce corps, bien que présent en quantité minime, émet un rayonnement qui permet de le déceler. La difficulté est d'effectuer une séparation chimique assez rapide pour que le radio-élément ne soit pas détruit avant que l'opération ne soit terminée. Voici l'expérience qui a été réalisée :

Une feuille d'aluminium mince est irradiée par une source de rayons alpha; elle devient radio-active, elle émet des électrons positifs. Quand on la dissout dans l'acide chlorhydrique, quelques bulles d'hydrogène se dégagent. Si le radio-élément a les propriétés du phosphore, il doit partir avec l'hydrogène sous forme d'un composé gazeux, l'hydrogène phosphoré. En effet, si l'on dessèche l'aluminium après dissolution dans l'acide chlorhydrique, on peut constater que l'aluminium a perdu son

activité; au contraire, si l'on recueille le gaz dégagé, on peut vérifier qu'il est actif : son activité présente bien la décroissance de moitié en trois minutes caractéristique de l'aluminium activé par les rayons alpha.

On peut, de même, séparer du bore irradié par les rayons alpha un radio-élément qui décroît de moitié en dix minutes et dont les propriétés chimiques sont celles de l'azote. D'après la réaction nucléaire, ce doit être un atome d'azote de masse 13; l'atome d'azote ordinaire stable a une masse 14.

Ces expériences montrent d'une façon concluante que le phénomène ne consiste pas en une propriété radio-active communiquée à la substance irradiée, mais bien en la *création artificielle d'atomes radio-actifs nouveaux.* La séparation de ces éléments constitue la première preuve chimique des transmutations artificielles.

A la suite de ces expériences, il paraissait probable que toutes les particules qui produisent des transmutations peuvent servir à créer des corps radio-actifs nouveaux, isotopes inconnus des éléments stables. De nombreux expérimentateurs se sont attaqués à cette question, en utilisant les rayons alpha, les protons, les deutons, les neutrons pour l'irradiation. On connaît actuellement environ 60 de ces radio-éléments synthétiques et ce nombre va continuellement en augmentant.

Certains radio-éléments ont été produits de plusieurs manières différentes : tel l'aluminium $^{28}_{13}Al$, radio-élément émetteur de rayons bêta, qui se détruit de moitié en deux minutes quarante-cinq secondes et que l'on peut former par action des rayons alpha sur le magnésium, par action des neutrons sur l'aluminium ordinaire, sur le silicium ou sur le phosphore, par action des deutons sur l'aluminium ordinaire.

Les progrès de la technique de la haute tension sont rapides, de sorte que l'on peut espérer obtenir bientôt, au moyen des particules accélérées dans les champs électriques élevés, des radio-éléments en quantité utilisable pour des études chimiques et biologiques ou des applications médicales; les quantités seront toujours impondérables bien entendu, mais il suffit que l'émission de rayonnement soit assez intense.

L'emploi de ces radio-éléments permettra une extension considérable dans les études chimiques de la méthode des

indicateurs radio-actifs. En utilisant un isotope radio-actif, on peut étudier le comportement d'un élément présent en quantité impondérable, comportement qui est souvent bien différent de celui de l'élément présent en quantité notable. Jusqu'ici ceci pouvait être fait seulement pour les quelques éléments inactifs possédant des isotopes radio-actifs. A présent, la méthode pourra être appliquée à presque tous les corps.

On peut également prévoir de vastes applications biologiques à l'emploi des indicateurs radio-actifs. Si l'on désire suivre, par exemple, la façon dont un composé organique déterminé, poison ou médicament, se répartit dans l'organisme, on pourra faire absorber ce composé préparé avec un carbone radio-actif : il sera possible de savoir où s'est localisé le carbone radioactif introduit sous cette forme déterminée, malgré la présence du carbone ordinaire contenu dans tous les tissus vivants.

On ne peut prévoir actuellement quel sera le rôle de ces radio-éléments dans l'utilisation médicale. Leur usage externe sera probablement peu différent de celui des radio-éléments naturels. Mais pour l'utilisation par voie interne, ils ouvrent un champ d'expérience entièrement nouveau. En effet, les radio-éléments naturels appartiennent à des espèces chimiques étrangères à la constitution normale du corps humain et ils vont s'accumuler dans les organes d'élimination où ils produisent fréquemment des dégâts. Au contraire, si l'on introduit dans l'organisme des éléments radio-actifs de la même nature chimique que les atomes qui composent normalement les cellules biologiques, ils se répartiront d'une manière certainement tout à fait différente, peut-être plus favorable.

Les éléments radio-actifs artificiels obtenus jusqu'ici sont des corps à vie relativement courte, qui se détruisent de moitié en des temps variant de quelques secondes à quelques jours. Mais il n'est pas douteux qu'avec des durées d'irradiation plus longues que celles qui ont été employées, des radio-éléments à vie longue seront mis en évidence. Il ne semble exister aucune différence essentielle entre ces éléments et les corps radio-actifs naturels émetteurs de rayons bêta.

Revenons aux conséquences de ces découvertes récentes pour notre conception de la structure de l'atome. La possi-

bilité de faire sortir des particules alpha, des protons, des neutrons de l'intérieur des noyaux, nous ramène invinciblement à l'idée ancienne, suivant laquelle tous les atomes sont formés des mêmes particules élémentaires en nombre variable. Cette hypothèse suggérée jadis au chimiste Proust par le fait qu'un certain nombre de poids atomiques sont des multiples presque exacts de l'unité, s'était heurtée à la difficulté d'expliquer d'autres poids atomiques très différents de nombres entiers, tels celui du chlore, 35,5. Avec la découverte des isotopes cette difficulté n'existe plus.

On croit actuellement que les noyaux sont constitués de protons et de neutrons, les protons étant en nombre égal à la charge nucléaire N, les neutrons en nombre A-N, A étant le nombre d'unités de masse de l'atome. A l'intérieur du noyau, la plupart de ces particules sont agglomérées par groupes de deux protons et deux neutrons étroitement liés, formant chacun une particule alpha. C'est pourquoi des particules alpha peuvent être émises dans les transformations radio-actives spontanées et dans certaines transmutations artificielles.

A présent, quelle est la nature du ciment qui maintient ensemble ces particules que les forces électrostatiques devraient tendre à disperser? Pour le comprendre, il faut évoquer le principe de l'équivalence de la masse et de l'énergie.

On sait actuellement que la conservation de la masse n'est pas un principe exactement vérifié. De la masse peut être transformée en énergie ou de l'énergie en masse. Les variations de masse sont bien trop petites pour être mises en évidence dans les phénomènes où n'intervient que l'énergie que nous sommes capables de communiquer à la matière globalement. Mais les énergies par atome, mises en jeu dans les phénomènes nucléaires, sont, nous l'avons dit, énormes par rapport à celles des explosions les plus violentes.

L'énergie d'un électron accéléré par une tension électrique de un million de volts est équivalente environ à une masse 0,001 de l'échelle atomique, c'est-à-dire à 1 millième de l'atome d'hydrogène. Quand un électron de cette énergie sort d'un atome radio-actif, ce qui n'est pas rare, l'atome perd, en plus de la masse de l'électron, soit 0,0005, cette masse de 0,001.

Un atome formé d'un certain nombre de protons et de neu-

trons, n'a pas pour masse la somme des masses de ces particules : il a une masse *inférieure*. Lors de la formation de l'atome, les particules qui se sont agglomérées ont subi une perte de masse, correspondant à un dégagement énorme d'énergie qui s'est sans doute dissipée sous forme de rayonnement.

C'est à cela que nous attribuons la stabilité des atomes; pour pouvoir de nouveau séparer ces particules, il faudrait fournir sous forme d'énergie la masse qui manque pour reconstituer les particules libres.

L'unité de masse atomique qui a été choisie n'est pas exactement la masse de l'atome d'hydrogène : c'est le seizième de la masse de l'atome d'oxygène. Exprimée avec cette unité la masse de l'atome d'hydrogène et celle du neutron sont respectivement voisines de 1,008 et de 1,009. La masse de l'atome d'hélium est est 4,004, alors qu'elle devrait être de 4,034 si elle était la somme de deux neutrons et deux protons. La perte de masse est donc de 0,03, équivalente environ à l'énergie d'un électron accéléré sous un potentiel de 30 millions de volts. Le noyau d'hélium, le plus stable de tous les noyaux, est donc pratiquement, pour nous, indestructible, car nous ne pouvons lui fournir sous aucune forme, l'énergie nécessaire pour se désagréger. Même les particules alpha émises par les corps radio-actifs, sont loin d'avoir l'énergie nécessaire pour qu'un choc sur un noyau puisse provoquer leur destruction.

Au contraire, il faut une bien moindre énergie pour détruire l'assemblage que forment ces noyaux d'hélium entre eux et, avec des protons et des neutrons, c'est pourquoi les transmutations artificielles sont possibles.

Si les noyaux sont constitués par ces trois espèces de particules, on comprend que les radio-éléments puissent émettre des particules alpha. On comprend moins bien que d'autres radio-éléments émettent des électrons positifs ou négatifs qui ne préexistent pas dans le noyau[1].

On admet qu'un proton, à l'intérieur du noyau, peut se

1. En raison de l'expulsion d'électrons par les corps radio-actifs, on a tout d'abord supposé que les noyaux des atomes étaient constitués par des rayons alpha, des protons et des électrons, comme l'a exposé M. Houllevigue dans son bel article sur *L'unité de la matière* (*Revue de Paris* du 1er juin 1928). Ce point de vue a été modifié au cours de ces trois dernières années à la suite de la découverte du neutron et de l'électron positif.

transformer en neutron, avec expulsion d'un électron positif. De même un neutron peut se transformer en un proton, avec expulsion d'un électron négatif. Ces deux transformations respectent la conservation de la charge électrique qui est un principe absolu, et la conservation de la masse est réalisée par un apport ou un dégagement d'énergie convenable.

Ainsi les atomes stables seront ceux dont la structure interne comporte une proportion favorable de protons et de neutrons, c'est-à-dire de masse et de charge dans le noyau. Entre les isotopes d'un même élément (même nombre de protons) le plus lourd qui contient un excès de neutrons pourra être radio-actif avec émission d'électrons négatifs, par suite de la transformation d'un neutron en proton, le plus léger qui a trop peu de neutrons sera radio-actif avec émission d'électrons positifs par suite de la transformation inverse. Ceci se vérifie dans la création artificielle des radio-éléments.

Nous ignorons tout des circonstances qui ont permis la formation des atomes. On peut penser qu'à une époque extrêmement reculée, par suite des conditions de pression, de température, de rayonnement ambiant, des transformations d'atomes en atomes différents s'effectuaient continuellement, et un état d'équilibre s'est établi dans lequel certains atomes, stables ou instables à présent, étaient favorisés par rapport aux autres, probablement dans les mêmes proportions dans toute la masse de la matière.

Quand les conditions extérieures n'ont plus permis ces échanges entre les diverses espèces d'atomes, cet équilibre a subi des modifications diverses. Un grand nombre d'atomes radio-actifs ont dû disparaître, les uns rapidement, les autres lentement, et nous ne trouvons plus dans la nature que les derniers survivants, dont la lente destruction leur a permis de subsister à travers les âges géologiques.

En dehors de l'uranium et du thorium, avec tous leurs dérivés, nous connaissons encore quelques-uns de ces éléments très peu radio-actifs, à vie très longue : le potassium, le rubidium, le samarium.

La proportion constante des isotopes stables d'un même élément dans la matière de toute provenance, même dans les météorites, est sans doute un souvenir de l'ancien état d'équi-

libre, plutôt que le résultat d'un mélange très parfait effectué après la formation de la matière. Quant aux éléments d'espèces chimiques différentes, ils se sont séparés les uns des autres par suite de leurs différences de propriétés et ont formé les divers composés présents sur la terre. Mais on reconnaît encore dans toutes les parties de l'écorce terrestre la prédominance des mêmes espèces d'atomes, le sodium, le chlore, le silicium, par exemple.

L'étude des radio-éléments artificiels aidée des considérations sur l'abondance relative des divers atomes stables dans la nature, nous permettra, sans doute, de comprendre mieux les conditions de cette stabilité nucléaire sur laquelle nous n'avons aucune action.

IRÈNE JOLIOT-CURIE

ROMANCE CRÉOLE

Un oiseau bleu chanta, sauta de branche en branche, s'envola et je le vis transporter avec peine sa longue queue à travers la savane. Était-il vraiment bleu? Entourée des épais feuillages des sabliers, la prairie bossuée, cet immense champ coupé de marécages, étincelait au soleil autour du petit enclos pareil à une tombe où Joséphine de la Pagerie sourit à la ville. Entre le feuillage et l'herbe on apercevait une mer immobile, d'un bleu métallique sur laquelle glissaient, comme des flèches, les rayons émoussés du soleil.

L'aube à la Martinique a une suavité fugitive qui disparaît avec le jour. Le *Flandre* ne frémissait plus. De petits négrillons, les éternels négrillons de toutes les escales : Djibouti, Colombo, Dakar, couraient à la porte de ma cabine, frappaient, m'appelaient, menaient un vacarme d'enfer. Mais je n'avais que quelques valises, des couvertures, une machine à écrire, un phonographe, un fusil, des cannes de golf, une mallette, presque rien. Je voulais dire adieu au capitaine, prendre congé des Morand, revoir certaine passagère, écrire en France, les négrillons me bousculaient. L'agent inconnu qui avait fini par me reconnaître, disait :

— Retenu une chambre au *Marine-Hôtel* sur la Savane, chez mon ami Pomponne. C'est le meilleur de la ville.

Sitôt franchis les quais aux pavés de basalte, le jardin de la douane sévèrement gardé par des noirs, on tombait en pleine Afrique, à Djibouti ou à Dakar : non, en pleine Martinique, car l'exubérance des grands arbres éternels, leur ombre vio-

lette donnait un air caraïbe à ces éventaires de bananes, d'ananas, de mangues, d'oranges, de pommes, de pamplemousses, que de belles négresses accroupies offraient entre leurs cuisses. Dans de petites échoppes de planches, grandes comme des théâtres de guignol, on débitait sans se lasser, des punchs, des framboises au rhum, des limonades alcoolisées. Sur la droite, la route côtoyant des marais, un canal, la rivière Madame, s'en allait vers la ville, couverte d'une foule de piétons de toutes sortes : débardeuses, agents de police, marchandes, porteuses de charbon, nègres désœuvrés, qui s'en allaient de la ville au port, du port à la ville dont on apercevait les toits de tôle, les clochers de bois, à travers les lataniers et les palmistes.

Débarqué depuis deux jours dans cet îlot tropical sorti tout verdoyant des flots bleus des Caraïbes, je n'arrivais pas, je n'étais pas encore arrivé à me libérer de cet enchantement. Tant de feuillages lustrés, vernis, diaprés, gonflés d'humidité et de sève, tant de fruits amoncelés dans des couffins de paille, tout ce grouillement noir, cachou, amande, crème, qui allait de l'ébène au blanc en passant par toutes les teintes de cannelle et de café au lait, ce rutilement de couleurs éclatantes, ces dents éblouissantes, ces yeux sertis d'émail, ces porcelets noirs, ces chèvres blanches, ces troupeaux de moutons et de buffles, ce soleil, cette torpeur! Non, je n'étais encore habitué à rien.

Pas même à mon hôtel. Depuis deux jours qu'étant venu à ma rencontre sur le *Flandre*, Rogulus, notre agent, pompeusement paré, m'avait conduit à cet hôtel sur la Savane, je n'avais pu me faire à ces persiennes à claire-voie, à ces fenêtres sans vitres, à cette moustiquaire de coton, si chaude, si triste, si usagée, à ce matelas humide qui sentait la cave et le bain turc, à ces tourbillons de cafards ailés qui voltigeaient à travers ma chambre, à ces familiarités de Pomponne, métis indolent, obséquieux, indifférent, qui passait le plus clair de son temps à se balancer dans un fauteuil canné au milieu des courants d'air du rez-de-chaussée. Tout était encore nouveau pour moi, imprévu, charmant, même les incommodités et les faiblesses, plein de cette grâce ensorceleuse qui est le privilège des femmes désirées, des îles lointaines vierges

encore de tout ennui. Cette Martinique dont j'avais rêvé depuis mon enfance, qui m'était apparue à vingt-cinq ans sous les traits romanesques, équivoques, de la sœur de mon ami Hugon, médecin d'Afrique, ouvrait devant moi son sein parfumé, exubérant, cynique. Ce n'était plus une imagination romantique, mais elle vivait sous le ciel impénétrable, grouillante comme une grande exposition coloniale, où rien ne manquerait : ni les parfums, ni les indécences, ni les appels exotiques, ni les sortilèges de l'éternel été tropical.

Soulevant d'une main la jalousie, je me penchais sur le balcon vermoulu qui dominait la Savane déserte. A cette heure de sieste, tout reposait dans la chaleur. La ville était vide. Vagues chaudes de silence. Un oiseau jetait son cri éperdu. Vraiment, non, rien à faire. La ville sommeillante somnole dans les hamacs ou les berceuses, derrière les persiennes à claire-voie. J'ai demandé à Pomponne :

— Faites-vous la sieste à Fort-de-France?

Il m'a répondu : « Non » et il s'est endormi.

Claquant contre mes persiennes que j'ai baissées, j'entends des sirènes : des bateaux partent, rentrent dans la baie du Carénage. Étendu moi aussi sur un lit de cuivre, je regarde la moustiquaire ternie. Ma chambre a un air clandestin. Trop de poussière. Aucun aplomb. Le lit a été abandonné de travers au milieu de la pièce. La table est boiteuse. Les chaises (quelles chaises de bazar!) tournées contre le mur. Des almanachs de différentes années garnissent à toutes les hauteurs les murs peints. Une eau noirâtre dans un pot ébréché.

Un jour que nous chassions l'outarde dans le bled marocain, du côté d'Azizal, Jacques de Loustal, Fortoul, de Brauer et moi, nous vîmes venir à travers les champs d'absinthe, suivi d'une faible escorte, le plus charmant toubib du monde. Il arrivait d'une tournée chez le Glaoui et demeura un soir avec nous. Au milieu de la piste caillouteuse, son long corps amaigri penchait de côté sur son cheval à longue crinière. Autour d'un vieux casque colonial il avait enroulé, suivant l'habitude des toubibs du bled, un morceau de mousseline ternie qui lui donnait un vieil air touriste, un air Cook. Mais lorsqu'il se fut approché, ses yeux bleus étonnamment tendres

effaçaient toute indifférence et ils étaient si pâles, si étranges, qu'à l'instant même il était devenu notre ami.

Avec quelle hâte nous l'admîmes à l'intimité de nos tentes montées bout à bout, offrant de lui faire partager nos lits de camp, ces petits lits qui épousaient si bien la forme de la terre. Cette nuit-là l'escadron de spahis sénégalais replié derrière ses murettes de pierre sous les tentes de campagne, nous ne dormîmes pas. Quelles étranges aventures! Il avait habité deux ans les rives du Sénégal, loin des douars, dans un bled stérile, privé de femmes et en avait connu le triste esclavage.

Finies maintenant les chevauchées lointaines, dénouées les chaînes de la solitude. Il aimait une juive de Marrakech qui l'entraînait pour sa libération définitive aux rivages du désordre. Il évoquait aussi son enfance dans les Antilles à la Martinique où il avait encore une sœur qui habitait une maison dans les bambous au pied d'un morne. Elle était créole. Diabé Boubou, l'éternel Diabé, s'arrêtait parfois de desservir pour hocher la tête et Loustal railleur l'interrogeait :

— Voyons, Boubou, qu'est-ce que tu attends?

— Ça, mon capitaine, moi aussi, y a pouvoir raconter grandes histoires, faire belles chasses, avoir sœur complaisante.

— Tu es saoul, — répliquait Loustal sans s'émouvoir.

Scène lointaine qui pesa souvent de son ombre sur ma vie. Diabé avait fini d'enlever les assiettes de fer-blanc. Il avait apporté les bouteilles de kirsch, les marcs, les eaux-de-vie, les chartreuses, une livre de sucre, des cartes, une couverture de l'intendance. Les chiens hurlaient dans les douars des alentours, les photophores accrochés aux montants de nos tentes étaient garnis de moustiques, les chevaux parqués à une corde au milieu du camp hennissaient, frappaient du pied. Le bled commençait de s'endormir.

Nous jouâmes toute la nuit, nos fusils, nos chiens, notre tour de départ dans le bled. Ayant perdu tout ce qu'il avait sur lui, Romain Hugon nous proposa en riant sa sœur la créole. Nous acceptâmes. Je gagnai. Il me prit le bras.

— Je ne suis pas inquiet. Ma sœur ne risque pas grand' chose dans son île. Vous ne la rencontrerez jamais.

« Jamais »! C'est bien vite dit quand on est jeune, dans un bled perdu, sous une tente, avec des amis de baroud, les verres remplis de marc et de sucre. « Jamais »! La vie a vite fait de changer la face des choses, de faire couler les eaux des fontaines, même les plus lointaines. C'est ainsi que j'avais fait jadis connaissance de cette enfant qui grandissait loin de moi, au pied d'un morne, dans une île de roman colonial. Bien souvent depuis ce temps-là j'avais pensé à cette créole que j'avais gagnée une nuit de jeu sous la tente et j'avais essayé souvent de m'imaginer sa maison, sa chambre, elle-même vêtue comme la petite Joséphine.

J'avais essayé souvent de songer à elle, mais ce fut plus tard à Bordeaux, que pour la première fois je me rapprochai d'elle. La guerre était finie, les hasards d'une mission militaire, la dernière, hélas, de ma jeunesse, de ma vie (conduite à Bordeaux d'un détachement de spahis sénégalais) m'avait amené place des Quinconces et je pensais tout à coup à Hugon qui devait habiter sans doute quelque part dans la ville. Je courus au bureau de la place. Une heure plus tard j'étais chez lui.

Je retrouverais facilement le chemin qui conduisait à ce logement trop étroit, garni, bourré de souvenirs des Antilles. Je reverrai toujours ces pièces poussiéreuses, sans lumière, garnies de caisses défaites, de malles cerclées encore de cordages, de colliers, d'idoles, d'éventails en fibre d'aloès, de pagaies, auxquels se mêlaient quelques souvenirs de Mauritanie. Il m'entraîna dans sa chambre à coucher où un hamac était suspendu.

— Tu n'es donc pas mort, sacré vieux? Tu es donc toujours en vie? C'est loin, tout de même, le bled, le vrai bled, après trois années de guerre, de vraie guerre. Ah, les salauds!

De qui parlait-il? Je ne l'ai jamais su. Sans doute de notre vie passée, la plus belle du monde. Il ne songeait qu'au bled d'autrefois, aux chevauchées dans la poussière avec son écharpe blanche autour du cou et ses lunettes noires, entourées de grillage, qu'il ne quittait jamais même pour dormir.

— A cause des clairs de lune.

Il avait vu Lamothe, notre cher Lamothe, chez lui dans l'Isère, sous ses marronniers centenaires près desquels il

était allé se reposer des fatigues de Tiznit avant de partir pour la Syrie avec Weygand.

— A propos, et ta sœur?

— A propos de quoi?

La mémoire lui revint tout à coup.

— Ah! Clémentine?

Il se souvenait bien, je le vis à son rire.

— Toujours la même. Elle est encore là-bas. Une brave fille qui ne me donne pas souvent de ses nouvelles. Elle voudrait bien revenir en France et je lui envoie de temps en temps un peu d'argent pour payer ses dettes. Ce n'est pas commode de faire marcher une distillerie! Ça lui servira aussi à payer son retour.

— Reviendrait-elle vraiment?

— Ça te surprend? Que veux-tu qu'elle fasse dans ce pays de nègres? Elle ne peut pas les souffrir, la pauvre petite.

Et il me tendit un portrait qu'il décrocha du mur.

C'était une photographie d'un photographe de Fort-de-France, rue Blénac je crois, pâlie, ternie, où souriait la plus délicieuse créole du monde. Délicieuse, ce n'est pas vrai, mais je la trouvais charmante. Elle avait des yeux bruns avec une toute petite touche bleue, une bouche un peu grande mais douce, aux coins retombants. Elle était vêtue à la mode créole d'une robe de percale, bouillonnée, plissée, relevée.

— La mode s'en va. Clémentine aimait beaucoup ces robes démodées que portait ma mère.

Je n'oubliai jamais cette visite ni cette photographie créole d'une princesse lointaine, car elle était vraiment princesse et lointaine, enveloppée dans une percale d'un bleu tendre. Je n'osai pas demander à mon ami de me confier cette photographie, qui me permettrait peut-être un jour de la retrouver si elle quittait son île. J'étais jeune. Toute la vie était encore devant moi, et je n'attachais pas une très grande importance à cette femme. Cependant, quelques années plus tard, me rappelant cette visite et dans le passé marocain cette longue nuit de jeu et d'ivresse, je devins peu à peu amoureux de Clémentine et commençai de l'aimer comme ces figures irréelles qui sont d'autant plus chères qu'elles sont inaccessibles.

Je passai ainsi toute la fin de l'après-midi, la ville tropicale

étant fermée pour cause de chaleur et de dimanche, à rêver devant mes persiennes closes, puis grandes ouvertes quand le soleil se fut couché. Je n'avais plus envie de sortir. Mon imagination battait la campagne à la recherche de Clémentine. N'y tenant plus, je descendis en parler à Pomponne.

La nuit était subitement venue. Depuis deux jours que j'étais là, je ne m'étais pas encore aperçu de cette rapidité. Il était à peine six heures. La ville déjà sombre semblait depuis longtemps endormie. De distance en distance, des becs rougis laissaient tomber une lumière triste.

Pomponne n'avait pas quitté son fauteuil. Il fumait toujours, regardant sans le lire un journal à gros caractères espacés. Autour de lui quelques mulâtres entretenaient une conversation hésitante.

Il m'écouta distraitement, comme si ce que je lui demandais était au-dessus de son intelligence, me regarda à plusieurs reprises cherchant à deviner le motif de mon insistance. Puis, las de chercher, il me répondit qu'il n'avait jamais connu personne de ce nom-là.

J'insistais. Pomponne hochait la tête, ne faisant, je m'en rendais compte, aucun effort : cette fatigue lui paraissait au-dessus de ses forces.

— Si c'est une femme que vous cherchez, — dit-il après de longs instants de réflexion où son intelligence semblait avoir été mise à la torture, — si c'est une femme, je peux vous indiquer Mérélise, mademoiselle Mérélise, modiste, qui est très accueillante et très douce. Quant à cette Clémentine dont vous me parlez, vous ne la trouverez pas. Elle est sans doute partie depuis longtemps. Il y a quinze ans, me dites-vous, qu'elle vivait ici, elle a pu mourir. Nous avons près de cinq mille morts par an, n'est-ce pas, Lanuquette?

Lanuquette, une sorte de mulâtre intelligent, hocha la tête sans répondre, comme si répondre à un blanc était inutile.

J'attendis avec mélancolie le repas du soir qui ne tarda pas. Cette déception me rendait triste. Je feuilletai vainement les annuaires du téléphone, celui de la Chambre de Commerce, un vieux bottin de l'île. Dans le bar de l'hôtel les clients ne manquaient pas.

Je m'étais assis du côté des cuisines (en voyage j'ai tou-

jours trouvé dans ce voisinage un incompréhensible remède à la solitude) et j'attendais dans la poussière, dans de demi-ténèbres, dans l'indifférence. Quelques marins allaient et venaient buvant debout un verre de rhum, des commerçants de la ville que la nuit chassait de leur magasin obscur où personne n'entrait plus. La Savane ressemblait à une grande plaine déserte. Tous les services du port, la chefferie, le lazaret, étaient fermés. Plus aucun navire, portant la reine de Golconde, ne pourrait jusqu'à l'aube entrer en rade, en sortir. C'était comme une sorte de mort. Des ombres erraient encore sous les manguiers, mais celles-là n'avaient pas besoin de lumière pour se voir. Elles n'avaient pas besoin de se voir vraiment. Se toucher leur suffisait.

Toute la nuit je rêvai d'elle.

Rogulus, mulâtre d'une trentaine d'années, depuis longtemps agent d'une maison de perles de Murano et que j'avais choisi pour nous représenter, devait venir me chercher le lendemain au Marine-Hôtel pour visiter nos clients. Nous avions en effet depuis longtemps dans l'île bon nombre de mercières, modistes, marchandes de toilette et de nouveautés qui attendaient ma venue.

Le rendez-vous avait été pris pour sept heures, car la chaleur monte vite de la terre, descend vite du ciel et il faut profiter de la fraîcheur qui passe comme une rosée. J'attendais vainement à ma fenêtre, lorsque vers huit heures une discussion m'attire du côté de la cour. A travers les branches d'un mimosa étique, Rogulus et Pomponne, étendus sur des fauteuils, un punch à portée de la main, doivent remuer de graves problèmes, car leurs voix sont rauques. Pomponne, si apathique d'ordinaire, se lève tout à coup, menace du poing, sans mot dire, son interlocuteur, comme étouffé par une colère trop vive, se rassoit, éclate enfin en roulements ininterrompus de sarcasmes et d'injures dont je ne comprends pas complètement la saveur. Rogulus a passé les pouces dans les entournures de son gilet de toile blanche et nargue son interlocuteur, comme sait seulement narguer un mulâtre.

Voilà donc le fruit de tant de recommandations, de si pressantes insistances pour commencer les visites de bonne heure, ne pas perdre de temps : ces discussions, ces palabres, ces par-

lotes stériles sur les droits, les revendications des comités, la partialité du Gouverneur. Bientôt d'autres citoyens arrivent, des électeurs : Irasque, Bellance et le silencieux Lanuquette qui passe pour être une compétence. Les voici tous assis autour des deux ennemis, se faisant inlassablement apporter des punchs.

Cependant, à force d'insistance, de signes, d'appels, Rogulus a fini par m'apercevoir, je pense, contre son gré, car il lève seulement la main en signe de reconnaissance et retombe de plain-pied dans la discussion. Dix heures. J'envoie la négresse qui veut faire ma chambre lui rappeler qu'il m'avait donné rendez-vous pour sept heures. De mon observatoire, à travers les jalousies, je le vois passer soudain avec lassitude une main sur son front mouillé de sueur. Il va se lever, ma parole, il se lève. Son canotier a glissé sur le sol battu et il le ramasse. Il est debout maintenant, tout ce qu'il y a de plus debout et regarde une dernière fois tout ce qu'il va quitter : ces fauteuils, ses amis, cette discussion passionnante, passionnée. Il fait un pas, mais son cœur défaille. Lanuquette vient de frapper avec violence sur le guéridon de zinc. Je vois sa figure se contracter de résignation, de lassitude. A quoi bon? Oui, à quoi bon se donner tant de peine?

Il étend ses deux mains derrière lui, cherche les bras du fauteuil qu'il vient de quitter et retombe avec un soupir.

— A quoi bon?

La négresse revenue, il m'est impossible de lui faire dire ce que Rogulus lui a murmuré à l'oreille. Elle rit lourdement me chassant peu à peu de ma chambre comme un importun. Me fâcher, me plaindre? A quoi bon? Aucun blanc ne veut faire ce métier de visiter une clientèle de couleur : les demi-sang sont tous pareils. Il faut attendre. J'attendis deux jours.

Enfin, un matin, je vis arriver au Marine-Hôtel, faisant un grand tapage, mon Rogulus et son ami Lanuquette, vêtus tous deux de noir comme pour un enterrement, en melon, prétentieux et endimanchés, une serviette de cuir sous le bras. Rogulus veut m'expliquer pourquoi son ami l'accompagne, mais je fais celui qui ne comprend pas. Chacun son tour.

— Lanuquette vient avec nous, car il est très introduit auprès de ces dames et vous pouvez avoir pleine confiance dans son habileté.

Je fais toujours la sourde oreille, vaguement inquiet, ne sachant pas très bien jusqu'où allait cette habileté, ce qui pourrait sortir de sérieux de cette ambassade, mais comment refuser un tel concours, comment me débarrasser de cet importun dans ce pays où j'ai besoin d'un introducteur?

J'hésite encore.

— Allons, en route, — s'écrie Rogulus, comme si un mulâtre pouvait jamais être impatient de travailler.

Grand, gros, vêtu avec un soin méticuleux, Lanuquette faisait l'important. Un dandy-boxeur-nègre. Les épaules saillaient du veston noir. Quel gracieux introducteur! A peine enlevait-il son chapeau que ses cheveux jaillissaient comme des ressorts de crin, entourant son visage déjà joufflu, aux lèvres retournées, d'un halo frisé, énorme, de fétiche noir. Pour accentuer son importance, il fumait. Pipes de bruyère rouge à couvercle débordant sur lesquelles il tirait avec un bruit de forge. Il portait une serviette vide.

Combien de jours mîmes-nous à courir à travers la ville? Je ne me souviens plus. Elle n'est pas grande pourtant, mais que de temps perdu en palabres, salamalecs, attentes dans de petites merceries grandes comme des alcôves! Pressée par les forêts entre la mer et les premiers contreforts des montagnes, Fort-de-France, sans étage à cause des tremblements de terre et des cyclones, n'est qu'un campement de maisons de bois peintes de vives couleurs. Au bord de blocs réguliers, taillés à la mode sud-américaine, les petites boutiques se pressent presque pareilles, coiffées de tôles miniumisées. Les merceries sont roses, les salons de coiffure sont bleus, les magasins de verroterie verts et chaque corps de métier a adopté ainsi une couleur préférée. Point de trottoirs, mais des chaussées de terre battue où trottinent, grognent, broutant je ne sais quelle herbe rare, quelques chèvres, des gorets, des chiens sans race, caniches abâtardis, chiens de noirs. Toute la ville est basse, étendue sous quelques cocotiers. Seuls émergent de ce lac de tôle les trois clochers de Saint-

Louis, Bethléem, Saint-Antoine, le pavillon de la Chambre de Commerce, des mâts où ondulent des oriflammes. Le vent agite, bouleverse tout ce qui peut flotter et la ville prend de cette agitation une vie, un mouvement extraordinaire, mais aérien.

Il ne faut pas juger cette ville comme une exposition coloniale et cependant rien n'y manque : ni les familles de négresses accroupies au seuil de leurs cases, assises à même la terre, ni ces magasins de poterie, d'éventails, de tapis de paille, ces magasins de percale pâle où s'amoncellent dans une odeur de lin tous les écossais les plus doux du monde, les madras, les mouchoirs, les longues pièces de broderie anglaise enroulées sur des planchettes bordées de vert. Rien. Ni les enfants demi-nus au ventre tombant gonflés comme des outres, vêtus de colliers de coquillages ou de noyaux, ni les collines d'immondices, ni les odeurs de fruits exotiques, ces odeurs si étranges et si douces qui suffoquent comme des parfums secrets, de cannelle, de vanille, de marée, de coco trop mûr. Comme nous sommes loin des parfums d'Afrique si secs, si dénués de féminité, de Dakar à Djibouti, mais que tout cela sent les Antilles, la mer des Caraïbes, les épices, les forêts humides, le métissage!

Deux jours, trois jours, nous allons ainsi de porte en porte, majestueusement, pompeusement, car tout acte public (prendre des ordres en est un) doit se faire avec ostentation comme en Europe. Nous avons des clientes dans tous les coins de la ville, jusqu'au bord de la forêt qu'on aperçoit à quelques mètres, dense, épaisse, plongeant dans la mer. Derrière le comptoir où s'empilent les marchandises sorties des cartons, de jeunes métisses minaudent, font des grâces, acceptent avec quels sourires, quelles mines confuses, de voir les échantillons de soierie traînés dans des valises neuves par une escouade de négrillons que commande du geste le capitaine Lanuquette. Elles veulent tout voir, tout toucher, s'extasient longuement, n'achètent rien, proposent de réfléchir, puis, pressées par mes deux acolytes, dictent pendant une heure trois pages d'ordres qu'on réduit à deux, enfin à une. Que de sourires, de compliments, de grâces! Enfin la commande est prête, calligraphiée par Rogulus. Hélas, une cliente arrivant, mademoiselle Yoyotte veut lui demander conseil et voilà tous ses goûts boule-

versés. La pièce qu'elle aimait verte, elle la veut rose. Tous les dessins sont à revoir pour un nouveau choix qui dure une heure encore. De nouvelles confidentes arrivent. La nuit est là.

— Voulez-vous revenir demain à neuf heures? Je vous attendrai.

Hélas, à neuf heures, le lendemain, Yoyotte dort encore. On court chez Adélaïde, mademoiselle Dufrenot, mademoiselle Pinceau, mais c'est pour recommencer comme la veille les mêmes aventures. Et le temps passe. Chaque soir, Rogulus, fier comme Artaban, barre soigneusement sur sa liste les personnes que nous avons vues, énumère toutes celles qui nous restent encore à voir, auprès desquelles, peut-être, nous ne terminerons rien.

— Nous avons encore Élisa Jaham et Marie Agnès. Elles ont un magasin à la mode de Paris avec une statue de cire. Il y a aussi Peu Duvallon et Mérélise, Sylvia Mérélise, rue Blénac. Vous verrez quelle belle fille.

Je sais déjà.

Je suis, je souris, je serre des mains moites aux paumes presques blanches, toutes plissées de rides roses, parfumées, poudrées : je fais des compliments gigantesques, je m'extasie, je compatis, j'approuve. Tout m'est indifférent, charmant. A foison, des Florence Mills, Vaughan de Leith, Joséphine Baker. De ces visages, je peux dire tous plaisants de naïveté, de naturel, d'exotisme, quelques-uns avaient une inoubliable grâce.

Mais mon plus charmant souvenir, c'est encore Mérélise. Celui qui n'a pas vu à l'ombre d'un cocotier poussé de travers au milieu de la chaussée, cette boutique en triangle sur deux rues, garnie de glaces et de tiroirs comme dans les épiceries pour enfants : rubans, soieries vertes, soieries roses, mouchoirs, soutien-gorge, pantalons, ce comptoir de bois passé au ripolin, et derrière, occupée à recoudre à la machine la dentelle de sa combinaison levée jusqu'à mi-cuisse, la plus gaie, pimpante, appétissante négresse du monde, négresse marron pâle bien entendu, tirant sur la cannelle, ne peut compren dre le charme de mes affaires à la Martinique. Ah! c'était donc cela Mérélise, cette langoureuse agitation, ce regard tendre et

malicieux, cette ironie de la bouche peinte, cet artificiel des joues trop rouges (marron et rouge, quelle adorable chaude combinaison), cette vivacité, cette ondulation si voluptueuse, ce rythme inconscient qui soulevait ses hanches, ces longs bras nus cerclés, sur une peau couleur d'automne, de minces anneaux d'or. Déjà, Lanuquette achevait de m'être insupportable. Je me promis de revenir seul.

Après quelques journées de travail, Rogulus cessa brusquement de venir. Je ne devais plus le revoir, ni ce prétentieux Lanuquette auquel j'avais fini par m'habituer. J'appris de Pomponne qu'ils avaient dû partir pour Pointe-à-Pitre afin de témoigner à un procès, où l'un de leurs parents était accusé d'avoir voulu empoisonner l'ancien Gouverneur. Lanuquette fut emprisonné à son tour. Rogulus dut fuir. C'est ainsi que je perdis mes agents, mais depuis huit jours que j'habitais cette île, j'étais déjà habitué à toutes ces incohérences et cette aventure ne me surprit pas. Je recommençai seul mes visites et dans le calme, je pus revoir Mérélise.

Pas un jour cependant, pas une heure, pas une nuit, je n'avais cessé de songer à Clémentine. Je l'avoue à ma honte. Que de fois, avais-je interrogé mes compagnons, mes clientes? Sans doute était-elle depuis longtemps repartie, mais ce qui excitait mes regrets, c'était ce manque de certitude, cette impossibilité de retrouver sa trace. Elle devait bien pourtant exister quelque part, cette maison sous un morne, où, toute petite, Clémentine avait eu des cheveux courts. Après tant de recherches, le simple cadre de sa vie passée eût suffi peut-être à épuiser mon désir.

— Mérélise, — dis-je un soir que j'étais allé m'asseoir dans sa boutique, — voulez-vous...

Elle ne comprit pas, comprit autre chose et se penchant sur moi d'un air tendre :

— Je veux bien, — dit-elle, — si vous voulez.

Je n'osais poursuivre : crainte d'être déçu, je renonçai à lui demander aucun éclaircissement sur Clémentine Hugon. Mais il fallut bien lui prendre la main.

— J'ai eu beaucoup d'amants, — continua-t-elle pour me remercier de mes attentions pour elle. — Je vous en ferai

connaître quelques-uns qui pourront vous rendre service. Mais celui que j'aimais le mieux, une créole me le vola.

J'aurais pu, j'aurais dû trouver quelque charme aux confidences de cette Florence Mills qui avait un impudique plaisir à me dévoiler ses goûts, les ressources de son corps, mais mon esprit ne rêvait que de Clémentine. Mon corps lui-même était fidèle à son souvenir. On éprouve parfois de ces lassitudes. Je caressai quelque temps avec mélancolie ses poignets, je promis de revenir, (que coûte une promesse de retour?), je pris le plus doucement que je pus congé d'elle et ne revins pas.

J'errai, en attendant le bateau pour la Guaira, sur les routes qui s'élancent de Fort-de-France comme des serpentins sur toutes les montagnes du voisinage, dans l'espérance qu'un indice me mettrait sur la voie de celle que je cherchais. Le plateau Didier, ses habitations de plaisance au milieu des bougainvilliers et des roses, ne me livra aucun secret. Je poussai jusqu'à Saint-Joseph, Rivière-Salée, sans résultat.

Au pied de ces montagnes imprévues, découpées à la mode romantique, la campagne martiniquaise, brûlante, humide, sans cesse environnée de vapeur, est incomparable. Sans doute ressemble-t-elle aux Iles sous le Vent, aux îles Marquises, à cette adorable Baie des Vierges qui élève un si étrange rêve végétal au-dessus du sable fin? De si bizarres découpures vertes sous un ciel de gentiane durcie évoqueront toujours pour moi des images de Paradis terrestre, des lieux où je n'irai jamais, où il me plairait que soit le Ciel, la Terre Promise. Je traversais sans me lasser ce décor de roman d'autrefois. Rien ne manquait : ni les porteuses de fruits sur les routes ensoleillées, ni les das vêtues de cretonne à fleurs, assises dans les racines de banyans auprès de leurs maîtres qui jouent dans le sable, ni ces habitations créoles aux longues vérandas fermées de persiennes à jour.

C'est bien ainsi, à n'en pas douter, que je pensais aux Iles. Oui, c'était bien cela et tout était à sa place dans le décor dentelé des montagnes : les pitons rocheux, les mornes broussailleux chargés de verdure confuse, d'arbres morts, d'où surgissent des goyaviers, des campêches, des fromagers sou-

levant l'asphalte au bord de la route, le ciel si pâle, les cascades invisibles sous les fougères ténébreuses.

A mesure que je m'élevais, s'étalait de tous côtés à mes pieds comme un ruissellement, un gigantesque dessin d'îles grandeur nature. C'était la mer qui découpait des caps, des golfes, des presqu'îles, jusqu'à des îles, îlets, îlots, toute une géographie idéale pour enfants. L'horizon était pâle et silencieux, presque doux comme en Norvège, comme au printemps dans les jords.

A mes pieds, comme je l'ai dit, étendue comme une carte, la rade de Fort-de-France encaissée entre ses forêts, étincelle dans la lumière. Les caps peints en vert avancent dans l'azur : pointe du Carénage, pointe du Bout, pointe de la Baleine. Les rivières serpentent vers la mer, brillantes comme des poissons : Rivière Lézard, Rivière Salée, Rivière Monsieur, Rivière Madame. Les pitons surgissent autour de la route comme des génies : Piton Gelé, Pitons du Carbet, Mont des Olives, Morne Vert-Pré. Que sais-je encore, toute une nomenclature de naufragés.

Enfin, un jour, je me lassai de mes poursuites. Tous ces environs devenus familiers me laissaient une sorte d'amertume comme si leur beauté vide était irritante. Il leur manquait Clémentine.

C'est alors qu'un soir, la solitude aidant, je me rendis rue des Amours. C'est dans cette rue, comme vous le savez, que se tient le bal Doudou. Je poussai la porte. Dans une atmosphère surchauffée, un nuage de poussière et de sable, se trémoussait toute une société amoureuse ou qui voulait le devenir. Peu de blancs en vérité, mais des marins, des militaires, de jeunes commis et la population de couleur. Les mulâtresses, capresses, griffonnes étaient les plus endiablées. Leurs robes froissées, tachées dans le dos, sous les seins, le long des hanches, de plaques de sueur, disaient assez leur frénésie. Une atmosphère irrespirable de marée, de forêts, me prit à la gorge.

— Hélas, — me disais-je, — que sont devenues les danses sauvages de l'Afrique qui, dans leur impudeur, avaient quelque chose de sacré? Les tangos, one-step, fox-trott, ces danses édulcorées, voilà donc tout ce que notre civilisation a été capable d'offrir à l'amour noir?

Je n'eus pas le temps de romantiser plus longtemps. Sans comprendre d'où elle était venue, Mérélise se planta devant moi :

— Pourquoi n'êtes-vous pas revenu me voir? — me dit-elle à brûle-pourpoint, avec un air de reproche.

Je ne cherchais pas à m'excuser.

— J'ai voulu retrouver la sœur d'un ami qui habitait cette île, voilà ce qui m'a retenu loin de vous.

Je pensais qu'elle se fâcherait ou trouverait bien pauvre mon excuse, mais c'était mal connaître la femme de couleur, douce, bonne et tendre, qui a toujours aimé, qui aime toujours se dévouer pour l'homme blanc.

— La sœur d'un ami, — reprit-elle cherchant déjà dans sa mémoire quelle pouvait être cette femme privilégiée.

Elle s'assit sur une banquette de bois, comme si elle était lasse : en réalité pour me montrer sa bonne éducation. Elle avait croisé ses jambes, incliné son buste de côté et penchant légèrement la tête, elle me regardait comme elle avait vu faire dans les films les femmes amoureuses.

Je souris. Tant de naïveté et de grâce chez cette fille de couleur! Mon sourire parut lui plaire, car elle me prit presque maternellement la main pour faciliter mes confidences. Je lui expliquais ma déception.

— Elle s'appelait Hugon, — épela-t-elle, — Clémentine Hugon? C'était une créole bien entendu, une créole blanche. Mais était-elle jolie?

J'avouais ne pas savoir, mais que sur la photographie que j'avais vue à Bordeaux dans la maison de son frère, elle était charmante.

Elle eut une moue, un côté de la bouche remonté, l'œil plissé malicieusement.

— Aussi charmante que moi?

Je m'en tirai avec une banalité.

— Il n'y a jamais rien de plus charmant que la minute présente.

Un peu de poudre tombait de sa joue. Elle sut rire à propos. Vraiment elle n'aurait pu choisir un autre chemin pour me plaire. Ses yeux luisaient tout blancs quand elle levait la tête en fronçant les sourcils et je ne voyais dans ce regard

enjoué, enfantin, que le souci de me faire plaisir. Était-ce donc sa vraie nature?

— Je ne connais personne de ce nom-là. Êtes-vous bien sûr qu'elle ne soit pas morte?

— Puisque le nom de famille ne vous donne aucune indication, peut-être auriez-vous plus de facilité en cherchant du côté de Clémentine, — répliquai-je, entêté.

— Je connais beaucoup de Clémentine, — répondit-elle avec un sourire.

— Tant que cela et qui soient blanches?

Elle me cita une dizaine de noms et à chacun d'eux, elle remuait la tête après un moment de silence. Elle faisait tout cela consciencieusement, minutieusement, me regardant longuement dans les yeux avant de répondre, comme si d'avance elle eût cherché une indication.

A la fin, elle s'arrêta :

— Quel âge pourrait-elle avoir?

Je n'y avais pas songé et soudain je fus surpris. Je fus stupéfait de découvrir en faisant le calcul qu'elle devait avoir au moins trente-quatre ans. Déjà quatorze années depuis la guerre. Que le temps avait passé vite depuis ce jour où nous avions joué sous la tente! Qu'était devenu le beau Loustal et ses Irlandais? Mathieu et son singe noir qui soulevait les jupes de la Gabesse? On croit toujours qu'on aura le temps de vivre, de regarder en arrière et la mort vous rattrape vite.

— Trente-quatre ans, — reprit Mérélise enjouée. — Elle a huit ans de plus que moi.

— Ça vous fait donc tant de plaisir?

— Tant de plaisir, je ne sais pas, mais je suis contente tout de même. Je croyais qu'elle était plus jeune.

— Moi aussi, — dis-je naïvement.

— Trente-quatre ans, — reprit ma compagne, — celle à qui je pense doit avoir davantage. Elle a quitté Fort-de-France il y a une dizaine d'années.

— Quitté Fort-de-France, — répétai-je soudain attristé, — comme si j'avais cru être près du but.

— Ne vous attristez pas ainsi, — reprit-elle avec un sourire. — Vous avez l'air trop malheureux. Elle a quitté Fort-de-France pour Saint-Esprit, sur les pentes du Vauclin. Je

doute cependant que cette jeune femme soit celle que vous cherchez.

Elle se mit à rire.

— Pourquoi parlez-vous ainsi?

— Pourquoi ? Parce que vous m'avez fait un portrait d'elle qui ne correspond pas du tout à celui de mademoiselle de la Boissellerie.

— Pas du tout?

Mérélise se remit à rire. Son rire m'irritait.

— Ne prenez pas cet air fâché, ça ne sert à rien. Est-ce ma faute vraiment si elle n'est pas celle que vous m'avez dépeinte?

— Avez-vous des preuves?

— Ne m'avez-vous pas dit que votre Clémentine n'avait qu'un désir : quitter la Martinique, revenir en France auprès des hommes blancs? Or, celle dont je vous parle, après avoir vendu sa distillerie, a acheté, il y a quelques années, une ancienne habitation de sa famille où elle s'est retirée.

— Et cela vous suffit pour être sûre que ce n'est pas elle?

— Il y a autre chose.

— Autre chose, — dis-je interloqué et inquiet?

— Oui, autre chose. Clémentine de la Boissellerie n'aime que les noirs.

— Qu'est-ce que vous dites? — criai-je en me levant soudain comme si j'avais à défendre la mémoire de cette inconnue.

Mérélise ne répondit pas.

Longtemps après, elle reprit :

— Pourquoi vous emportez-vous? Vous ne la connaissez pas. Chacun n'est-il pas libre de ses goûts? Moi, vous le savez bien, je préfère les blancs.

— Avez-vous des preuves? — répétai-je mal convaincu.

Mérélise se rapprocha de moi.

— Pourquoi voulez-vous des preuves, comme si cette femme vous avait trompé? Je vous ai parlé d'une créole qui m'avait pris un amant noir. Eh bien! c'était Clémentine de la Boissellerie. D'ailleurs quelle importance?

Je me tus, surpris tout à coup de moi-même, de l'emportement que j'avais mis à cette conversation. Mérélise s'était

levée et cherchait à m'entraîner du côté de l'étroite cour au-dessus de laquelle tournait lentement un champ d'étoiles. Les nègres qui jouaient de la mandoline, dispersés sur l'appui des fenêtres, se rafraîchissaient de glace pilée. Les instruments étaient posés à l'envers sur le parquet. La poussière retombait sur des couples en moiteur qui essuyaient de leurs mouchoirs de soie multicolores leurs poignets, le col de leurs chemises empesées.

Nous ne parlâmes plus avec la même insouciance. Le souvenir de celle que je cherchais étant banni, notre conversation perdit tout intérêt. Nous demeurâmes dans le jardin quelconque, si banal avec ses bouteilles de bière vides, ses caisses défoncées, ses chaises hors d'usage, accessoires de guinguette que la nuit embellissait. Au moment de nous séparer, je demandai à Mérélise :

— Est-elle jolie?

Elle n'eut aucune hésitation à répondre.

— Vous êtes fou, à cet âge, dans nos pays!

Pourquoi nous séparâmes-nous fâchés?

Je n'eus aucune peine à trouver à Saint-Esprit la demeure de mademoiselle de la Boissellerie. Dans cette partie sud de l'île, la végétation ne cesse d'être celle d'un paradis terrestre, mais les grandes houles des forêts du Nord sont moins profondes. Ce ne sont qu'orangers, citronniers, goyaviers, avocatiers, arbres de la pomme cannelle, de la pomme cythère. Ailleurs, des vanilliers, cannelliers, patchoulis. Passé le col entre la montagne Caraïbe et le Vauclin qui barre la langue méridionale de l'île, la route descend brusquement dans une vallée profonde couverte de cannes, se perdre dans la forêt. C'est au seuil de ce paysage que je m'arrêtai.

Je rôdai longuement autour de cette longue demeure au nom étrange, Morne-Pavillon, entourée de sabliers gigantesques qui formaient autour d'elle une enceinte d'ombre et de fraîcheur. Un jardin qui avait dû être somptueux l'isolait de la route, et je reconnus les traces d'anciennes volières, de vieux bâtiments d'esclaves. A un jet de pierre, enseveli sous un bouquet de cacaotiers, un moulin peint en jaune, avec sa roue, achevait de pourrir. Ce devait être une ancienne demeure délaissée de longues années, puis reprise. Creusée

dans le sol, on reconnaissait même la case à ouragan, tout un jeu de réservoirs et de viviers. De là, la vue hésitant entre tant de splendeurs, le Vauclin qui fume, la pointe du Diamant, allait se perdre dans la mer sertie de forêts. Je m'enquis discrètement dans le village, mais ma curiosité dut déplaire, car je ne tirai rien de la marchande de fruits, rien du bazar.

Une seule chose me tourmentait. Elle n'était pas jolie et j'avais une appréhension grandissante de poursuivre une stupide aventure. Non, rien ne m'inclinait vraiment à connaître cette inconnue. N'avais-je pas appris qu'elle avait une vie mystérieuse, indolente, légère, entourée de noirs, bien plus, qu'elle faisait de la politique? Toutes choses qui m'éloignaient d'elle. Mais depuis longtemps, ce n'était plus le souvenir de cette enfant que j'avais eue en partage, un soir de ma jeunesse, qui me poursuivait, mais le seul désir de goûter à une aventure dans cette île qui était ma seconde escale.

La distance n'est pas longue entre Fort-de-France et Saint-Esprit. A ma seconde visite, je décidai de me faire connaître.

Je n'eus pas besoin de sonner au portail de bois, car il était entr'ouvert et d'ailleurs personne ne serait venu. Il n'y avait qu'une allée que je suivis un peu inquiet, mais le silence d'un midi équatorial me donnait du courage. Je montai entre les bambous, je tournai, et la maison réapparut sous les sabliers, très basse, un peu humide, un peu triste avec cet air d'abandon qu'ont toujours les maisons sans enfants, les maisons sans familles. Une négresse que je découvris en faisant le tour de la véranda lavait dans un bassin où coulait une source.

Mademoiselle de la Boissellerie repassait au salon un jupon empesé. Je vis pour ne jamais l'oublier de ma vie, dans une pièce d'angle où entrait une douce lumière verte, cette grande table Louis XVI blanche, à rechampis verts, garnie d'une couverture de laine déchiquetée, brûlée, sur laquelle était posée une pile de madras et devant, tournant le dos à la porte, face à la fenêtre par où l'on apercevait l'extrémité de l'île se perdant dans la mer, une mince silhouette vêtue de percale bleue, la nuque très dégagée, les cheveux courts, mêlés de quelques fils blancs. Toute ma vie, j'entendrai cette voix

légère, presque cassée, qui, face à la mer, interpelle la négresse qui m'accompagne.

— Je t'ai appelée trois fois, Cadoré. Pourquoi n'es-tu pas venue?

— Pas venue, pas entendu, mais je t'amène un visiteur.

Elle se retourna un fer à la main, sans surprise, et je vis le plus beau, le plus triste visage du monde. Non, vraiment, Mérélise avait raison, elle n'était pas jolie. Elle était bien mieux que cela. Ses yeux pâles, entourés d'un halo bleu pastel (quel cerne étrange!) dans lequel de petites rides commençaient de courir, sa longue bouche dédaigneuse aux coins retombants, ses lèvres pâles, trop pâles, ses joues amincies, son cou flexible, long et blond, ses bras, sa poitrine déjà lourde avaient, je ne sais quelle insupportable noblesse, quelle sereine majesté et cependant une volupté mystérieuse, profonde, éclatante comme le jour. Certainement depuis longtemps, la jeunesse s'était enfuie de ces épaules, de cette gorge, de ces tempes, mais à sa place, toutes les ardeurs, toutes les richesses plantureuses, maternelles, et saines de l'âge mûr. Pas jeune, cette créole, mais quelle nouveauté dans ce sourire incertain, si indécis, si pâle, quelle fraîcheur dans cette lassitude, quel rayonnement! Je ne voyais sur ce beau visage las que le commencement des rides, que les fils blancs qui serpentaient sur le front, que ce bleui des paupières. Elle semblait entrer avec sérénité dans l'âge mûr. Sans frayeur, sans regret, je lui donnai quarante ans.

— Mademoiselle, — dis-je en m'inclinant, — permettez-moi de me présenter. Je recherche, pour le plaisir de faire sa connaissance, la sœur d'un vieil ami du bled marocain, mademoiselle Clémentine Hugon et je m'excuse de rendre ainsi visite à toutes celles qui s'appellent Clémentine. J'espère que vous me pardonnerez?

Elle ne bougea pas, j'essayai de sourire.

— Votre maison est charmante.

Elle me laissait parler, me regardant jusqu'au fond des yeux et ce regard à la fois maternel et tendre, plein de résignation et de douceur, me troublait. Mademoiselle de la Boissellerie se taisant, j'allongeai mes phrases pour cacher mon désarroi, mais elle continuait de me regarder des pieds à la

tête, longuement, et ce regard me transperçait comme un soleil glacé et tendre.

— Ah! — dit-elle tout à coup avec lenteur, accentuant le vieux parler créole, — ah! vous désirez rencontrer Clémentine Hugon? Je l'ai connue, en effet, il y a bien longtemps.

— Bien longtemps? — insistai-je avec cette manie que j'ai de répéter la fin des phrases quand je suis inquiet ou curieux.

— C'était une amie, — reprit-elle avec mélancolie.

— Une amie?

— Quatorze ans déjà, presque une vie, — continua-t-elle, comme se parlant à elle-même.

Alors seulement, elle se retourna et posa son fer sur la table au milieu de son repassage inachevé. Puis, me faisant signe de sa tête inclinée, elle m'offrit un fauteuil tapissé d'une vieille cretonne, cirée, à fleurs vertes; elle-même s'assit au milieu des plis de sa robe longue, empesée, encombrante comme une crinoline. Une mangouste sortant d'une commode peinte, aux ferrures de cuivre terni, vint sauter d'un bond entre ses genoux. Par les fenêtres, dont les persiennes étaient repoussées, je voyais entre les racines d'un sablier le fond d'un golfe à des kilomètres de distance en contre-bas de deux mornes qui pointaient au-dessus de la mer.

— Mademoiselle, — repris-je essayant, je ne sais par quel besoin secret, de m'excuser encore, — la raison qui m'amène ici est une bien vieille histoire.

— Qui peut se raconter peut-être à une étrangère?

Elle sourit et je compris pourquoi ce visage sans fraîcheur, ce visage que Mérélise ne trouvait pas joli, était si prenant. Ce qui lui donnait sa beauté, c'était ce sourire latent sous les traits calmes, comme une fleur au fond de la mer. A peine commençait-elle à sourire, tout son visage aussitôt prenait un charme inconnu.

Sans hésitation, je lui racontai alors cette nuit lointaine dans le bled, ma visite à Bordeaux, la photographie pendue au mur, l'amour (n'était-ce pas du désir?) que je nourrissais pour cette inconnue, et à mesure que je parlais je voyais ses yeux briller comme s'ils étaient pleins de larmes.

Elle ne répondit rien, mais se détourna, sortit du salon, bouleversée, sans mot dire, me laissant seul.

Quelle étrange visite et qu'avais-je besoin de venir raconter à une étrangère des histoires aussi saugrenues? Solitude, mauvaise conseillère. Blessé, mortifié, stupéfait de mon indiscrétion, je demeurai immobile, cherchant un moyen convenable pour prendre congé. Aucun bruit dans la maison, mais au loin, dans les vallonnements torrides, le gémissement d'un bambou qui fait taire tout à coup cette plainte mystérieuse d'oiseau.

Ce salon colonial aux cretonnes moisies qui tombaient le long des fenêtres, était tapissé d'un vieux papier grenat à fleurs romantiques : aimez-moi, pensées, pâquerettes, pas plus grandes qu'un brin de mousse, emmêlées de ruban ondulé. Des meubles d'autrefois semblaient posés sur une épaisse couche de poussière. Lustre de verre de Venise garni encore de bobèches vertes. Pendule noire sous un globe. Aux murs, des cadres d'ébène encadrant des photographies sur verre, elles-mêmes entourées d'un large passe-partout noir.

Elle revint au bout d'un long instant. Je la reconnus à peine. Elle avait mis une robe de soie bleue (elle semblait aimer le bleu outre mesure), des souliers noirs. N'avait-elle pas auparavant des socques de paille? Elle s'était recoiffée, elle s'était peinte et ses lèvres rouges faisaient paraître plus mystérieux encore ses yeux pâles. Je ne sais plus si elle me parut plus belle, mais elle était plus étrange, plus sensuelle et la volupté répandue sur son front, sur sa bouche, tout me frappa de telle sorte que j'eus un frisson.

Je demeurai jusqu'au soir. Elle prit sa mandoline, joua, chanta. Dans un coin du salon, la table et son repassage demeuraient toujours en suspens. Pas une fois elle n'y fit allusion, ni à sa vie antérieure, ni à rien de ce qui avait été avant moi.

Quand la nuit commença d'allumer les lucioles autour de la véranda et qu'on vit les premières lueurs scintiller au bord de la rade, elle s'arrêta :

— Au revoir, — dit-elle presque maternellement. — Il faut rentrer, mais vous reviendrez, n'est-ce pas?

Je partis sans revoir ses yeux. Pas une fois elle ne releva la tête, jusqu'à ce que les ténèbres me l'eussent dérobée.

Je revins. Mademoiselle de la Boissellerie m'attendait au

bas du jardin, si l'on peut appeler jardin cet envahissement de bambous, de lobélias, de magnolias, pêle-mêle sur les pelouses sauvages. L'après-midi se passa comme celle de la veille. Mademoiselle de la Boissellerie me parut plus enjouée, plus naturelle. Le soleil étincelant nous baignait d'une lumière mystérieuse que tamisait le feuillage autour de la maison. La négresse allait et venait autour de nous avec nonchalance, comme veillant sur nous. Pour me distraire, mademoiselle de la Boissellerie me montra de vieilles photographies dans un album de cornaline et je revis l'illustration d'un roman colonial aux environs de 1890. Ses mains sentaient la pivoine. Je ne songeais plus du tout à la vraie Clémentine.

Quand la nuit parut de nouveau sur la courbe de la mer encore indécise, son humeur changea, son insouciance s'évanouit. Elle demeura silencieuse un long moment, regardant la fenêtre s'emplir de ténèbres, mais j'étais déjà habitué à ses silences et je ne fus pas surpris. Un quimbo, sorte de chauve-souris, souleva les rideaux et je sentis sur ma joue son vol glacé.

— Ne craignez rien. Ce n'est qu'un présage.

Elle approcha alors deux fauteuils et me fit signe de m'asseoir près d'elle :

— Je voudrais que vous me racontiez de nouveau cette histoire du bled.

Quand j'eus terminé, la nuit était tout à fait venue. Au-dessus de la mer invisible, de l'île sombre, les étoiles voguaient silencieusement dans l'espace. Je la vis alors à peine se lever, demeurer un instant debout contre moi, un instant qui me parut long comme un jour, s'asseoir soudain sur mes genoux, m'entourant de ses bras, me pressant éperdument contre elle, comme un enfant qu'on voudrait empêcher de fuir.

— Vous n'avez donc rien deviné?

Mes yeux n'avaient plus besoin de s'habituer aux ténèbres. Sans savoir, je répondais à son embrassement. Je fis non de la tête.

— C'est moi, Clémentine Hugon.

Je poussai un cri.

— Vous? Vous?

— C'était moi.

Puis après un moment de silence :

— Maintenant, — dit-elle, — je ne veux plus que vous reveniez que la nuit.

Je revins. Que la lumière ce jour-là fut longue à mourir! Enfin le jour éclata et d'un seul coup Fort-de-France, sa rade vernissée, son fort romantique, sa douce savane ombreuse cerclée de sabliers, la côte enluminée, la mer miroitante et grise, toute la terre sombra dans les ténèbres.

Sous le ciel demeuré éblouissant, ce fut la nuit.

La nuit est lourde, chargée de vapeurs tièdes. Sur le bitume encore chaud, la voiture roule sans d'autre bruit que le claquement des pneus faisant ventouse. Entre l'enfilade des maisons irrégulières, la lune court jusqu'à la mer où elle se précipite dans une gerbe de lumière. Quelques cocotiers penchés se découpent comme des ombres de zinc. Une étoile filante traîne languissamment sa traîne sur la baie des Flamands. Au loin, tout près, un cri de négresse comblée.

Sur les routes de bitume noir, je longe deux murailles impénétrables entaillées çà et là par des cases sans portes qu'éclairent par-dessous des bougies enfilées sur des roseaux. Un couple silencieux et accroupi qui attend le retour du jour. Le vol cabalistique d'une chauve-souris. Le ciel luit sur l'asphalte. Les murailles s'évanouissent et soudain l'île sort de la mer, baies vaporeuses, caps immatériels. Sur l'océan noir comme sur un mur, pèse la voûte étoilée.

— Encore plus vite, imbécile. Je n'arriverai jamais.

Jardins où résonnent des voix, zones de jasmin, zones de vanille, lueurs rouges entre les bambous. La route s'est élevée au-dessus des bois, des villages, Lamentin, Rivière du Lézard, Ducos, Saint-Esprit. Je suis une route à flanc de colline qui surplombe un ravin où chante un oiseau sauvage. Un chien aboie. Et soudain, de la véranda noyée dans l'ombre, une voix me salue, m'appelle, me presse déjà contre elle :

— C'est moi, Clémentine.

Comme hier; et demain je repartirai, je baise sans mot dire dans les ténèbres le creux d'un bras plus doux qu'une rose. Parce qu'elle m'enivre de je ne sais quel parfum triste et fort, je crois qu'elle soupire. Il me semble qu'elle est plus tendre que d'habitude. Sa voix hésite.

— Qu'avez-vous fait ce soir, mon ami, pour venir si tard?

Si tard? Ne m'avait-elle pas dit de ne venir que la nuit? Je cherche à lire dans ses yeux, mais ils sont étincelants dans l'ombre, indéchiffrables.

Plus tard, nous nous asseyons sous la véranda, loin des lampes.

Cadoré apporte des punchs comme si j'avais besoin de boire pour être ivre.

— Mon grand-père Hugon de la Boissellerie habitait au Lamentin une grande maison à balcon de pierre qui ressemblait à une forteresse, à côté de celle des Pères Blancs et c'est là que je vis le jour. Nous avions alors une des meilleures sucreries du pays et tout était pour le mieux dans la plus belle des îles. Lorsque je me rappelle ma mère, je la revois dans une victoria, au milieu de la Savane, un jour de 14 juillet. J'étais toute petite. Le Gouverneur qui était déjà dans la tribune se leva à l'approche de ma mère et lui baisa la main. Puis ce fut le tour du général et d'autres amis en pantalons blancs qui sentaient l'ambre. Ma mère était radieuse. Mon père avait disparu et je le retrouvai à la fin de la revue avec les officiers d'état-major, au milieu de jeunes femmes qui venaient de France. Mon frère Romain suivait les détachements de soldats.

» Un beau jour, mon père et ma mère moururent, puis ma grand'mère, et Ferdinand partit pour ne plus revenir. En France, à l'École de Médecine Militaire de Bordeaux, il ne conserva de notre nom que la première partie, ne voulant pas déplaire à ces camarades imbus d'égalité et honteux peut-être déjà de son origine créole. Mon frère si tendre cependant n'a jamais aimé notre île. « Je m'appellerai Hugon, tout simplement, m'écrivait-il, cela est plus républicain. » Je combattis toutes ces raisons, hélas en vain et, désormais par représailles, je ne m'appelai plus que de la Boissellerie. »

— Parlez-moi encore de Loustal, — disait-elle. — Comment était votre tente? Que disait mon frère quand vous l'avez connu?

Je lui racontais tout ce que je savais, nos tournées dans le bled de Demnat à Tiznit, la colonne des Aït Messat où Fortoul avait enlevé un étendard, l'hospitalité des Caïds, le

séjour des Tharaud dans leur petite maison de Marrakech où nous allions les surprendre le soir avec des lanternes. Elle s'intéressait à toute cette vie lointaine dont elle avait eu des échos par son frère et ne se rassasiait pas de détails, comme si toute sa vie heureuse datait de cette époque disparue.

— En ce temps-là, — continua-t-elle, lorsque j'eus épuisé mes souvenirs — mes parents étaient déjà morts et je me débattais au milieu de difficultés de toutes sortes. Ce qui me restait de fortune fut englouti dans une banque de la Trinité. Je luttais sans espoir contre la vie et contre les noirs, occupée de mes champs de canne à sucre et de la distillerie que mon frère avait désertée.

Elle s'arrêta un instant, comme si elle était lasse.

— A bout de ressources, je dus quitter notre maison de Fort-de-France. C'était l'époque où Romain m'envoyait un peu d'argent dans l'espérance de me constituer un petit capital pour vivre en France, mais je m'en servis pour payer des dettes accumulées depuis des années. Encore de l'orgueil, voyez-vous?

Elle sourit tristement et jamais je ne reverrai un tel sourire si doux, désabusé, plein d'un secret mépris pour elle-même.

— Je vins alors me réfugier à Morne-Pavillon qui avait appartenu à mon grand-père. La vie est triste ici pour une blanche, l'avez-vous compris? Que voulez-vous que je devienne?

Je la regardai sans répondre.

— Me marier? Mais il n'y a plus de blancs dans les Antilles et quel Français accepterait jamais de venir dans cette île sans joie, d'enfants illégitimes et de mulâtresses? Et qu'y ferait-il, mon Dieu, sinon m'aimer du matin au soir? Travailler, planter de la canne à sucre, du cacao, faire du rhum, cultiver le tabac, ouvrir un magasin, hélas, ce n'est plus un métier de blancs. A cause du nègre hargneux, sournois, vindicatif, livré à la hideuse politique, tout séjour même amoureux comporterait plus de peine que de charme.

— Tant de mésentente? — murmurai-je découragé.

— Rien à tenter pour rapprocher les couleurs, sinon abandonner au monde noir le quart du monde. Ici, dans ce

lointain canton, elles se heurtent, sans jamais se confondre et rien, ni personne ne les apaisera jamais. Les mulâtres amoureux des blanches, détestés par elles, rejetés de la terre promise vers leurs demi-frères, les nègres. Les mulâtresses, avides de caresses blanches, se jetant dans les premiers bras tendus, acceptant toutes les servitudes pour échapper à leur vrai maître, éternelles maîtresses-servantes, sans d'autre contrat que l'égoïsme et la lâcheté de leur Dieu. Au milieu de cet océan de désirs insatisfaits, îlots à demi submergés, la dernière équipe des blancs, fonctionnaires, commis, qui diminue chaque jour, rongée par la silencieuse marée noire.

— Mélancolique? — fis-je tendrement.

Elle secoua distraitement la tête. Je fis un geste vague du côté de la mer.

— Partir? j'y ai quelquefois songé, mon ami, mais après tant d'années de servitude, pourrais-je m'accoutumer à une autre vie? Je n'ai jamais quitté ces rivages, cette prison de feuillage et de soleil, ne l'oubliez pas. Souvenez-vous des créoles exilées qui tombent malades et meurent du mal du pays, de ce mal mystérieux qui est une absence de soleil, de chaleur, de farniente, de désœuvrement, de parfum, de lourdeur de l'atmosphère. Songez à ces plantes transportées d'une serre dans une autre et qui s'étiolent, se fanent. Ma grand'-mère a essayé de fuir, puis elle est revenue et j'ai peur de revenir à mon tour. Échappe-t-on jamais aux sortilèges de ces îles, opium que je hais à certaines heures jusqu'au sang, mais dont je suis éternellement prisonnière?

Nous étions debout dans ces allées pleines de parfums, au pied de palmistes invraisemblables. Elle avait une robe de soie blanche, courte et large, que l'alizé soulevait. Quand elle parlait, elle s'arrêtait brusquement, face à moi, me regardait fixement, puis repartait soudain, lointaine, pleine de réticences.

Clémentine. J'ai déjà parlé de sa beauté, mais je n'ai pas fait comprendre ses grands yeux tantôt pâles, tantôt violets, sous ses sourcils noirs, parfois fanés, le ton de sa peau de midi, son étrange grâce exotique, la caresse sauvage de sa voix.

Nous gagnâmes lentement Morne-Pavillon. Une plante tournait autour des piliers de bois, glissait entre la balustrade

où une lanterne tempête à bout de souffle se balançait à un clou. Dans une cage aux vieux barreaux de cuivre, deux perroquets de Belem, au bec écarlate, ouvraient un œil désabusé. Elle s'assit avec lassitude, se balança quelques instants sans mot dire et je m'aperçus qu'elle était presque nue.

Aucune lumière sur la pente des forêts que cet éclat du ciel tropical si doux, si paisiblement nocturne. Une fontaine chantait sous des feuillages inconnus. Les contours, les rivages, si géographiques le jour, n'étaient plusque la silhouette confuse d'un pays sans carte, inexploré. Depuis longtemps, la lune avait quitté l'hémisphère. Je m'approchai de Clémentine. Elle eut un geste d'effroi.

Tantôt tendre, tantôt farouche, elle éveillait en moi un sentiment trouble de tristesse, de désir. Ou bien, était-ce aussi de la pitié, une tendre angoisse passionnée pour tout ce que je savais d'elle, pour tout ce que je ne savais pas. Tendre proie comme cette île abandonnée au monde noir. Passant, j'aurais voulu la prendre dans mes bras, lui dire que je penserais à elle, qu'elle serait toujours mon amie, mentir, que sais-je? Jamais, je ne l'avais sentie si lointaine, si inquiète.

Elle se leva, entr'ouvrit un rideau de perles qui se choquèrent avec un cliquetis lugubre et prononça un nom que je n'entendis qu'au mouvement de ses lèvres. Puis, apparut, vêtue d'une robe à bouquets, une affranchie, sa nourrice. Tandis qu'elle apportait un phonographe, Clémentine regardait la mer lointaine, la mer irréelle avec un étrange sourire, la mer qui était sa prison. Cette belle mulâtresse était plus qu'une servante : une confidente, pourvoyeuse de menus plaisirs, une amie. Qui racontera un jour, auprès des dernières créoles, l'avènement de la fille de couleur, l'histoire de sa lente puissance, l'esclavage de la beauté métisse, son irrésistible fascination?

En même temps que le premier crissement de l'aiguille sur le disque, j'entendis la voix de Clémentine :

— Pardonnez-moi. Je n'ai pas le courage de faire de la musique ce soir et pourtant tout vaudrait mieux que des plaintes. Je ne veux pas que vous emportiez d'ici le souvenir d'une malheureuse.

Durant un long temps la conversation tomba et la nuit s'écoulait comme toutes les nuits du monde : nuit limpide de

l'hiver aux Antilles. Le triste chœur des désirs sanglotait sur les guitares. La nuit passait, mais de temps en temps, un parfum m'engourdissait : chypre, jasmin, sueur d'énervement ou de désir.

Tout à coup, elle se leva et revint comme la veille s'asseoir sur mes genoux.

— Maintenant, je veux tout te dire. Cela me fera du bien et puis, ne vas-tu pas repartir? On t'a parlé, n'est-ce pas? La pauvre image que tu emporteras de moi, je ne voudrais pas qu'elle soit fausse. C'est mon dernier orgueil. Tu dois trouver que je mène une vie très étrange. On ne fait pas toujours sa vie comme on voudrait.

— Pourquoi : toujours?

— Je n'ai pas eu du reste à choisir. J'ai passé toute mon enfance entre ma grand'mère et ma nourrice. Mon unique distraction fut le pensionnat des Sœurs Blanches, mais je n'avais pas d'amies. Sais-tu ce que c'est de grandir dans un climat perfide, solitaire? Sais-tu...

Elle s'arrêta tout à coup, se pencha davantage, écrasant ses seins sur mon épaule comme pour arrêter un aveu.

— Alors, — dis-je timidement, effleurant son cou de mes lèvres.

— Un nègre me viola.

— Il n'y a pas de viol tout à fait involontaire.

— Tais-toi, — répondit-elle avec un frisson.

Toute seule sous un climat torride, dans le désœuvrement, l'indifférence, livrée sans défense à l'esprit, à la chair...

— Tout le monde m'oubliait. Tout le monde m'a oubliée. Toi seul peut-être, un jour, te souviendras de moi.

Oser l'interroger? Elle m'était déjà bien trop chère. Ses confidences, la chaleur de son corps me remplissaient d'une désolation infinie. Était-ce donc cela la douceur de ces Iles, le berceau de la race humaine et ces rencontres fortunées dont parlent les voyageurs. Mais elle parla. J'appris ce qui l'attachait si fort à ces rivages. Eh quoi! mon Dieu! Était-ce possible? Elle avait voulu fuir. Mon amie, car je l'appelais déjà mon amie, celle que je ne reverrai plus, ne savait pas partir? Elle me racontait toute sa vie, comme assoiffée de confidences. Et je ne voulais pas comprendre et je voulais

qu'elle avouât avec les mots de tous les jours. J'étais lâche et désabusé. Elle, que je croyais si tendre, si pure. Et elle l'était. Elle que je commençais d'aimer, comme on peut aimer quand on se sent près de comprendre toutes les faiblesses, toutes les grâces du monde.

Détresse, impuissance. La dernière créole blanche, la plus douce, la plus fière, devenue la proie du sang nègre, retournait à la barbarie. Mélancolique symbole. Depuis longtemps aussi, la Martinique, la Guadeloupe ont été violées. Adieu, Iles sous le Vent, rêveries des mers lointaines où fleurissait un sang français, filles de nos aventures.

Il y eut encore un long silence. La nourrice s'était depuis longtemps assoupie sur les marches de pierre noire. Les perroquets dormaient, et la rade, la forêt, l'île entière.

— Alors? — repris-je, un peu haletant de mon audace.

— Alors, je suis une femme. Que voulez-vous que je devienne?

— Alors? — dis-je avec tristesse.

— Alors...

Et elle me regarda longuement, avec un haussement d'épaule. Je vis dans ses yeux étincelants, briller, danser, se tordre une flamme inconnue, étrange éclair du désir. Puis elle baissa son regard et je crus apercevoir une larme sur sa joue.

On entendait au fond des vallées le bruit monotone de la mer, le ressac. Une luciole s'éteignit entre nous comme un charbon embrasé. Je lui pris les deux mains.

— Clémentine.

— Venez, — dit-elle brusquement.

Et elle m'entraîna.

Le matin était triste. Pas un oiseau. Sur la baie des Flamands, une voile tirait des bordées. J'entendrai toute ma vie le soupir de lassitude qui, seul, marqua notre adieu.

FÉLIX DE CHAZOURNES

M. STEFAN ZWEIG

L'œuvre littéraire de M. Stefan Zweig est pleine d'enthousiasme, d'émotion et de pathétique. Romancier, cet auteur s'applique comme à plaisir à l'analyse des cas déchirants. Et sans doute l'œuvre est-elle ainsi, parce que l'homme est tel. Né le 28 novembre 1881 à Vienne, M. Stefan Zweig arrivait, quand éclata la guerre, à ce moment de l'existence que Dante appelle le milieu du chemin de notre vie et où il place la vision sublime dont il resta ébloui. Si Dante n'a jamais oublié l'Enfer où il descendit en rêve à trente-cinq ans, M. Stefan Zweig n'a jamais pris son parti des horreurs qu'offrit soudain la réalité, une réalité qu'il avait trouvée jusqu'alors acceptable et dont il espérait qu'elle deviendrait plus belle encore. M. Stefan Zweig avait débuté dans la carrière littéraire en enfant gâté du destin. Fils d'un riche industriel, il avait pu mener ses études à sa guise, négligeant ceci, approfondissant cela, sans nul souci du diplôme à conquérir et du pain à gagner. Curieux des sites et des hommes, curieux de tout, il avait pu s'en donner à cœur joie de séjourner dans les capitales d'Europe et de voyager au petit bonheur dans les contrées lointaines. M. Zweig a visité la Provence et l'Espagne, l'Afrique, l'Angleterre et l'Écosse, le Canada et les États-Unis, le Mexique et Cuba, l'Inde et Ceylan. Il a fait partout d'intéressantes connaissances et noué de fructueuses relations. Ses meilleurs amis français s'appellent Romain Rolland, Vildrac et Duhamel. En Belgique, il fut longtemps l'ami intime de Verhaeren dont il a magnifiquement traduit les

œuvres en allemand. Il fallut la guerre pour rompre cette amitié. Encore M. Zweig laisse-t-il entendre qu'il aurait volontiers continué les relations cordiales qui l'unissaient à Verhaeren malgré les torts faits à la Belgique par l'Allemagne, alliée de l'Autriche. M. Zweig n'a jamais compris, paraît-il, que Verhaeren tînt rigueur à un poète, Autrichien de nationalité, mais international de sentiment, des iniquités commises par l'Allemagne. M. Zweig a mis en allemand, non seulement Verhaeren, mais des Français de France, Baudelaire, Verlaine, Rimbaud. Passionné dès l'enfance pour la littérature, il eut la sagesse de ne point publier trop tôt ses propres essais. Il se borna d'abord à traduire des étrangers ou encore à se mettre à l'école des auteurs célèbres de langue allemande. On raconte qu'il guettait, à la sortie des théâtres, les soirs de premières, Hauptmann, Sudermann et son compatriote Schnitzler pour s'abreuver du spectacle de leur gloire. Naïf et touchant témoignage du culte qu'il vouait aux lettres! Il croyait à la communauté spirituelle de l'Europe, à la grande fraternité des esprits éclairés, à la littérature universelle comme moyen d'affinement et de relèvement, aux humanités, en un mot, comme raison d'être et parure de l'humanité.

Pour cet ami des hommes, quel désastre que la guerre avec son cortège de malheurs et son laissé pour compte de haines! M. Zweig s'en est relevé, mais il ne s'en est pas guéri. Tout ce qui sort depuis 1914 de son cerveau et de sa plume porte la marque de la blessure dont son cœur reste à jamais navré. Déjà ses premières fictions, ses récits de jeunesse attestaient, malgré son amour de l'existence, une sourde inquiétude en face des problèmes qu'elle pose. L'inquiétude est devenue angoisse, le rêve cauchemar. Il y eut toujours dans la prose si drue et si claire, si riche de mouvement poétique et si admirablement rythmée de M. Zweig, quelque chose de tourmenté et de haletant. Ces caractères se sont aggravés. Il faut plaindre M. Zweig, il faut le plaindre plus que d'autres, parce qu'il a cru plus sincèrement que d'autres à l'unité morale de l'Europe. Il s'est, dans sa chute, meurtri plus que n'importe qui, pour être tombé de plus haut. Son découragement, toutefois, n'apparaît pas irrémédiable. C'est un don précieux que cette curiosité de toutes choses dont il est possédé, que

cet élan qui le pousse vers toutes les civilisations, toutes les doctrines, toutes les âmes. La curiosité développée à ce degré offre une chance d'évasion et de salut. Elle a préservé M. Zweig du naufrage total où risquait de l'entraîner la ruine de ses espérances. En construisant une riche galerie des meilleurs esprits du temps passé, il trompe la douleur consécutive aux déceptions du temps présent. Et peut-être se donne-t-il ainsi des raisons de ne point désespérer de l'avenir. Il est une grâce du ciel pour les idéalistes à la manière de M. Zweig. La nature a beau les douer d'une exceptionnelle puissance d'observation, de réflexion et de raisonnement, tout cet esprit critique se brise sur le mur de leurs idéales convictions. Criblé de balles, ensanglanté, réduit à une loque, le drapeau de leur utopie leur reste cher. Ils le brandissent au-dessus de la mêlée dans un sursaut d'amour[1]...

***

On doit à M. Stefan Zweig de jolis poèmes composés quand il était jeune (*Les Guirlandes précoces*) et qui trahissent l'influence de Hofmannsthal et de Rilke, celle aussi de Verlaine qu'il a traduit. Les poètes de langue allemande sont très sensibles au vague, au fluide et au flou des vers du Pauvre Lelian. Ils aiment Verlaine et le comprennent, ils subissent son charme et son attrait. Ce fut le cas de Stefan Zweig. Épris de théâtre comme tout bon Viennois, il écrivit aussi à ses débuts des drames auxquels il ne semble plus attacher grande importance. C'est comme auteur de nouvelles (les plus longues d'entre elles, deux ou trois, méritent à peine le nom de roman) qu'il s'imposa à ses contemporains et conquit assez vite la célébrité. Ces récits, dont il a publié plusieurs volumes, font résonner dans la littérature de ce temps une note très particulière. C'est là qu'il a donné jusqu'à présent la meilleure preuve de sa séduisante originalité.

Rien ne ressemble moins, par exemple, aux meilleurs

1. La plupart des livres de M. Stefan Zweig ont paru à l'*Insel-Verlag*, à Leipzig. De nombreuses traductions françaises ont été publiées aux librairies Attinger, Stock, Kra, Rieder, aux éditions de la *Nouvelle Revue critique*, aux *Œuvres libres*, au *Mercure de France*, chez Bernard Grasset.

contes suivant la tradition française que les histoires de M. Stefan Zweig. Le mot conteur évoque en France les auteurs de fabliaux, l'auteur des *Cent Nouvelles nouvelles*, les récits de la Reine de Navarre, plus près de nous, l'œuvre de Guy de Maupassant, héritier de ces glorieux ancêtres, leur continuateur et leur disciple. Dans sa gauloiserie et sa sécheresse, avec son sarcasme, sa chasse au ridicule, son penchant à la caricature, son ardeur à rire de ce qui, au fond, devrait faire pleurer, Maupassant diffère autant que possible du narrateur viennois qui va nous occuper. Maupassant ne vise qu'à divertir son lecteur en se divertissant lui-même. Seul, un souci de littérature l'anime. Il raconte, il décrit, mais sans juger les personnages qu'il fait vivre, sans même laisser entendre qu'il blâme les actes généralement blâmables qu'il rapporte avec une verve prodigieuse. Maupassant n'a surtout rien d'un moraliste. Ses personnages sont prodigieusement vrais, mais sa psychologie s'en tient aux traits généraux. Elle ne va pas très profond dans la mise à nu des cœurs. Les héros de Maupassant ont peu d'âme, ses héroïnes en ont encore moins. Ils agissent les uns et les autres sous l'empire de passions violentes, on dirait plus justement d'instincts passionnés mais élémentaires et que leur historiographe rapporte sans émotion apparente. Maupassant tenait par les liens du sang à ce Gustave Flaubert qui exigeait du narrateur une rigoureuse impassibilité en présence de ses modèles. Pas d'attendrissement et gardons les distances! Maupassant n'a peut-être pas obéi à cette règle aussi scrupuleusement que son maître, il l'a néanmoins observée parce qu'elle cadrait avec sa propre sensibilité. Cette règle fut, du reste, une loi pour toute l'école naturaliste.

M. Stefan Zweig, à l'encontre de ces écrivains français, ne vise pas le moins du monde à l'indifférence. Il n'a pas honte de vibrer avec ses personnages, de ressentir douloureusement leur malheur, de se réjouir avec eux de ce qui leur arrive d'heureux. On est très sentimental à Vienne, à tout le moins dans la littérature. L'œuvre du meilleur romancier viennois appartenant à la génération antérieure à celle de M. Zweig, je veux dire l'œuvre d'Arthur Schnitzler, est toute confite en tendresse. Tout porte à croire qu'entre les femmes galantes mises en scène avec tant de complaisance par Maupassant et les gri-

settes viennoises qu'on appelle les *douces filles* sur les bords du Danube plus ou moins bleu et qui animent les histoires de M. Schnitzler, la différence morale, si l'on peut ainsi parler, n'est pas énorme. Elle est immense dans la représentation littéraire qu'en donnent ces deux écrivains. Comme Schnitzler, M. Zweig se sert d'un pinceau trempé dans le rose pour peindre ces figures bien viennoises de jeunes femmes folles de leur corps. Il est plein d'amitié pour elles, plein de déférence et surtout plein de cette pitié dont l'œuvre de Maupassant apparaît totalement dépourvue. M. Zweig transportera plus tard cette pitié, chez lui essentielle, dans ses études historiques. Si son livre sur Marie-Antoinette est si poignant, c'est parce qu'il compatit de toute son âme aux malheurs de cette reine. Viennoise typique montée sur le trône de France.

L'analyse psychologique tient dans les récits de M. Zweig, je l'ai déjà marqué, une place beaucoup plus considérable que dans les historiettes de Maupassant. C'est par des remarques extérieures que celui-ci rend d'ordinaire ses personnages sensibles et vivants. D'un crayon impitoyable, il dessine les contours de leur visage en les déformant avec soin dans le sens d'une laideur, sympathique à force d'être savoureuse. Et il s'en tient là. L'auteur de *la Confusion des sentiments* pratique une méthode qui n'a rien de commun avec cette esthétique, efficace mais sommaire. La méthode de M. Zweig a des visées scientifiques et se réclame de l'expérience. M. Zweig n'a pas, comme Arthur Schnitzler, étudié, même pratiqué la médecine et je ne crois pas lui faire grand tort en observant que son entraînement scientifique n'eut rien de très rigoureux, mais pour avoir côtoyé le docteur Sigmund Freud, pour avoir assisté à ces disputes auxquelles donna lieu la psychanalyse à ses débuts, il a profondément subi l'influence de cette doctrine. On a fait, d'ailleurs, la même remarque à propos d'Arthur Schnitzler. Il s'est même trouvé un critique, M. Josef Koerner, pour tenter d'expliquer l'œuvre entière de ce grand romancier par le freudisme. Appliquée à M. Stefan Zweig, cette méthode est plus justifiée encore. Les idées lancées par M. Freud dans la circulation donnent probablement la clé de ces admirables

récits intitulés *Secret brûlant, Amok, Vingt-quatre heures de la vie d'une femme, Destruction d'un cœur.* Et quelle que soit la valeur scientifique des découvertes du docteur Freud, il est incontestable que ses théories, assimilées par un poète et conteur d'intelligence et de talent, permirent à celui-ci de créer des œuvres d'imagination d'un tour nouveau et personnel. Il convient d'examiner cela d'un peu plus près.

L'enthousiasme de M. Zweig pour la psychanalyse et les nouveaux moyens de mieux connaître l'âme humaine, livrés par elle aux romanciers, se marque avec une chaleur révélatrice dans une étude qu'il a consacrée à M. Freud; mais cette étude contient à vrai dire des faussetés, en tout cas des exagérations évidentes. Il n'est pas exact que le XIXe siècle ait eu, comme l'écrit M. Zweig, la vérité en horreur. Non, il n'a pas jeté, par fausse pudeur, un voile coupable sur tous les méfaits passionnels. S'il a péché, ce n'est point par timidité ni par hypocrisie. La littérature romantique se distinguait par son audace et la littérature naturaliste fut plus hardie encore. Elle s'est montrée, en France et en Allemagne, cynique jusqu'au dévergondage et cela par passion du vrai, déjà! Je ne crois pas que le monde ait eu besoin du docteur Freud pour transformer « toute la façon de penser des hommes qui pensent » à l'égard des problèmes sexuels. Et je ne suis pas non plus certain que M. Freud ait rendu, ce faisant, un service immense à l'humanité. M. Stefan Zweig dénonce dans la morale dérivée du christianisme une fausse morale, en outre une anomalie d'autant plus absurde que le monde a cessé d'être chrétien. Dirait-il vrai qu'il y aurait lieu de regretter cet abandon du christianisme, mais il n'est pas prouvé du tout que M. Zweig voit juste. Et comme il se trompe lorsqu'il qualifie la morale chrétienne de désuète et de périmée! Un grand pays, la Russie, est en train de faire l'expérience d'un code nouveau. On nous permettra de penser que cette entreprise n'a pas créé un âge d'or de la morale.

Au demeurant, là n'est pas la question. Nous n'avons voulu qu'en passant remettre les choses au point. Ce qui nous intéresse, c'est de déterminer l'empire exercé par la psychanalyse sur la littérature de M. Zweig. Cet auteur est d'accord avec M. Freud pour exalter l'instinct. « Dominez vos penchants »,

disait l'ancienne morale : « Gardez-vous-en bien, conseille M. Freud, donnez-leur libre cours. A les dompter, vous risquez de ruiner votre âme. La contrainte est surtout funeste à l'enfant. » M. Zweig pense à cet égard comme M. Freud. Tous deux posent en fait que le refoulement est à l'origine d'un grand nombre de cas morbides : « Je meurs de silence », déclare le mystérieux héros d'*Amok* et Mrs. C..., dans *Vingt-quatre heures de la vie d'une femme*, prélude à sa confession par cet aveu : « Si j'étais catholique au lieu d'appartenir à la religion anglicane, il y a longtemps que la confession m'aurait permis de livrer mon secret, mais cette consolation m'a été refusée et c'est pourquoi je fais aujourd'hui cette étrange tentative de m'absoudre moi-même en vous prenant pour confident. »

On perçoit encore l'écho du freudisme dans la complaisance avec laquelle l'auteur d'*Amok* se penche sur les anormaux. Le freudisme leur a donné droit de cité : « C'est le bon sens même, déclare M. Zweig, et c'est la justice. » Il sait gré à M. Freud d'avoir converti l'opinion publique à des sentiments plus humains : « Où donc, demande-t-il, dans son essai sur Freud, pouvait naguère trouver sa place l'homme dévoyé dans sa vie sentimentale? Quelle porte s'ouvrait à ces milliers de malheureux? Qui pouvait les conseiller? les délivrer? Les universités se ferment devant eux, les juges se cramponnent à la loi, les philosophes (à l'exception du courageux Schopenhauer) préfèrent fermer les yeux devant ces formes dissidentes de l'Éros que les anciennes civilisations avaient pourtant admises. Quant au public, il détourne obstinément ses regards. Défense de parler de ces choses dans les journaux, dans la littérature. »

Nous sera-t-il permis d'observer que cet interdit avait été levé bien avant que ces lignes ne fussent écrites? Oserons-nous ajouter qu'il a été, depuis lors, trop complètement levé? On rencontre trop d'anormaux dans les romans, et jusque sur les planches des théâtres. Et tous les auteurs qui se sont essayés à les représenter ne l'ont pas toujours fait avec la délicatesse qu'y a mise M. Zweig lui-même dans *la Confusion des sentiments*. Il écrit à propos de Mesmer et de son fameux « magnétisme animal » que tous les contemporains

s'emparèrent de cette hypothèse et l'exploitèrent à l'envi dans leurs fictions. Heinrich von Kleist, le fantastique Hoffmann et dans la suite Balzac, Schopenhauer et Poe s'intéressèrent passionnément à cette découverte. Il ne s'ensuit pas, au sentiment de M. Zweig, que les découvertes de Mesmer fussent rigoureusement scientifiques, mais elles commencèrent par féconder la psychologie pour enrichir ensuite la littérature. Le succès de M. Freud constitue à mon avis un phénomène identique. Rien de plus, rien de moins. Mais M. Zweig ne partage certainement pas cette façon de voir. La psychanalyse, à ses yeux, n'est plus une hypothèse. Elle est une réalité, une science. Il faudra voir ce qu'en pensera la seconde moitié du xxe siècle. En attendant, force est bien de constater que le freudisme, comme la doctrine de Mesmer, a utilement excité la faculté d'analyse psychologique chez certains auteurs, parmi lesquels M. Zweig. Il conviendra d'en tenir compte à M. Freud. C'est à nos yeux un mérite autrement réel que ce coup droit porté à la morale traditionnelle et dont son disciple le félicite. Si c'est à M. Freud que nous devons certaines créations poétiques de M. Zweig, cela comptera parmi ses meilleurs ouvrages.

Quels sont, au demeurant, les préceptes moraux enseignés par la psychanalyse? Quel nouveau code de valeur cette science de l'âme enseigne-t-elle? La morale selon Freud, la morale, à tout le moins, que M. Zweig dégage un peu confusément des idées freudiennes, diffère moins, en somme, qu'il ne croit, d'une certaine morale qui comptait déjà des adeptes depuis tantôt deux siècles. M. Freud ne doit pas grand'chose au naturalisme, c'est évident, mais par delà le naturalisme, il montre avec le romantisme des affinités singulières. On voit refleurir dans sa philosophie bien des notions, déjà chères aux premiers romantiques ou, même, aux précurseurs du romantisme et qui semblaient en sommeil. M. Zweig a consacré les premières nouvelles de la série qu'il intitule *la Chaîne* (*Die Kette*) à la psychologie des enfants. Il se dégage de ces récits sobrement dramatiques, parfaits, d'ailleurs, de composition et de style, des idées catégoriques sur les erreurs qui se commettent dans l'éducation du bas âge. Les opinions de M. Zweig sur ce sujet rappellent celles de Rousseau, tout simplement parce qu'elles dérivent de Freud. Il y avait dans l'*Émile* un

germe de freudisme qui ne demandait qu'à se développer et le naturisme de M. Zweig n'est que la forme modernisée de ce rousseauisme qui bouleversa nos ancêtres sous le nom de retour à la nature.

Pourquoi donc cacher aux enfants tout ce qui se rapporte à leur origine et à leur naissance? Pourquoi tolérer qu'ils s'initient à l'amour par des détours clandestins et malsains? Si les gens d'âge mûr pouvaient se rappeler combien les plus sensibles d'entre les enfants souffrent de cette discipline absurde, ils se montreraient plus avisés. Telle est l'idée qui se dégage des deux admirables récits intitulés *Secret brûlant* et *la Gouvernante*. *Secret brûlant* montre le jeune Edgar, gamin de douze ans, très fier d'avoir été distingué, pendant une villégiature qu'il fait au Semmering, aux côtés de sa mère, par le personnage le plus considérable de l'hôtel, un baron plein d'élégance; mais le baron ne s'est rapproché d'Edgar que pour faire par son entremise la connaissance de sa mère. Ce don Juan professionnel entend gagner l'amitié d'une jolie femme en marquant au fils de celle-ci un intérêt mensonger. Et le calcul réussit. Après quelques jours de promenade avec Edgar, le baron plante là son petit ami pour courtiser éperdument celle à qui vont ses espoirs. Edgar est bouleversé de dépit et de jalousie. Pourquoi ce revirement dans la conduite du baron? Il retourne le problème sous toutes ses faces, il devine entre sa mère et le baron un secret monstrueux, un de ces secrets dont la vie des enfants est tout empoisonnée; mais il comprend aussi qu'à poser là-dessus des questions trop directes, il commettrait une bévue; il se tait, mais son silence cache des transes affreuses : « Rien n'aiguise l'intelligence, écrit M. Zweig, comme un soupçon passionné; rien ne développe plus toutes les ressources d'un esprit encore enfantin qu'une piste qui serpente dans les ténèbres. » Edgar croit tenir cette fois « le grand secret des grandes personnes ». Il épie avec acharnement le manège obscur du baron et de sa mère. Attention! Il va connaître la vérité sur la vie. Le travail de ce cerveau d'enfant en mal de savoir est décrit avec une sûreté, une précision, une finesse de touche qui sont d'un grand psychologue et d'un grand artiste. La patience d'Edgar obtient enfin sa récompense. Sa mère l'enferme un soir dans

sa chambre sous un mauvais prétexte. Il a compris : c'est pour aller courir les bois avec le baron, à la faveur de la nuit propice. Edgar saute par la fenêtre et suit les amoureux à la piste. Et quand il entend sa mère, pressée de trop près, s'écrier comme malgré elle : « Laissez-moi! », il s'élance au secours de celle qu'il croit menacée dans sa vie. Il saute à la gorge du baron et le frappe sans discernement. C'est un grand scandale. Chose incroyable : sa mère ne lui sait aucun gré d'être accouru à son aide. Tant s'en faut. Elle exige de l'enfant qu'il fasse des excuses au misérable qui la persécutait : « Pourquoi donc? demande Edgar, le baron ne voulait-il pas te faire du mal? N'as-tu pas appelé au secours? — Je n'ai pas appelé au secours, tu mens », réplique la mère d'Edgar, incapable de justifier honnêtement sa conduite. « Tu mens! elle a dit : Tu mens! » Edgar est atterré. Il arrive donc aux grandes personnes de mentir? La vérité n'est donc pas sacrée pour celle qu'il entourait jusqu'alors de respect et d'amour? Toute sa morale enfantine en est bouleversée. Et le mystère de la vie lui apparaît enfin, mais sous son jour tragique et même honteux. Une lueur d'espoir éclaire toutefois son horizon assombri, quand l'incident, connu par sa grand'mère et son père, fait l'objet d'un pénible débat en famille. Sa mère lui lance alors un coup d'œil si suppliant qu'il comprend soudain — tout en ne comprenant pas encore complètement — que son devoir est de se taire et d'oublier. Non, il ne parlera pas du baron! Non, il ne cherchera pas à s'éclairer davantage sur les rapports énigmatiques de ce gentleman avec sa pauvre maman. Il en sait déjà très long. Première initiation à l'existence telle qu'elle est. Edgar eut dès lors, comme écrit M. Zweig, l'intuition « de la voluptueuse et dangereuse beauté de la vie ».

Le récit intitulé *la Gouvernante* ne renouvelle pas moins heureusement un thème assez banal. Deux fillettes de douze et treize ans remarquent l'air triste et déprimé de leur gouvernante qu'elles adorent. Pourquoi Mademoiselle, naguère si cordiale, leur montre-t-elle tout à coup un visage soucieux? Ses élèves devinent vaguement que leur cousin Otto entre pour quelque chose dans cette métamorphose. Elles ont entendu Mademoiselle lui parler avec vivacité. Elles ne tardent pas non plus à comprendre que leurs parents tiennent

rigueur de quelque chose à Mademoiselle. En fait, Mademoiselle est enceinte des œuvres d'Otto et la mère des jeunes filles compatissantes prend le parti d'Otto contre sa victime. Les jeunes filles entendent leur mère parler durement à Mademoiselle : « Vous ne savez que pleurer. Je n'ai aucune pitié pour des personnes comme vous. Je ne me soucie pas le moins du monde de ce que vous allez devenir. » Ce qu'elle va devenir, la pauvre Mademoiselle? C'est bien simple. Elle se jette à l'eau. Tout l'intérêt de cette histoire et sa nouveauté tiennent au fait qu'elle nous est contée par rapport aux deux jeunes filles, par leur entremise, par la notation progressive de leurs sentiments obscurs et confus au milieu du drame qui se joue à leurs côtés et dont elles ignorent l'aspect physiologique. Elles devinent que Mademoiselle est à plaindre, que maman est cruelle et qu'Otto s'est conduit en polisson, mais elles aperçoivent tout cela à travers un nuage. Comme le jeune Edgar de *Secret brûlant*, elles ne comprennent clairement qu'une chose, c'est qu'on leur cache des choses. Leur pauvre petite âme en est bouleversée : « Depuis qu'elles savent, écrit M. Zweig, que le mensonge rôde autour d'elles, les voilà devenues dissimulées elles-mêmes. » Le malheur de la gouvernante restera lié dans leur mémoire à cette initiation douloureuse aux laideurs de l'existence : « Elles sont devenues à la faveur de cette expérience, observe M. Zweig, totalement différentes. Elles ont perdu le goût de jouer et de rire. Leurs yeux ont perdu leur éclat insoucieux et gai. Elles ne croient plus ce qu'on leur dit et voient dans chaque parole un mensonge. » Il y a, chez M. Zweig, un grand appétit de vérité, d'honnêteté, de franchise. Ces vertus gagneraient-elles à ce qu'on cessât de respecter ce qu'on appelait autrefois la « sainte pudeur » de l'enfance? *Maxima debetur puero reverentia.* Je n'en sais rien, mais M. Zweig a l'air de le croire et il suggère ces réformes avec un amour de l'enfance qui donne beaucoup de charme à ses récits. Il s'en faut que son maître, M. Sigmund Freud, ait toujours abordé ces sujets avec les mêmes précautions. Sur les données d'une science peut-être moins exacte qu'il ne croit, M. Zweig a brodé des arabesques pleines de grâce et de poésie.

La lutte des sexes domine la lutte pour la vie. L'homme

étant le plus fort fait à la femme une condition misérable. La prostitution est une nécessité, mais une nécessité hideuse où l'égoïsme de l'homme entre pour la plus large part. Le séducteur est un lâche, la femme séduite est digne d'une immense pitié, toujours. C'est dans cet esprit, renouvelé du romantisme, que M. Zweig parle d'une façon générale de toutes les créatures que le monde méprise. Il entre dans ses tableaux une large part de ce qu'on appelait la religion de la souffrance humaine au temps de la grande vogue du roman russe. Je ne serais pas surpris que l'influence directe de Dostoïevsky contribuât au pathétique assez spécial de la nouvelle intitulée *Nuit fantastique*. Elle rapporte la curieuse expérience d'un lieutenant de dragons devenu voleur pour rien, pour le plaisir, à moins que ce ne soit par une sorte de sadisme psychologique. A la faveur de cette chute dont il a pleinement conscience, l'officier de dragons entre en contact avec une basse pègre de filous, d'assassins et de pierreuses, traverse à leurs côtés une aventure nocturne où peu s'en faut qu'il ne perde la vie, mais sort de cette expérience régénéré, presque purifié. De quel droit condamnerait-il ces malheureux, lui qui s'est fait criminel, « pour le plaisir de son système nerveux »? Ils valent mieux que lui, ces réprouvés, ils eussent été en droit de le tuer quand il se livra par dilettantisme à leur générosité. Du moins cet essai de vie dangereuse l'a-t-il guéri de l'engourdissement béat où il était en train de sombrer : « Je suis devenu un autre homme avec d'autres sens, une autre excitabilité, une conscience plus vigoureuse. » Moralité : la sympathie et le sacrifice donnent la clé d'une vie honorable.

Cette singulière histoire est une sorte de démonstration psychologique, une planche d'anatomie morale, comme disait autrefois M. Paul Bourget. Elle projette sur l'homme criminel des lueurs effrayantes, mais qu'il y a lieu de croire exactes. Le cœur a moins de part dans ce récit que dans les autres fictions de M. Zweig. Son chef-d'œuvre de pitié humaine, le récit où il a mis le plus de tendresse pour la femme malheureuse, est intitulé *Lettre d'une inconnue*. Pour peu qu'on ait gardé un cœur sensible aux détresses humaines et qu'on subisse le prestige d'une forme littéraire presque impeccable, il n'est guère possible de lire cette histoire jusqu'au bout avec des

yeux secs. Il se dégage de ce récit tout simple, tout uni, exempt au surplus de ces complications sentimentales où il arrive au psychologue freudien de trop se complaire, une véritable fascination. L'inconnue qui signe cette lettre, l'adresse, à la veille de se suicider, à un homme qui ignore jusqu'au nom de la malheureuse qu'il contraint au suicide sans le savoir. Elle vivait dès l'enfance dans la même maison que lui. Beau, jeune, brillant et léger, il incarnait à ses yeux la perfection virile. Follement éprise de ce voisin, mais appartenant elle-même à la plus modeste bourgeoisie, l'inconnue n'a jamais pensé, fût-ce en rêve, qu'elle pût l'épouser, mais elle a voulu goûter son amour, fût-il éphémère et coupable. Elle a donc fait en sorte de le rencontrer loin de la maison commune, elle s'est laissée aborder, elle a devancé ses mauvais desseins. Elle était vierge, il ne s'en est même pas aperçu : « Mais je ne t'accuse pas, lui écrit-elle, tu ne m'as pas séduite, c'est moi qui me suis jetée dans tes bras. » De cette rencontre fugitive, elle a eu un enfant. Chassée par les siens, elle ne s'est pas tirée d'embarras sans peine. Elle aurait pu, peut-être aurait-elle dû relancer son séducteur, mais elle l'aimait trop pour l'importuner. Et puis, qu'aurait-il fait d'elle? Alors, elle s'est vendue pour vivre et pour élever son petit garçon. Jolie, gracieuse, elle avait du succès. Elle a très bien éduqué l'enfant de celui qu'elle aimait tant : « Cher petit, il parlait déjà si bien français! » Mais ce seul lien qui la rattachât au monde s'est brisé. L'enfant vient de mourir. On l'enterre demain. C'est devant le cercueil qu'elle écrit à son séducteur, oh! le plus innocent des hommes. Elle s'excuse auprès de lui d'être tombée si bas. Qu'il lui pardonne d'avoir déchu après l'avoir aimé : « Mais tu ne m'aimais pas, toi, seul être à qui mon corps appartînt; que m'importait dès lors? » Demain, elle se tuera; mais, dans cet abandon où elle se trouve et à la veille de mourir par amour, elle ne résiste pas au besoin de se confesser à celui dont la pensée remplit toute sa vie, « cette vie qui toujours fut tienne et que tu n'as jamais connue. »

Et sans doute, c'est là une tragédie peu commune, mais l'émotion qui s'en dégage est si forte qu'elle fait oublier ce qu'il y a de légèrement invraisemblable et d'ultra-sentimental dans le postulat.

La description psychologique, les portraits d'âmes, voilà où M. Zweig excelle. Il ne serait pas exact d'écrire que le monde extérieur lui est indifférent et que la forme des choses ne l'intéresse pas. Alors que Dostoïevsky, son idole, ne s'attarde jamais à dessiner un paysage, M. Zweig en trace de charmants, mais toujours en harmonie avec ses héros et par rapport à eux. Le mot fameux d'Amiel sur les paysages qui sont des états d'âme se vérifie à merveille chez M. Zweig. Il a écrit une nouvelle intitulée *la Femme dans le paysage*, qui contient le tableau admirable d'une période de sécheresse et des troubles physiques qui en résultent. Il est impossible de mieux peindre avec des mots. A l'encontre de Dostoïevsky, M. Zweig fait agir, aller et venir ses personnages. Il ne se borne pas à la minutieuse analyse des mouvements tumultueux dont leur âme est agitée. *Vingt-quatre heures de la vie d'une femme* contient un croquis vraiment hallucinant des mains des joueurs penchés sur la roulette à Monte-Carlo, mais la vision de l'univers qui est celle de M. Zweig et sa conception de l'humanité sont évidemment plus spirituelles que plastiques. Le mystère humain l'obsède. Il s'est défini lui-même dans cette remarque placée en tête de l'histoire de violence et de passion intitulée *Amok* : « Les énigmes psychologiques exercent sur moi un pouvoir inquiétant. Je brûle de tout mon être de découvrir le rapport des choses et des êtres. Il suffit de la présence d'individus singuliers pour susciter en moi une passion de savoir qui n'a d'égale que la passion charnelle chez une femme. »

***

La guerre de 1914 devait faire de M. Stefan Zweig ce qu'elle en a fait : un chevalier de la paix, un « grand Européen » comme on dit encore. Il convient de l'envisager aussi sous cet aspect.

Sa pièce de théâtre intitulée *Jérémie* (1916) représente son effort le plus soutenu et le plus ambitieux dans ce sens. C'est un vaste drame historique et philosophique dont le prophète Jérémie forme le pivot. Jérémie est déjà défaitiste et pacifiste, jusqu'au délire, jusqu'au martyre. Au sein d'un peuple d'Israël déplorablement belliqueux, il est seul à prêcher l'amour

du genre humain. La passion qu'il y met et qui se traduit en fort beau langage fait de ce drame qu'il domine une œuvre attachante et respectable, mais plus lyrique et surtout plus oratoire que scénique. La trame en est, d'ailleurs, un peu lâche. Il n'y a pas d'intrigue à proprement parler. On ne retrouve pas dans cette pièce l'habileté de main qui distinguait le faiseur de contes. M. Zweig a le souffle brûlant, mais ne l'aurait-il pas un peu court? A la lecture de ses nouvelles d'un tour si parfait, j'ai parfois regretté qu'il n'écrivît pas de vrais romans. Un auteur qui a quelque chose à dire — et M. Zweig est dans ce cas — donne plus complètement sa mesure dans un roman de quelque étendue que dans un simple récit. On se demande, après avoir lu *Jérémie*, si ce n'est pas une juste appréciation de son propre talent qui a détourné du roman M. Stefan Zweig. Ce drame fut représenté à Zurich, tandis que la guerre sévissait encore. La pitié dont il déborde n'a pas peu contribué à son succès. Si la pièce est assez mal construite, la figure même de Jérémie est magistralement campée. Jérémie remplit le drame de sa foi messianique. Jérémie jouit comme Cassandre du don de prédire l'avenir, mais, à l'instar de Cassandre, une malédiction l'empêche d'être cru. Il annonce à Israël, avide de mener la guerre aux côtés des Égyptiens contre les Chaldéens, tous les revers qui l'attendent; mais les Israélites, excités par de faux prophètes, un clergé fanatique et des militaires présomptueux, traitent Jérémie de lâche et de vendu. Ils courent aux armes parmi les cris d'allégresse de la foule sanguinaire. Battus, ils se vengent, suivant la logique commune, sur Jérémie qui les avait pourtant avertis. *Jérémie*, c'est la tragédie du Démos stupide acharné à crucifier l'homme de bien qui voulait sincèrement son bonheur. Les Jérémies ne pullulèrent point en Allemagne ni en Autriche entre 1914 et 1918, mais d'autres personnages du drame serrent la réalité de plus près. On salue au passage des mots historiques et des refrains qui sont de vieilles connaissances. Quand la foule chante en chœur : « Israël au-dessus de tout » et quand le roi Zedekia déclare « qu'il n'a pas voulu cela », impossible de ne pas comprendre.

Jérémie n'est pas seulement un ouvrage dirigé contre la guerre, toujours funeste, c'est encore une sorte d'apothéose

du peuple juif. M. Zweig appartient lui-même à la race élue, mais de tous temps persécutée. Il semble qu'enivré par son sujet, il l'ait élargi jusqu'à faire de Jérémie le drame d'Israël à travers les siècles. Cette déviation en cours de route est, à tout le moins, très apparente. Le messianisme de M. Zweig, cet idéalisme, qui est chose si juive, s'expliqueraient-ils en partie par son atavisme? N'est-ce pas, en tout cas, une glorification anticipée du peuple hébreu que cette parole du prophète à la foule, accablée de remords et pénitente : « Le pèlerinage à travers le monde, voilà notre temple, la peine, voilà notre champ. Dieu est notre patrie. » Et voici encore une parole non moins significative : « Israël vit sans vieillir avec le temps, la souffrance est sa force et la chute l'élève. » Cette idée est si chère à M. Zweig qu'il la met de nouveau, telle quelle, dans la bouche de Jérémie quelques scènes plus loin : « La souffrance est épreuve et l'épreuve nous soulève. Toute chute nous fait monter vers le royaume de Dieu. Car il n'appartient qu'au vaincu d'y entrer. » Jérémie prend la tête de ces vaincus, ses coreligionnaires, son peuple. Ils s'en vont en chantant tandis que les Chaldéens s'étonnent : « Le monde, murmurent-ils, n'a jamais vu un peuple comme celui-là. » Et l'un d'eux explique le miracle juif par ces simples mots : « Ils croient à l'invisible, c'est leur mystère. » Singulier mélange que ce Jérémie, je parle du personnage à la fois et du drame. Singulier mélange d'aspirations à la paix du monde et de nationalisme juif. M. Zweig doit penser que ces deux termes ne s'excluent pas. Il soutiendrait bien plutôt qu'ils se complètent et se fortifient.

Non moins hostile à la guerre et aux guerriers, une autre pièce de théâtre, très inférieure, à vrai dire, à *Jérémie* : *l'Agneau du pauvre*. Elle met en scène Napoléon Bonaparte, qu'elle montre sous un jour odieux. Napoléon est naturellement la bête noire des auteurs qui font profession de pacifisme. Bernard Shaw, dans *l'Homme du destin*, avait déjà suggéré que ce n'est pas Napoléon qui remporta la victoire de Lodi, mais le cheval d'un jeune lieutenant envoyé en reconnaissance et qui trouva le gué d'une rivière que l'armée devait traverser. Le thème de la pièce de M. Zweig est moins saugrenu, mais il n'est pas plus respectueux de la gloire

impériale. *L'Agneau du pauvre* fait voir Napoléon s'emparant de vive lutte et sans y avoir aucun mérite de Bellilotte Faurès, femme d'un de ses capitaines. Devenue la maîtresse du Premier Consul, Bellilotte se reproche amèrement de lui avoir cédé. Et dans son remords, elle se prend à détester non seulement le vainqueur de sa vertu, mais le tyran de la France. Elle tâche à consoler son mari de sa disgrâce en lui tenant des discours antimilitaristes qui cadrent, d'ailleurs, assez mal avec son caractère primesautier et sa simplicité de femme du peuple : « Les grands de ce monde n'ont rien, s'écrie-t-elle, que leurs victoires et leur misérable force. Laisse-leur cette puissance dont ils sont si fiers. Elle fait d'eux ses esclaves. » On chercherait en vain dans cette pièce ce sentiment des nuances qui fait de tout ce qu'a écrit M. Zweig, en dépit des partis pris auxquels il lui arrive de sacrifier, un régal pour les délicats. On y perçoit, en revanche, l'écho de ces arguties dont la légende intitulée *les Yeux du frère éternel* reste le modèle inégalé. Cette légende est empruntée aux Indes, mais elle a été écrite par M. Zweig sous l'inspiration directe du comte Tolstoï. Elle exalte les sacrifices d'un grand homme de guerre nommé Virata, chevalier sans peur et sans reproches, et qui fut d'abord un grand sabreur. Pris de remords pour avoir tué un frère de sa main, Virata troque l'uniforme du guerrier pour la robe du juge. Taxé d'orgueil par un assassin qu'il condamna, Virata se dit que cet assassin avait raison et maudit la magistrature. Il se fait ermite et se confine dans une pieuse retraite; mais l'exemple des vertus qu'il donne comme solitaire égare un pauvre tisserand qui nourrissait du travail de ses mains sa femme et une nombreuse famille. Le tisserand va prier, lui aussi, dans le désert. Et sa progéniture meurt de faim. La vie contemplative serait-elle encore une vie d'égoïsme et d'orgueil? Renonçant à son ermitage, Virata rentre dans le siècle. Il trouve enfin la paix de l'âme le jour où son roi, dans un accès d'humeur, le prépose à la garde de son chenil. Tout entier désormais aux soins qu'il doit à ses chiens, préoccupé de les nourrir quand ils ont faim et de les panser quand ils ont gratté leurs ulcères, Virata peut enfin se dire heureux. Cette histoire est peut-être édifiante au sens où l'a voulu M. Zweig. Elle est surtout doucement et poéti-

quement nihiliste. Elle m'a rappelé une pensée de Tolstoï que M. Zweig connaît probablement, qu'en tout cas il a magistralement mise en œuvre : « De même que l'incendie, allumé dans la steppe ou dans la forêt, ne s'éteint pas avant d'avoir consumé toutes les matières sèches, mortes et partant combustibles, de même la vérité, une fois exprimée, poursuit son œuvre jusqu'à ce qu'elle anéantisse tout ce qu'elle doit anéantir. » Reste à savoir si la vérité absolue est bien là où paraît croire M. Zweig. Reste à savoir si l'on court vraiment la chance de la rencontrer dans le sillage de Tolstoï et de Virata. M. Stefan Zweig la présente sous un jour bien décevant. Cette légende vaut surtout par l'état d'esprit qu'elle dénote. Sous couleur de glorifier l'ascétisme, elle démolit doucement tout l'ordre social. Elle prouve encore qu'on peut aller de plus en plus loin dans l'anarchie et qu'à rompre en visière aux lois, il n'y a pas de fin. Il serait vain de chicaner M. Zweig sur ses goûts, mais il y a lieu de les signaler puisqu'il les étale. Il se peut, au demeurant, que l'histoire de Virata suggère moins un modèle à suivre qu'elle ne célèbre un céleste idéal. Il faut rendre à M. Zweig ce témoignage qu'il lutte de tout son cœur pour ses principes. Le 23 janvier 1932, il les exposait encore à M. Frédéric Lefèvre pour les *Nouvelles littéraires*. La foi de M. Zweig est celle de M. Romain Rolland, de M. Barbusse et de quelques apôtres du même genre. M. Zweig professe qu'un écrivain n'a pas le droit, dans l'époque troublée et malsaine où nous vivons, de contempler le monde du haut d'une tour d'ivoire. Alors que la raison subit une éclipse, le devoir consiste à lutter pour la faire revivre. M. Zweig ne veut pas désespérer du genre humain. Le monde a traversé des crises aussi graves que celle où nous sommes plongés. Il surmontera celle-ci comme les autres. Que les hommes de bonne volonté se mettent à l'œuvre et le démon sera vaincu!

Indépendamment des pièces de théâtre que nous avons analysées et de la légende de Virata, quelques courtes nouvelles de valeur inégale attestent le zèle de M. Zweig. *Buchmendel* (1929) est le plus touchant de ces contes moraux et le meilleur. C'est l'histoire d'un pauvre diable de Juif viennois, bouquiniste passionné, et qui continue de correspondre pendant la guerre,

sans penser à mal, avec des collectionneurs de Londres et Paris. Son cas est grave : commerce, peut-être intelligence avec l'ennemi. Mendel apparaît plus coupable du fait qu'il est Russe et qu'il avait oublié de demander sa naturalisation. On le jette en prison. Il en sort abruti à la fin des hostilités et meurt de dénuement peu après. Cette fable enseigne que des deux côtés des frontières, les humbles, les déshérités, les petites gens étaient sans malice et sans haine. Sans malice, est-ce bien sûr? Sans haine, est-ce bien certain? Le problème est autrement complexe que M. Zweig ne paraît croire. Son pacifisme est généreux, mais ingénu. Il dépeint d'ailleurs dans *Jérémie* un état d'esprit fort différent de celui qui anime ses contes. Le peuple, dans cette pièce, est féroce.

***

Avant la guerre et les épreuves qui s'ensuivirent, M. Stefan Zweig s'était adonné de préférence aux œuvres d'imagination. Il avait tiré de son fond si riche des personnages de haute et substantielle fantaisie. C'est peut-être parce que les années catastrophiques l'ont arraché à lui-même et l'ont contraint à regarder le monde en face qu'il s'exerce aujourd'hui de préférence à des études d'histoire et de critique. M. Zweig inventait naguère à plaisir des êtres rares et des cas exceptionnels. Il emprunte, maintenant, à la réalité les objets de ses subtiles études. Le choix est immense, car l'humanité, comme dit Gœthe, « est intéressante où qu'on l'empoigne ». M. Zweig poursuit sa tâche avec toutes les ressources de la psychologie nouvelle. Il applique aux grands hommes du passé la méthode de la psychanalyse, il essaye sur eux les théories de son ami Sigmund Freud, faut-il dire comme Cléopâtre essayait des poisons sur des esclaves? M. Zweig a même élargi, semble-t-il, le cercle de ses connaissances scientifiques. On perçoit, dans quelques-uns de ses portraits les plus récents, l'écho des théories de M. Jung et des idées qu'il a énoncées dans ses *Psychologische Typen* (Zurich, 1921). Cette distinction entre introvertis et extravertis, si exacte au surplus, si féconde et à laquelle M. Zweig se réfère parfois, c'est à M. Jung qu'il l'a empruntée. M. Zweig se propose de construire une « typologie de l'esprit » et déjà

une dizaine de portraits « d'architectes du monde » formèrent la base solide de l'édifice projeté.

La première série intitulée *Trois Maîtres* est consacrée à trois romanciers d'autant plus typiques, d'après M. Zweig, qu'ils diffèrent plus entre eux : Balzac, Dickens et Dostoïevsky. M. Zweig semble tenir le roman pour le genre littéraire par excellence. Sa préférence s'explique par le fait qu'il est psychologue, on pourrait dire de profession, et n'est-ce pas dans le roman qu'un écrivain, épris de développements et de conjectures psychologiques, peut donner à sa passion le plus libre cours? Sur la scène, les personnages créés par un auteur se manifestent et s'extériorisent par leurs discours et par leurs actes. Ils font de même dans le roman, mais l'auteur peut à tout moment intervenir et glisser son commentaire. C'est un grand avantage quand on prend si vif plaisir à commenter et quand on crée des êtres humains, moins pour l'amour d'eux que pour l'amour de l'humanité. La définition du romancier, telle que l'a donnée M. Zweig, suffit, d'ailleurs, à montrer le grand cas qu'il fait de cette classe d'auteurs : « Seul, écrit-il, mérite d'être appelé romancier au sens le plus élevé du mot le génie encyclopédique, l'artiste universel qui représente un cosmos entier, un monde à lui avec des types à lui, obéissant à des lois de gravitation qui lui sont propres. » Balzac, Dickens et Dostoïevsky répondent-ils tous trois à cette définition grandiloquente, comme semblerait l'impliquer la trilogie critique où M. Zweig les a réunis? Oui, quant à Balzac et Dostoïevsky. En ce qui concerne Dickens, on demande au moins à réfléchir. Son monde est celui de l'Angleterre *bourgeoise* et *embourgeoisée* du XIXe siècle. Ce petit coin de l'univers a-t-il rien de cosmique? Il y a lieu, encore une fois, de poser la question. Au surplus, je reconnais volontiers que M. Zweig n'a pas disserté avec moins d'élégance sur le thème Dickens que sur le thème Balzac et le thème Dostoïevsky. Aucune trace de pédantisme dans ces essais de haute critique littéraire et philosophique. S'il y a quelque chose à leur reprocher, c'est de ne pas tenir assez compte des travaux consacrés par les derniers spécialistes à ces illustres auteurs, mais ces essais de M. Zweig, que l'on pourrait appeler des descriptions, des méditations, abondent en vues personnelles, parfois assez

profondes. M. Zweig est décidément passé maître dans l'art d'éclairer les âmes jusque dans leurs recoins les plus secrets. Son pouvoir d'introspection tient du prodige. On ne saurait mettre plus de sagacité à recomposer un grand écrivain par l'examen des personnages auxquels il donna la vie. Comme on pouvait s'y attendre, c'est Dostoïevsky que M. Zweig place au sommet de son trio de romanciers. Dostoïevsky n'a-t-il pas devancé Freud? N'est-il pas venu à point nommé pour servir de preuve à ses théories? Il y a plus de vérité encore dans la littérature hallucinée et dans les personnages hallucinants du romancier russe que dans les figures, après tout ordonnées et régulières, d'un Balzac. Dostoïevsky est « l'alchimiste » de la réalité, alors que les plus grands avant lui n'en avaient été que les chimistes : « Dostoïevsky est descendu plus avant dans le monde souterrain de l'inconscient que les médecins, les juristes, les criminalistes et les psychopathes. Tout ce que la science devait découvrir, mais seulement par la suite, tous les phénomènes télépathiques, hystériques, hallucinatoires et pervers, il les a peints d'avance, grâce au don de sympathie clairvoyante qui était sien. » Il consacre l'apogée splendide de la capacité, donnée à l'élite des grands peintres de la nature humaine, de révéler celle-ci au commun des mortels. Depuis lors, nul ne l'a dépassé. Il existe, au sentiment de l'auteur dont nous cherchons à rendre la pensée, un *sens psychologique* qui s'est développé, et qui a progressé au cours des âges pour s'épanouir chez l'auteur de *Crime et châtiment*. On distingue une vieille psychologie et une nouvelle qui ne se ressemblent point. La vieille psychologie a duré d'Homère à Shakespeare. C'est la psychologie de la ligne unique. L'homme n'est encore qu'une formule, à la fois simple et exclusive : Odusseus est rusé, Ajax est courageux. Avec Shakespeare, l'individu garde un caractère dominant, mais il se diversifie et se nuance. Hamlet est la première « nature problématique » dont la littérature européenne offre l'exemple. Désormais la route est frayée, la « destruction chimique des sentiments a commencé son travail ».

A lire, après Dostoïevsky, les auteurs de l'ancienne école, on éprouve, suivant M. Zweig, une profonde déception. A cette déception se mêlerait le vague mépris qu'on ressent à

parcourir aujourd'hui un manuel sur l'électricité, composé il y a un quart de siècle. Et voilà un jugement qui me paraît bien téméraire. Il m'est impossible, en tout cas, de partager l'impression de M. Zweig. Non, je ne puis croire que le progrès des sciences — à supposer que la psychanalyse soit une science — ait aiguisé le « sens psychologique » au point de rendre caduque toute la littérature, toute la poésie d'avant Freud. Le génie divinatoire et la puissance de représentation verbale des grands poètes leur ont permis de créer des types vivants et vrais en dehors de tout entraînement scientifique, en dehors de toute psychologie, censément fondée sur une expérience méthodique. Un vers de Racine, une simple notation de La Bruyère nous en apprennent autant sur la nature humaine que les extases où Dostoïevsky communiait avec l'Éternel et l'Infini. Le romantisme de M. Zweig n'admet pas cette manière de voir. J'avoue que toute l'éloquence et la chaleur de son plaidoyer pour la psychologie nouvelle n'ont point modifié mon opinion.

On s'étonne de lire dans l'ouvrage de M. Zweig sur *la Guérison par l'esprit* que « la santé est un phénomène naturel » et que « la maladie est chose contre nature ». Les œuvres de M. Zweig contredisent ces propos. Taine ne disait-il pas, d'ailleurs, avec plus de justesse que l'homme est naturellement malade et que « la santé est un bel accident »? Telle est bien au fond la pensée de M. Zweig. Romantique, il préfère l'étude des caractères romantiques à tous les autres, parce que ces gens-là sont, comme disait Gœthe, des malades, alors que les classiques sont gens bien portants, bien portants jusqu'à manquer d'intérêt psychologique. Le goût extrême de M.Zweig pour la pathologie littéraire se révèle aux deux recueils critiques intitulés *la Lutte avec le démon* et *Trois Poètes de leur vie*. Il nous font pénétrer plus avant dans son intimité. Cet écrivain mène, au rapport de ceux qui le connaissent, l'existence la plus unie et la plus bourgeoise. M. Richard Specht, qui lui a consacré une charmante monographie (Leipzig, 1927), observe, non sans une pointe de moquerie, que « l'extérieur de M. Zweig est d'un employé de ministère ou de quelque fonctionnaire attaché à une banque ». Si M. Zweig est tel, ne relève-t-il pas lui-même de la psychanalyse? Il affirme, en

harmonie avec Freud, « qu'un artiste ne décrit le plus souvent que ce qu'il a négligé de vivre ». Ainsi s'expliquerait donc la curiosité, mieux encore cette sympathie, qui porte notre auteur à étudier de préférence aux autres les démoniaques, les « subjectivistes », les saturniens, en un mot tous les romantiques et déséquilibrés de l'esprit. M. Zweig aime le désordre en dilettante et le chaos en artiste. Chaos, c'est un mot qui revient constamment sous sa plume. Et c'est pourquoi, parmi tous les grands hommes de la littérature allemande, il fait à Gœthe une portion si congrue. Gœthe est trop pondéré, trop mesuré, à son goût, Gœthe est glacial. Et si jamais en effet un être humain a dompté la *libido* (qui le tourmentait, d'ailleurs, comme les autres), c'est bien l'auteur du Premier et du Second Faust. On comprend que M. Zweig s'en désintéresse. Sur un thème si ingrat, rien à dire, rien à penser de neuf et d'original pour un psychanaliste; mais les démoniaques du genre de Hoelderlin, Kleist et Nietzsche, voilà de braves gens, voilà des détraqués, conscients de ce qu'ils devaient à la postérité et à ses critiques! La définition du tempérament démoniaque, telle que la donne M. Zweig, exprime tout un programme, le sien. Le démoniaque est un être inquiet, naturellement passionné d'infini. L'élément démoniaque dans la vie, « c'est le ferment qui invite aux expériences dangereuses, à tous les excès, à toutes les extases ». L'homme moyen résorbe vite ce qu'il y eut de démoniaque en son cœur, dans sa jeunesse. L'homme supérieur, l'homme de génie, cherche en vain à secouer son démon. Il adhère à lui comme son ombre. Il emprunte souvent l'apparence d'une femme ou même de quelque chose de pire. M. Zweig étudie les tares sexuelles des grands hommes avec le même plaisir qu'il prenait à doter de ces travers ses personnages fictifs. L'œuvre de Kleist présente sous ce rapport un champ d'expérience magnifique. M. Kleist l'a consciencieusement défriché. Kleist sacrifiait, paraît-il, dès l'enfance, et continua de se livrer dans l'âge mûr à ces mauvaises habitudes dont Bouvard et Pécuchet s'émurent si fort quand ils découvrirent que Victor y sacrifiait. M. Zweig veut voir dans la forme où la fantaisie poétique de Kleist se cristallise la preuve de cette perversion. Les images dont il use dans *Penthesilea* attesteraient « l'état

de surexcitation érotique » où ce curieux homme, qui fut surtout un pauvre homme, avait passé sa vie. La démonie de Frédéric Nietzsche affecte un caractère très différent. Elle n'est pas sexuelle. Elle est révolutionnaire. On s'étonne du culte de M. Zweig pour Frédéric Nietzsche alors que le philosophe du surhomme, panégyriste de la guerre, rénovateur de la morale des maîtres, arborait une idéologie si contraire au pacifisme; mais la rébellion démoniaque de Nietzsche et ses emportements iconoclastes font de lui un romantique d'un romantisme tellement échevelé, sous son pseudo-classicisme d'admirateur de l'antiquité, que M. Zweig n'hésite pas à lui donner une place d'honneur dans son *Walhalla* de toqués sublimes.

Mais c'est encore l'œuvre « subjectiviste » de Casanova, Stendhal et Tolstoï (quel singulier assemblage!) qui excite le plus heureusement la « volupté psychologique » du critique autrichien. L'ouvrage consacré à ces trois « exhibitionnistes de l'esprit » fourmille d'aperçus piquants. Ces trois « poètes de leur vie » se sont abondamment racontés, mais en mentant avec délices. Phénomène d'ailleurs fatal : la psychanalyse pose en principe qu'un individu ne se raconte guère que pour se dissimuler. Il est très probable, si l'on en croit M. Zweig (mais je ne sais trop sur quelle autorité il se fonde), que J.-J. Rousseau ne s'est accusé d'avoir abandonné sa progéniture que pour cacher le fait qu'il n'en pouvait pas avoir.

Donc Casanova, Stendhal et Tolstoï n'ont publié leur vie que pour tromper la postérité. Mais M. Stefan Zweig n'est pas de ceux à qui l'on en fait accroire. Il rend aisément à ces illustres dissimulateurs leur véritable physionomie. Tout comme Dostoïevsky, Stendhal offre ceci de particulier qu'il avait entrevu la psychanalyse et ses découvertes. C'est ce qu'il pressentait en écrivant ces mots prophétiques : « Je serai célèbre vers 1880. » Les circonstances de sa vie ne sont, au vrai, qu'un enchaînement de situations freudiennes. Il commença dès l'enfance : « La psychanalyse, écrit M. Freud, ne saurait trouver nulle part dans la littérature un *complexe d'Œdipe* plus clairement exprimé que dans les premières pages d'*Henri Brulard.* » On se rappelle ces étranges aveux où Stendhal exhale son amour pour sa mère et l'horreur que

lui inspirait, en revanche, l'auteur de ses jours. Stendhal faisait ainsi de la psychanalyse comme M. Jourdain de la prose : sans le savoir. C'est pourquoi M. Zweig tient en si haute estime l'auteur de *la Chartreuse de Parme*. M. Zweig fait ses délices des écrivains corrosifs et subversifs. Tolstoï le remplit d'enthousiasme pour avoir été « un des plus grands destructeurs de cette société russe d'avant 1917, qui demandait à être détruite », sans doute comme le lièvre demande à être écorché vif. M. Zweig ne fait pas grand cas de ce qu'il appelle le « christianisme artificiel » de Tolstoï, mais il trace un superbe tableau de la mort solitaire et désespérée du grand apôtre russe dans une gare. C'est seulement au moment de mourir que Tolstoï trouva le courage de vivre selon ses préceptes; mais, frappé de la grâce, il alla jusqu'au bout, à la veille d'entrer dans l'éternité ou dans le néant. Alors son démon n'avait plus rien à lui reprocher. Le prophète de Yasnaia Poliana a été récompensé dans la tombe par l'action posthume qu'il exerça dès lors et qu'il exerce encore. Sa doctrine de non-résistance au mal a profondément pénétré la conscience de son peuple. Quand les Russes, à Brest-Litovsk, refusèrent de s'opposer plus longtemps par les armes à l'avance du vainqueur, ils obéissaient inconsciemment au principe de Tolstoï. Et ce fut un instant solennel dans l'histoire universelle, une de ces « heures stellaires » comme les appelle M. Zweig et dont il a décrit quelques-unes.

Il faut admirer sa vigueur de critique et sa rigueur d'analyse, cet élan avec lequel il se penche sur tout esprit fraternel pour lui arracher son secret ou, plus exactement, pour fortifier ses idées au contact des idées d'autrui. M. Zweig est un habile avocat. Le livre qu'il a consacré à Erasme plaide en faveur de la « liberté », aujourd'hui foulée aux pieds en Allemagne, avec une passionnée éloquence. Ce champion des idées élevées et généreuses, fussent-elles utopiques, veut être la bonne conscience de son temps et sans doute entre-t-il une dose de chimère dans les espoirs qu'il caresse, mais ses intentions sont louables. Je préfère toutefois, et je le répète en terminant, ses nouvelles et contes à ses essais critiques, surtout à la philosophie qui se dégage de ceux-ci. Je préfère ses fictions parce que le tempérament de poète

et d'artiste de M. Zweig s'y exprime plus librement avec ses réels mérites et ses précieux agréments. L'écrivain dont nous venons d'esquisser la physionomie se prend très au sérieux comme romancier. N'a-t-il pas formulé lui-même cette pensée qui est une confidence ou même une confession : « Le roman contemporain est en train de devenir une science exacte de l'âme après avoir renoncé aux inventions téméraires? » Cette prétention, au surplus, est-elle fondée? Je ne puis que me répéter : je fais à cet égard toutes sortes de réserves. Ainsi que je l'ai remarqué plus haut, on rencontre déjà sous la plume d'Émile Zola et, d'une façon générale, de tous les auteurs naturalistes qui firent la théorie de leurs écrits, des assertions péremptoires de ce genre. Émile Zola se réclamait de Claude Bernard avec autant de zèle que M. Zweig de Sigmund Freud. Zola se proclamait le romancier positiviste des temps nouveaux. Il attribuait un caractère définitif au moule où il avait coulé le roman, baptisé *enquête sociale*; le roman serait expérimental ou il ne serait pas. Ainsi parlait Zola avec une impertinente assurance. La psychanalyse ne durera peut-être pas plus longtemps que toutes les pauvres sciences conjecturales dont l'humanité a l'habitude. Elle passera après avoir ajouté une petite pierre à l'édifice des connaissances humaines. Et toute la partie critique de l'œuvre de M. Zweig en paraîtra légèrement vieillie; mais ses nouvelles vivront parce qu'elles contiennent, peut-être à l'encontre de ce qu'en pense l'auteur, plus de poésie et plus d'art que de science. Une œuvre littéraire dure en raison de ce que l'auteur y a mis de son moi, quand ce moi valait la peine d'être exprimé. M. Freud a fourni sa part en donnant un support aux dramatiques histoires si bien contées par M. Zweig, mais c'est à M. Zweig, ce n'est pas à M. Freud, qu'elles doivent de vivre, de charmer et d'émouvoir. On souhaiterait de voir M. Zweig renoncer à la science, à la critique politique et sociale et même à la critique littéraire — quelques mérites qu'il y déploie — pour réserver à la fiction, où il excelle, la meilleure part de son activité et de son talent.

MAURICE MURET

VERS UNE RENAISSANCE DES HUMANITÉS

Les pessimistes avaient tort dont la sympathie se nuançait de commisération devant l'effort tenace de ceux qui, depuis quinze ans, essaient de sauver les études classiques. On n'endigue pas la démagogie, pensaient-ils, surtout quand elle s'attaque à des valeurs intellectuelles et morales qui, n'étant pas cotées à la Bourse, peuvent s'avilir sans inquiéter l'électeur ni le législateur, et sans autre dommage que la ruine de l'éducation nationale. L'événement a démenti cette opinion défaitiste : la faveur revient aux humanités gréco-latines. Dans un temps où n'abondent pas les raisons de se réjouir, il convient de signaler cette réconfortante victoire du bon sens sur la politique scolaire qui sévit dans l'Université depuis quelque quarante-cinq ans, destructrice surtout depuis 1902; de montrer quelles circonstances ont favorisé ce début de renaissance; comment il fut possible grâce à ce qui reste debout, après le cyclone cartelliste, de la réforme décrétée en 1923 par M. Léon Bérard; comment enfin ce retour à notre culture traditionnelle coïncide avec le besoin de restaurer en France les mœurs nécessaires à l'institution républicaine et de défendre en Europe la civilisation menacée.

***

Pour apprécier ce progrès, il faut savoir à quel point, et comprendre pourquoi les humanités gréco-latines avaient été

abandonnées. Un chiffre permet de mesurer le désastre. En 1920, sur un effectif de 7 621 élèves inscrits en seconde dans nos 365 établissements universitaires de garçons, la section A (latin-grec) n'en comprenait que 427 (369 dans les lycées, 58 dans les collèges), alors qu'elle en avait reçu 3 806 en 1901. C'est alors que M. Léon Bérard entreprit de rendre la vie aux études classiques mourantes et déchaîna contre lui une opposition qui fut attribuée d'abord à des convictions doctrinales; mais il apparut bientôt que la pédagogie était le moindre souci de ses adversaires. Sa réforme heurtait dans l'Université des intérêts âprement défendus[1], mais surtout elle compromettait une entreprise politique menée avec une suite remarquable depuis de longues années.

Si la réforme du 4 juin 1891 prétendait élever la clientèle de l'enseignement spécial aux études secondaires, par le moyen des langues vivantes en créant le moderne, et ouvrir aux éléments les plus faibles de la bourgeoisie, en même temps que les écoles scientifiques, les carrières de l'administration, celle de 1902 promouvait pêle-mêle à toutes les études supérieures, partant à toutes les fonctions publiques et à toutes les carrières libérales, aptes et inaptes aux études secondaires, modernes comme classiques. La pensée des réformateurs était de ménager aux enfants sortis des écoles primaires supérieures qui voudraient poursuivre au lycée leurs études l'entrée de toutes les facultés; la scolarité était divisée en deux cycles de façon qu'ils pussent entrer de plain-pied en seconde dans la division moderne du deuxième. On leur ménageait un enseignement primaire supérieur prolongé où ils rejoindraient les non-valeurs des lycées; ils pourraient eux aussi aspirer à toutes les places. Vaine tentative pour les mettre du moins en contact avec les professeurs du secondaire : par cette porte qu'on leur ouvrait un nombre infime d'enfants passèrent. Lapie, directeur de l'enseignement primaire disait en 1913, devant une commission d'enquête instituée à la Chambre, que cette année-là il était venu du primaire supérieur dans le second cycle 213 élèves, pas même un par établissement.

1. « Une campagne très vigoureuse est faite en ce sens (pour faire déserter le classique) et peut-être certains intérêts professionnels immédiats aideront-ils à la faire aboutir. » Jaurès (déposition à l'enquête de 1899).

C'est que l'en seignement primaire prétendait amener lui-même ses élèves dans les facultés pour les soustraire à la contagion du lycée bourgeois et leur conserver cette ingénuité que ne déflore pas l'esprit critique, mortel aux certitudes et aux dogmes de ses séminaires. Les dispenses de baccalauréat se multipliaient; « la voie d'évitement » s'élargissait. Les politiciens de la Sorbonne obtenaient d'abord la réforme de la licence ès sciences pour accueillir les étudiants de toute provenance dépourvus de culture secondaire. Puis la Sorbonne littéraire s'ouvrit à tout venant; elle n'exigeait plus le moindre titre même primaire pour les inscriptions. Grâce au régime des certificats, à la licence libre, et à la licence d'enseignement mise à la portée des étudiants sans lettres, en 1920 la licence ès lettres fut offerte aux primaires, partant l'agrégation et le doctorat. Les études secondaires devenaient un luxe, même pour enseigner plus tard dans les lycées ou les facultés.

Au moment où cette politique touchait au but, où, sur la ruine du classique, le moderne avait frayé au primaire la voie vers toutes les places, la restauration des études classiques, devenues obligatoires dans les lycées, compromettait les résultats de cette longue manœuvre. De là les assauts frénétiques à la Chambre durant treize séances (1922-1923) d'abord contre le projet de M. Léon Bérard, ensuite contre son décret. Cependant la rentrée d'octobre 1923 attesta le succès de la réforme auprès des familles les moins aisées. 6071 élèves venus du primaire étaient inscrits dans la 6e unique où le latin était obligatoire, contre les 4 014 qui, trois ans plus tôt, étaient répartis dans les deux sections classique et moderne. Plus que jamais la démocratie parut en danger. Par l'audace « réactionnaire » de M. Léon Bérard, les meilleurs élèves du primaire étaient mêlés à l'élite des lycées et des collèges, non plus seulement au déchet. Aussi le premier acte du cartel, après les élections du 11 mai 1924, fut-il d'abroger le décret de 1923 avant même de savoir par quoi le remplacer, et de rétablir la section moderne dès la 6e. Bientôt le plan d'études de 1925 proclama

1. Un premier décret de François-Albert rétablissait les classes modernes du début. En 1925 seulement M. de Monzie signait le nouveau plan d'études préparé par son prédécesseur.

l'équivalence éducative du moderne et du classique; la voie d'évitement redevenait normale.

Néanmoins, dix ans après la contre-réforme moderniste, les effectifs classiques se relèvent, et le moderne subit un recul qui ressemble à une déroute. Au 5 novembre 1934, dans les lycées et collèges de garçons, 15 057 enfants entraient en 6e A et 4 346 seulement en 6e B. Dans les lycées, où le grec est enseigné à peu près partout, la section A (latin-grec) est la plus nombreuse des trois pour les classes de 4e et de 3e. Progressivement les classes supérieures bénéficient de cette nouvelle vogue des études classiques. La 2e A qui avait compté, en 1920, 427 élèves pour tous les établissements de garçons, en recevait déjà 2 975 à la dernière rentrée, près de 7 fois plus. Dans les lycées et collèges de jeunes filles où M. Léon Bérard avait organisé l'enseignement classique, le succès de ces études commence à s'affirmer. Le 5 novembre 1934 la 6e A comprenait 7 504 élèves; la 6e B 3 441 seulement. L'École normale de Sèvres donne l'exemple. Outre le latin obligatoire, 20 élèves sur les 25 de la dernière promotion apprennent le grec et se préparent à l'enseigner.

Le moderne, ressuscité en 1925, fait sa faillite périodique. De plus en plus il recueille les non-valeurs dès le début et au cours de la scolarité. Tout enfant capable de vraies études secondaires s'essaie en 6e A, puis en 4e A (latin-grec). Les chefs d'établissement s'accordent à dire que les meilleurs élèves s'y font inscrire et que les familles tiennent à honneur d'y mettre leurs enfants. La section A′ (latin sans grec), à partir de la 4e, reçoit un premier déchet qui, lui-même déverse bientôt ses éléments les plus faibles dans la section B (moderne), où ils rechercheront le plus facile des deux baccalauréats au rabais. Il est vrai qu'on rencontre en A′ et parfois en B quelques bons élèves égarés dans ces sections de moindre effort. Mais les résultats du dernier Concours général attestent l'écrasante supériorité des classes gréco-latines. La 1re A, la moins nombreuse encore (2 583 élèves, garçons et filles réunis), remportait 46 nominations dont 13 prix, tandis que la 1re A′ (5 760 élèves) en remportait 24 dont 4 prix, et la 1re B (5 122 élèves), 13 dont 5 prix (2 en mathématiques et 3 en langues vivantes). En composition française A obtenait 7

des 10 nominations, les 3 autres étaient remportées par A'
Il est permis d'espérer que dans quelques années, les humanités auront repris dans l'enseignement secondaire leur place d'autrefois.

***

Comment expliquer ce renouveau de faveur?

Il est indubitable que la campagne menée inlassablement après la contre-réforme, à la Chambre d'abord par M. Léon Bérard, puis au Sénat par l'ancien ministre et par M. René Héry, ont ouvert les yeux des familles. Leurs continuelles interventions, ont rallié à la cause des études classiques la Haute Assemblée, dont les membres, moins sensibles que ceux de la Chambre à la pression des syndicats primaires, ne consentent pas à leur sacrifier l'éducation nationale. Ils ont dénoncé à la tribune la médiocrité du moderne et les sophismes de ses partisans, combattu et fait supprimer « l'amalgame », qui, sous prétexte d'inculquer à la jeunesse le sentiment de l'égalité, mélangeait, même pour les classes de français, les élèves du moderne avec ceux du classique, privant ceux-ci d'un bénéfice essentiel de leurs études antiques; protesté contre le scandale de la licence ès lettres conférée à des étudiants sans lettres, et des licences d'enseignement sans grec ni français, et à peu près sans latin, disciplines que les professeurs spécialistes sont le plus souvent appelés à enseigner dans les collèges et les petits lycées; obtenu deux votes successifs pour imposer aux candidats une épreuve grecque, une latine et une française[1]. D'autre part les facultés de médecine s'étant émues du nombre d'étudiants incultes que leur envoie l'enseignement secondaire, le regretté professeur Debierre fit voter au Sénat sans opposition un amendement à la loi Armbruster[2] exigeant le baccalauréat gréco-latin pour l'inscription à ces facultés. Tous

1. Le ministre, M. Mario Roustan, cédant à l'opposition menée par la Sorbonne, n'exigea des candidats aux licences spéciales d'enseignement que la connaissance du français et du latin *ou* du grec. Il promit au Sénat que bientôt le latin *et* le grec seraient exigés.

2. Il devint l'article 7 (8 décembre 1931), fut disjoint par la Chambre où il était devenu l'article 9 (29 février 1932). Le Sénat, tout en maintenant son opinion, accepta la disjonction (9 février 1933) pour permettre l'application immédiate de la loi. Il fut convenu qu'il serait repris sous la forme d'une proposition spéciale.

ces débats, qui firent quelque bruit, édifièrent le public sur le discrédit du moderne et sur la nécessité urgente de régénérer l'enseignement secondaire par le retour aux études grécolatines.

Cependant la presse libérale éclairait et soutenait l'effort du Sénat. Parmi les défenseurs de la cause classique, le *Temps* fut le plus ardent et le plus opiniâtre. Depuis quelque trente ans M. Hippolyte Parigot, constamment sur la brèche, y consacre son expérience et son talent à dénoncer l'erreur du modernisme et la démagogie scolaire. Dans les *Débats*, M. Albert Petit, un vétéran lui aussi, soutient la même cause de sa plume élégante et alerte. La *Revue de Paris*, la *Revue des Deux Mondes*, la *Revue politique et parlementaire* ont accordé la plus large hospitalité aux tenants des bonnes études et montré à leurs lecteurs ce qu'une pédagogie électorale a fait de la culture française. La phraséologie moderniste ne porte plus.

En même temps l'association Guillaume Budé poursuivait son œuvre dans des régions plus sereines, au-dessus de la mêlée. Elle a déjà publié, avec la collaboration des Universités françaises, 151 volumes d'œuvres antiques, offrant aux humanistes des textes solidement établis et aux simples amateurs des traductions fidèles. Son activité ne s'en tient pas là. Elle organise deux fois l'an des croisières au berceau de la civilisation européenne. Un public de plus en plus nombreux suit avec émotion ces pèlerinages aux lieux où naquirent et fleurirent la raison, la beauté parfaite dans la poésie et dans l'art, l'éloquence, l'histoire, la morale, la philosophie, la science, la liberté dans la cité.

Les efforts conjugués du Sénat, de la presse et de l'Association Guillaume Budé ont enfin éclairé les familles les moins averties sur l'intérêt de leurs enfants, qui n'est pas de rechercher les diplômes faciles aux dépens de leur formation. Elles comprennent qu'une seconde langue vivante sans valeur éducatrice ne saurait tenir lieu des humanités gréco-latines, que l'avenir est aux esprits solides et non aux portiers d'hôtel.

Beaucoup le sentent vivement parmi les professeurs de langues vivantes, et plusieurs ont le courage de le dire à leurs collègues acharnés à ressusciter les programmes de 1902[1].

1. Voir en particulier la *Revue Universitaire* de novembre 1934 : *Classiques et modernistes*, par M. Paul Roques, professeur d'allemand au lycée Hoche, et

La défaite des « humanités modernes » telles que ceux-ci les conçoivent est avouée par M. Brunot lui-même qui, moins préoccupé de leurs « heures », les invite à se mettre en mesure d'enseigner le français pour devenir « professeurs principaux » et relever leur discipline. « Alors, ajoute-t-il, vous cesserez d'être des praticiens pour devenir des éducateurs[1]. » Les familles n'ont pas attendu que le chef de l'école moderniste écrasât de ce pavé ses disciples pour ne pas se contenter de faire dégrossir l'esprit de leurs enfants.

***

A ceux qui, moins soucieux d'éducation que de réussite rapide, seraient tentés de préférer, comme par le passé, pour épargner l'effort à leur géniture, les pauvres études qui, depuis 1902, et surtout depuis 1920, offrent les mêmes avantages pratiques, la crise universelle, dont nous commençons à souffrir cruellement, donne une salutaire leçon. Si la mauvaise monnaie chasse d'ordinaire la bonne, celle-ci reparaît, quand on se dispute une denrée devenue rare, et l'emporte sur l'autre. Jusqu'ici l'inflation des diplômes n'avait que l'inconvénient d'avilir les études; les places restaient ouvertes à tout venant, ou du moins on l'espérait . « On se vautrait dans la facilité », suivant la forte expression de M. Caillaux, avec d'autant plus de délices, que ce genre de générosité ne coûte rien au budget. Aussi l'égalité de sanctions entre tous les baccalauréats surpeupla les facultés de non-valeurs qu'elles déversèrent dans les fonctions publiques et les carrières libérales. On vit des magistrats préparés à juger, à prononcer sur les biens et la liberté des citoyens, par la culture primaire supérieure que donne le moderne; des avocats incapables de parler et d'écrire en français, abordant le barreau sans avoir jamais expliqué un plaidoyer de Cicéron ni de personne; des médecins qui ne savent ni exposer, ni rédiger leurs observations et le résultat de leurs recherches[2], ni comprendre le

l'*Information Universitaire* du 9 mars 1935 : *Digl Dingl Dongl* par M. Maurice Denis, professeur d'allemand au lycée d'Amiens.

1. Discours prononcé au banquet des professeurs de langues modernes le 26 décembre 1934 (*Les Langues modernes*, janvier-février 1935, pp. 51 et 52).

2. Cf. Lettre du docteur Roux au professeur Marfan (*Le Temps*, 6 juin 1933).

vocabulaire médical; des licenciés ès lettres qui ont choisi librement leurs certificats suivant leurs inaptitudes et ne sont pas même obligés de s'exprimer en français; des professeurs chargés d'enseigner l'histoire de la civilisation sans culture grecque, la philosophie sans pouvoir expliquer un texte de Platon ou d'Aristote, les lettres étrangères sans rien connaître des anciens qui les ont si souvent inspirées.

Mais l'inflation des emplois ne suivit pas celle des parchemins, au contraire. La cohue des diplômés devint une cohue de chômeurs. Les politiciens, universitaires ou non, responsables de leur mécompte ont beau leur répéter qu'on ne s'instruit pas pour avoir une place, mais pour le seul profit de s'instruire, cette noble candeur ne console ni ne nourrit la jeunesse dévoyée par eux. Si certains escomptent de cette détresse l'avènement d'une ère nouvelle[1], les parents, moins intéressés à la révolution sociale qu'à l'avenir de leurs enfants, s'aperçoivent que la facilité s'arrête à l'acquisition des diplômes au rabais, et que, dans la concurrence pour les places de plus en plus réduites, les mieux cultivés seront seuls pourvus. On a parlé de *numerus clausus* et de concours à l'entrée de chaque carrière pour filtrer la foule des diplômés. Procédé impraticable pour les professions libérales, dont il est impossible d'évaluer les besoins plusieurs années à l'avance, au moment où les étudiants prennent leur première inscription. Qu'un président du Conseil y ait pourtant songé, c'est la preuve du désarroi où l'égalité de sanctions a jeté les pouvoirs publics, devant l'impossibilité d'une sélection par le moyen de diplômes dévalués.

Les familles sentent bien qu'elle a fait son temps. Les débats du Sénat sur la licence ès lettres dont il réclame la « revalorisation », et le vote de l'amendement Debierre, qui exige le baccalauréat gréco-latin des étudiants en médecine,

1. Cf. « L'école unique, à supposer qu'elle fonctionne correctement, sera une formidable fabrique d'explosifs sociaux; elle produira en série des sujets d'élite qui seront socialement des ratés, et fourniront immédiatement des cadres à la révolution. Au bout d'un temps assez court tout sautera. » Ainsi s'exprimait dans la *Vie socialiste* (28 novembre 1931) M. Marcel Déat, socialiste « mou ». Avant qu'on connaisse les fruits merveilleux de l'école unique, l'égalité de sanctions pourrait bien amener le même résultat avec les légions de médiocres diplômés qu'elle produit.

indiquent assez comment la Haute Assemblée comprend la sélection. Qu'elle soit ou non suivie par la Chambre, il est clair que le seul remède à l'inflation des diplômes est d'en supprimer la cause, qui est manifestement l'invasion des études supérieures par les inaptes du secondaire. Jusqu'à ce que le bon sens prévale et que la déflation des non-valeurs ou des étudiants médiocres amène celle des diplômes, il faudra choisir dans la foule des candidats aux rares places vacantes, et les esprits les mieux formés auront l'avantage. Les pères voient bien que les diplômes dépréciés perdent tous les jours leur pouvoir d'obtenir une place pour leur titulaire, et ils se demandent jusqu'à quand les baccalauréats au rabais permettront d'aspirer à tous les grades. Ceux mêmes pour qui l'éducation secondaire consiste à rechercher un emploi, trouvent fermées les voies les plus faciles, et apprennent que le succès redevient le prix de l'effort.

***

Mais ni la défense et illustration des études classiques par les orateurs et les votes du Sénat, ni les campagnes de presse, ni l'œuvre des humanistes à l'association Guillaume Budé, ni l'attachement des pères éclairés aux bonnes études, ni les utiles réflexions inspirées aux autres par le chômage des diplômés, n'auraient réussi à repeupler la section gréco-latine et à y ramener toute l'élite, si M. Léon Bérard n'avait en 1923 supprimé le vice fondamental qui, avec l'inique égalité de sanctions, l'avait vidée. Sous le régime de 1902, si l'enfant ne s'était déjà senti en 6e, à onze ans, une vocation définitive pour les sciences et une aversion également définitive pour le latin, il devait en 4e, à treize ans, opter entre les études gréco-latines et les sciences, car, s'il poursuivait après la 3e ses classes d'humanités intégrales, il lui fallait renoncer à toute culture scientifique et à de nombreuses carrières, les programmes ne comportant qu'une heure de sciences en 2e et en 1re. Il lui était impossible de rejoindre après la première partie du baccalauréat ses camarades des sections C (latin-sciences) et D (sciences-langues vivantes) gavés de sciences dix heures par semaine au détriment de leur formation générale. Outre les nombreuses erreurs d'aiguillage dues à

cette spécialisation prématurée, ni les scientifiques n'avaient une culture littéraire suffisante, ni les littéraires ne bénéficiaient des méthodes scientifiques.

Le bon sens de M. Léon Bérard débarrassa les programmes de cette double hérésie pédagogique. Soutenu par des savants comme MM. Paul Appell, Émile Picard, Édouard Le Roy, qui firent voter cette réforme au Conseil supérieur, il décida que la spécialisation ne commencerait qu'après la 1re partie du baccalauréat et que, jusque-là, les élèves de toutes les sections suivraient le même programme de sciences. Par bonheur cette mesure échappa au cyclone de 1924. M. de Monzie l'adopta en 1925 dans sa contre-réforme et même la défendit avec fermeté dans ses *Instructions*, soulignant l'absurdité du régime antérieur.

Grâce à « l'égalité scientifique » les meilleurs esprits ne craignent plus de s'engager dans la seule section où ils peuvent espérer une forte culture sans renoncer à aucune des carrières libérales. Les programmes scientifiques démesurés des anciennes sections C et D ayant été réduits[1], d'année en année ils y affluent davantage, et leur exemple y attire les plus laborieux. L'expérience est décisive. Les jeunes humanistes de la section gréco-latine fournissent un grand nombre des meilleurs élèves de sciences. M. l'Inspecteur général Blutel, à la suite d'une enquête sur les résultats obtenus en 1930 dans la classe de *Mathématiques* par les élèves issus des sections de 1re A, A' et B dans la première composition de l'année, indiquait à la commission du surmenage que la note moyenne des premiers était supérieure à la moyenne des autres « et qu'à Paris les anciens élèves de 1re A occupaient 48 p. 100 des premières places alors qu'ils ne représentaient que 16 p. 100 de l'effectif de cette classe[2] ». En décembre 1934, dans l'Académie de Toulouse, M. Deltheil, doyen de la Faculté des Sciences, constatait dans son rapport général adressé au recteur que, pour la composition de Mathématiques à la 1re partie du baccalauréat (session de juin à juillet), la section A avait remis 44 p. 100 de copies égales ou supérieures à la moyenne, contre 32 p. 100

1. En 1923 d'abord, puis en 1930, à la suite de l'enquête sur le surmenage.
2. *Bulletin officiel du syndicat national des professeurs de lycée*, février-mars 1930. Numéro spécial, pp. 600 et 601.

remises par A′ et 41 p. 100 par B[1]. Au Concours général de 1935, d'après une enquête de l'*Information Universitaire*, dans la classe de *Mathématiques* les anciens élèves de 1re A obtenaient en mathématiques 5 nominations sur 13 dont le 1er prix, 3 d'entre eux étant placés dans les 5 premiers. Ainsi refleurit l'espèce précieuse du savant cultivé d'abord par les lettres, qui avait fait la gloire de la science française jusqu'à la fin du XIXe siècle, et que les modernistes ont tenté d'anéantir pour inaugurer le XXe[2]. Du même coup l'égalité scientifique permet aux familles d'écouter les conseils de la raison et de faire suivre à leurs enfants les meilleures études sans risquer leur avenir sur une option hasardeuse.

***

A ces causes évidentes de la faveur rendue aux études classiques, s'en ajoute peut-être une autre, d'ordre moral, naturellement plus secrète. Au lendemain de la guerre, on vit des hommes d'extrême-gauche, les Compagnons, chercher, au retour du front, à perpétuer par l'éducation l'esprit français dans la France victorieuse. On lisait dans les *Cahiers de Probus* (*Université nouvelle*, 1919) : « Nous ne connaissions pas l'Allemagne et nous étions souvent imbus de ses doctrines. Il faudra changer tout cela. Il faut d'abord élever les Français en Français (T. I, p. 19) »... « Réfléchissez bien : vous allez prendre pour base de la nouvelle culture l'étude de l'étran-

1. *Revue Universitaire*, mars 1935, pp. 270 et 271.

2. Ils n'ont pas désarmé : un fort mouvement se dessine parmi les professeurs de sciences des lycées contre l'égalité scientifique, et pour le retour aux sections de 1902. D'autre part, au dernier congrès de l'association G. Budé (avril 1935), la section d'enseignement, présidée par M. Desrousseaux-Bracke, adoptait un ordre du jour où « elle affirme son attachement à une culture fondée à la fois sur l'humanisme classique et sur la science moderne », car « ni les penseurs de l'antiquité, ni ceux de la Renaissance n'ont séparé la culture scientifique et la culture littéraire », refuse « de frustrer par une spécialisation prématurée les jeunes esprits de toute une partie de la culture », repousse toute idée de retour au système de 1902 « fondé sur une distinction contre nature entre section littéraire et section scientifique » et propose de ne retenir des programmes que « ce qui est utile à la culture générale de l'intelligence tant dans le domaine scientifique que dans le domaine littéraire ». Et M. Henri Villat, professeur à la faculté des Sciences de Paris, renouvelant la célèbre conférence d'H. Poincaré, faisait entendre aux congressistes que la science et l'art grecs procédaient des mêmes qualités maîtresses, et qu'étroite est la parenté des bénéfices qu'on peut retirer de la culture littéraire et de la culture scientifique.

ger... C'est le monde étranger qui sera notre éducateur. C'est lui qui deviendra la pierre de touche de nos sentiments et la norme de notre raison : c'est tout de même raide quand on est la France » (T. II, p. 104). Et les Compagnons demandaient que l'école unique acheminât aux humanités l'élève qui ne s'acheminerait pas à l'école professionnelle. Il est possible que le même instinct de conservation agisse aujourd'hui sur les pères de famille, qui sentent grandir la menace de la barbarie voisine et se précipiter chez nous la décadence de l'esprit public.

S'il est téméraire de vouloir peser les impondérables, on peut constater en tout cas que ce redressement de l'éducation nationale répond à la nécessité vitale pour notre pays de s'assainir lui-même et de monter la garde aux frontières de la civilisation en danger.

Nous avons été envahis par un matérialisme venu surtout de l'Extrême-Occident qui a remis en question les valeurs morales. L'homme est devenu le rouage d'une immense machine à surproduire des richesses, finalement ruineuses, et des jouissances qui font passer au second plan la personnalité, la pensée, la liberté. La crise économique du monde est aussi une crise de moralité. Elle atteint cruellement notre pays à son tour. L'intérêt général disparaît devant la foule des intérêts syndiqués qui déchirent l'État, détruisent toute autorité, étouffent tout noble sentiment. Des légions d'anciens combattants indemnes se croient les créanciers de la patrie pour lui avoir payé leur dette, et lui réclament une pension pour n'avoir pas déserté leur devoir. Qu'eussent pensé les fondateurs de la République, les Gambetta, les Ranc, les Spuller? M. Julien Benda observe que ces hommes de haute culture classique « avaient, très puissant, le sentiment de l'État... ». « Après ceux-là la culture classique commence à décliner... C'est l'époque où débute le culte du « réalisme », le religion de « l'expérience », de la sensibilité à ce qui nous touche directement, immédiatement, et à cela seul. Et c'est aussi l'époque où, chez les élus de la nation, chez la nation elle-même, le sentiment de l'État commence à s'estomper. Je vois là plus d'une coïncidence. C'est pourquoi je dis à nos ministres d'éducation nationale : voulez-vous restaurer le

sens de l'intérêt général? Travaillez comme un de vos illustres prédécesseurs à restaurer le culte des humanités. Il est bien entendu d'ailleurs que cela ne suffira pas. » (*Lettre au directeur du Temps*, 18 décembre 1934.)

Si grave que soit chez nous cette crise, le mal n'est pas incurable dans un pays ou tant d'éléments sains ont résisté, où le bon sens et le goût de la culture ont poussé de si profondes racines. Comme on vient de le voir, il commence à s'appliquer lui-même le remède, dans la carence des gouvernements successifs qui, par le maintien d'une organisation démagogique, semblent vouloir perpétuer l'avilissement de l'éducation nationale.

***

Il était temps de nous ressaisir. Tous ceux que n'hypnotisent pas les petits intérêts de la politique électorale voient la civilisation ébranlée. Au cœur de l'Europe, un peuple nombreux, puissant hier, et qui le redevient, lui a déclaré la guerre.

Une longue lutte s'engage pour la défense des valeurs humaines. La France, qui a hérité le rôle des démocraties antiques, demeurera-t-elle à son poste historique? Sauvera-t-elle du racisme nordique la civilisation méditerranéenne? Continuera-t-elle de se donner, pour la propager ensuite dans le monde, la culture qui, suivant le mot souvent cité de M. Bracke, est la civilisation même?

Cette mission revient au peuple qui a proclamé les droits de l'homme et non ceux d'une race. Nous ne croyons pas être une surnation, mais nous nous efforçons de développer en nous les instincts et les qualités supérieures de l'humanité commune. Aussi avons-nous fait de notre patrie une haute personne morale. Nous avons hérité des Grecs le culte du vrai; si nous nous trompons parfois comme les autres hommes, nous ne travestissons pas l'histoire pour avoir raison contre l'évidence des faits, et nous n'organisons pas un service de propagande contre la vérité. Ils nous ont aussi légué leur goût de la mesure, qui n'exclut pas la grandeur, mais prémunit nos jugements et nos actes contre les égarements du colossal. Notre pensée ne se complaît pas dans les nuages; disciples de

ceux qui, sous le ciel bleu de l'Attique, apprirent aux hommes à penser, nous aimons les idées claires et distinctes qui sont, pour l'esprit, la forme de la probité. Des Latins nous tenons la pratique du droit, plus efficace que le « réalisme » pour créer, avec la confiance entre les nations, la sécurité dans la justice et dans la paix. Surtout nous chérissons la liberté, nécessaire à notre vie morale comme l'air aux poumons. L'État chez nous ne brutalise pas les consciences, ne bâillonne pas les citoyens, n'arrête pas les pensées à la frontière; nous tenons, avec notre Voltaire, la violence à l'esprit et aux âmes pour une manière de brigandage[1].

C'est ce visage de la France qui lui a fait des amis par le monde et lui vaut un immense prestige. Les peuples étrangers comptent sur nous pour perpétuer l'œuvre civilisatrice des anciens. Un des hommes qui travaillent le plus utilement à propager notre influence, le professeur Georges Dumas, nous apporte ce témoignage précieux : « Devant les nations latines d'Amérique, c'est une grande force pour nous de représenter non seulement le présent, mais tout le passé humain dont ces civilisations relèvent. Il n'est pas jusqu'aux nations asiatiques qui ne soient disposées à nous faire confiance pour être initiées à une culture qu'elles désirent connaître par nous qui en sommes les héritiers. A Ceylan un père de famille cinghalais nous disait : « Nous ne connaissons la Grèce et Rome que par » la France. Si vous cessiez de représenter la culture classique » dans le monde, d'autres prendraient votre place. » A Singapour, deux professeurs de français nous ont tenu le même propos. Et comment représenter une culture dont la langue ne serait plus familière qu'à quelques érudits? On ne change pas à son gré d'héritage et de capital[2]. »

***

Le plébiscite des pères de famille nous fait espérer que nous conserverons notre héritage et notre capital, que l'éducation

1. « Puissent tous les hommes se souvenir qu'ils sont frères! Qu'ils aient en horreur la tyrannie exercée sur les âmes, comme ils ont en exécration le brigandage qui ravit par la force le fruit du travail et de l'industrie paisible. » (Voltaire, *Prière à Dieu*).

2. *Notice sur la vie et les travaux de Raymond Thamin*, lue à l'Académie des Sciences morales et politiques, le 23 février 1935.

de notre jeunesse nous permettra de rester, dans le péril universel, les champions de la morale selon les humanités; et que, dans notre crise de civisme, le retour à la leçon des démocraties antiques, de leur grandeur et de leur décadence, aidera la France à sauver sa liberté. Les syndicats primaires et leurs patrons modernistes combattront cette autre défense nationale qui est aussi la défense de tous les hommes, et ce redressement de la moralité publique par les études libérales. Jamais plus étonnante erreur politique n'aura été commise par des républicains. Après la création de l'enseignement moderne, en 1896, Jaurès vilipendait la bourgeoisie, incapable, disait-il, d'entretenir la flamme de la culture antique pour la transmettre plus tard au peuple : « Ce que nous demandions à la bourgeoisie actuelle, c'était, malgré son dégoût forcé pour les études désintéressées, d'en continuer la tradition jusqu'à l'heure où elles redeviendraient possibles... comme un aveugle chargé de transmettre un flambeau[1]. » La flamme est ranimée aujourd'hui par la bourgeoisie elle-même après des expériences pédagogiques désastreuses. Les statistiques attestent qu'on peut compter sur le bon sens des familles modestes : éclairées aussi, elles n'envoient plus leurs enfants sept années au lycée pour leur faire suivre des études primaires supérieures; le plus grand nombre les inscrivent dans la section classique. Libre aux syndicats de vouloir perpétuer le type du primaire pur de tout alliage, du primaire cent pour cent, dans les places où il faut, pour s'élever, une forte culture générale, sans laquelle même, aujourd'hui, on n'y accédera plus guère. La dure réalité de la sélection nécessaire commence à leur montrer leur erreur. N'attendons pas des démocrates professionnels qu'ils aiment assez le peuple pour lui fermer la mauvaise voie et l'aiguiller sur la bonne, ouverte à tous naguère par des bourses, aujourd'hui par la gratuité. Sans eux et contre eux, la sagesse des familles, instruites ou prudentes, restaure la culture gréco-latine, écartant de nous la menace d'une « pambéotie redoutable ».

L. BLUM

1. *Annales de la Chambre des députés* (Séance du 24 novrembre 1896, p. 521, col. 1).

AUDITIONS RADIOPHONIQUES

Depuis qu'il sait que j'écris pour la *Revue de Paris* un article sur la radiophonie, mon ami Crabe ne décolère pas. Il aime le théâtre et la musique, mais en vieillard. Il ne peut comprendre ni admettre qu'ils annexent sans cesse de nouveaux domaines. A chaque pas en avant, ce sont les mêmes cris et les mêmes alarmes.

— Comment? — me cornait-il aux oreilles il y a quinze ans, — vous donnez dans le godant des bruiteurs et des futuristes qui prétendent tirer des sons d'une scie que l'on nomme égoïne et d'une croix que l'on dit sonore?

Quand il a vu que la scie que l'on nomme égoïne est bel et bien entrée dans l'orchestre où Arthur Honegger lui a fait place pour *Antigone*, quand il a vu que Nicolas Obouhov a bel et bien tiré des sons de la croix sonore et écrit pour elle une suite originale, mon ami Crabe s'est attaqué au phonographe.

— Comment? — cornait-il il y a dix ans, — vous donnez dans le godant de la machine parlante, de ce moulin à nasille qui n'a place que dans le bistro du port?

Un jour il a entendu les disques de l'*Anthologie sonore*, et il s'est tenu coi. Aujourd'hui la Radio débonde sa rancune.

— Comment? vous donnez dans le godant de cet engin qui crache, pète, couigne, hulule et fricasse? Qui vous déverse en potée le cours des Halles, une fugue de Bach, l'assassinat de la rue de Lourcine, Tchaïkovski, la leçon d'espéranto, la publicité du marchand de couleurs, *le Temps des cerises*,

les poèmes de Rabindranath Tagore, le menu végétarien et *l'Enchantement du Vendredi Saint?* D'ailleurs je vous y prends, vous-même, en flagrant délit d'inconséquence. Vous rappellerai-je ce que vous écriviez, il n'y a pas si longtemps, à l'occasion d'une enquête? « Il semble, disiez-vous, que la musique mécanique, à peine née, soit victime d'une confusion où l'on envisage, sans les distinguer, à la fois les appareils reproducteurs et les appareils créateurs. C'est pourquoi l'on regrette de voir apparaître la Radio dans cette affaire : elle est instrument de diffusion, elle est véhicule, et rien de plus, quant à présent. »

Il avait raison pour une fois, l'ami Crabe. Nous avons cru, de bonne foi, et avec toutes les apparences de raison, que la Radio dépasserait ce stade, qu'un jour viendrait où elle aurait ses créateurs autonomes, comme le cinéma possède (ou devrait posséder) les siens qui le libèrent du théâtre, comme le phonographe a (ou peut avoir) son secret qui le dégage du réel, le dépasse et le transfigure. La mécanique a sa poésie, l'électricité a sa féerie, les ondes ont leur secret d'art. Notre naïveté a été d'en attendre avec confiance les révélations certaines.

Là-dessus mon ami Crabe me tourna le dos en ricanant et s'en fut.

***

Il ne s'est rien révélé du tout. La Radio a complètement renoncé à se créer un art autonome. Elle ne cherche qu'à véhiculer le réel, le plus fidèlement, c'est-à-dire le plus platement possible. Les secrets, riches de possibilités à proprement parler inouïes, que recèle le micro, aucun compositeur ne les utilise. Les directeurs de postes ne songent qu'à « retransmettre » un concert d'orchestre ou une représentation théâtrale. Créer un art microphonique, ça représente des recherches, des frais, des soucis, du goût. Aussi la technique musicale, strictement radiophonique, qui nous apparaissait possible, il y a quelques années, est-elle tombée en quenouille. Il s'était constitué en Allemagne, vers 1927, un corps de doctrine de la musique radiogénique dont le grand prêtre était Max Butting, jeune compositeur berlinois. A ses côtés travaillait Paul

Hindemith, Franz Scheker, Ernest Toch, Paul Graener, Kurt Weill; des essais analogues se faisaient jour en France, en Angleterre, en Tchécoslovaquie, au Danemark, chez les Roumains. Toutes ces tentatives ont peu à peu cessé. On chercherait en vain, dans les récents programmes, des œuvres musicales dont on puisse dire qu'elles ont été « spécialement écrites pour la Radio ». Sous prétexte que la technique ne cesse de s'améliorer et que les retransmissions donnent des résultats inconnus il y a sept ou huit ans, on renonce à la création musicale radiogénique. C'est fâcheux. Les possibilités du microphone restent sans emploi. Ainsi, en faisant usage des changements de fréquence, une voix de basse peut, s'il est nécessaire, éclater en voix de ténor. Si un flûtiste doit jouer un morceau en *la bémol majeur*, tonalité fort malaisée sur la flûte, il peut fort bien le jouer en *ré majeur*, tonalité beaucoup plus facile : le changement de fréquence se chargera de la transposer. Qui songe à cela parmi nos bureaucrates de la radiophonie? Ont-ils jamais remarqué que le microphone peut user du « gros plan », comme le cinéma, et permettre à n'importe quel instrument, si faible qu'en puisse être le son, de dominer tout l'orchestre? Que, si, du microphone, pendant que l'orchestre joue, vous approchez un diapason à peine ébranlé d'une chiquenaude, vous entendez sa note d'or percer comme une flèche de soleil toute la mer orchestrale? Que le micro porte aux oreilles les vibrations infimes et exquises dont les oreilles nues n'ont pas conscience quand, le doigt effleurant à peine la corde d'une guitare, cette corde vibre encore? Que la suppression ou l'adjonction d'harmoniques à un instrument et même à la voix humaine peut faire l'objet de recherches passionnantes, d'où sort une floraison de timbres absolument nouveaux? Que la voix à peine chuchotante devant le micro peut dispenser une émotion qu'elle serait incapable, sans lui, de faire naître, avec des fantômes de sons éthérés mais toujours nets et bien dessinés comme une fine ramure sur un ciel clair d'hiver?

Tout cela, qui est l'A. B. C. d'un art radiophonique autonome, reste méconnu, — méprisé, — de la Radio courante. Elle ne vise qu'à gaver l'auditeur de sons usuels — sempiternels concerts d'orchestre, ou de danse — dont je ne médis

point, loin de là : ils sont utiles, ils sont nécessaires, ils me rendent service quand je ne puis me déranger pour les aller entendre sur place — *mais ils ne sont pas de la Radio.* Pas plus que les *Précieuses Ridicules* à l'écran ne sont du cinéma.

***

Le domaine théâtral de la radiophonie se défend un peu mieux contre la paresse envahissante. Là on rencontre encore des chercheurs qui croient à la possibilité d'un art théâtral radiogénique. On ne saurait suivre avec trop d'attention ces pionniers qui veulent à tout prix se dégager du vieux théâtre, et créer une scène microphonique originale. Par malheur on ne les encourage guère; et leur culture, en général, n'est pas à l'échelle de leur bonne volonté. Ils s'imaginent qu'il faut créer des « mystères » ou de « l'épouvante », quand on leur demande de faire de l'humain avec les moyens propres à la radiophonie, c'est-à-dire avec la seule voix humaine, les sons, les bruits, et leur contre-partie, non moins éloquente : le silence. Parmi les essais récents les moins mal venus, il faut faire une place à ceux de Carlos Larronde, en dépit d'une phraséologie désuète aussi peu « radiogénique » que possible et d'une tendance au mysticisme symbolard le plus périmé (ainsi dans *le Bon Grain*, un acte où l'on entend parler la Lune — ou *le Douzième Coup de minuit*, poème livresque rehaussé par une musique et des chœurs d'Honegger). On peut aussi retenir, au cours de la dernière saison, la *Mary Céleste* de Michel Ferry — atmosphère de port et de haute mer, avec de banales scènes d'horreur sur un bateau dont l'équipage est ivre — ou le *Monaco* du Tchèque Duchacek, plus délibérément tourné vers la psychologie.

Mais que sont ces essais dans le déluge de théâtre non-radiophonique, purement et simplement transmis par ondes, au mépris des exigences de l'œil? J'ai eu la curiosité de relever, pendant une semaine du printemps dernier, la liste des pièces « transmises » par la radio française. Voici cette liste. Elle est instructive :

Dimanche après-midi :

P. T. T. : *Titres exceptionnels*, 1 acte, de Henri Clerc. *Biens oisifs*, 1 acte, de Claude-Roger Marx.

Radio-Paris : *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée.*

Le Pardon, de Jules Lemaître.

Dimanche soir :

P. T. T. : *Ma Sœur brune*, pièce en vers d'André Dumas, retransmise de l'Odéon.

L'Énigme du Pont-Rompu, film radiophonique en 15 tableaux, de Georges Arryl.

Lundi :

Néant.

Mardi :

Radio-Paris : *Ruy-Blas*, retransmis de la Comédie-Française.

Mercredi :

Néant.

Jeudi après-midi :

Radio-Paris : *Le Roi s'amuse.*

Jeudi soir :

P. T. T. : *Les Chevaux de bois*, 3 actes, de Maxime Léry.

Poste Parisien : *L'Amour*, 4 actes, de Kistemaeckers.

Strasbourg : *Prends une femme de ménage*, 1 acte, de Delphine Fabrier; — *Sylvestre ou Sylvie*, 1 acte, de Lucie Paul-Marguerite; — *Un Poisson d'avril*, 1 acte, de Pierre Morriss; — *Madame Lecoq et Monsieur*, 2 actes, de Gautier Lespute.

Bordeaux : *Mademoiselle Pascal*, 3 actes, de Martial-Piéchaud.

Montpellier: *Une Nuit d'auberge*, de Gabriel Nigond; — *Un Déjeuner d'amoureux*, 1 acte, d'André Birabeau; — *Cyprien ou l'amour à 18 ans*, 1 acte, de G. Pillement.

Limoges : Comédies diverses.

Toulouse : *Le Mystérieux Jimmy*, de P. Armstrong.

Vendredi :

Radio-Paris : *Bellini*, évocation radiophonique de madame Cita et Suzanne Malard; — *Arthur de Bretagne*, drame inédit de Claude Bernard (?)

Lyon-la-Doua : *Le Secret d'Arvers*, de J.-J. Bernard; — *L'Appel du clown*, de Gignoux; — *L'Imprévu*, de Marguerite.

Marseille : Comédies diverses.

Samedi :

Tour Eiffel : *Erasmus Montanas*, de L. Holberg.

Lille : *L'Autorisation*, de Henri Clerc.

Rennes : *Les Grands Garçons*, de Geraldy; — *Le Voyageur et l'amour*, 2 actes, de Paul Morand.

De quoi intéresser divers publics. Parfait. Mais quel rapport avec l'art radiophonique proprement dit? Deux pièces seulement y sont conçues et écrites pour le micro : *l'Énigme du Pont-Rompu*, d'ailleurs sans gloire, et *Bellini*, ouvrage de dames. Le reste peut faire « passer le temps » à des auditeurs désœuvrés ou de digestion béate. Mais peut-il leur procurer des plaisirs intellectuels neufs et complets? Le proverbe de Musset, *Il faut qu'une porte...*, privé de la mimique des actrices, et du mouvement visuel de la scène, n'est plus qu'une ombre. De toutes ces pièces en un acte, en deux actes, en trois actes, qui ont été écrites pour le rythme des planches, écoutées en aveugle, que reste-t-il, sinon un petit pincement de gloriole au cœur des auteurs qui peuvent écrire à leurs amis : « Vous savez, on a entendu ma pièce en Cochinchine. » Si la Radio a pu inciter les auditeurs à aller voir un jour ou l'autre la pièce qu'ils ont entendue, alors elle a rempli son actuel office, qui n'est autre, en fin de compte, que celui d'une immense et implacable publicité.

***

La Radio n'est que publicité. Je ne parle pas de la publicité payante, qui s'est camouflée et faite moins agressive qu'elle n'était jadis. Mais de cette publicité, fort honnête, qui consiste à attirer l'attention d'un chacun par tous les moyens. La Radio est incapable de créer. Mais elle est la seule force capable d'obliger l'univers à s'intéresser à tel homme, à tel phénomène, à telle idée. Elle tourne délibérément le dos à l'art. Mais elle plonge en plein dans la vie. Ceci nous fait moins regretter cela. Elle tend à ne devenir qu'un gigantesque journalisme. Sous cette forme elle a réalisé des progrès.

Le reportage parlé est devenu un « genre », qui a ses lois et ses vedettes. On sourit quand on songe aujourd'hui aux facéties qui firent le succès du Parleur inconnu. Ce parleur trop connu est aux reporters contemporains ce que le film d'avant-guerre est au film d'aujourd'hui. Il suffit d'entendre un Jean Antoine conter les péripéties du Tour de France, attraper le réel à la poignée et le projeter violemment dans les trompes d'Eustache, pour saisir la puissance d'un

invisible qui sait parler aux invisibles. La Radio, qui semble alors s'éloigner de l'art, se rapproche pourtant des artistes et devrait susciter leur intérêt : un reporter qui en cinq minutes rigoureuses réussit à créer pour ses auditeurs une vision exacte et complète de ce qu'il a sous les yeux, que fait-il d'autre que de s'égaler au sculpteur qui d'un pouce agile modèle la glaise, au musicien qui d'une main adroite improvise à l'orgue? Le reporter radiophonique est, peut être, doit être un artiste, le véritable artiste vraiment vivant de la Radio telle qu'elle se façonne d'elle-même.

Mais il ne suffit pas, malheureusement, d'un reporter radiophonique pour guérir la plaie du speaker. Quand les chats ont mangé de la valériane, ils sont en délire. Je ne sais ce que mangent les speakers, mais c'est une avalanche de coq-à-l'âne, de bévues, de cornichonneries et de bafouillis. Nous savons fort bien que les speakers ne peuvent pas être des Pic de la Mirandole. On les choisit pour leurs voix, ces voix de marchands de tonneaux avec lesquelles ils trouvent le moyen de faire des ronds de jambe et des courbettes. Les envoie-t-on au cours du soir? Ils en auraient besoin. On a pu entendre récemment que « M. Inghelbrecht était l'ami du général Debussy ». Général voulait dire génial. Un autre annonça gravement le *Prélude à l'après-midi de Fauré*. C'est à n'y pas croire. Et c'est monnaie courante. Dans l'espace d'un mois, et pour le seul domaine musical, j'ai pu relever ceci : les *Diamants de la Couronne* attribués à Louis Aubert; — une Malagueña prise pour un compositeur (à bientôt donc, la balalaïka prise pour une danseuse russe); — *la Vache et la cloche*, ô pauvre Duparc; — *Mireille* attribuée à Ambroise Thomas; — la Sonate *au Clair de la lune*; — *l'Apprenti serrurier* (— pauvre Dukas); — et, pour couronner, l'annonce que M. Steinway lui-même (défunt depuis cent ans) allait jouer au piano dans la *Cinquième Symphonie*.

***

Pendant que les speakers ânonnent, les techniciens travaillent. C'est une consolation. Il y a bien encore quelques mécomptes, comme cette catastrophe des haut-parleurs qui a

compromis le prestige du *Vray Mistère de la Passion*, sur le parvis de Notre-Dame. Mais il y a aussi des découvertes. Les plus récentes sont celles de MM. Sarnette, Gamzon et Sollima : *la résonance électrique réglable* et la *prise de son fractionnée*.

La résonance électrique réglable permet, avec un simple bouton, de faire varier les dimensions apparentes du studio d'émission, en supprimant échos et interférences. Tout le monde sait qu'il n'est pas besoin de la même résonance pour un quatuor que pour une symphonie. Les entreprises radiophoniques ont été amenées à construire à grands frais autant de studios différents qu'il y a de genres de musique. Les orchestres passent de l'un à l'autre suivant la nature de la pièce qu'ils exécutent; parfois même ils sont obligés de se déplacer au cours d'un seul morceau, si les nuances y sont trop diverses. La résonance électrique supprime désormais ces installations coûteuses, compliquées, et incommodes. Le chef d'orchestre choisit, pour l'œuvre à diffuser, la grandeur de la salle et la fait varier à son gré par le simple jeu d'une manette. Trois haut-parleurs diffusent l'un les sons aigus, l'autre les sons graves, le dernier les sons moyens, et le réglage de chacun d'eux reste indépendant.

La prise de son fractionnée est le corollaire de cette découverte. A l'heure actuelle, pour supprimer les harmoniques très élevés qui dépassent les limites des fréquences permises, on emploie un *timbreur* qui supprime certes ces harmoniques gênants, mais modifie les timbres. A côté du timbreur on trouve un potentiomètre unique : paradoxe dangereux, car ce qui donne du relief à la musique, ce sont tout justement les différences d'intensité des différents groupes d'instruments. Cette remarque a conduit nos inventeurs à imaginer *trois* potentiomètres partiels qui commandent les trois registres de l'échelle musicale. Grâce à ce système on pourra désormais diminuer la puissance d'un instrument de l'orchestre, sans se voir contraint en même temps de diminuer la puissance de l'orchestre tout entier. Au contraire les potentiomètres partiels permettent d'ajouter électriquement des intensités particulières aux différents groupes de l'orchestre, sans produire jamais d'harmoniques nouveaux.

Cette invention va faire surgir un nouveau personnage :

le preneur de sons. Celui-ci sera une espèce de deuxième chef d'orchestre, mais sans initiative personnelle. Son rôle consistera à suivre la partition annotée par le chef d'orchestre dont il observera tous les gestes, et à maintenir l'orchestre dans la limite des fréquences permises, exactement comme l'opérateur de prise de vues doit maintenir les images mouvantes dans les limites de son « cadrage ».

ANDRÉ CŒUROY

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Il en est du roman-fleuve comme de tous les cours d'eau. Il commence en torrent; puis la paresse le gagne; il ralentit sa marche et finit dans les faux bras et les marais d'un delta. L'*Histoire d'une famille sous la Troisième République*, par M. Robert Francis, brillamment commencée avec *la Grange aux trois Belles*, poursuit son cours par un quatrième volume, *les Mariés de Paris*[1], sensiblement inférieur au premier. C'est bien la même Catherine, la seconde fille du laitier Pamploix, qui nous raconte la suite de sa vie, depuis le moment où elle est venue, à Paris, à dix-neuf ans. Au moment où elle écrit, elle est devenue l'étoile d'une troupe en tournée. Je ne sais comment elle s'y prend pour tracer ce copieux volume dans des hôtels de fortune. Le préambule est tracé en deux nuits, dans une ville brumeuse du Nord, « une de ces villes souterraines et inhospitalières où la vie semble une longue suite de jours d'ennui et de fumées », à l'hôtel du Soleil-Levant, rue de l'Oisellerie, sur une table blanche qui sent le savon et l'eau de toilette. L'ouvrage est fait sous la forme d'une confession de Catherine à son fils, qui a maintenant l'âge d'homme. Le préambule s'achève ainsi : « Le jour vient et j'ai à peine commencé mon travail. Je vous écrirai dans chaque ville, mais vous ne lirez ces lignes que bien plus tard. » Acceptons cette fiction. Comment ne pas reconnaître pourtant qu'elle répand une certaine ombre sur tout l'ouvrage? Ou c'est vraiment

1. N. R. F.

Catherine qui parle et son récit peut-il être fidèle? Ou l'auteur se substitue à elle, et toute cette confession n'est qu'artifice. Le style, les sentiments sont-ils ceux d'une paysanne illettrée?

On me dira : qu'allez-vous chercher là? Ces conventions sont d'usage, et personne n'y trouve à redire. Je le sais bien et je le regrette. Les neuf dixièmes des romanciers écrivent à l'aventure. Ils ne sont préoccupés que du détail. Ce souci est exactement le contraire de l'art. Il est encore plus rare qu'ils se préoccupent de leur propre position par rapport à leur œuvre. C'est pourtant un point capital. Le peintre qui fait un tableau détermine avec soin le point de fuite et les points de distance. Mais le romancier s'installe indifféremment devant son personnage, ou dans son cerveau. Il change de place sans nous avertir. Quant à la notion des volumes, des poids et des contrepesées, elle lui est totalement étrangère. L'architecte met en proportion les pleins et les vides. Le musicien même, qui compose un allegro de sonate y équilibre les thèmes, les ponts, les développements, les retours. Seul le romancier n'a aucune idée de la statique de son œuvre. Il ne construit pas, il ajoute. Aucune œuvre d'art ne saurait s'accommoder de ce désordre. Aucun organisme supérieur ne peut subsister sans corrélation, sans harmonie et sans plan.

— Mais la nature donne l'exemple de cette disharmonie. — Ici, souffrez lecteur, que je vous arrête. Il n'y a point, croyez-moi, de désordre dans la nature. Un chaos de montagnes, un lit de torrent sont des miracles d'arrangement. Là où l'œil inexpérimenté croit voir de la confusion, le voyageur mieux averti reconnaît une subtilité de mise en place que le plus habile ingénieur ne saurait imiter. Les filets d'un courant débordé se dirigent selon la mathématique la plus nuancée. Qu'on ne parle point de l'aveugle fureur des choses. Tout est à sa place dans ce puissant orchestre, et il y a une merveilleuse exactitude dans la tempête. Aucun exemple ne justifie l'incohérence du roman-fleuve. Elle n'est due qu'à la débilité de la main qui gouverne. Quand le démiurge a la poigne d'un Balzac, il pétrit et met debout une société tout entière, parfaitement constituée, que ses éléments opposés tiennent solidement ensemble.

Nous voilà loin de l'œuvre de M. Robert Francis. Il y a évidemment peu de rapports entre l'enfance de Catherine Pamploix, telle qu'elle est racontée dans *la Grange aux trois Belles*, et sa jeunesse, telle qu'elle est racontée dans *les Mariés de Paris*. L'auteur pourrait répondre, il est vrai, qu'il en doit être ainsi; que l'enfance est la saison des féeries, la jeunesse la saison des drames; et qu'il n'a point rompu l'unité de son ouvrage en infligeant à Catherine, pour ses vingt ans, une cruelle épreuve d'amour. Il pourrait dire encore que cette épreuve est comme préfigurée dans l'enfance de son héroïne. N'a-t-elle pas vu sur la route un brocanteur, qui, pour elle, a laissé tomber de sa carriole un manteau rouge de guignol, en la vouant ainsi aux illusions qu'elle devra bien plus tard représenter comme actrice? Ne lui a-t-on pas prédit qu'elle épouserait un artiste? Elle est promise aux miroitements et aux prestiges. Elle y reste fidèle en aimant Léonce. Ainsi l'unité de l'œuvre n'est pas rompue.

Tout cela est vrai et un peu fragile. En réalité, le nouveau livre de M. Robert Francis ne doit à peu près rien aux précédents. Il faut l'étudier en lui-même. C'est le roman d'une ouvrière, nommée ici Catherine Pamploix, et d'un vendeur en plein air au *Petit Bénéfice* nommé Léonce Marjorie. Mais selon la manière mise à la mode par Alain Fournier, ces personnages d'humble condition, loin d'être décrits dans le style réaliste de 1880, vivent dans un univers étrange, aux limites du réel et de la fable. Ils sont ennoblis par l'irréel.

En débarquant à Paris, Catherine a pris demeure dans un logis dont nous savons d'avance qu'il sera singulier. Sur la pente la plus raide de la rue Lhomond, un escalier entaillé dans la façade de la maison donne, si on l'escalade, accès à un jardinet. La façade sur la rue est faite de deux bâtiments à un seul étage, construits en plâtre, et qui sont les boutiques, l'une d'un cordonnier, l'autre d'un marchand de vins. Le marchand de vins est un nègre à cheveux blancs, nommé Gédéon Taillenfest. Le jardinet conduit à la confiserie de Sylvie Colombe. La terrasse supporte une baignoire de zinc ouverte vers le ciel. La boutique est un pavillon circulaire en contrebas décoré de papier rose et de sabres chinois. Il y a dans cette maison des coins étranges, une remise remplie de

roues de bicyclettes garnies de plumes. Sylvie est une quadragénaire mythomane. Le nègre Gédéon n'est pas moins fou. Les roues et les plumes de coq sont le butin qu'il a conquis en trente ans sur les blancs qu'il est condamné à servir. Il a des enfants dans toutes les parties du monde; le soir, leurs esprits viennent reposer près de lui, chacun dans une boucle de ses cheveux. Il est amoureux de Sylvie et il finit par l'étrangler. On le décapite à la fin du livre, et dans une cour de prison, ce qui me paraît illégal.

L'atelier de couture où travaille Catherine n'est guère moins pittoresque. Il y a là six ouvrières sous la conduite d'un vieil homme qui se ruine aux courses, M. Laurie. Nous verrons peu à peu sa déchéance et comment la plus méchante des ouvrières, une vieille fille nommée Marie-Laure, ayant réussi à se faire épouser, le tient férocement en servitude. Et le pauvre homme ramasse sournoisement des mégots dans la rue.

Une des ouvrières de Laurie, une belle fille nommée Suzanne, conduit Catherine à Passy, chez madame Lise, qui habite, rue Raynouard, une maison avec un jardin. Nous avons déjà entrevu cette madame Lise dans *la Grange aux trois Belles*. Elle est jeune encore, blonde avec un beau visage, et un cœur ouvert à toutes les infortunes. Elle donne des soirées où vient qui veut, même les mendiants. Elle fait chanter des filles sans voix et elle reçoit des poétesses ridicules. Et c'est là que Lise rencontre ce grand garçon blond, ployé en avant, qui a l'air de partir pour des mondes imaginaires, et qui s'appelle Léonce. Il pratique dans le jour le triste métier de ces vendeurs qui, debout sur les trottoirs près des éventaires, gelés et fourbus, font l'article aux oreilles des passantes. Mais le soir, redevenu lui-même, il est poète et peintre. De ses poèmes nous ne saurons rien. Mais nous verrons qu'il est un grand peintre. Ses parents avaient des forêts dans les Vosges, près de Bussang. L'infidélité d'un banquier les a ruinés. M. Marjorie ne vit que pour reconstituer son domaine. De ses trois fils, l'un, Hippolyte, est employé dans une agence de Pompes funèbres; c'est le garçon sérieux de la famille et il fera fortune; un autre, Évangéliste, est un bohême, qui a plus d'invention que de scrupules; enfin Léonce, avec ses brusques apparitions, son détachement, la

solitude morale où il se plaît, son air d'habiter une autre planète, est de la même famille que le Christian de *la Grange aux Belles*.

Alors commence la plus surprenante histoire d'amour. Chez Lise, dans une soirée où les invités ressemblent à des automates et à des fous, Catherine rencontre, aux pieds d'un vieillard en enfance, un grand garçon blond, « au profil dur, la peau grossièrement ridée, comme si son visage avait été taillé dans une écorce, par un bûcheron maladroit ». Il a les yeux bleus, de mauvais vêtements, l'air timide et malheureux. C'est Léonce. « Je me souviendrai toujours, écrit Catherine, du vertige étrange et délicieux qui s'empara de moi. » Elle a peur qu'il ne parte, et elle essaie de le retenir en lui parlant de lui. « Vous devez être très malheureux, » dit-elle. — « Pourquoi? » — « Parce que vous êtes très bon ». Il éclate de rire. Ils disent encore quelques mots et il disparaît. C'en est fait : leurs destins sont noués. Elle le revoit un jour d'hiver. « Il portait encore son affreux vêtement de cheviote noire, mais il avait jeté sur ses épaules une grande pèlerine d'étoffe rude, sans grâce, qui pourtant lui donnait une bizarre élégance. Son cou était entouré d'un grand cache-nez rouge, dont les extrémités flottaient sur ses épaules. » Il marchait si vite qu'elle avait peine à le suivre, et ceux qui les voyaient les croyaient brouillés. Il racontait à Catherine l'histoire de son domaine vosgien. Il se jurait de l'avoir reconquis dans deux ans. Il promettait de l'emmener. « Comme un grand écolier, dit M. Robert Francis, il semblait poursuivre un jeu passionnant au sortir de l'étude. » Les auteurs ont, sans le savoir, des mots terribles, c'est tout le livre de M. Robert Francis qui a l'air d'un jeu d'écolier.

Un jour que Catherine commet l'imprudence de conduire Léonce dans sa chambre, Sylvie Colombe les surprend et les chasse. Bientôt Catherine et Léonce vivent ensemble, dans l'atelier de Léonce, au dessus du Café de l'Espérance, le long du mur de Sainte-Anne. Mais leurs relations restent celles d'une amitié fraternelle. Léonce ne pense qu'à ses dessins, et la jeune fille est surprise de tant de réserve ou de tant de distraction. Évidemment, ce garçon-là ne saurait s'attacher. Le mariage finit pourtant par se célébrer.

Ils sont très pauvres, mais leur fortune change tout à coup. Parmi les familiers de madame Lise, il se trouve un horrible bonhomme, moitié athée, moitié confit en cléricature, ami d'un cardinal, familier de toutes les églises dissidentes, intime de plusieurs papes hérésiarques, qui vend des ornements et des costumes indifféremment à toutes les sectes, y compris la franc-maçonnerie. Il porte le nom symbolique de Profitendieu, et il est amoureux de Catherine. Il se met en tête de vendre les dessins de Léonce. Et en effet, soit par lui, soit par un communiste mondain, autre ami de Lise, voici que Léonce devient d'un jour à l'autre un peintre illustre. Le conte de fées continue.

On se rappelle Suzanne, cette grande fille qui travaillait avec Catherine chez M. Laurie. Elle est maintenant la maîtresse richement entretenue d'un fabricant de gants, Van Braker, qu'elle mène comme au fouet. Léonce a autrefois repoussé Suzanne. Retour des choses! Il l'aime maintenant, et elle l'aime aussi, d'une passion terrible, qui est un peu imprévue. Il est celui qu'elle attendait. Car il se révèle tout à coup que Suzanne, encore qu'elle nous paraisse une fille, et même assez grossière, attendait celui qui doit venir, et comptait sur ses souffrances pour le mériter. Ainsi tout le monde doit souffrir, parce que, dans ce jeu de personnages, il en est deux qui aiment un troisième, et que ce troisième n'est avide que de choses au delà de la terre. « Mon Dieu, soupirera Catherine, pourquoi permettez-vous que tant de cœurs soient déchirés? »

Toute la fin du livre est l'histoire de cet amour, de la jalousie et des souffrances de Catherine, des tentatives de Profitendieu, de la déchéance de Van Braker. Suzanne a racheté le domaine des Vosges; elle va s'y cacher avec Léonce. Catherine les suit, les guette. Il y a une bataille entre les deux femmes, un jour d'hiver. Enfin, à la dernière page, Léonce revient à Catherine. Le détail de ces innombrables scènes de raccommodement et de rupture est peint avec beaucoup de talent, d'un coup de pinceau vif et fort. Mais le livre porte la peine d'être moitié conte et moitié réalité. On est entraîné par le talent du conteur, mais on ne croit pas ce qu'il raconte. L'auteur a regardé trop de figures de cire quand il était petit. Ses héros sont hallu-

cinants sans être vrais. A aucun moment, on n'a le sentiment de la vie commune. Même dans les scènes qui semblent des tableaux de mœurs, il reste beaucoup d'imaginaire, beaucoup d'impossible. L'acteur, quand il a quitté la fiction pure, n'est encore qu'à mi-chemin du réel. Il lui manque une certaine densité. En vain ses héroïnes se lacèrent et se griffent; leurs écorchures sont une fleur rouge de la fantaisie. On dirait qu'il y a en M. Robert Francis deux imagiers : l'un, l'exécutant, celui qui tient le ciseau et le maillet, est un artisan bien doué; mais l'autre, le maître de l'œuvre, et qui tient le compas, semble un peu égaré.

***

Il arrive dans la vie des artistes, quand ils sont consommés dans leur art, un certain dégoût d'en trop dire. Le développement prévu du pathétique les assomme. Les causes les intéressent plus que les effets. Pour réveiller leur attention, il faut que ces effets soient inattendus et surprenants. Ils les observent alors avec curiosité. Leurs personnages sont devant eux comme de petites marionnettes indépendantes qui, agissant par elles-mêmes, étonnent l'écrivain lui-même par des réactions à la fois imprévisibles et justifiées. Tels sont, me semble-t-il, les personnages de M. Tristan Bernard. Cet homme charmant, et d'un esprit si curieux, s'était diverti autrefois à faire courir des chevaux de plomb, suivant des règles très compliquées où les probabilités, les chances naturelles, le hasard même étaient très exactement dosés. C'est à peu près de la même façon qu'il traite ses *Robins des Bois*[1].

Je voudrais lui suggérer un jeu pour ses vieux jours, qui arriveront dans très longtemps. Il inventerait deux personnages, auxquels il suffirait d'assigner un lieu et une date de naissance, à une minute près. Il ferait ensuite tirer leur horoscope. Nous avons des gens d'une habileté merveilleuse qui font ce travail en deux ou trois heures. Il saurait si ses personnages sont sous le signe de l'Eau ou sous celui du Feu, et en laquelle de ses maisons était le soleil, et si telle planète

1. Albin Michel.

était ascendante, et tout ce qui s'ensuit; et encore si la rencontre de ces deux personnages va être celle de l'Eau avec l'Air, ou de la Terre avec le Feu; s'ils se haïront ou s'ils s'aimeront. Il y aura encore, dans ces romans écrits par le ciel, une large part pour le choix de l'écrivain. *Astra non jubent.* Et il lui restera encore à transcrire les indications du ciel en événements humains, ce qui n'est pas une petite chose. Plus j'y pense, et plus il me semble que l'histoire d'un homme né en juin 1910, sous ce signe du Cancer qui rend les cœurs à la fois fidèles et inconstants, et d'une petite fille née dix ans plus tard, mais en juillet, sous le signe du Lion qui rend les âmes intuitives et passionnées, serait, sur la seule foi des astres, une aventure pathétique et pleine de mouvement. Je prends cet exemple au hasard; on n'est embarrassé que de choisir. On écrirait ainsi une infinité de romans, en collaboration avec la sagesse éternelle.

Mais revenons à *Robins des Bois.* Mademoiselle Heudat, avocate et fille d'un conseiller à la cour, est la secrétaire de Me Le Hardé. Elle est aussi sa maîtresse, ce qui permet à celui-ci de dicter ses plaidoiries dans des conditions d'intimité. Madame Le Hardé, qui est malade, favorise discrètement ces amours. Voilà une maison où les destins semblent fixés et où les heures n'ont plus qu'à sonner harmonieusement le passage du présent à un avenir égal. Il semble également fixé dans la maison de Juste Eusebio. Ce jeune banquier commet bien quelques hardiesses dans son état, mais sans aller jusqu'à se donner à lui-même des sujets d'alarmes; il a épousé Rosita Veda, dont le père a réuni une belle fortune, grâce à certains trocs ingénieux par lui pratiqués sur des pierres précieuses qui lui étaient naïvement confiées et auxquelles il avait la faiblesse de s'attacher. Eusebio est un excellent mari : il n'a trompé sa femme qu'une fois, dans des conditions particulièrement momentanées, et pour que ce soit une chose faite. Il est aussi un très bon père. M. Tristan Bernard peut se pencher avec attendrissement sur ces deux foyers qu'il a créés si heureux.

Mais quel démon le pousse? Il sait pourtant qu'il ne faut pas tenter les pauvres mortels. Et voici qu'il pousse Eusebio, pour une misérable affaire d'assurances, chez Me Le Hardé, où

il voit Germaine Heudat. Et l'inévitable arrive. Germaine devient la maîtresse d'Eusebio. Par bonheur, elle ne cesse point d'être celle de Me Le Hardé. La vie, à peine troublée par ces événements, reprend un cours stable et régulier.

Pour la seconde fois, M. Tristan Bernard, abusant de ce pouvoir absolu que le créateur a sur ses créatures, dérange ce qu'il avait lui-même si bien arrangé, et il s'avise de fourrer Eusebio en prison. Il paraît qu'Eusebio, qui avait bien l'intention d'acheter des terrains pétrolifères, les a mis en actions, par une hâte bien compréhensible, avant d'en avoir tout à fait achevé l'achat. Cette interversion de l'ordre des phénomènes a paru si regrettable qu'on l'a mis à la Santé. Mais le monde est gouverné par des forces conservatrices, et le désordre causé par cette brutalité va s'effacer de lui-même. Eusebio confie sa cause à Me Le Hardé; Germaine, au nom des droits sacrés de la défense, va le voir dans sa prison; un équilibre presque confortable tend à s'établir.

« Hé quoi, pense M. Tristan Bernard penché sur son œuvre, je n'arriverai point à empêcher ces enfants de mon cerveau d'être heureux! Je les ai créés si bien équilibrés, si ingénieux et si accommodants à la fois que les coups de la fortune ne les étonnent point .» Et il se résout à employer les grands moyens : il apprendra tout à Rosita. Un jour qu'Eusebio a été amené à des fins d'expertise à la banque avec son défenseur, c'est-à-dire avec Germaine, et qu'il utilise pour le mieux ce loisir donné par le sort, Rosita, sa femme, a la funeste idée de venir le voir. Elle le voit en effet, et en reste édifiée; son désespoir n'a point de bornes.

M. Tristan Bernard a eu la perfidie de faire de Rosita une femme inoffensive, douce, un peu craintive, un peu molle, un peu sotte. Il sait fort bien que c'est par cette sorte de créatures que les malheurs arrivent. Et c'est ce qui advient en effet. Rosita, sans la moindre malice, va conter son malheur à Me Le Hardé, qui apprend du même coup le sien. Le désastre est à son comble et l'auteur l'augmente encore en persuadant aux deux coupables, à Germaine et à Eusebio, de fuir ensemble vers une ville d'eaux. Ils le font sans enthousiasme, quoi qu'en en donnant tous les signes.

Maintenant, M. Tristan Bernard n'a plus à intervenir. Il

n'a plus qu'à considérer le dégât. Les personnages, livrés à eux-mêmes, vont, en suivant leur pente, courir aux catastrophes. Rosita est tellement veule, et si ductile aux influences qu'ayant entendu une ouvrière, dans de pareilles conjonctures, promettre à la mort le mari coupable, elle se hâte d'acheter un revolver. Elle prend le train et tire sur Germaine. Maladroite et affolée comme elle est, elle la manque. Alors elle tire sur elle-même.

Il est possible que M. Tristan Bernard trouve qu'elle va un peu loin, et qu'il blâme cette précipitation. Il est possible aussi qu'il s'inquiète pour l'avenir de son roman, qui tourne au noir. Mais qu'y faire? Rosita était si douce qu'elle est devenue enragée. Il fallait s'y attendre. Le moyen maintenant de l'arrêter? Mais tandis que l'auteur se pose ces questions, voici que les choses une fois de plus s'arrangent d'elles-mêmes sous ses yeux étonnés. Rosita s'est manquée comme elle a manqué Germaine; ou plutôt elle s'est fait une blessure justiciable du timbre-poste. C'en est assez pour qu'elle ait droit à des soins. Qui lui en donnera, sinon Germaine? Qui dira le repentir de Rosita? Et quand elle se sera, sous le coup de l'émotion, réconciliée avec son mari, que peut faire Germaine? Ayant l'âme naturellement sublime, elle pense se faire religieuse. Mais il est plus naturel, et incontestablement plus simple, qu'elle redevienne la maîtresse de Le Hardé. Ainsi tout se trouve rétabli dans le même ordre et dans le même équilibre qu'au début. Admirable prévoyance de la nature qui, avec les agitations humaines, tend à faire des systèmes stables. Après ces grands mouvements qui ont manqué conduire au meurtre et au suicide une âme si ordinaire, il n'y a rien de changé : il n'y a que des amis de plus.

HENRY BIDOU

LES THÉÂTRES DE MOSCOU

Du vieil édifice de la Russie des Tsars, il est une partie qui a échappé à la ruine et qui a même sauvegardé ses traditions : c'est le théâtre. Les bolcheviks bénéficiaient dans ce domaine d'un très bel héritage. Loin de le dilapider, ils l'ont agrandi. L'art dramatique était très en honneur sous l'ancien régime, il l'est davantage encore sous le régime des Soviets. Réservé autrefois à la minorité cultivée de la population, il est aujourd'hui accessible au peuple. Et si le théâtre est devenu une institution d'État et, à certains égards, un instrument de propagande aux mains du gouvernement, il faut reconnaître aussi qu'il contribue puissamment à l'éducation artistique des masses.

***

Au cours de mon récent séjour à Moscou, je suis allé souvent au théâtre. J'étais logé à l'hôtel Métropole, sur l'immense « place Theatralny », et des fenêtres de ma chambre je voyais non seulement l'harmonieuse façade de l'Opéra construit au milieu du XIXe siècle dans le style classique, mais aussi le « Petit Théâtre » devant lequel se dresse la statue d'Ostrovski. Chaque soir, des flots humains se précipitaient sous le péristyle de l'Opéra. Comment ne pas se laisser entraîner? Je suis donc allé à l'Opéra et au ballet, mais je n'ai pas manqué non plus de passer une soirée au Théâtre artistique de Stanislavski et de voir, dans d'autres salles moins célèbres, des comédies,

des drames, des opérettes. J'ai également assisté à une curieuse représentation de *Carmen* au Grand Théâtre de verdure du Parc de Culture et de Repos. J'en parlerai plus loin.

Ce qui frappe tout d'abord à Moscou, c'est qu'il n'y a pas de crise de théâtre. Je veux dire qu'il n'y a pas de crise de spectateurs, et je laisse provisoirement de côté la question de savoir s'il existe une crise des auteurs. J'étais à la fin de la saison théâtrale; les pièces que j'ai vues, fréquemment jouées, n'offraient pas aux Russes l'attrait de la nouveauté; pourtant, les salles étaient combles. Les rares places disponibles quelques heures avant la représentation sont généralement achetées par l'Intourist qui peut ainsi satisfaire au dernier moment le désir de ses clients étrangers.

J'ai eu la chance d'assister à l'Opéra aux deux représentations de gala données en l'honneur de M. Bénès, venu pour la première fois en visite officielle pour signer avec M. Litvinov les différents accords conclus entre l'U. R. S. S. et la Tchécoslovaquie. Représentations de gala... N'imaginez pas les dames en toilette de soirée et les hommes en habit. Cette tenue protocolaire dans les « pays du capitalisme » n'est encore admise à Moscou que dans un seul lieu : dans le beau palais de la Spiridonovka où M. Litvinov donne (depuis cette année seulement) des soirées somptueuses en l'honneur du corps diplomatique et à l'occasion du passage à Moscou d'un haut personnage politique. C'est d'ailleurs un spectacle extrêmement curieux, non pas en soi, car il est la copie des réceptions traditionnelles du Quai d'Orsay ou de la Wilhelmstrasse, mais par le violent contraste qu'il offre avec l'ambiance du régime prolétarien. La Spiridonovka est un îlot artificiel de mondanité occidentale et une concession à cette sorte d'internationale de la diplomatie qui a ses mœurs et ses usages, mais il est encore de mauvais ton d'afficher trop d'élégance devant le grand public moscovite.

Donc, à l'Opéra où l'on joua le *Lac des Cygnes* et le *Prince Igor* en présence de MM. Bénès et Litvinov, de plusieurs commissaires du peuple et de nombreux ambassadeurs, tous en tenue de ville, les spectateurs étaient tous très modestement vêtus. Aucune différence perceptible entre ceux de l'orchestre ou des premières loges et ceux du « poulailler ».

Dans ce beau cadre où les ors brillent sous les feux des lustres et où tant de pierreries et de bijoux scintillèrent sur la chair des femmes, on a une vision saisissante de la révolution sociale et de la disparition des classes privilégiées.

Les femmes portent des robes très simples, achetées sans doute en confection au « Mostorg » voisin; les hommes (ceux qui ne sont pas en uniforme) ont presque tous des blouses nationales, avec la ceinture traditionnelle. Chez les hommes comme chez les femmes, le blanc domine et ces taches claires, à tous les étages du théâtre, sont très agréables à l'œil.

Quel est le prix des places à l'Opéra? D'après le Guide théâtral de Moscou (*Teatralnaïa Moskva*, 1935), le tarif est de 5 à 25 roubles en soirée et de 3 à 15 roubles en matinée. C'est évidemment assez cher quand on songe qu'un ouvrier moyen gagne moins de 200 roubles par mois et un ingénieur environ 500 roubles. Mais il ne faut pas oublier qu'au théâtre, et surtout à l'Opéra, il y a de très nombreux spectateurs qui n'ont pas payé leurs places. Les usines, les administrations, les institutions diverses où ils travaillent ont payé pour eux. L'opéra et le ballet sont des récompenses pour les bons ouvriers, pour les *oudarniks*. En me promenant dans la salle, j'ai vu à la porte de plusieurs loges et au dos de nombreux fauteuils d'orchestre des plaques gravées où on lisait : « Loge de l'usine Dynamo » ou de la « fabrique de roulements à billes », « place de l'oudarnik » de telle ou telle usine. Les usines et les administrations de Moscou ont en somme remplacé les abonnés d'autrefois qui étaient des aristocrates ou de riches marchands. Grâce à ce système, de nombreux travailleurs manuels peuvent pénétrer dans cette salle magnifique qui leur était naguère inaccessible et assister à des spectacles d'une rare perfection.

Si en effet le luxe et l'étalage des richesses ont totalement disparu de la salle, la scène a conservé ses anciennes splendeurs. On pourrait même dire que certains spectacles, renouvelés, offrent une somptuosité de costumes et de décors qui éblouirait les ci-devant de l'émigration. L'Opéra de Moscou peut rivaliser aisément avec ceux de Paris, de Londres et de New-York. Je ne pense pas qu'on puisse réaliser nulle part, par exemple, une mise en scène plus belle que celle du *Prince Igor*. L'artiste Fedorovski, spécialiste des grandes reconsti-

tutions historiques, a donné un cadre magnifique aux célèbres danses polovtsiennes que danse le corps de ballet avec une frénésie incomparable. C'est à lui que l'on doit aussi les décors nouveaux de *Sadko* qui évoquent les églises et les palais de Novgorod ainsi que le royaume féerique du Roi des Mers.

Le public de l'ancien régime avait, on le sait, un goût très prononcé pour le ballet classique qu'entretenait à grands frais la caisse impériale. Le peuple qui remplit aujourd'hui l'Opéra est tout aussi friand des évolutions savantes des danseuses en tutu et il applaudit frénétiquement les « étoiles » du corps de ballet. Les troupes de Moscou et de Leningrad possèdent toute une pléiade de danseurs et de danseuses dont les corps sont d'une souplesse extrême, d'une grâce incomparable. Interrogez les Moscovites : ils vous diront tous d'aller voir Messerer dans la danse au ruban du *Pavot rouge* ou Ermolaïev dans le rôle du Marseillais des *Flammes de Paris*, cette curieuse fresque révolutionnaire où l'on assiste à la prise des Tuileries le 10 août 1792 et à la chute du pouvoir royal. A Leningrad brillent Constantin Sergueïev et Vakhtang Tcheboukiani, véritable statue de bronze, dont les sauts sont vertigineux. Les deux capitales, l'ancienne et la nouvelle, sont très fières de leurs étoiles. Elles se les prêtent de temps en temps et les corps de ballet se transportent volontiers des bords de la Néva sur les rives de la Moskva pour montrer aux deux publics les progrès accomplis grâce à cette émulation féconde. C'est ainsi que pendant mon séjour à Moscou j'ai pu voir le corps de ballet de Leningrad dans le *Lac des Cygnes* de Tchaïkovski. La danseuse étoile, c'était Galina Oulanova, ballerine merveilleuse en vérité et le public, déchaîné, lui fit des ovations sans fin.

Certains pourraient croire que le vieux répertoire d'opéra a cessé de plaire aux générations nouvelles et que celles-ci réclament des œuvres où s'expriment des sentiments et des passions plus en rapport avec la vie soviétique contemporaine. Il n'en est rien. Malgré leur formation littéraire et artistique purement révolutionnaire, les jeunes, comme les vieux, ne se lassent pas d'entendre les opéras de Rimsky-Korsakov, de Borodine, de Glinka, de Moussorgski et de Tchaïkovski; la *Traviata* et les *Huguenots* les émeuvent même tout autant

que leurs pères. J'ai pu le constater en assistant à la représentation d'*Eugène Oniéguine* dont le livret a été tiré, comme on le sait, du poème célèbre de Pouchkine. Il serait difficile de trouver un sujet plus romantique. La rêveuse Tatiana, le séduisant Oniéguine, héros byronien, le jeune poète Lenski, tendre et pur, la jolie et rieuse Olga, tous ces personnages dont Pouchkine et Tchaïkovski ont chanté les effusions sentimentales et les amours contrariées paraissent appartenir à un monde absolument irréel, à une époque depuis longtemps révolue et qui n'a plus un seul trait commun avec celle de la dictature du prolétariat ouvrier et paysan. Pourtant, la magie de la musique et de la poésie fait vibrer la jeunesse de 1935 tout autant que les centaines de milliers de spectateurs qui ont assisté à ce drame lyrique depuis l'année de sa création, c'est-à-dire depuis 1878. Quand Tatiana, en costume de nuit, écrit sa fameuse déclaration d'amour à Oniéguine à la lueur vacillante d'une bougie; quand Oniéguine, jaloux, tue en duel le malheureux Lenski au petit jour, dans un paysage hivernal, les jeunes ouvrières d'usine, les dactylos des commissariats, les « oudarniks » des fabriques de la banlieue sont émus jusqu'aux larmes et, dès que tombe le rideau, ce sont des applaudissements et des rappels sans fin. Je vois encore aujourd'hui ces trois ou quatre mille spectateurs debout et battant des mains et je les entends (les femmes surtout) hurler d'une voix stridente les deux syllabes du nom de l'acteur chargé du rôle d'Oniéguine : « Nor-tsov! Nor-tsov! » Quel merveilleux public que ce public russe et avec quelle fougue il applaudit ses artistes favoris!

Le vieux répertoire n'est d'ailleurs pas toujours respecté dans son texte ni dans son esprit et l'on ne s'est pas fait faute à Moscou d'accommoder certaines œuvres au goût du jour. La version soviétique de *Lakmé* n'a-t-elle pas par moments l'allure d'un réquisitoire contre l'impérialisme et le colonialisme anglais? Cet été, j'ai pu me rendre compte de l'habileté avec laquelle les régisseurs russes de l'époque révolutionnaire adaptaient opéras et ballets en assistant à la représentation d'*Esmeralda*. Ce vieux ballet, de César Puni, joué pour la première fois à Saint-Pétersbourg en 1848, est tiré de *Notre-Dame de Paris*. Sous l'ancien régime la censure de Nicolas Ier

avait affadi le scénario; elle s'était efforcée de rendre moins antipathiques les personnages de Phœbus et de Claude Frollo et de ne pas faire de la pauvre Esmeralda une victime trop pitoyable en la sauvant au dernier moment de la potence. Prenant le contrepied absolu de la version de l'époque tsariste, les adaptateurs soviétiques, Glier et Vaganova, ont au contraire exalté l'image d'Esmeralda et mis en relief les aspects sociaux du drame. Ils ont fait, des gueux de la Cour des Miracles, des individus généreux, spontanés, qui prennent la défense d'Esmeralda et tentent à la fin du drame d'arracher la malheureuse au bourreau. A ces bas-fonds sympathiques, thème traditionnel de la littérature réaliste russe, ils ont opposé les milieux de la haute société, représentés par Phœbus et Fleur de Lys, êtres légers, vaniteux, insensibles et qui assistent sans sourciller à l'exécution de la pauvre « fille du peuple ». Ce contraste violent entre le Paris aristocratique et le Paris de la guenille est à tel point souligné qu'on a parfois l'impression d'assister à un ballet marxiste, très « lutte de classes ». Avec le personnage de Claude Frollo, poussé au noir, représenté comme un moine démoniaque incarnant tous les vices, les auteurs soviétiques de la nouvelle version ont visiblement servi la propagande antireligieuse. Tandis que la Esmeralda, en butte à sa passion sensuelle, est une petite tsigane gracieuse, fine, intelligente et qui incarne, elle, toutes les vertus parce qu'elle est issue des milieux populaires.

Évidemment, les adaptateurs actuels ont raison de dire que leur ballet est plus conforme à l'esprit du roman de Victor Hugo, mais leur scénario se ressent de la lecture de Karl Marx et trahit l'influence de la doctrine officielle du régime. Le spectacle est d'ailleurs riche en scènes pittoresques, les décors et les costumes rendent sensible aux yeux le Paris du xve siècle, sans anachronisme ni faute de goût, et cette fois encore le public est heureux d'applaudir la belle Oulanova interprétant le rôle de Diane dans la pantomime mythologique donnée chez Fleur de Lys à l'occasion de ses fiançailles avec le beau Phœbus.

Pour en terminer avec l'opéra, je voudrais mentionner au moins un drame musical moderne, *Catherine Izmailova*, dont la partition est due à Chostakovitch, un jeune compositeur

plein de talent. Le livret est tiré d'une nouvelle de l'écrivain Leskov : *Lady Macbeth du district de Mtsensk*. Il s'agit d'une effroyable tragédie, shakespearienne en effet, qui se déroule dans une famille de marchands russes sous l'ancien régime. Comme l'héroïne de l'*Orage* d'Ostrovski, Catherine Izmailova est opprimée par son entourage borné et stupide, mais, au lieu de se soumettre, elle se révolte contre les traditions étouffantes. Amoureuse d'un beau garçon plein de vie et de gaieté, elle brise tous les obstacles qui se dressent devant elle : elle empoisonne son beau-père qui a surpris sa liaison, puis, aidée par son amant, elle tue son mari. Le jour des noces, au moment où elle veut se sauver enfin avec Serge, son nouvel époux, du milieu effroyable qui l'a poussée au crime, un moujik ivre découvre dans la cave le cadavre du mari. Les deux coupables sont arrêtés, condamnés aux travaux forcés et envoyés en Sibérie. En route, Serge se montre brutal avec elle, lui reproche d'avoir causé sa perte et s'éprend de la plus jolie prisonnière du convoi. Catherine ne peut lui pardonner sa trahison. Désespérée, elle profite de la traversée d'une rivière pour pousser sa rivale dans l'eau et s'y jeter elle-même. Chostakovitch a écrit sur ce thème sinistre une musique expressive et qui traduit admirablement, par des sonorités rauques et brutales, les sentiments violents qui agitent les personnages. Sa partition est empoignante d'un bout à l'autre et ce compositeur, qui n'a pas encore trente ans, s'est révélé comme un maître dont on peut attendre de grandes œuvres. *Catherine Izmailova* a été jouée au festival théâtral de Leningrad, en juin, et au festival de Moscou, en septembre; les nombreux étrangers qui l'ont vue au « Théâtre musical » de Nemirovitch-Dantchenko ont été d'accord pour reconnaître que cet opéra est le plus grand événement musical de ces dernières années en U. R. S. S.

***

En ce qui concerne la comédie et le drame, on n'a que l'embarras du choix à Moscou : Théâtre artistique de Stanislavski et sa filiale, qui continuent la glorieuse tradition inaugurée bien avant la révolution avec les pièces de Tchekhov et de Gorki; Petit Théâtre académique, le plus ancien de

Moscou; Théâtre Kamerny, dirigé par Tairov; Théâtre Vakhtangov; Théâtre réaliste; Théâtre Meyerhold, sans compter le Théâtre des Syndicats, le Théâtre de la Jeunesse ouvrière, etc.

Il faudrait passer tout un hiver dans la capitale de l'U. R. S. S. pour bien connaître ces diverses troupes d'acteurs et leurs directeurs qui, n'ayant pas de préoccupations commerciales comme en Occident, peuvent se livrer tout entiers à leur art. Je n'ai pu voir que quelques spectacles, mais cela m'a suffi pour constater que nulle part au monde l'art dramatique n'a de serviteurs aussi fervents et aussi désintéressés. Il y aurait certes beaucoup à dire sur les pièces nouvelles des dramaturges soviétiques en vogue : Kirchon, Pogodine, Afinoguenov, Romachov, etc. Un spectateur occidental, s'il a la chance de savoir le russe et de tout comprendre, y décèle aisément l'éternelle propagande politique et sociale, des intentions moralisatrices, avec des oppositions conventionnelles entre les hommes et les mœurs d'autrefois et la nouvelle génération forgée par le bolchevisme. Les Russes vous répondent que fatalement la transformation de la vie individuelle et collective doit se refléter sur le théâtre comme sur les autres formes d'art. Somme toute, ils ont raison et il en a été de même à Paris à l'époque de la Révolution, mais le théâtre des années 1789-1800 n'a pas produit beaucoup d'œuvres de valeur...

Le public de 1935, comme ceux des années précédentes, donne en tout cas son assentiment à des pièces inspirées par la guerre civile, la révolution et les grands travaux du plan quinquennal. Je citerai comme particulièrement typiques *la Ville des Vents* de Kirchon, qui évoque les luttes et la mort de vingt-six commissaires du peuple, exécutés à Bakou par les contre-révolutionnaires; *les Aristocrates* de Pogodine, où l'on voit des individus déclassés, prisonniers politiques ou de droit commun, redevenir des citoyens dévoués à la cause communiste et participer avez zèle à la construction du grand canal de la mer Baltique à la mer Blanche; les *Six bien-aimées*, du jeune écrivain Arbouzov, pièce qui a pour cadre un kolkhoz et où des oudarniks se disputent le drapeau rouge qui doit être décerné à la meilleure station de machines et de tracteurs de la région, rivalité sociale habilement entre-

mêlée de rivalités amoureuses. D'autres pièces décrivent le dépaysement d'intellectuels individualistes au sein de la société nouvelle et leur régénération finale. C'est le cas de *Skoutarevski*, de Leonov, pièce tirée du roman du même nom et que j'ai vu jouer à Léningrad, toujours devant une salle comble. Skoutarevski, professeur, et directeur d'un institut scientifique, doit vaincre toutes sortes d'obstacles psychologiques dus à sa conception du monde pour se rallier finalement au communisme. A la fin du drame, long et touffu, Skoutarevski est séduit par l'œuvre grandiose de l'« édification socialiste » et, en dépit de ses malheurs personnels (mort d'un fils dévoyé et effondrement de son foyer), il reste maître de lui-même au moment où son activité scientifique doit être mise au service de la patrie socialiste.

Ces pièces d'actualité ont certainement du succès, car même les plus médiocres sont très bien interprétées, mais quand je compare dans mon souvenir la salle de *Skoutarevski* et celle d'*Eugène Oniéguine*, je dois dire que les spectateurs du drame de Leonov ont été beaucoup moins vibrants que ceux de l'opéra de Tchaïkovski. D'une manière générale, d'ailleurs, les pièces du vieux répertoire russe, dans des décors et avec une mise en scène qui les renouvellent heureusement, paraissent avoir les faveurs du public plus que les œuvres récentes inspirées par la réalité soviétique. Cela provient sans doute de ce qu'à Moscou comme ailleurs on aime à s'évader au théâtre de la vie quotidienne et des soucis individuels ou collectifs. Ceux qui réalisent le plan quinquennal à l'usine, dans les soviets et les trusts, ne sont pas fâchés de l'oublier pour quelques heures avec des personnages fictifs qui les entraînent dans d'autres milieux, sous d'autres cieux, et parfois même en pleine féerie.

Les Russes ont toujours été friands de pièces étrangères. La révolution n'a fait ici que continuer la tradition. Shakespeare, Molière, Schiller sont joués chaque année sur les grandes scènes de Moscou et de Leningrad. Shakespeare est même interprété en yiddisch au Théâtre Juif et tout Moscou est allé admirer le jeu incomparable du grand acteur Michoëls dans *le Roi Lear*. Dans ces représentations d'œuvres étrangères, les dramaturges français sont aujourd'hui au premier rang.

Ils bénéficient certainement du rapprochement politique qui s'est sérieusement accentué depuis l'avènement de Hitler en Allemagne. Nos classiques et nos contemporains ont été servis avec intelligence par plusieurs metteurs en scène, et avec une fantaisie audacieuse par Tairov au Théâtre Kamerny. J'aurais voulu voir cet été ce que donnent *Phèdre* et *le Mariage de Figaro* en style d'arlequinade... Malheureusement, son théâtre était déjà parti en province. Son choix de pièces françaises, où les premiers rôles sont généralement joués par Alice Coonen, que les Parisiens ont vue il y a quelques années à Paris, est tout à fait éclectique, comme on va le voir : comédies de Scribe, *Adrienne Lecouvreur*, de Legouvé, *Cyrano de Bergerac*, *le Chapeau de paille d'Italie*, *l'Annonce faite à Marie* de Paul Claudel, *Giroflé-Girofla* et *le Jour et la Nuit* de Lecocq, une pantomime de Debussy, etc.

Il est intéressant de noter d'autre part que dans ce pays révolutionnaire on a découvert ces derniers temps Scribe et Labiche. Scribe apparaît aux écrivains soviétiques comme un excellent homme de métier, chez qui ils peuvent beaucoup apprendre. Quant à Labiche, qui amuse les foules, on le modernise parfois d'une façon curieuse. C'est ainsi que, sous la direction d'un Français, M. Léon Moussinac, *les Trente Millions de Gladiator*, vieux vaudeville de 1875, est devenu une satire aiguë de l'esprit petit-bourgeois, sous le titre de *le Millionnaire, le Dentiste et le Pauvre*, au Théâtre Juif dont je parlais tout à l'heure à propos de Shakespeare. L'action se passe en 1900 et non plus en 1875, parce que « l'année 1900, année de l'Exposition universelle internationale à Paris, a marqué le point culminant de la période ascensionnelle du capitalisme colonialiste et financier de la France à l'époque de l'impérialisme[1] ». Les quatre actes sont fondus en trois. Un prologue, montrant l'arrivée de l'Américain Gladiator à Paris, avec la caricature d'une réception officielle, et d'une *Marseillaise* coupée de discours, puis un épilogue où l'on chante *la Carmagnole* encadrent l'innocent vaudeville que ne reconnaîtrait plus le pauvre Labiche.

Les emprunts très libres à l'étranger, les adaptations

1. Voir *Avec les comédiens soviétiques en tournée*, par M. Léon Moussinac. Éditions sociales internationales, Paris.

scéniques les plus hardies sont monnaie courante à Moscou. Et l'on ne se contente pas de transposer des pièces françaises, on va jusqu'à demander des sujets de satire sociale à nos romanciers. C'est ainsi qu'on a représenté récemment sur la scène soviétique des comédies tirées du roman de Stendhal, *le Rouge et le Noir* et de la *Comédie humaine* de Balzac. Si Balzac est tellement en vogue en U. R. S. S., c'est parce que Karl Marx et Lenine ont été très élogieux sur son compte et l'on finit par le présenter à Moscou comme un écrivain révolutionnaire qui a su dénoncer avec courage les vices de la bourgeoisie de son temps et la puissance effroyable de l'argent corrupteur.

***

Durant mon séjour à Moscou, j'ai pu constater encore que le théâtre vraiment populaire, comportant une abondante figuration, n'avait pas fait de progrès sensibles. Au début de la révolution, on avait essayé de monter des spectacles de plein air inspirés par les fêtes de la Révolution française telles que le « Triomphe de la République » de David. On avait reconstitué par exemple la prise du Palais d'Hiver à Leningrad, épisode capital de la révolution bolcheviste d'octobre 1917. Ces tentatives ne semblent pas avoir eu le succès qu'on en espérait et l'on a préféré réserver au cinéma l'évocation des grandes scènes historiques. L'avantage énorme du cinéma, c'est que le film peut être tiré à de nombreux exemplaires et qu'on peut en faire profiter des millions de spectateurs. Cette conception juste, qui triomphe aujourd'hui, est à l'origine de films tels que *Tchapaïev*, tableau épique des luttes entre Blancs et Rouges en Sibérie ou *Pierre le Grand* qui, tiré du grand roman d'Alexis Tolstoï, présentera aux Russes d'aujourd'hui les épisodes les plus caractéristiques du règne du tsar réformateur.

L'idée du « théâtre de masse », comme on dit en Italie[1],

1. On sait qu'en 1934 on a fait en Italie une expérience de ce genre. Sur les bords de l'Arno, près de Florence, on a créé un « Teatro per ventimila ». Pour son inauguration, on a représenté une pièce curieuse *18 B. L.*, qui est l'histoire héroïque de camions de guerre que l'on montre d'abord à l'assaut du front ennemi, puis transportant des fascistes lors de la marche sur Rome et enfin

n'a pas été cependant abandonnée. On veut utiliser à cette fin le théâtre de verdure du Parc de Culture et de Repos de Moscou. Situé sur les rives de la Moskva, c'est un amphithéâtre immense pouvant contenir plus de vingt mille spectateurs. Il a pour plafond et pour toile de fond le ciel étoilé et, pour coulisses, les massifs d'arbres du jardin Nieskoutchny. En 1934, on y avait donné en plein air certains fragments d'opéras et de ballets avec la troupe du Grand Théâtre, mais on s'est aperçu que les spectacles conçus pour des salles fermées et de dimensions restreintes ne pouvaient être ainsi donnés tels quels dans un cadre plus vaste. D'où l'idée de représenter cette année une œuvre lyrique préalablement transformée de manière à utiliser les grands espaces naturels offerts au metteur en scène. Le choix se porta sur *Carmen*, un des opéras-comiques les plus populaires en Russie.

J'ai eu le plaisir d'assister à cette représentation originale par une délicieuse soirée d'été. Les vingt mille places étaient occupées par une foule bourdonnante où la jeunesse dominait. Sur la scène, le décorateur Dmitriev avait édifié une ville espagnole avec une taverne, une manufacture de tabac, des ruelles montantes et des maisons blanches chevauchant les unes sur les autres. Le metteur en scène et le maître de ballet, prenant des libertés avec l'œuvre de Bizet, y avaient introduit des épisodes tirés de la nouvelle de Mérimée. Comme dans les films américains, on voyait entrer et sortir des détachements de cavaliers magnifiquement harnachés.

L'ouverture fut mimée. Avant le spectacle des amours tragiques de Carmen et de don José, on vit une danseuse espagnole tomber sous le poignard d'un amant jaloux. C'était, paraît-il, pour souligner que l'histoire de Carmen n'était pas une aventure exceptionnelle, mais un tableau de mœurs. Puis l'opéra se déroula, avec les épisodes bien connus qu'interrompait soudain une scène inédite, si bien qu'il était difficile de s'y reconnaître. Les spectateurs qui avaient vu *Carmen* à l'Opéra dans ses décors traditionnels étaient visiblement

servant aux travaux d'assainissement dans les Marais Pontins. Ce spectacle, où intervenaient des sections de mitrailleuses, des batteries d'artillerie, des détachements de cavalerie, etc., n'a eu qu'un succès d'estime et n'a pas été repris cette année.

déroutés. Ce qui augmentait leur malaise, c'était que par suite d'une disposition défectueuse des haut-parleurs, les voix des chanteurs se trouvant à gauche semblaient venir de droite ou réciproquement. D'autre part, l'amphithéâtre étant très profond, ceux qui étaient assis aux derniers rangs se trouvaient à plus d'une centaine de mètres de la scène, de sorte que, pour bien voir, ils auraient dû apporter une jumelle marine.

En dépit de ces inconvénients inévitables, les grands ensembles, les mouvements de foule furent très réussis. Au deuxième acte, les danses tinrent une large place. Vainonen, le maître de ballet, avait vêtu les ballerines d'immenses robes aux couleurs chaudes et qui s'agitaient au moindre mouvement comme des vagues chatoyantes. Au dernier acte, la ville espagnole se transforma sous les yeux du public. Ruelles, escaliers, maisons disparurent morceau par morceau et sur le ciel nocturne se profilèrent les arcades d'une *Plaza*, tandis que les gradins de pierre se remplissaient d'une foule multicolore venue assister à la corrida. Les femmes en mantilles et en robes claires formaient un vrai parterre de fleurs au-dessus duquel s'agitaient les éventails comme des papillons. Le tableau était ravissant. Il fut plutôt gâté par le dénouement où la mise à mort du taureau fut en quelque sorte synchronisée avec la mort de Carmen : sur le côté de l'arène, dans l'ombre, Carmen applaudit frénétiquement le vainqueur Escamillo et, poussant un grand cri de douleur après le coup de poignard de don José, vint s'abattre et expirer sur le cadavre de la bête sanglante au moment où les chevaux allaient l'emporter.

Les organisateurs de ce spectacle, pleinement conscients de ses défauts, prirent soin de le présenter comme un essai. Sous les auspices d'un journal de Moscou, la *Rabotchaia Moskva*, une sorte de referendum fut institué parmi les spectateurs eux-mêmes. Les haut-parleurs, au début de la représentation, annoncèrent qu'on allait distribuer des feuilles et que chacun serait prié de répondre aux questions posées. J'ai rapporté ce questionnaire adressé au « camarade spectateur ». Il était ainsi conçu :

« Quelle est votre opinion d'ensemble? A quel rang étiez-vous? Avez-vous bien vu et entendu? Quel est votre sentiment

sur l'exécution (chant, musique, ballet, décors, mouvements d'ensemble)?

» Faut-il donner au théâtre de verdure des spectacles de masse et, en particulier, l'opéra convient-il? Dites quels sujets et quelles œuvres devraient être utilisés pour de semblables spectacles? »

Chacun était enfin prié d'indiquer sa profession et le lieu de son travail. Si j'en juge par mon entourage immédiat, beaucoup de personnes, flattées par cet appel, remplirent consciencieusement leurs feuilles et il y eut peu d'abstentions. Je ne sais pas si l'on a pu tirer de ce plébiscite artistique des conclusions intéressantes, mais je crois que l'an prochain on renoncera aux représentations d'opéras et qu'on donnera plutôt de grands tableaux vivants où s'exprimeront des sentiments collectifs élémentaires, des sujets de l'histoire révolutionnaire avec des foules ouvrières en marche, par exemple, bref des spectacles tout à fait différents de ceux qu'on voit dans les salles ordinaires.

***

Je ne voudrais pas terminer cette brève étude sur l'art dramatique à Moscou sans dire un mot des spectacles pour enfants, des théâtres des nationalités et de la question de la décentralisation artistique.

Il existe à Moscou cinq théâtres pour enfants. Ce sont des théâtres permanents où les enfants sont uniquement spectateurs et non acteurs. Les deux meilleurs sont celui de Nathalie Satz et ce qu'on appelle le « Théâtre du Jeune Spectateur ». Plusieurs écrivains se sont spécialisés dans l'art très difficile de composer des pièces faites pour éveiller l'esprit et toucher le cœur des moins de quinze ans. A la maison centrale de l'éducation artistique de la jeunesse, on m'a montré de nombreuses maquettes des spectacles qui ont eu le plus de succès; le directeur a insisté beaucoup sur le fait que les auteurs s'assurent presque toujours la collaboration d'enfants particulièrement doués et essaient sur eux, en quelque sorte, les effets de telles ou telles scènes. Au Parc de Culture et de Repos, j'ai assisté un après-midi à la représentation d'une pièce qui se passait

au Caucase et offrait un curieux amalgame de légende et de réalité; il s'agissait d'enfants explorateurs rencontrant dans les montagnes une vieille femme découvrant une mine de cuivre, après l'avoir entendue réciter une sorte de fable orientale sur des trésors cachés et participant ainsi à la réussite du plan quinquennal. D'après les informations que j'ai pu recueillir, les sujets traités pour la jeunesse ne sont pas sensiblement différents de ceux qui sont réservés aux adultes; on s'efforce seulement de se mettre à la portée de cerveaux moins évolués.

Un des derniers spectacles dont on m'a fait le plus d'éloges, c'est une adaptation du *Thyl Eulenspiegel* de Charles de Coster, sous le titre « Les Flamands libres », par Chervinski et Kotchetkov. Or, dans la *Pravda* du 11 juin, le critique Zaslavski écrit que la partie la mieux réussie de la pièce a été la leçon d'histoire. Les deux auteurs, dit-il, se sont surtout efforcés de donner aux enfants « une idée de la féodalité, de l'église catholique, de l'Inquisition, du soulèvement des paysans, de la trahison des nobles. Les metteurs en scène Okountchikov et Doronine ont également travaillé surtout sur ce thème. Les rapports entre les classes ont été assez bien mis en relief. Les écoliers qui apprennent dans leurs manuels le Moyen Age en ont eu ainsi une illustration avec des personnages, des costumes et des tableaux vivants. » On estime donc à Moscou qu'il n'est jamais trop tôt pour initier les enfants aux conceptions marxistes et que le théâtre est à cet égard un excellent moyen d'éducation.

S'il est vrai que dans bien des domaines de l'art dramatique le nouveau régime n'a fait que reprendre et poursuivre la tradition, il a innové, au moins en ce qui concerne les théâtres des nationalités. A Moscou, à côté des affiches des grands théâtres bien connus où les représentations sont données en russe, on trouve celles de plusieurs théâtres où l'on joue en ukrainien, en arménien, en yiddisch, en letton et même en tsigane. Certains ont déjà réussi à avoir des troupes remarquables et à donner des spectacles qui attirent même les Moscovites ignorant ces langues. J'ai parlé plus haut du Théâtre juif de Michoëls qui a créé une figure inoubliable du roi Lear; ce théâtre a fêté cette année le quinzième anniversaire de son

existence. Mais il en est un autre qui, d'origine beaucoup plus récente (1931), a eu d'emblée un grand succès de curiosité, c'est le Théâtre tsigane. Outre son répertoire national, il a mis à la scène l'an dernier une *Carmen* qu'on pourrait appeler nationaliste. Cette fille du peuple y incarne toutes les vertus d'une race sauvage et fière traitée avec méfiance, sinon avec mépris, dans les pays d'Occident et que les bolcheviks prétendent avoir réhabilitée grâce à leur politique libérale envers les minorités de l'U. R. S. S. En dehors des théâtres permanents énumérés ci-dessus, on voit arriver à Moscou de temps en temps des tournées d'acteurs kirghizes, tatars, bachkirs, etc. Cet été, par exemple, le Théâtre bolchevik d'Oufa s'est installé pour quelques semaines dans une salle de la capitale. Il a retenu l'attention des meilleurs critiques qui ont vanté son metteur en scène et les œuvres de plusieurs dramaturges bachkirs sur la Bachkirie contemporaine, l'émancipation des femmes, les luttes pour la collectivisation. Ce théâtre a même inscrit à son répertoire des pièces classiques, russes et étrangères, de Gogol et d'Ostrovski, de Schiller, de Lope de Vega et de Shakespeare.

Quant à la décentralisation artistique, elle est développée en U. R. S. S. plus que partout ailleurs. Chaque été, les troupes de Meyerhold, de Tairov, de Stanislavski, etc. entreprennent des tournées dans les villes de province, dans les capitales des républiques fédérées les plus lointaines. Cette année, le Théâtre artistique avait envoyé vingt-sept acteurs en Extrême-Orient, à Khabarovsk; le studio d'opéra de Stanislavski s'était transporté au complet à Rostov-sur-le-Don; le Théâtre de la Révolution avait organisé des soirées dramatiques à Magnitogorsk, gros centre de l'industrie sidérurgique créé au pied du mont Magnétique, dans l'Oural. Par contre, plusieurs troupes provinciales étaient venues affronter le public moscovite. Quand j'étais à Moscou, le Théâtre dramatique de Smolensk jouait au Kamerny, le Grand-Théâtre de Voronèje s'était installé au deuxième Théâtre d'Art. Le premier a donné *Marie Stuart* de Schiller et une pièce d'inspiration moderne, *A suivre*, représentant la lutte des classes dans les pays fascistes. Le second s'est fait particulièrement remarquer par une représentation somptueuse de *la Mort d'Ivan le Terrible*

d'Alexis Tolstoï et par la reprise des *Enfants du Soleil*, vieille pièce écrite par Maxime Gorki pendant les années de réaction qui suivirent la révolution manquée de 1905.

***

En résumé, ce qui frappe le visiteur de l'U. R. S. S., c'est le développement considérable du théâtre et la place qu'il tient dans la vie nationale. On m'a donné à Moscou quelques statistiques impressionnantes : Moscou, qui comptait une dizaine de théâtres avant la révolution, en a aujourd'hui environ quarante, en dehors des clubs ouvriers qui possèdent des salles de spectacle. L'U. R. S. S. a 600 théâtres avec des troupes permanentes d'acteurs professionnels; le nombre des acteurs affiliés au syndicat des artistes est de près de 30 000, dont 16 000 acteurs dramatiques, 2 300 chanteurs d'opéra et 2 600 danseurs. Enfin, les théâtres de l'Union soviétique jouent des pièces en quarante langues différentes.

Qu'il y ait donc progrès *quantitativement* par rapport à l'époque tsariste, la chose n'est pas contestable. Que le progrès s'affirme aussi pour la *qualité* des spectacles, il est moins facile de le prouver, car les Russes, bien avant la révolution, ont été des maîtres dans l'art scénique. C'est ici question de tempérament national et non de régime politique. Mais ce qui est en tout cas à l'actif de la révolution, c'est la « popularisation » du théâtre, c'est le fait que l'État, propriétaire et régisseur des salles, les a largement ouvertes aux classes sociales autrefois tenues à l'écart de la culture et c'est aussi le fait que directeurs, metteurs en scène et acteurs, libérés en grande partie des soucis matériels, peuvent se consacrer plus facilement au perfectionnement de leur art.

ANDRÉ PIERRE

TABLEAUX DE PARIS

M. Jules Cambon. — Quelquefois, il me faisait le plaisir de m'inviter à déjeuner avec quelques amis, au restaurant Voisin. Dans l'escalier, on respirait encore l'ancienne présence de madame de Castiglione morte *là-haut*, au quatrième étage, dans le désordre, les ténèbres, au milieu de quelques paniers remplis des oripeaux flétris de sa gloire éphémère. Elle avait été très belle et ne l'avait pas suffisamment ignoré pour en jouir. Un goût démesuré de l'intrigue, une imagination non réprimée vouèrent au néant la subtile intelligence qu'elle possédait.

Chaque fois que je gravissais l'étroit escalier des salons particuliers de Voisin, je pensais involontairement à la recluse du quatrième étage, que M. Cambon aurait pu connaître dans tout son éclat, puisqu'il était, à dix ans près, le contemporain de cette morte déjà lointaine.

Les vieillards qui ont franchi les limites accordées aux facultés de l'homme, nous surprennent par tout ce qu'ils ont amassé au cours de leur vie.

Ce que vont emporter d'observations, de sagesse, de clairvoyance, ces voyageurs qui semblent pourtant s'éloigner sans bagages, sous le drap noir, est inconcevable. Nous devrions nous attacher à eux. Leur mort va nous laisser non seulement le regret de ne plus les entendre, mais celui de les avoir trop légèrement écoutés, lorsqu'ils parlaient. Nous y avons mis parfois quelque délicatesse, qu'ils ont pu prendre, hélas! pour de l'indifférence.

La présence de M. Jules Cambon, c'était, il y a peu d'années encore, l'un des agréments les plus parfaits, de la meilleure qualité, que nous puissions goûter à un déjeuner. Nous le rencontrions souvent, dans l'appartement ancien mais blanc d'une amie dont la promptitude à saisir ses moindres fléchettes lui était agréable, comme aussi les élans généreux et le goût renouvelé dont elle accompagnait sa vie. En compagnie de M. l'abbé Mugnier, de M. Abel Bonnard et d'invités dont la raison d'être là s'imposait toujours, que de charmants repas nous avons pris, devant le jardin de ce rez-de-chaussée de la rue de Tournon, dans lequel habita madame Antonin Poncet!

— Monsieur l'Ambassadeur, — s'écriait-elle, en le choyant, — que pensez-vous de cet article de ce matin?...

Avec adresse, elle l'aiguillait vers les souvenirs et les jugements qu'elle connaissait. Tout en surveillant si le visage du vieillard ne se congestionnait pas.

Sur la Côte d'Azur même, où M. Cambon vint un été et où, chez une de nos amies, il consentit à quitter son veston pour dîner aux lueurs des bougies, devant des oliviers dont leur propriétaire assurait qu'ils avaient deux mille ans, que de récits à mi-voix, d'évocations, qu'un sourire bleu de ses yeux clignés environnait d'une sorte de détachement d'assomption!

Un autre sourire inoubliable faisait, cette année-là, vis-à-vis à celui de M. Cambon, Philippe Berthelot mêlait aux souvenirs de l'ancien ambassadeur, ceux d'une mémoire pareillement inépuisable. Vingt-cinq ans à peine séparaient ces deux hommes qui pouvaient faire revivre, dans ses aspects les plus divers, un siècle en une soirée. Ils appartenaient à cette classe d'êtres privilégiés qui ne se sont point emmurés dans une catégorie de vivants et qui ont tout regardé, tout approché et, sinon tout compris, du moins complaisamment cherché à tout comprendre et à tout retenir.

M. Jules Cambon était descendu dans un grand caravansérail de Juan-les-Pins. Il y éprouvait, — à l'horizon des nudistes, des rapides cruisers, des baigneurs dressés sur la planche qu'emporte le *chrys-craft* — ce que les voyageurs disent avoir ressenti le long des rives tahïtiennes.

Cependant, à table, sur les terrasses, à l'ombre des parasols, la conversation s'éloignait heureusement bien vite du

planking, car il y a quelques années la mode n'était pas encore venue de faire du ski. A l'un de ces déjeuners, je me souviens que M. Cambon nous raconta sa dernière entrevue avec Clemenceau.

Notre ancien ambassadeur à Berlin, en 1914, qui connaissait bien les Allemands, blâmait la manière dont le traité de Versailles était rédigé.

— Il fallait établir les conditions de paix, — disait-il au Tigre, — avec autant d'États que l'Allemagne en comptait, favoriser même les uns au détriment des autres, de manière à les diviser, au lieu de les rapprocher... Voyez ce que Talleyrand fit au Congrès de Vienne!

— Talleyrand! Talleyrand! — s'écrie Clemenceau. — Vous n'êtes qu'une vieille perruque!

— Soit, — riposte en se levant, M. Cambon, avec son sourire bienveillant et conciliateur, — j'aime mieux être une perruque qu'un toupet!

Il racontait l'anecdote à voix basse, mais avec tant d'intonations que l'attention de ses convives y demeurait suspendue, tandis que la vive clarté du ciel et son intensité faisaient pâlir ses yeux clairs.

Que de fois nous le vîmes, j'allais écrire : *aux prises*, avec M. l'abbé Mugnier, ce qui ne saurait s'écrire pour demeurer exact, car les escarmouches de ces deux philosophes, de ces hommes que la vie a laissés tout pénétrés de ses enseignements avec une sorte de douceur, de paix vive, de joie morale, de bonté souriante, ne ressemblaient en rien aux parades de ces bretteurs de dîners en ville, qui attaquent dès le potage jusqu'au dessert, pour la galerie.

Nous voyons des repas commandés chez d'excellents traiteurs, agrémentés de spécialités venues de fournisseurs renommés, qui ne font point plaisir à des invités délicats, auxquels un plat confectionné à la maison avec soin aurait chance de donner une impression personnelle qui les rendrait confortables. Pour sembler bonne, une cuisine doit fournir la certitude qu'un repas servi presque à l'improviste dans la même maison ou pris par les maîtres seuls, offrirait des qualités analogues.

Ainsi des conversations de M. l'abbé Mugnier et de M. Jules

Cambon. Elles possédaient une qualité qui n'était point de commande. Et l'on pouvait les imaginer tous les deux se raccompagnant dans un taxi et prodiguant sans compter les mêmes trésors de la mémoire et de la sensibilité. Ils n'avaient, certes, rien « préparé » avant de se mettre à table et c'est la fantaisie de chacun ou l'événement du jour qui imprimait la cadence.

Les rapports que l'un et l'autre avaient entretenus si longtemps avec toutes sortes d'hommes, des humbles aux grands, leur amour de la liberté, leur simplicité — et l'on peut affirmer ceci de M. Cambon lui-même, qui pouvait atteindre à tous les postes et n'avait jamais assumé de charges que celles qui lui étaient agréables, en dédaignant les autres : leur absence d'ambition. C'est l'absence d'ambition qui, dans les situations les plus éclatantes, laisse aux caractères leur personnalité, leur harmonie et fixe leur durée. L'ambition détruit tout, elle assujettit le fort au petit et au faible et paralyse toute indépendance, lorsqu'elle vise aux places, aux signes extérieurs et aux émoluments.

M. Cambon ne craignait pas de douter de lui-même, et, s'il évoquait des anecdotes qui ne mettaient pas toujours les héros en excellente posture, il laissait aux faits seuls la possibilité de nous éclairer, sans jamais apporter l'esprit de dénigrement systématique ou la moindre aigreur dans ses jugements.

On lui reprochait d'avoir fixé dans ses ambassades les rendez-vous à onze heures du matin, mais de n'inviter point à déjeuner. Les esprits prompts à la malveillance y voyaient l'impossibilité d'abdiquer cette sorte de dilettantisme supérieur qui lui faisait réserver l'heure du repas aux seuls familiers dont le commerce lui était agréable.

M. Jules Cambon nous aura offert l'image, encore, d'un diplomate, au sens précis et ancien de ce mot. Ils sont, dit-on, devenus rares. On les improvise quand il est besoin. Mais improviser est un mot qui ne devrait pas avoir cours en diplomatie, — c'était l'opinion de Jules Cambon.

***

Paul Ibbe. — A proximité des masses vertes de la forêt de Fontainebleau, un village qui n'évoque que des peintres

et d'un même temps après 1830 et jusqu'à la fin du Second Empire. Ils sont venus, ils ont produit : la mort les a emportés. Ils ont eu leurs rêves. Ils nous ont laissé leurs chefs-d'œuvre. Ils font figure de burgraves, devant cette muraille dense des arbres de la célèbre forêt.

Barbizon est pareil à mainte bourgade de Seine-et-Marne et de l'Ile-de-France. Dans un renfoncement de la rue principale, derrière quelques arbres, la vieille église. Ce matin, un corbillard élevé et surmonté de ses panaches de plumes noires la dissimule. Les tentures mortuaires l'enveloppent dehors et la drapent entièrement à l'intérieur. Si humble, si étroite, si ancienne, elle est pareille à une sorte d'écrin noir, pour un catafalque environné de cierges et qui disparaît sous les fleurs. A peine deux rangées de deux chaises ont-elles pu demeurer de chaque côté. Le lustre brille au-dessus du front des invités. L'autel est criblé de lumières et le silence de l'infini, celui de midi, des campagnes et des cérémonies funèbres s'y est installé, par la fente des draperies qui ferment l'entrée.

Sur le flanc gauche de la petit nef, une arrière-chapelle aux chaises couvertes de housses noires, peut contenir ceux qui ne cessent d'entrer, tandis que dans une basse tribune, en secret, des musiciens invisibles accordent leurs instruments.

Sur les frises noires, les baldaquins brodés d'argent, des I.

Non loin du catafalque, trois religieuses dont on n'aperçoit point le visage et des dames voilées de noir qui porteront souvent leur mouchoir à leurs yeux.

Paul Iribe est là, présent à tous, et désormais absent, pour toujours. Je l'imagine, non pas glacé, insensible, mais caché et voyant tout ici, de cet œil à la paupière inférieure un peu renflée, le nez fin flairant, respirant les choses qu'il s'assimilait si bien.

Il laissait les événements renouveler sa vie. Il eut plusieurs existences et demeurait, comme il était déjà très jeune homme, en constante évolution.

Les ballets russes l'avaient impressionné, comme bien d'autres, comme Georges Barbier, comme Georges Lepape, Charles Martin; il avait fondé une revue qui portait le nom d'un ballet de Diaghilew sur des airs de Rimsky-Korsakoff et

dans lequel Nijinsky est resté inoubliable : *Shéhérazade*. Il avait créé des bijoux d'inspiration également orientale, dans lesquels se retrouvait la palette aux couleurs brûlantes et heurtées de Bakst. Mais, — comme la sultane qui ornait la couverture de la revue portait l'empreinte d'Iribe, ce trait affiné, aigu, docile à son temps, et capricieux, pourtant — les bijoux, eux, évoquaient la Golconde des ballets du Châtelet, comme parisianisés et adaptés aux automobiles, salons anciens et au voisinage des fleurs de chez Lespiaut ou des coiffures de Lenthéric. Améthystes, topazes, saphirs du Bengale, il utilisait toutes les gemmes, enfin, qui ne faisaient pas partie de cet intransigeant Conseil des Cinq : diamants, perles, saphirs, émeraudes et rubis.

L'Exposition de la rue d'Argenson, chez l'orfèvre Linzeler, fit venir les dames de goût et même celles qui, en étant dépourvues, en poursuivent les manifestations avec le moins d'instinct et le plus d'insistance.

La nécessité de s'évader des styles, du style, et d'en créer un qui puisse s'adapter à notre temps, faisait naître, en réaction contre le Munichois, une compréhension nouvelle, une manière d'élégance, qui ne renonçait pas à ce qui avait existé, mais qui le grandissait, le réformait, le déformait aussi et en modifiait les ornements. Louis Süe, architecte et décorateur, avait des idées, du goût, le sens de la grâce. Paul Poiret faisait décorer les murs de certaines salles à manger ou de boudoirs par une équipe de petites filles auxquelles il se refusait de rien enseigner.

Iribe vint installer une boutique d'ameublement et de décoration, faubourg Saint-Honoré, non loin de la librairie Émile Paul. Il restait fidèle à ce style du Directoire, dans lequel toutes les femmes de la génération précédente avaient eu leurs vingt ans — mais en y apportant sa fantaisie personnelle. Il employa des satins unis pour couvrir les sièges. Nous les avions vus bien avant lui chez Helleu et aussi chez la baronne Madeleine Deslandes.

Mais les dames de 1913 n'étaient pas évoluées comme celles de 1925, que nous avons vues accueillir tant de transformations et l'entreprise d'Iribe périclita.

Je ne sais pourquoi, parmi ces évocations, je revois, — un

soir de la fin d'août 1914, — Iribe, en smoking, dans l'appartement de madame Misia Godebska, quai Voltaire, parmi des personnes fabriquant de la charpie et d'autres venues aux nouvelles, dans cette sorte de chaudière en ébullition que Paris fut alors, où le sublime frayait de près, hélas! avec le... discutable, mais sans qu'on s'y arrêtât.

Nous l'avions taquiné sur ce smoking, un pareil soir d'août, pendant lequel les fenêtres s'ouvraient, béantes, sur un Paris ténébreux et bleu, aux lumières en veilleuse ou éteintes. Il l'avait endossé, ce smoking, par élégance, d'abord, parce qu'il voulait qu'on ne doutât point qu'il en avait une habitude invétérée et puis pour montrer qu'il avait confiance, que tout s'arrangerait, que nous serions bientôt victorieux. C'était au lendemain de Charleroi.

C'est à cette époque qu'il fit paraître *le Mot*, en collaboration avec Jean Cocteau, et dessina cette touchante rose France que rongeait la chenille Allemagne.

Après la guerre, il était parti pour l'Amérique, où il travaillerait à Hollywood, avec M. Cecil B. de Mille, l'homme des films-fleuves, qui reconstituait la fin de Babylone avec les procédés du Châtelet ou presque, mais avec d'autres possibilités. M. de Mille ne pouvait que gagner aux suggestions d'Iribe.

Celui-ci revint d'Amérique, quelques années plus tard, ayant acquis un sens de l'actualité plus aigu, il était devenu presque journaliste et créa des formules et dessins de publicité frappants, mais délicats, comme celui d'un prêteur et revendeur connu, auquel il avait donné cette devise sous un croquis : *Pour être heureux, que faut-il? Un peu d'or.* Puis il créa la *Marque France* et la défendit.

Mais les fusillades de la place de la Concorde vinrent commander à sa verve des charges féroces contre les hommes qui en portaient, aux yeux du peuple, la responsabilité. Il traça dans *le Témoin* des visages inoubliables et plaça sur de grandes doubles pages d'implacables cercueils.

... Mais, celui que nous devinons sous les draperies et les fleurs, dans la petite vieille église de Barbizon, tandis que l'office se déroule et que la maîtrise semble vouloir effacer de ses chants tout sillage terrestre, nous fait regarder avec

plus de surprise les apparentes contradictions que nous trouvons dans les destinées.

Pour gagner le cimetière, le convoi suit une route communale, à travers champs. De ses plumes noires, ses couronnes de dahlias et d'orchidées, le corbillard domine, sous les arbres qui voudraient se rejoindre, les petites villas modestes devinées derrière les clôtures. C'est un spectacle assez surprenant, avec les chevaux caparaçonnés précédés des prêtres et des enfants au surplis blanc. C'est un cortège presque surréaliste avec l'opposition de la terre labourable, les maisons qui s'efforcent d'être pimpantes, à force de petits rideaux, les arbres que secoue le vent d'est, sous le soleil.

Les amis sont nombreux, émus, muets.

Je pense à la toile de Courbet, l'un des maîtres de Barbizon, *l'Enterrement à Ornans*, On la croirait recommencée pour un film ou un ballet. Et ce sont des funérailles d'artiste, aux contrastes au premier abord surprenants, émouvants, pour des raisons secrètes et qui ne ressemblent à aucune autre, avec leur aspect de féerie funèbre à travers champs — et telles qu'Iribe ne les eût point regardées sans une secrète approbation.

***

Rive gauche, Alfred Vallette. — Rue Notre-Dame-des-Champs, rue Vavin, rue d'Assas. Le rond-point devant Bullier; au fond l'Observatoire; à gauche, le Luxembourg, des arbres, avec des oiseaux, et des passants, avec du temps, du temps dans la tête, embellissant leur rêverie de remarques peut-être effacées à l'instant et qui s'en vont rejoindre celles, éparses, des pauvres hommes qui nous ont précédés. Ces passants enfuis avaient parfois le temps de rêver, de ne rien faire, et leurs meilleures œuvres, — qui sait? — ne sont peut-être, de leur enfance à la mort, que ces rêves, ces projets, ces considérations amères ou enthousiastes, qu'ils n'ont jamais livrées à l'imprimeur, mais à l'aile du temps.

Je retouve dans les dernières après-midi ensoleillées de septembre, cette rive gauche, qui semble le quartier ayant le moins évolué de Paris, peut-être parce qu'il est à la fois celui

de la jeunesse, qui le quitte, pour aller vivre ailleurs et celui d'hommes ayant rempli leur destinée qui sont revenus s'y fixer, après avoir vécu.

Je ne puis m'empêcher de le comparer à Oxford où l'on ne compte que des collèges et des villas appartenant à des hommes ayant habité un peu partout sur la terre et qui sont retournés finir leurs jours dans le cadre de leur jeunesse.

Cette dernière quinzaine de septembre, que de douloureux hasards m'ont contraint de passer à Paris, serait aussi douce à vivre sur la rampe qui monte à la Villa Médicis et au Pincio ou dans quelque maison demeurée whistlérienne de Chelsea ou devant Tolède ou même au *Tiergarten* de Berlin, près du petit palais de Frédéric, qui porte sous son fronton le mot français si doux de : *Bellevue* et qu'on aperçoit entre les vieux ormes, au-dessus de l'herbe fraîche.

Mais, au cœur d'un Parisien, la rive gauche évoque tant de souvenirs, que l'on voudrait conseiller à ceux qui sont toujours prêts à partir, n'importe où, de venir — avant d'aller vivre octobre autre part — passer les derniers jours de septembre à Paris, dans quelque hôtel, incognito, comme en voyage, pour « perdre » du temps, entrer dans un musée, voir des tableaux, autrement qu'au vernissage d'une exposition dont « tout le monde va parler ».

Voir des maisons qui datent de 1840, d'autres qui n'ont guère été modifiées depuis le XVIIIe ou le XVIIe siècle même, est un repos pour l'esprit qu'on ne définit peut-être que plus tard, mais que l'on éprouve à l'instant.

Cette promenade pendant la dernière après-midi ensoleillée de septembre me fait descendre la rue de Condé et passer devant la vieille maison sur laquelle je lisais avec une sorte de joie mystique, autrefois, les mots : *Mercure de France.*

Je n'ai jamais vu Alfred Vallette, mort hier. Mais j'imaginais un personnage qu'il n'était peut-être pas, qui tenait du bénédictin, du compagnon d'imprimerie, qui lit, qui veille, qui sait tout et ne voit sans doute jamais le ciel du jour — vers lequel il ne faut peut-être pas lever trop souvent les yeux. La pensée d'avoir à lui remettre jamais un manuscrit me glaçait. Henri de Régnier, Léon Bloy, Rémy de Gourmont, André Gide, Pierre Louys, et d'autres encore moins connus du public,

nous semblaient composer, derrière ces vieux murs, une patrie harmonieuse, dont nous goûtions les fruits, mais qui nous demeurerait inaccessible.

A une première du théâtre de l'*Œuvre*, rue Blanche — derrière le Casino de Paris, où M. Lugné-Poë ouvrait, dans la toile peinte et tremblante de décors improvisés, des fenêtres sur un art dramatique nouveau — j'avais vu passer une femme coiffée d'un feutre noir, presque vêtue comme les Parisiennes l'ont été depuis et qui fumait une cigarette. Elle était escortée de garçons à chapeaux mous, en costume quasi de voyage, que nous qualifiions d'*esthètes*, sans trop savoir ce que cela signifiait et qui paraissaient à nos dix-huit ans, étonnés et ravis, descendre de pays négligés par les géographes.

— Rachilde! Rachilde! — disait-on, sur le passage de cette femme brune. Et un spectateur renseigné ajoutait : « ... La femme de Vallette. »

Je revis plus tard une personne ayant pris un peu d'embonpoint, dont les cheveux avaient blanchi et qui avait abandonné on ne sait quel air — que dans mon inexpérience je plaçais sous le qualificatif : « Rops » — pour gagner les Perronneau. Sous ses cheveux blancs, elle était demeurée ravissamment jeune et parlait de la campagne avec tant de fraîcheur que je ne pouvais m'empêcher de revoir cette Rachilde première manière, à l'horizon des toiles oscillantes du théâtre de l'Œuvre, tandis que, sur la scène, mademoiselle Suzanne Desprès, dans *la Cloche engloutie*, de Gérard Hauptmann, montrait de beaux bras nus et dépensait une ardeur qui semblait émaner de la terre même.

Je reportais quelque chose de ces évocations sur la façade de la rue de Condé où vivait cette sorte de souverain cloîtré des Lettres Françaises, qui ne voulait rien être et qui avait tant travaillé pour les autres.

***

Éthiopie. — Dès la rentrée, les spectateurs avaient envahi les salles de cinéma. Ils y courent, ce soir, où les premiers coups de canon ont été tirés par les Italiens sur Adoua. Un subit mouvement d'attention les soulève, lorsque paraissent, sur

l'écran, les « actualités » consacrées aux préparatifs des Éthiopiens à la guerre.

Nous ne voyons dans ces sortes de reportages photographiques préparatoires que peu de choses encore, mais elles sont instructives. Point de style particulier, d'architecture, point de végétation africaine même. Ces hauts plateaux sur lesquels Addis-Abeba s'est formée ne tolèrent point des palmiers d'Afrique, seulement de grêles eucalyptus. Aucun passé n'est évoqué. L'ensemble de la capitale de cet Empire admis à la Société des Nations donne l'impression d'une ville précaire, récente, où l'Européen ne saurait vivre que pour le petit commerce et qui ne réserve aucun agrément au voyageur.

Que voyons-nous à l'écran? Quelques automobiles, deux ou trois avions expédiés d'Europe, des fusils allemands et toute une camelote japonaise.

Prenez une bourgade du nord de la France reconstruite après 1918, ajoutez-y des huttes et laissez-y courir une peuplade noire et demi-nue, vous aurez assez parfaitement l'image d'une Addis-Abeba supérieure.

L'empereur d'Abyssinie peut prétendre qu'il descende de la... rencontre de la reine de Saba et du roi Salomon. C'est une jolie histoire de famille à raconter. Ce lointain duo, pompeux, étrange et pathétique, donne à un arbre généalogique une originalité que ne saurait offrir, évidemment, celui de la famille régnante d'Angleterre, par exemple. Le qualificatif de famille de Windsor, qu'elle a pris depuis la guerre, en abandonnant celui de Cobourg et Gotha, qui n'offrait rien d'anglais, s'il évoque Henry VIII, remonte quand même moins haut dans le temps.

En dépit de sa lignée, le Négus possède une armée de soldats dont quelques régiments sont costumés à l'européenne, — mais qui ne peuvent pas porter de souliers! Ces souliers, ou plutôt cette absence de souliers, cause un effet déplorable sur les spectateurs français. Ils aperçoivent le fossé profond, la coupure infranchissable. Se détachant sur un ciel clair, les armées *impériales* montrent des silhouettes moins surveillées, mais analogues à celles des troupes du Mikado. Lorsque ces hommes de guerre, d'une apparence si moderne approchent

guêtrés, casquette sur le chef, ceinturon de cuir à la taille, on s'aperçoit qu'ils marchent pieds nus.

Que diraient les spectateurs, si le cinéaste avait osé leur offrir quelques mètres de film consacrés aux *trophées* de guerre, tranchés à vif sur des ennemis vaincus et vivants, et dont l'un des généraux de l'empereur d'Abyssinie décorait son campement?

Les Maures ont laissé en Andalousie d'éblouissants spécimens de leur civilisation. Les grandes villes du Maroc en possèdent d'analogues; cependant, le protectorat que nous exerçons sur le pays n'a semblé monstrueux ou inique à personne. Aussi est-on surpris de voir l'Europe bouleversée parce que M. Mussolini poursuit la politique déjà ancienne d'annexer cet « empire », encore à demi sauvage.

Les Anglais, aujourd'hui si farouchement pro-éthiopiens, ont oublié quelles larmes leurs arrières-grand'mères versaient, il y a quelque quatre-vingt-dix ans, en lisant *la Case de l'Oncle Tom*, ce bon feuilleton de propagande anti-esclavagiste.

L'aspect de l'Europe 1935 paraîtra bien extravagant, dans un demi-siècle, aux observateurs, s'il en reste. Il semble qu'elle veuille s'anéantir, à l'instant où il lui faudrait s'unir. En France, les extrémistes de gauche n'ont cessé, ne cessent de détruire ce qui subsiste d'un passé qui leur a tout de même permis d'exister en pratiquant leur néfaste besogne.

Tel que l'expérience de nos prédécesseurs l'avait organisé, le pays formait une pyramide, ayant sa base et son sommet. Depuis trop longtemps les politiciens n'ont travaillé qu'à mettre la pyramide tête en bas. La base en est sapée, la tête énorme, disproportionnée, l'édifice vacille et va s'effondrer.

La jeunesse consentira-t-elle à vivre dans les ruines, les décombres?

La masse du peuple français qui a conservé l'énergie d'échapper à l'esprit de destruction propagé par des hommes dont la plupart vivent comme les plus gras et les plus médiocres bourgeois et ne possèdent guère de vertus réellement *sociales* — reconnaît que l'Italie a des droits sur l'Abyssinie et la faculté de s'étendre sur des territoires que la densité de sa population l'oblige à coloniser. Les tribus du Négus ne

sauraient qu'y gagner. L'Angleterre n'a jamais assumé les charges, les bénéfices et le danger de dominions disparates et considérables que pour des raisons analogues à celles qui déterminent aujourd'hui l'action de l'Italie.

On objecte que l'Éthiopie s'est assise à la Société des Nations, — mais quelle erreur ont commise ces nations, d'admettre à égalité un peuple auquel son ancienneté devrait avoir permis — s'il eût été susceptible de se développer seul — d'être déjà, sinon l'égal des nations blanches, du moins de le tenter, mais qui est demeuré esclavagiste et sauvage.

Le manifeste signé par les intellectuels français permet de connaître l'opinion d'une partie de la population française qui vaut bien celle des moscoutaires que gênent la personnalité et l'œuvre de M. Mussolini.

Mais, déjà, dans certaine salle des Champs-Élysées qui donne un film remarquable sur l'Éthiopie, des applaudissement accueillent l'apparition du Négus, tandis que les protestataires font entendre des sifflets.

Et, pendant ce temps, quels drames, irréparables peut-être, se préparent chez nous?

ALBERT FLAMENT

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Les Fossiles,
par **Marcellin Boule** et **Jean Piveteau** (*Masson*).

Ce beau livre n'est pas un roman, ni une galerie de portraits. Ces fossiles sont tout simplement, sans métaphore, les êtres qui n'ayant pu s'adapter à une ambiance qui leur devenait funeste, ont résisté en se modifiant, puis sont morts. Leurs empreintes ou leurs ossements, fixés dans le calcaire ou les schistes, servent à dater les assises géologiques. La science des fossiles, la paléontologie, s'enrichit chaque jour de découvertes nouvelles; le bilan actuel des recherches, d'une immense portée scientifique et philosophique, se trouve dressé dans ce gros volume, qui doit être recommandé au grand public tout autant qu'aux spécialistes.

M. Marcellin Boule, le directeur de l'Institut de paléontologie humaine, a voulu avec le concours d'un de ses meilleurs élèves, M. Jean Piveteau, faire comme la synthèse de son enseignement de quarante années au Muséum. Très heureusement l'auteur s'est contraint à ne pas abuser des termes techniques, et « à garder au texte une allure narrative permettant de suivre d'aussi près que possible l'enchaînement historique des faits ». Traitant des fossiles, il s'est abstenu de suivre un ordre purement zoologique, et d'aller graduellement des Protozoaires aux Mammifères. Il a préféré avec raison établir les grandes coupures de son livre d'après les ères géologiques, et distribuer dans celles-ci les fossiles suivant leur ordre botanique ou zoologique.

Un livre de cette nature doit être abondamment illustré, en vertu du principe énoncé par M. Boule qu' « une bonne image avec légende explicative est supérieure à une leçon descriptive ». Celui-ci compte en effet 1 330 figures, reproductions des belles gravures sur bois d'Albert Gaudry, photographies des plus belles pièces de la grande galerie de Paléontologie du Muséum, dessins au trait de mademoiselle Raymonde Cintract.

On demeurera surpris de la masse de faits rassemblés en ces 900 pages, de la clarté et de la précision du développement, et de cette apparente sécheresse qui n'est pas rebutante, car à chaque page un paragraphe, une ligne fait apparaître la signification profonde de tel ou tel détail, rapproche et compare les diverses hypothèses en présence, et dégage nettement la somme de nos connaissances et de nos ignorances.

Du reste, afin que le lecteur soit parfaitement préparé, le volume s'ouvre par des explications sur les phénomènes de fossilisation, sur les grandes divisions du monde animé, la chronologie relative du passé de la Terre, et une histoire sommaire de la paléontologie, — avant et après Cuvier et Lamarck.

Plus encore peut-être en paléontologie que dans les autres sciences, les faits nouveaux recueillis sur tous les points du monde, chaque jour, par les chercheurs, si modestes qu'ils paraissent isolément, peuvent avoir une importance capitale par les conclusions qu'on en peut tirer. Un ouvrage d'ensemble et de synthèse comme celui-ci doit être donc parfaitement à jour, et disposer d'une documentation fraîche. Cette sûreté et cette fraîcheur d'information, c'est un des plaisirs que l'on trouve à la lecture du livre de M. Boule. Si l'on parcourt, par exemple, son dernier chapitre, celui qui est consacré aux *Hominiens*, et qui évoque aussi le problème des origines de l'homme et les grandes controverses du XIXe siècle, heurtant savants et traditionalistes, on peut juger combien, depuis vingt ans, la question a mûri. Voici, découverts l'un en 1890 à Java, l'autre en 1928, près de Pékin, le *Pithecanthrope* et le *Sinanthrope*, supérieurs, par leur capacité cérébrale, à tous les singes anthropoïdes actuels, mais inférieurs à tous les hommes même fossiles; qu'ils appartiennent ou non au même rameau évolutif que le rameau humain, ils établissent d'une façon neuve et forte l'étroite parenté des singes et de l'Homme. — Quant aux plus anciens fossiles indiscutablement humains, ceux du pléistocène inférieur, antérieurs à la grande invasion glaciaire, ils ont été découverts l'un en 1907, près de Heidelberg; d'autres de 1911 à 1915 dans le Sussex : ils révèlent un être étrange, au crâne humain, mais à la mâchoire bestiale, très forte, sans menton, apparentée à celle des singes inférieurs. De même pour les types plus récents, l'homme de Néanderthal (1856), et, bien plus proche de l'homme actuel, l'homme de Cro-Magnon (1868). Les découvertes qui se multiplient en Europe, en Asie, en Afrique, ont permis de mieux suivre le problème des origines : on est amené à penser que les attaches zoologiques humaines sont en dehors et au-dessous de tous les Primates (ou singes supérieurs) connus, et que la branche humaine a été formée de plusieurs rameaux

inégalement développés, « dont la plupart se sont flétris, et dont un seul, semble-t-il, a su persister pour conquérir le monde ».

Ce dernier chapitre du livre rend le lecteur avide de connaître les conclusions générales qui se dégagent de tant de constatations.

Plus la paléontologie se développe et plus on découvre la prodigieuse antiquité de la vie sur le globe : les terrains les plus anciens ont été tellement remaniés, « métamorphisés », que toute trace de vie est disparue; mais les premiers fossiles nous montrent déjà une telle complexité, une telle perfection, qu'il faut « faire remonter leurs origines à une date infiniment plus ancienne que celle des dépôts géologiques les renfermant ».

Mais depuis le début des temps primaires, le monde vivant n'a cessé d'évoluer, au point que la plupart des animaux fossiles étaient différents des animaux présents, et que les espèces disparues sont infiniment plus nombreuses que les espèces vivantes : de là les anciennes hypothèses de catastrophes immenses dépeuplant le globe; alors qu'il semble au contraire que les changements se soient faits insensiblement.

Les espèces disparues sont parentes des espèces actuelles : « Le monde actuel n'est que la suite du monde fossile. » Les êtres de chaque époque se rattachent à ceux de l'époque suivante. Il y a de véritables enchaînements, et chaque découverte confirme cette idée d'évolution.

Les données de la paléontologie renforcent celles de l'anatomie comparée et de l'embryologie : « Les phénomènes du monde animé résultent de phénomènes évolutifs et non de créations successives. » Il semble que certains traits généraux puissent être dégagés et dessiner comme une loi générale de l'évolution : il semble qu'il y ait une marche vers une différenciation, une adaptation plus grandes : on ne saurait contester que chez les vertébrés, il n'y ait ascension, libération croissante des contraintes du milieu, — des poissons aux mammifères et à l'homme.

En terminant, l'auteur résume et confronte les principales théories explicatives nées de la paléontologie : le lamarckisme, le darwinisme, le mutationisme du Hollandais Hugo de Vries, au début du XXe siècle. — Il en conclut que le fait de l'évolution s'impose irrésistiblement, mais que le mécanisme même des transformations nous échappe encore à peu près; l'essentiel des doctrines de Lamarck domine toutefois encore le domaine des sciences naturelles : c'est peut-être même dans l'ordre des sciences physiques, la seule des grandes hypothèses que le progrès des recherches n'ait pas ruinée.

La tragédie de Dantzig, par **Jean-Paul Garnier** (*Édition de la Nouvelle Revue critique*).

On pourra penser qu'à l'heure présente, il s'agit moins de Dantzig que de Memel, ou, comme il faut dire maintenant, de Klapeida. Pourtant le fait qu'un accord polono-allemand, dont certaines clauses sont réservées, atténue pour le moment la question de Dantzig, il n'en est pas moins vrai que la première étape logique de l'expansion du germanisme dans le Baltikum sur la trace des chevaliers teutoniques, soit d'abord Dantzig et ses alentours, c'est-à-dire cet isthme que les plénipotentiaires de Versailles ont construit d'ailleurs sur de solides données ethnographiques et historiques, pour séparer le Reich de la Prusse orientale. De 1919 à l'an dernier, que de Français libéraux, revisionnistes, germanophiles, gémissaient et protestaient contre l'iniquité du couloir, le scandale de la constitution de Dantzig, et le crime de couper en deux un État unifié et vivant! Il ne faut jamais être plus royaliste que le roi, et à l'heure présente, où l'entente polono-germanique se prolonge et se confirme même après la mort du maréchal Pilsudski, il serait ridicule de s'indigner et du couloir et du statut de Dantzig, puisque les soi-disant victimes et les soi-disant oppresseurs s'entendent du mieux et de la façon la plus amicale.

Mais, comme les alliances sont toujours temporaires, et que le passé que l'on fait taire quand il le faut, reste toujours vivant, il n'en est pas moins bon de connaître, grâce à M. J.-P. Garnier, l'histoire de Dantzig.

Bâtie sur l'emplacement d'une humble bourgade de pêcheurs poméraniens, Dantzig est fille de Lübeck, et dès 1350 fait partie de la Ligue hanséatique, de cette union de villes libres germaniques occupant les estuaires des fleuves débouchant sur la mer du Nord et sur la Baltique. Ville purement allemande, de religion luthérienne, mais qui s'accommode de la présence d'un plat pays polonais, détenant l'unique débouché de la Pologne sur la mer, même les enfants des familles patriciennes apprennent le polonais, qui, dès le XVIIe siècle, semble s'étendre sur son territoire. Ville de marchands qui ne tirait sa prospérité que du *droit d'étape*, privilège qui lui avait été accordé par les rois de Pologne, et qui lui donnait le monopole du commerce mondial avec la Pologne, elle vivait au mieux avec cet État slave; les doctrines raciales et unitaires n'existaient pas encore. Dantzig est un exemple de ce particularisme et de cet individualisme germain dénoncé par Bülow et auparavant par Bismarck, qui a amené les princes protestants à s'allier à Louis XIV, et qui sans doute subsiste chez le peuple dont la presse française souligne chaque

jour les instincts grégaires. — Dantzig, au cours de son histoire, lutte contre les deux grands instruments de l'expansion germanique : les chevaliers teutoniques et la monarchie prussienne.

Cette lutte *in extremis* contre Frédéric II et son successeur Frédéric-Guillaume II, de 1770 à 1793, au cours des péripéties des partages de la Pologne, puis de la lutte contre la Révolution française, font l'objet du livre de M. Garnier. Les souverains prussiens suivent avec obstination leur projet de « rassembler » leurs États, et, avant tout, d'unir la Prusse orientale à la Poméranie, à travers les pays polonais et par l'occupation de Dantzig, qui assure la domination économique du royaume de Pologne.

La tsarine Catherine II s'oppose à l'occupation du vieux port par la Prusse; Dantzig complète la chaîne des ports hanséatiques dont elle s'est emparée dans la Baltique; — jusqu'au jour, en 1793, où elle se résigne, pour indemniser Frédéric-Guillaume des frais de sa campagne contre les révolutionnaires français.

Les magistrats de Dantzig, en ce danger pressant, ne cessent d'appeler à l'aide le roi de Pologne, mais en vain et on verra par les textes les effets désastreux pour la Pologne de cette alliance avec la Prusse en 1790 qui précède de si peu le deuxième partage.

D'autres chapitres aussi sont actuels, ceux qui permettent de suivre avec quelle continuité cynique les rois de Prusse poursuivent leurs desseins, sans égard aux règles de l'humanité et du bon droit (il faut lire comment sont traités par les housards prussiens les habitants des faubourgs de Dantzig), et sans considération pour « le droit public européen » : il en existait un déjà à cette époque.

L'étude de M. Garnier est nourrie de détails concrets et exacts, qui lui donnent vie et chaleur (son tableau de la vie de Dantzig, et son portrait de Frédéric II vieillissant par exemple). Elle est neuve dans ses parties essentielles, grâce au dépouillement des archives du Quai d'Orsay : les registres de Dantzig abondamment cités, sont un beau témoignage de la perspicacité de nos agents : Dantzig était en effet le point d'arrivée de nos envoyés en Pologne, il était un observatoire d'importance exceptionnelle. Le style de ces rapports élégants, précis et nobles, ajoute encore à l'agrément de l'ouvrage.

JEAN POIRIER

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER

L'INDUSTRIE DU CAOUTCHOUC (*suite*).

Nous avons exposé, il y a quinze jours, quel fut l'essor véritablement remarquable de la consommation du caoutchouc dans le monde depuis une trentaine d'années. Malgré la multiplicité des utilisations de ce produit on sait que cet essor a été principalement dû à l'immense développement des véhicules automobiles et que celui-ci n'a guère été sérieusement et durablement entravé par la crise mondiale.

Cependant, en dépit de cette connexion d'intérêts, l'industrie du caoutchouc est parmi celles qui ont été et restent, dans les temps présents, le plus sévèrement éprouvées. Il faut en chercher la cause fondamentale, avons-nous dit, du côté de la production qui a grandi encore plus vite que la consommation.

On se souvient que les premières sources de production de la précieuse gomme provenaient encore presque exclusivement, il y a à peine un demi-siècle, du traitement par incision des arbres indigènes à « latex », principalement au Brésil. On fut très longtemps à trouver et à mettre au point un mode rationnel de culture industrielle. A l'heure actuelle, la production des pays où le caoutchouc est récolté sur des arbres ou lianes y croissant spontanément est pratiquement nulle (moins de 3 p. 100 de la consommation mondiale) et seul le caoutchouc provenant de plantations compte sur le marché. Les anciens pays producteurs ne jouent plus aucun rôle et la production mondiale s'est concentrée au sud-est de l'Asie et aux Indes néerlandaises.

Vers 1910 les premiers résultats obtenus en grand par les « planteurs » s'avérèrent si brillants et si pleins de promesses que les plantations nouvelles commencèrent à se multiplier avec une rapidité vertigineuse. Comme il fallait six ou sept ans avant d'arriver à la pleine production, on ne se souciait pas de ce qui pourrait advenir d'un excès de production d'autant que celui-ci ne paraissait guère à redouter puisque, de son côté, la consommation ne s'arrêtait pas de croître rapidement.

Cependant, en 1920, la production commença à dépasser légèrement la consommation. Ce déséquilibre allait apparaître, en s'accentuant d'année en année, dans le gonflement d'un stock visible dont le volume, atteignant déjà près de 300 000 tonnes en 1928, bondissait par larges étapes jusqu'à plus de 700 000 tonnes en 1934. Ainsi le stock accumulé ouvertement sur le marché, faute d'emploi, arrivait à représenter près des trois quarts de la consommation annuelle.

Même avant qu'elle ne fût parvenue à ce point d'acuité, une pareille situation devait amener comme conséquence naturelle un avilissement des prix de vente du produit.

Le cours du caoutchouc qui avait dépassé 30 pence par livre, en 1913, sur le marché de Londres, et qui n'était plus que de 9 pence en 1921 — à peine « payant » à ce niveau — allait bientôt s'effondrer littéralement sous le poids de la crise. Il n'était plus que de 3 pence en 1931, de 2 1/4 en 1932 et de 2 pences au début de 1933. A de tels cours les prix de revient dépassaient largement les prix de vente. C'était, pour tous les producteurs, la menace d'une imminente catastrophe si des mesures de restriction n'étaient pas rapidement prises.

A vrai dire, l'on n'avait pas attendu que la situation fût devenue aussi critique pour s'en préoccuper. Dès 1922, pressentant le danger, le gouvernement britannique tentait d'amener une entente entre les producteurs. Mais, en raison de l'opposition des planteurs néerlandais, le « Plan Stevenson » ne put être appliqué que sur une partie de la production. Il détermina, cependant, une compression temporaire des stocks et, en conséquence, un raffermissement des prix de vente. Malheureusement, les planteurs anglais en faisant seuls les frais, il dut être abandonné en 1928.

Ce fut, alors, le regonflement rapide des stocks, bientôt aggravé par la crise mondiale.

Après de longues discussions il fallut bien se résigner à un aménagement de la production. Elle est actuellement régie par l'accord international qui fut enfin signé le 28 avril 1934.

Dans un troisième article nous en donnerons les lignes essentielles.

ANDRÉ PLY,
de la Banque de l'Union industrielle française.

Toute demande de renseignements détaillée concernant cette chronique doit être adressée directement à son rédacteur, M. André Ply, 5, rue de Vienne, Paris (8e).

TABLE DU CINQUIÈME VOLUME

Septembre-Octobre

LIVRAISON DU 1er SEPTEMBRE 1935

		Pages
FRANCIS CARCO	Brumes. — I	5
* * *	L'armée française	39
JEAN ROSTAND	De l'Adulte au Vieillard (fin)	56
ORIO VERGANI	Le Commandeur	86
H. VONOVEN ET G. CLARETIE	Au Palais de Justice en 1935	126
PIERRE DE LACRETELLE	Les Fiançailles de Napoléon III	155
JEAN BABELON	Le Musée du Trocadéro	185
ROLAND DE MARÈS	La Question éthiopienne	203
C. BOUGLÉ	Trois Philosophes français	214
HENRY BIDOU	Le Mouvement littéraire	232

LIVRAISON DU 15 SEPTEMBRE 1935

ANDRÉ MAUROIS	Harold Nicolson	241
HAROLD NICOLSON	Lorsqu'on préparait la Paix	255
FRANCIS CARCO	Brumes. — II	282
JEAN MASSIP	La Situation politique en Angleterre	314
FRANÇOIS PORCHÉ	Tolstoi entre les Violents	337
GEORGES MAUCO	Le Problème des Étrangers en France	375
JULES SAGERET	Caméléons marins	407
MARCEL GRIAULE	Campagne en Abyssinie?	430
GEORGES POUPET	La Saison de Salzbourg	441
A. ALBERT-PETIT	L'Histoire	458
ALBERT FLAMENT	Côte méditerranéenne	469

LIVRAISON DU 1er OCTOBRE 1935

		Pages.
JULES ROMAINS	Château Zülpicher	481
FRANCIS CARCO	Brumes. — III	515
ANDRÉ SAVIGNON	Côte bretonne 1935	553
JEAN CHARBONNEAUX	Fouilles en Crète	574
STÉPHANE LAUZANNE	La Loi folle	593
GUY DE POURTALÈS	Le Jardin de Madame de Noailles	601
R. DE ROUSSY DE SALES	Roosevelt et l'Opinion	612
PIERRE CHAMPION	Artistes à Paris sous François Ier	630
ROLAND DE MARÈS	M. Jules Cambon	654
G. GUESDON	Renforts pour l'Érythrée	659
A. ALBERT-PETIT	L'Histoire	673
ROBERT DE SMET	Le Théâtre en Angleterre	682
MARCEL THIÉBAUT	Lettres étrangères	700

LIVRAISON DU 15 OCTOBRE

HENRY BÉRENGER	La Session de Genève	721
FRANCIS CARCO	Brumes (fin)	733
Mme SAINT-RENÉ TAILLANDIER	Madame de Maintenon	772
JEAN LEBAUDY	La Grande Chasse coloniale	804
IRÈNE JOLIOT-CURIE	La Radioactivité	815
FÉLIX DE CHAZOURNES	Romance créole	833
MAURICE MURET	M. Stefan Zweig	864
L. BLUM	La Renaissance des Humanités	890
ANDRÉ CŒUROY	Auditions radiophoniques	905
HENRY BIDOU	Le Mouvement littéraire	914
ANDRÉ PIERRE	Les Théâtres de Moscou	924
ALBERT FLAMENT	Tableaux de Paris	941
JEAN POIRIER	Parmi les Livres	954

LES ÉDITIONS DE FRANCE

20, Avenue Rapp, PARIS, VIIe Téléphone : Ségur 83-24, 92-80

Lisez :

DEUX BATAILLES NAVALES

le nouveau livre de

PAUL CHACK

auteur de

ON SE BAT SUR MER (Prix de la Renaissance 1927)
SUR LES BANCS DE FLANDRE — CEUX DU BLOCUS — PAVILLON HAUT — BRANLEBAS DE COMBAT — L'HOMME D'OUESSANT (Du Chaffault) — HOANG-THAM, PIRATE

Un volume in-16. .. .. **15** fr.

POUR CIRCULER

à PRIX RÉDUIT

DANS

Votre DÉPARTEMENT

LES CHEMINS DE FER

P.O.-MIDI, P.L.M ET DE L'ETAT

VOUS OFFRENT

DES

CARTES

DONNANT DROIT

A LA DÉLIVRANCE DE BILLETS

A **1 / 2** TARIF

VALABLES SUR LES LIGNES

DE CES 3 RÉSEAUX

▪▪▪

VALIDITÉ : **6** MOIS OU **1** AN

PRIX — **80** F. **40** à **321** F. **90**

suivant la classe, la validité
et la longueur des lignes utilisables

▪▪▪

En outre, une réduction de 10 à 25 %, selon le nombre de cartes, est appliquée sur le prix des cartes délivrées aux associés ou gérants d'une même entreprise industrielle ou commerciale

POUR TOUS RENSEIGNEMENTS
CONSULTER LES GARES
DE VOTRE DÉPARTEMENT

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les annonces sont reçues chez MM. PERDRIX ET BURIN
34, rue Richer, Paris 9e. -:- Téléph. Prov. 88-54.

Vente au Palais de Justice à Paris,
le jeudi 31 octobre 1935, à 14 heures

IMMEUBLE DE RAPPORT

à Paris (XVIe arrondissement)

106 et 108 r. MICHEL-ANGE

Contce 990 m. env. **MISE A PRIX 2.000.000** fr.
S'adresser à Me Jacques **HÉBERT**, avoué pours^t, 55, quai des Grands-Augustins, Paris.

Vente au Palais de Justice, Jeudi 31 Octobre 1935 à 2 h. **MAISON A PARIS**

63, Boulevard de Picpus

Mise à prix : 1.300.000 francs. S'adr. à Me **LEBOUCQ**, Avoué, 29, Rue des Pyramides.

L'ARGUS de la PRESSE

"VOIT TOUT"

Fondé en 1879

LES PLUS ANCIENS BUREAUX D'ARTICLES DE JOURNAUX

37, Rue Bergère, PARIS (IXe)

Lit et dépouille par jour
20.000 *Journaux ou Revues du Monde entier*

Collectionne : LES ARCHIVES DE LA PRESSE

Edite : **L'Argus de l'Officiel**
contenant tous les votes des Hommes politiques

L'Argus recherche articles et tous documents passés, présents, futur

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
FASQUELLE ÉDITEURS
11, rue de Grenelle, PARIS

MARCELLE VIOUX

JENNY DE LACOUR

Charmeuse et Criminelle

— Roman —

Un volume in-18. . . . . 12 fr.

MARTHE OULIÉ

LES ANTILLES

Filles de France

Martinique, — Guadeloupe, — Haïti

Un volume *(Collection Voyageuses de Lettres)* . . . . . 12 fr.

Dernières Publications:

ALBÉRIC CAHUET

Un Werther féminin

LUCILE DE CHATEAUBRIAND

Un volume in-18, planches hors-texte . . . . . 20 fr.

MAURICE MAGRE

LA CLEF DES CHOSES CACHÉES

Un volume de la Bibliothèque-Charpentier . . . . . 12 fr.

JOHN CHARPENTIER

LES GRANDS TEMPLIERS

Chronique de la Cathédrale de Chartres

Un volume in-16, planches hors-texte . . . . . 15 fr.

CHEZ PLON

GEORGES OUDARD

L'EUROPE VIVANTE

PORTRAIT DE LA ROUMANIE

In-16 de 256 pages avec 16 hors-texte et une carte et dépliant

15 fr.

BERTRAND DE LA SALLE

LA PIERRE PHILOSOPHALE

Roman in-16 de 448 pages

16.50

" La génération de la relève....
Le débutant de la saison... "
Le Figaro. A. ROUSSEAUX.

Dr JOSEF LŒBEL

AYONS CONFIANCE DANS LA MÉDECINE

LE PASSÉ ET L'AVENIR

Adapté de l'allemand par ÉTIENNE FREY

In-16 de 264 pages

12 fr.

LÉON LEHUREAUX

LE CONQUÉRANT DES OASIS

COLONEL THÉODORE PEIN

Préface du Général NIÉGER
Commandant de la Région de Paris

15 fr.

Le plus magnifique exemple d'une vie consacrée à nos colonies d'Afrique

IRVINE FINENAN

UN JEUNE HOMME PUR

Collection "*FEUX CROISÉS*"

Traduit de l'anglais par
MARIE-MARCELLE GIRETTE

Roman in-16 de 390 pages. **16.50**

Prix Longmanns Green 1935

JEAN-LOUIS VAUDOYER

CARTES ET ESTAMPES

FEUILLETS-OMBRES

12 fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

ÉDITIONS AUGUSTE PICARD

82, RUE BONAPARTE — PARIS (VIe)

Vient de paraître :

STEPHEN D'IRSAY

Histoire des Universités Françaises et Étrangères

Deux volumes in-8 : I. **Moyen Age et Renaissance**, XII-372 pages, 20 planches hors texte et 1 carte. — II. **Du XVIe siècle à 1860**, avec trois index, IV-446 pages, 15 planches hors-texte, Brochés : **110** fr. ; reliés toile : **134** fr. ; quelques exemplaires sur Hollande Van Gelder : **160** fr.

Le tome II qui vient de paraître est fourni d'office aux acheteurs du tome I, ces deux volumes ne se vendent pas séparément.

TOME I : Introduction (Généralités, essais de bibliographie critique). — II. Les écoles préuniversitaires. Les arts libéraux. — III. Les Origines de l'Université de Paris. La philosophie et la théologie. — IV. Les origines de l'Université de Bologne. Le droit civil et le droit canon. — V. Les écoles de Salerne et l'Université de Montpellier. La médecine. — VI. L'expansion du mouvement universitaire (Oxford, Toulouse, Salamanque, etc...). — VII. La vie universitaire au XIIIe siècle (organisation, collèges, mouvements intellectuels). — VIII. Les universités au XIVe siècle (Prague, Vienne, Heidelberg, etc...). — IX. Les universités du XVe siècle; désintégration de l'idéal médiéval. — X. La Renaissance en Italie (Les Académies de Florence, Rome, Naples). — XI. La Renaissance en France (Le Collège de France). — XII. La Renaissance aux pays Germaniques (Bâle, Strasbourg, etc...). — XIII. La Réforme (Wittemberg, Iéna, Kœnigsberg). — XIV. La Contre-Réforme (Vienne, Würzburg). — **TOME II** : XV. Les débuts de l'âge scientifique. — XVI. La vie universitaire au XVIIe siècle; la nouvelle Sorbonne, les sciences physiques (Padoue, Pise, Oxford). — XVII. La recherche libre et utilitarisme. La nouvelle médecine. Leyde, Edimbourg, Gœttingue, Vienne. — XVIII. Le XVIIIe siècle. L'Encyclopédie. — XIX. La Révolution française et la refonte impériale. — XX. Impulsions politiques au début du XIXe siècle. — XXI. Le Romantisme des écoles. — XXII. La conquête des sciences. — Index des manuscrits. Index bibliographique. Index analytique.

La mort prématurée de l'auteur l'ayant empêché de terminer les derniers chapitres de son tome II, nous avons cru répondre aux vœux de notre clientèle en demandant au professeur **René Aigrain**, de l'Université libre d'Angers, de rédiger un appendice sur les « Universités catholiques ».

Les Universités catholiques

Un volume in-8° (86 pages). . . . . **12** fr.

TABLES DES MATIÈRES

I. **Les Universités catholiques avant la loi française de 1875.** § I. La réouverture du Collège Romain. § II. La restauration de l'Université de Louvain. § III. Une Université libre non catholique : Bruxelles. § IV. Universités américaines Indiana : l'Université Laval. — II. **La liberté de l'enseignement supérieur en France.** § I. La préparation et le vote de la loi de 1875. § I. La Fondation des Universités catholiques. — III. **Les Universités catholiques en France depuis la loi de 1880.** § I. La Loi de 1880 enlève aux Universités une partie de leurs libertés. § II. La vie des Universités catholiques. Leur œuvre spécifique. § III. Un bilan; le jubilé des Universités catholiques de France en 1925. — IV. **Les Universités catholiques hors de France depuis 1875. Beyrouth, Washington, Nimègues, Tokio, Lublin, Milan, etc.** — V. **Quelques orientations générales.** § I. La Constitution apostolique *Deus scientiarum Dominus* et le régime d'études dans les Universités catholiques. § II. La Fédération internationale des Universités catholiques.

Le Temps

PARIS — 5, Rue des Italiens, 5 — PARIS

Registre du Commerce Paris n° 70,722

6 ou 8 PAGES GRAND FORMAT

TÉLÉPHONE (CINQ LIGNES)

Taitbout 76.60 - 76-61 - 76-62 - 76-63 - 76-64

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : **TEMPS-PARIS**

Directeurs : JACQUES CHASTENET et ÉMILE MIREAUX

Le plus grand journal d'information
Rend compte de toute l'activité
politique, intellectuelle, artistique
et économique du monde entier

Services Télégraphiques et Téléphoniques
POLITIQUES, COMMERCIAUX, ET FINANCIERS PARTICULIERS
DE TOUTES LES CAPITALES
ET DE TOUS LES DEPARTEMENTS FRANÇAIS

		Trois mois	Six mois	Un an
PARIS, DÉPARTEMENTS et COLONIES FRANÇAISES		30 fr.	58 fr.	110 fr.
ÉTRANGER	Pays accordant une réduction de 50 0/0 sur les tarifs postaux.	52 fr.	102 fr.	200 fr.
	Autres pays	75 fr.	147 fr.	290 fr.

LES ABONNEMENTS DATENT DES 1er ET 16 DE CHAQUE MOIS

Par abonnement le numéro ne coûte pas même 33 centimes

Pour la publicité, le " Temps " s'impose par sa diffusion, sa présentation et la qualité de ses lecteurs

LIBRAIRIE ARMAND COLIN, 103, Boulev. St-Michel, PARIS

Vient de paraître :

MARÉCHAL LYAUTEY

LETTRES DU SUD DE MADAGASCAR

1900-1902

TÉMOIGNAGES vivants d'une existence devenue légendaire, les premières Lettres publiées par Lyautey étaient comme un symbole. Celles qui paraissent aujourd'hui ont été écrites plus tard dans le Sud de Madagascar, alors que, promu colonel, il commandait dans le tiers de l'île à une population d'un million d'habitants. Les aspects si différents de sa puissante personnalité apparaissent dans ces Lettres; tantôt elles mettent à la portée de la France les problèmes si complexes de Madagascar, tantôt elles posent et résolvent les graves questions du gouvernement des hommes et des choses. Le créateur du Maroc se révèle dans ce « Sud de Madagascar », et celui qui fut un prodigieux magicien nous y donne toute sa mesure.

Un volume in-8° (14 × 22,5), 316 pages, *un portrait et une carte hors texte, 7 cartes et plans* dans le texte, broché.. .. .. **26** fr.

Précédemment parus :

LETTRES DU TONKIN ET DE MADAGASCAR

1894-1899

Un volume in-8° (16 × 23), x-664 pages, *23 croquis* dans le texte, *5 cartes en couleur hors texte*, broché .. .. **45** fr.

PAROLES D'ACTION

MADAGASCAR — SUD-ORANAIS — ORAN — MAROC

1900-1926

Préface de LOUIS BARTHOU

Un volume in-8° (14 × 22,5), xxxv-480 pages, broché. .. .. **38** fr.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, PARIS-IX

Un livre sensationnel sur

l'ÉTHIOPIE

MARCEL GRIAULE

PRIX GRINGOIRE 1935

LES FLAMBEURS D'HOMMES

Un livre dramatique sur les Mœurs de l'Éthiopie.

Un volume : **12** fr.

Pour paraître le 16 Octobre :

GUY CHANTEPLEURE

ESCALES OCÉANIENNES

NOUVELLE-CALÉDONIE, NOUVELLES-HÉBRIDES

Un des plus délicats romanciers français nous décrit d'une plume étincelante les Iles des Antipodes, si peu connues....

Un volume : **12** fr.

Il a été tiré 100 exemplaires numérotés sur beau papier Outhenin Chalandre..... 20 fr.

A PROPOS DU CENTENAIRE DE SA NAISSANCE

CAMILLE SAINT-SAËNS

HARMONIE ET MÉLODIE
Un volume. **12** francs.

PORTRAITS ET SOUVENIRS
Un volume. **12** francs.

RIMES FAMILIÈRES
Un volume. **5** francs.

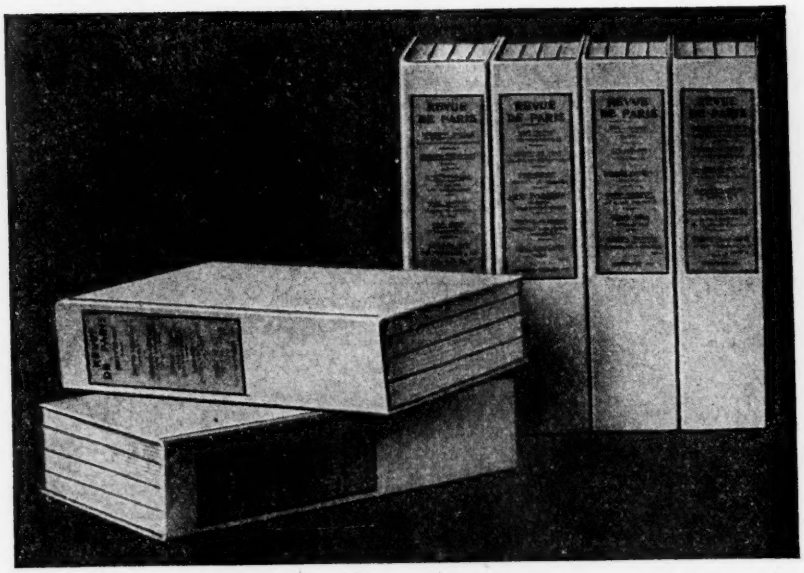
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Imprimerie BRODARD ET TAUPIN, Coulommiers-Paris.

REVUE DE PARIS, 3, Rue Auber, PARIS-IXe

Pour classer vos livraisons de la Revue de Paris

Achetez nos cartonnages spéciaux



Plats et dos de la même couleur que la couverture de la Revue.
Étiquettes rouges collées sur le dos du cartonnage.

Chaque carton-classeur permet de réunir quatre livraisons **rognées.**

L'étiquette collée indique les principales publications contenues dans les quatre numéros ainsi rassemblés.

Grâce à ces classeurs vous pourrez facilement retrouver dans votre bibliothèque les romans, mémoires, études, etc..., publiés par la *Revue de Paris* et les collections de livraisons se présenteront, sur vos rayons, sous l'aspect de véritables volumes.

Prix **du cartonnage,** permettant de réunir 4 numéros : **5 francs.**

Les abonnés qui en feront la demande recevront dorénavant six fois par an le classeur bimensuel pour la somme globale de **30 francs.**

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

—:—

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE		100 »	51 »	26.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES		106 »	54 »	28 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	130 »	66 »	34 »
	Plein tarif	160 »	81 »	41.50

LA LIVRAISON — 240 pages — **7** francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *Paris.*

Correspondants à l'étranger :

Alep : Djanii, 24, Bd de France; *Alexandrie* : Librairie Hachette, S. A. 16, Bd de Ramleh; *Amsterdam* : Meulenhoff et C°; Feikema, Caarelsen et Cie; *Anvers* : La Grande Librairie; *Athènes* : Eleftheroudakis; *Barcelone* : Librairie Française, 8, Rambla del Centro; *Belgrade* : Henri Soubre; *Berlin* : Asher et C°, Behrenstrasse 17; *Beyrouth* : Bugnard, 5, Av. des Français; *Bruxelles* : Agence Dechenne; Office de Publicité; Lebègue; *Bucarest* : Cartea Romaneasca S. A.; *Budapest* : Cserepfalvi, Vaci-Utca 10; *Buenos-Ayres* : Libreria Hachette S. A., 49, Maipù; *Cologne* : Ausland Zeitungshandel, Disch Haus; *Copenhague* : Vilhelm Tryde; *Damas* : Makki, rue Salhie; *Elisabethville* : Desclée, Av. Roysle; *Florence* : B. Seeber; *Genève* : Naville et C°, Agence des Journaux; Charles Dürr; *Irun* : Sociedad Gal Española de Libreria, 20, Calle de Los Martires de Jaca; *La Havane* : La Casa Belga, René de Smedt, O'Reilly; *Lausanne* : Payot et Cie; *Le Caire* : Librairie Hachette S. A., rue du Télégraphe; *Liége* : V. Bourguignon; *Lisbonne* : Torrès et Cie; *Londres* : Librairie Hachette, 34, Maiden Lane Bedford Street, W. C. 2; *Madrid* : Libreria internacional de Romo, Alcala 5; *Milan* : Bocca; *Montevideo* : Libreria « El Correo », Maximino Garcia; *Montréal* : Déom Frères; *Neuchâtel* : Delachaux et Niestlé S. A.; *New-York* : G. E. Stechert et C°, 31 East 10 th. Street; *Port-Saïd* : Librairie Hachette; *Rio de Janeiro* : Soria et Boffoni, 157, Avenida Rio Branco; *Rome* : Modernissima; *Salonique* : Molho, 19, rue Tsimiski; *Shang Haï* : Librairie Extrême-Orient, 2, route de Vallon; *Sofia* : J. Carasso et C°; *Stamboul* : Librairie Hachette, succursale de Turquie; B. P. 2219; *Tirana* : Guga et C°; *Turin* : Fratelli Bocca, S. Lattès et C° ; *Varsovie* : Jean Nowicki, 17, Krakowskie-Przedmiescie; *Zagreb* : Soubre, Juriciseva ulica 6; *Zurich* : Paul Morisse.

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de **1** *franc et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Tables décennales : (1894-1903); (1904-1913). — *Chaque livraison* . . . . . 6 fr.

BRODARD et TAUPIN, Coulommiers-Paris.